REVUE

DES

DEUX MONDES

LIX

LIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-SEIZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1889

IDYLLE ET DRAME DE SALON

DEUXIÈME PARTIE (1)

VI.

Il n'y avait point eu de réplique à la sortie de Mme de Laverdun. Le comte, visiblement troublé, et, sans doute, ébranlé aussi par ces accens d'un orgueil audacieux, mais, en même temps, d'une sincérité peu suspecte dans sa véhémence même, s'était retiré, muet et morne. — En quittant l'appartement de sa femme, il avait rencontré sa fille, qui, bien que prévenue par un valet de la longue durée probable de l'absence de la comtesse, s'était inquiétée à la fin et venait aux informations... Alors, entre Béatrix et son père (qu'elle n'avait pas revu depuis de longues années), une scène de reconnaissance avait eu lieu, singulière et émouvante, malgré sa brièveté.

— Comment! avait dit la jeune fille, vous, mon père!.. Vous êtes ici, et personne ne me prévient!

— Ma chère petite, je ne fais que passer... Mais, croyez-le, je n'attendais, pour vous embrasser, que de vous savoir seule.

— Et... vous ne restez pas? pas même un jour, pas même une soirée?

— Je ne puis, hélas!.. Vous savez... Mes voyages, auxquels je m'efforce de donner une utilité ou un but scientifique...

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

— Ah!.. Vous ne nous aimez guère!

M. de Laverdun avait saisi les mains de sa fille en un mouvement de repentir ou de honte.

— Si, si!.. Beaucoup... Et je reviendrai bientôt. Au revoir, chère enfant!

Le soir même, la comtesse avait reçu une lettre de son mari, lettre portant l'en-tête d'un des grands cercles de Paris.

« Je ne puis revenir, disait cette lettre, sur les résolutions dont je vous ai fait part. Mais je désire, par-dessus tout, éviter l'apparence même du scandale et vous épargner une humiliante extrémité. En conséquence, je vous donne le temps nécessaire pour rompre décemment le projet de mariage que je réprouve et auquel je refuserai toujours mon consentement. Faites pour le mieux : vous avez un an devant vous. Si, dans un an, je n'ai pas la preuve que vous vous êtes dégagée de toute promesse envers les Montignan, je vous dicterai mes volontés à l'égard de Béatrix. — Quant à vous croire sur parole, je le voudrais. J'ajoute que je le pourrais presque, aujourd'hui que ma tendresse est éteinte et mon cœur apaisé. Mais cela suffirait-il? Soyez juge. Et, si vous acquérez la conviction que chacun, autour de vous, est complice de mon scepticisme et vous injurie du même doute, essayez de passer outre. Vous reconnaîtrez que c'est impossible.

« Je retourne à Laverdun, renonçant provisoirement à mes courses lointaines. Vous me reverrez donc avant peu. A bientôt!

« LAVERDUN. »

La comtesse n'eut pas besoin de méditer longuement pour comprendre la situation qui lui était faite. Il lui fallait, ou emporter la place de haute lutte, ou temporiser. C'est à ce dernier parti qu'elle s'arrêta : elle était femme. Et, en outre, elle n'avait plus sa belle sécurité d'autrefois quant au prestige de son impeccabilité : son mari, venant après M. de Montignan, avait achevé d'ébranler sa foi aux déférences de jugement dont elle s'était crue le plus assurée.

Sa confiance en elle-même et sa croyance aux respects d'autrui avaient pu longtemps l'aveugler, et d'autant mieux que son mari ne l'avait ouvertement, jusqu'à ce jour, insultée d'aucun doute; mais, si emporté que se fût montré son orgueil, il n'avait pu lui faire illusion davantage, à la lumière brutale et crue dont s'était éclairée soudain sa méprise.

Elle put, au reste, acquérir, dès le lendemain même de la visite de M. de Laverdun, une certitude à peu près inverse de celle qui avait, si longtemps, fait sa force ou son insouciance. — Sa plus

intime amie, la marquise de Castreville, vint la voir à l'heure habituelle.

Demeurant dans le voisinage et obéissant, non-seulement à une réelle attraction sympathique, mais à ce besoin un peu servile, qu'on éprouve dans tous les milieux, de se frotter souvent à plus riche que soi, Mme de Castreville ne se déshabituait point d'entrer, presque chaque jour, chez la comtesse. Elle continuait de goûter ces visites fréquentes, même depuis que les rêves de son ambition maternelle s'en étaient allés à vau-l'eau. — En voyant paraître cette amie fidèle, la mère de Béatrix éprouva incontinent la tentation de se livrer à une expérience instructive.

— Imaginez-vous, dit-elle, ma chère amie, que, pour la première fois de ma vie, j'attends M. de Montignan.

Sous ses bandeaux ondulés et légèrement grisonnans, la marquise de Castreville sourit avec une ironie discrète.

— Comment entendez-vous cela? demanda-t-elle.

Et, tandis qu'elle posait sa question, son bienveillant visage exprimait une affectueuse, mais tant soit peu narquoise surprise.

— Mais... je veux dire, tout naturellement, que c'est la première fois qu'il se fait attendre.

— A la bonne heure!

— Pourquoi dites-vous : A la bonne heure?

— Dame! il me semble que tout autre sens que celui auquel vous me conseillez vous-même de m'arrêter eût été énigmatique, la présence de M. de Montignan n'étant pas précisément rare chez vous.

— Et à quoi attribuez-vous la fréquence de ses visites?

— Mais... au plaisir que vous trouvez à les recevoir, simplement.

— Et cela ne vous a jamais choquée?

— Moi?.. Oh! Dieu! non. Vous êtes veuve, ma chère amie, ou c'est tout comme, et, par conséquent, bien libre...

— Là, franchement, vous qui me connaissez depuis si longtemps et qui m'aimez un peu, je pense, pour qui me prenez-vous?

Mme de Castreville leva les yeux vers son amie, avec une espèce d'inquiétude. Et, de fait, par l'amertume de son accent, comme par le tour sarcastique de sa question, Mme de Laverdun avait pu, à bon droit, faire naître quelque perplexité dans l'esprit de son interlocutrice.

— Pour qui je vous prends? Vous voulez rire!.. Mais pour la plus charmante...

— Ah! non, ce n'est pas cela que je vous demande, ma bonne amie... Me prenez-vous pour une femme vertueuse?

— Certes!.. Autant qu'il est possible.

— Ce n'est guère! fit la comtesse avec une moue blessée.

Puis, se redressant :

— Enfin, pour vous et pour tout le monde, il est évident que... je n'aurais plus grand'chose à refuser à M. de Montignan, s'il s'avisait encore de me demander quelque chose, n'est-ce pas?

— Est-ce mon opinion ou celle du monde que vous désirez connaître?

— L'une et l'autre.

Mme de Castreville, ayant regardé son amie, n'hésita plus.

— La mienne, dit-elle, c'est que vous ne vous êtes pas assez préoccupée de celle des autres.

— Ce qui, au juste, signifie? demanda encore la comtesse en insistant.

— Cela signifie que l'orgueil, selon moi, fortifié par l'ennui, a pu vous aveugler, mais non vous perdre... En d'autres termes, je vous crois parfaitement innocente, mais peu de gens pensent comme moi.

— Merci! dit simplement Mme de Laverdun.

Là-dessus, elle laissa tomber la conversation et suivit le cours de ses réflexions jusqu'au moment où M. de Montignan, — qui n'avait point assisté à la réception diurne de Mlle Béatrix et qui ne savait rien de la visite que le comte avait faite à sa femme, — vint, sans arrière-pensée, satisfaire la plus chère de ses habitudes.

Comme la marquise de Castreville était partie depuis longtemps, la mère de Béatrix n'eut point à se contraindre. Elle exhala librement sa plainte.

— Hélas! fit le père de Régis en hochant la tête d'un air sincèrement contrit. C'est ma faute... Et j'aurais dû prévoir... non pas la visite de votre mari, ni même son mauvais vouloir irréductible, car je n'ai jamais su très clairement que sa jalousie me fît l'honneur de viser ma personne, à l'exclusion de tous autres fervens... mais j'aurais dû prévoir les jugemens téméraires et la calomnieuse indulgence du monde à votre égard... Que décidez-vous?

— Je ne céderai point.

— Mais, si M. de Laverdun ne cède pas non plus?

— J'irai, au besoin, jusqu'au scandale. Je me séparerai de mon mari avec éclat.

— Prenez garde!

— Qu'ai-je à redouter, après tout?.. Mais il sera toujours temps d'en venir là. Et j'essaierai d'abord d'un atermoiement.

— Bravo! Voilà qui est beaucoup plus sage... Nos enfans sont encore très jeunes; et, même après ce que nous leur avons dit, ils peuvent attendre. En quelques années, voire en quelques mois, il se passe bien des choses.

— La difficulté, fit observer Mme de Laverdun, c'est, non pas tant de leur faire prendre patience que de leur expliquer la prolongation du délai...

— Bah! interrompit M. de Montignan, il y a leur âge, d'abord... Et puis, en ce qui concerne Régis, il ne sera pas si difficile de trouver une explication plausible. Mon fils sait que votre mari ne m'aime pas, s'il ne connaît pas bien la raison de cette antipathie... raison que je n'ai aucune envie de lui révéler, cela va de soi.

— Alors, vous vous chargez de lui faire accepter l'idée d'une attente plus ou moins longue?

— Parfaitement.

— Moi, je me charge d'imposer à ma fille la résignation, si besoin est... du moins, une résignation temporaire.

— A merveille!.. Mais, écoutez-moi, ma très chère amie... Je désire que vous gagniez la partie; je le désire, non-seulement pour nos enfans, mais pour vous-même. Et je voudrais que vous sortissiez de ce mauvais pas, absoute et grandie aux yeux de votre mari, comme vous le méritez. Aussi m'effacerai-je autant qu'il vous plaira... fût-ce complètement et pour jamais, s'il le faut.

— Non, non, mon ami. Je ne renierai rien ni personne. Car, si je prétends à la victoire, c'est que j'ai le bon droit de mon côté. Et ma maladresse égalerait ma lâcheté si, voulant obtenir un triomphe ou, à tout le moins, les honneurs de la guerre, je commençais par baisser pavillon... Continuez-moi votre amitié et vos visites, comme si de rien n'était, et ne vous tourmentez point.

Peut-être sa quiétude était-elle affectée. En tout cas, M. de Montignan ne désespéra pas du résultat final, quand il vit son amie aussi calme que résolue, après une courte crise de révolte et d'emportement.

Mais, de la part de son fils, il eut à soutenir un choc qu'il n'avait pas pressenti. — Ayant tenu à le mettre au courant, sans tarder, des termes assez peu précis où devaient s'enfermer ses espérances, il le vit pâlir plus que de raison.

— Ah! voilà, pardieu! bien de quoi se désoler! T'avais-je promis de te conduire à l'autel sous quinze jours? Ne t'avais-je pas averti, n'avais-tu pas prévu toi-même qu'il pourrait survenir quelque anicroche?

— Oui, répliqua le jeune homme, mais nous n'avions prévu ni l'un ni l'autre que le *veto* de M. de Laverdun interviendrait, si prompt et si formel... C'est bien moi, ma personne, qu'il repousse, et qu'il repousse pour toujours.

— Qui te dit rien de pareil?.. Je t'annonce, honnêtement, dès que j'en suis informé, que le père de Béatrix met des bâtons dans nos roues. Reste à savoir ce qui cassera d'abord, des roues ou des bâtons.

— Mais, demanda Régis en regardant son père avec une invo-

lontaire fixité, pourriez-vous m'affirmer que l'on ne vous a pas fait toucher du doigt quelque infranchissable barrière?

— Que veux-tu dire?.. Car ta question cache une arrière-pensée.

Régis balbutia deux ou trois paroles inintelligibles. Et son père, impatienté, reprit :

— Çà! voyons, finis-en... Dis ce que tu sais, si tu sais quelque chose.

Le jeune homme alors acheva de se troubler. — Mais, sous l'œil impérieux, presque irrité déjà, dont il sentait que le feu et la colère allaient bientôt violer sa discrétion et mettre à nu son cœur, il parut prendre son courage.

— Eh bien! mon père, voici ce que j'ai entendu...

Après une courte pause, il raconta tout d'un trait ce qu'il avait surpris ou cru surprendre du secret paternel.

M. de Montignan n'eut qu'un moment d'hésitation.

— Ce qu'on a dit de moi, Régis, de moi et de Mme de Laverdun, y as-tu ajouté foi?

— J'ai voulu en douter, mon père.

Le jeune homme courbait la tête, dans une attitude d'humilité et de confusion.

— Cela signifie que tu n'en doutes plus?.. Pourquoi? De quel droit, s'il te plaît?

Ayant vainement attendu que son fils lui répondît, il reprit, plus violent :

— Tu n'as donc rien trouvé d'invraisemblable à ces honteux commérages?.. Allons! réponds.

— Mme de Laverdun a dû être et est encore si belle! murmura Régis. Et, d'ailleurs, ce refus, cette opposition, cette hostilité de son mari...

— Soit! fit M. de Montignan. Il n'a pas dû te paraître invraisemblable que Mme de Laverdun ait été pour moi autre chose qu'une amie... Mais, si j'ai pu songer à te faire épouser sa fille...

— Oh! oui, s'écria Régis en interrompant avec élan, voilà bien ce que je me refusais à croire!

— Et, maintenant?..

— Je n'attends qu'une parole de vous pour chasser mon dernier doute.

Il disait vrai. Jamais il n'avait admis que son père se fût abaissé, — du moins, sans quelque mobile impérieux et caché, — jusqu'à la honte de cette combinaison répugnante. Mais, d'autre part, il avait eu beau faire, rien ne l'avait débarrassé de ses importuns soupçons. Son père était resté trop jeune, Mme de Laverdun trop belle pour que leur intimité, si ancienne, ne parût pas suspecte. Et il l'avait

entendu caractériser, cette intimité! Et il avait à se plaindre d'une hostilité, qui, faute d'une telle explication, eût été peu naturelle... Si encore M. de Montignan avait eu pour son amie cette sorte d'indifférence poliment affectueuse qui naît ordinairement d'un galant commerce trop prolongé, la foi ou, à défaut, le respect filial l'eût emporté peut-être sur la vraisemblance. Régis avait même essayé de se persuader que, si Mme de Laverdun eût été la maîtresse de son père, quelques traces de sa chute fussent demeurées visibles. Mais, outre qu'il était obligé de convenir, à part lui, que ces choses-là ne laissent généralement pas beaucoup de traces, — témoin ses éphémères amours de garnison, dont il avait gardé tout juste le souvenir et dont il n'était pas très assuré de reconnaître les héroïnes, le cas échéant, — certain regard admiratif et attendri, qu'il avait surpris au passage, lui avait donné trop à penser pour qu'une conviction fâcheuse ne s'installât point dans son esprit.

Cependant, un mot bien net et bien franc de son père devait suffire à triompher de toutes ses mauvaises pensées. — Et c'est ce mot qu'il sollicitait, qu'il attendait.

On le lui fit attendre. Soit que M. de Montignan fût mécontent de la perspicacité de son fils, soit qu'il souffrît dans sa vanité d'homme, — dans cette vanité parfois si féroce, — d'avoir à confesser sa défaite, il ne se pressait pas de répondre. Et Régis, dont le front et le regard avaient été un moment tout illuminés par l'espoir, se taisait aussi, redevenu sombre et anxieux.

A la fin, le cœur du père et la délicatesse du galant homme parlèrent.

— S'il ne te faut que la garantie de ma parole, je te la donne... Sur mon honneur, entends-tu? je t'atteste que Mme de Laverdun n'a jamais été pour moi qu'une amie, des plus bienveillantes, mais des plus respectables.

Régis, en un transport de joie, sauta au cou de son père.

— Ah! s'écria-t-il, le reste importe peu! Quels que soient les obstacles, nous en viendrons à bout!

— J'y compte bien.

La semaine suivante, Béatrix recevait encore ses amis. Et, tout comme à la réception précédente, le jeune prince de Poigny se montrait fort empressé, ce qui ne laissa pas de projeter une ombre nouvelle sur l'intime contentement de Régis. Mais c'était une occasion pour celui-ci de chercher à préciser sa situation au regard de la jeune fille.

Dans le salon Louis XV qui était la pièce centrale du rez-de-chaussée, quelques rayons de soleil, d'une morne et douteuse gaîté, luttaient péniblement d'éclat avec la lueur rougeoyante du brasier

qu'abritait le large manteau d'une cheminée de marbre blanc, aux sculptures rococo. En un coin sombre, le samovar chantait sur son réchaud. Et, parmi les meubles dorés, à travers le damas cerise et les tapisseries d'Aubusson, allaient et venaient, riant ou causant haut, des hommes en redingote, des femmes et des jeunes filles en toilette de ville. Une joie moderne animait ce luxe d'un autre siècle, se reflétant dans les glaces festonnées des trumeaux, sous les guirlandes et au milieu des entrelacs fleuris.

— Et ce bal? demanda Triseuil; aura-t-il lieu, décidément?

Fringant et lustré, le jeune comte abordait un groupe formé par son ami, le prince de Poigny, que la duchesse de Losne venait de rejoindre, Mlle Suzanne Bernier, Béatrix de Laverdun et le marquis de Castreville.

— Il aura lieu, répondit Béatrix; et, si vous voulez, ce sera vous qui conduirez avec moi le cotillon.

— Je ne réclame pas, dit Poigny, parce que Triseuil est mon ami, et que, d'ailleurs, il fait autorité en la matière... Mais il me semblait, mademoiselle, vous avoir parlé, le premier, de ce bal et de ce cotillon.

— Bah! fit Mme de Losne en intervenant avec sa rondeur habituelle, tu renonces à tes droits? Tu es d'humeur bénévole, vraiment! Et, à ta place...

Triseuil avait souri en regardant son ami d'un air de complaisance.

— Servez-nous d'arbitre, madame, interrompit-il.

— Je ne peux pas, mon cher enfant. Je viens de faire connaître mon opinion.

— N'importe! Je m'inclinerai devant votre sentence... si mademoiselle est disposée à la ratifier.

Pendant ce dialogue, Béatrix se montrait assez embarrassée entre les deux compétiteurs à qui son étourderie de débutante avait conféré des droits égaux. Mais, en cet instant, Régis, qui s'était rapproché, intervint à son tour.

— Eh bien! fit-il avec aplomb, au risque de compliquer encore votre situation, mademoiselle Béatrix, j'oserai vous rappeler que c'est à moi que vous avez parlé d'abord de danser ensemble ce premier cotillon.

Son regard disait clairement à la jeune fille qu'il désirait qu'elle parût d'intelligence avec lui.

— C'est vrai, murmura Béatrix. J'avais encore oublié cela!

— Le troisième larron! grommela la duchesse. Mais, bah! ce bal ne sera pas l'unique manifestation de votre activité, je pense. Et, la prochaine fois... A propos, est-ce là vraiment tout ce que vous a suggéré l'esprit d'innovation dont vous vous réclamiez l'autre

jour? Un bal d'habits de couleur!.. Ah! j'ai grand'peur, mes pauvres amis, que vous ne fassiez l'analogue de ce que firent naguère les royalistes... et le roi. Ayant à restaurer la monarchie, ils commandèrent les voitures, pour l'entrée dans Paris... Et voilà la seule besogne qu'ils aient pu brasser ensemble!.. Enfin, vous nous montrerez du moins vos habits, tandis qu'ils ne nous ont même pas montré leurs voitures.

Contente de sa boutade, elle allait s'éloigner lorsque le marquis de Castreville, souriant dans sa moustache ébouriffée, dit avec une évidente intention de méchanceté :

— Le cotillon, depuis qu'on l'a si abominablement compliqué, est bien difficile à conduire. Je ne m'en chargerais pas, moi, un vétéran. Mais la jeunesse ne doute de rien... Il est vrai que la danse m'a toujours assommé et qu'elle amuse les jeunes gens... du moins, ceux d'aujourd'hui, paraît-il. Quoi qu'il en soit, je doute que l'on puisse se tirer d'affaire par la bonne volonté, le goût de la danse... et l'aplomb.

— Est-ce pour moi que vous dites cela, monsieur de Castreville? — demanda Triseuil d'un air moitié figue, moitié raisin.

Et, tout doucement, le sang lui montait aux joues et jusqu'au front, colorant en rose vif sa peau d'homme blond bien portant.

— Pour vous? fit Castreville d'un air aimable. Oh! non pas, monsieur de Triseuil. On sait de reste que vous pourriez vous approprier, à la seule condition de la transposer dans un genre moins héroïque, la réponse du Cid : « Je suis jeune, il est vrai... »

— Avec ou sans transposition, monsieur, interrompit Régis, il y a des jeunes gens de mon âge... et de ma connaissance qui ne se gêneraient pas pour répondre ainsi, ou à peu près, à quiconque se permettrait de vouloir leur faire la leçon.

Lui, il n'avait pas rougi de colère, mais il avait pâli. Suzanne Bernier, qui l'observait, lui prit la main et, l'entraînant, fit signe à Béatrix de les rejoindre.

Lorsque celle-ci eut déféré à l'invitation, la gentille personne prononça d'un ton doctoral :

— Vous êtes bien imprudens : vous, d'oublier vos promesses de danse; et vous, de vous souvenir de celles qui vous ont été faites.

— Que voulez-vous dire, Suzanne? demanda Béatrix intriguée.

— Je veux dire qu'un cotillon à conduire est chose grave.

Elle raillait insensiblement, comme elle avait coutume, avec son sourire doux et sa mine virginale.

— Si grave, reprit-elle, qu'il eût été sage de laisser ce soin à M. de Triseuil, un jeune maître, un génie précoce.

— Mais, murmura Béatrix, je ne me souvenais pas...

— C'est affaire à vous... En tout cas, la question me semble, à présent, tranchée en faveur de M. de Montignan.

Après s'être assurée d'un coup d'œil que l'on ne paraissait plus, en effet, s'occuper du conflit dans le camp adverse, elle ajouta :

— Je me permettrai seulement de vous offrir les conseils d'une personne qui, naguère, était experte en la matière et qui n'a pas dû tout oublier.

— Votre sœur ?

— Précisément. Venez nous voir, vous, Béatrix, et vous, monsieur. Je ne doute pas que les avis de Marie-Louise ne vous soient extrêmement profitables, à tous les deux.

Ayant ainsi parlé, Mlle Bernier laissa l'un à l'autre ces fiancés, qui, d'ailleurs, avaient évidemment besoin de causer ensemble et de s'expliquer.

— Pourquoi cette réclamation... imprévue? demanda tout de suite Mlle de Laverdun avec une curiosité peu déguisée.

— Je n'en sais trop rien, répliqua Régis assez confus. J'étais agacé, je souffrais... Tenez, Béatrix, permettez-moi de vous parler à cœur ouvert... Vous savez que je ne vous épouserai pas de sitôt?

— Oui. Ma mère m'a encore parlé.

— Que vous a-t-elle dit?

— Qu'il faudrait attendre, peut-être, plus longtemps encore que nous ne le pensions, mais que son bon vouloir ne nous ferait point défaut.

— Eh bien ! je l'avoue, l'attente me sera odieuse si je dois continuer de vous voir entourée de jeunes gens comme MM. de Triseuil et de Poigny, de jeunes gens à qui vous ménagerez sans cesse bon accueil...

— Jaloux, déjà? fit Béatrix en rougissant.

— Ah ! je ne me figurais pas que je dusse l'être... Mais je le suis. C'est qu'aussi ma situation ne saurait me paraître rassurante si vous ne prenez soin, à tout instant, de me donner confiance par votre attitude... Aidez-moi, Béatrix, à ne jamais voir dans le temps qui s'écoule un allié de mes rivaux.

— De quels rivaux parlez-vous?.. Vous en connaissez-vous donc?

Certes, elle l'interrogeait en toute ingénuité. Mais, quand il lui eut répondu avec franchise : « Il y en a un que je devine, » elle se troubla légèrement. Et, franche, elle aussi :

— Le prince de Poigny? fit-elle.

— Il paraît que je ne me suis pas trompé, se contenta de dire Régis avec une amertume résignée.

Après un bref silence, la jeune fille, regardant droit :

— Écoutez, déclara-t-elle, je ne comprends pas très bien ce que c'est que la jalousie. Et je ne comprends guère mieux ce que pour-

rait être mon affection, une fois détournée de vous... mon affection pour un jeune homme qui ne serait pas vous et qui serait autre chose à mes yeux qu'un valseur ou un camarade.

— Pourtant, vous avez nommé M. de Poigny, sans chercher...

— C'est vrai. Mais cela tient, d'abord, à ce fait que je n'ai causé un peu longuement qu'avec M. de Poigny, et ensuite à cet autre fait que vous êtes intervenu, tout à l'heure, avec une intention assez claire...

— Ajoutez, tout au moins, que ce jeune prince ne vous déplaît point...

— Soit. Il n'a rien qui puisse me déplaire, en effet.

— Et, si je vous demandais de ne jamais lui témoigner ni même lui laisser voir votre sympathie?

— Mais, mon cher Régis, il me semble que, dans la vie mondaine...

— Eh bien! c'est que, précisément, Béatrix, la vie mondaine m'inspire des inquiétudes, presque des répulsions, et terribles, dès qu'il s'agit de vous... et de moi.

Elle le regarda avec un étonnement presque douloureux.

— Voyons, vous ne prétendez pas vivre en sauvage?

— Mon ambition ne va pas jusque-là, répliqua le jeune homme sur un ton d'ironie chagrine.

Il avait l'air si triste, si malheureux, que sa jolie fiancée, retrouvant soudain quelque chose de sa primitive hardiesse, lui mit la main sur le bras et lui dit avec élan:

— Je vous ai déplu, mais sans le faire exprès... Convenons d'une chose: toutes les fois que je vous déplairai, pour une raison ou pour une autre, vous me le direz. Il n'en faudra pas davantage pour que je m'efforce de ne plus retomber dans la même erreur de conduite ou de tenue... Mais, en revanche, vous n'aurez plus jamais la mine renfrognée, vous sourirez, vous serez aimable pour moi et pour tout le monde... Je n'ai pas seulement besoin de sourire moi-même; j'ai besoin que l'on sourie autour de moi.

C'était vrai, et c'était évident. Il suffisait de la voir pour comprendre qu'elle n'avait pas de plus impérieux besoin que celui de la gaîté. Une expression joyeuse était la seule qui pût convenir à ce lumineux et mutin visage, à ce clair regard, si jeune et si remuant.

Toutefois, comme Béatrix était bonne, et qu'elle était éprise autant qu'on peut l'être à cet âge, elle sut refréner ses appétits mondains, pour quelque temps. Elle s'ingénia même à rendre la vie de son fiancé aussi douce que possible.

Régis, nature ardente et simple, était un peu exclusif en amour. Il avait une façon entière et antisociable de comprendre les ten-

dresses légitimes; et il ne lui eût point suffi d'être sûr de sa femme ou de sa fiancée, si quelqu'un eût pu guetter un sourire d'elle. — D'ailleurs, ne faut-il pas convenir que la logique est avec ces amoureux tout d'une pièce, plutôt qu'avec les complaisans ou les niais qui ne tiennent pas, outre mesure, au duvet de la pêche, ni même toujours à la pulpe du fruit, pourvu qu'on leur en laisse le noyau? Il y a une foule d'hommes mariés ou en passe de l'être, qui, si l'on venait leur dire : « Votre femme (ou votre future) a été embrassée par un autre que vous, à bouche que veux-tu... » rouleraient des yeux effarés ou furibonds. Mais, pour peu que l'avertisseur ajoutât : « Rassurez-vous, du reste, car les choses n'ont pas été plus loin, » on verrait ces mêmes hommes se rasséréner comme par enchantement, ayant assez l'air de dire ou de penser : « Eh bien! alors, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse? » Socialement parlant, ce sont peut-être des sages; moralement et rationnellement, ce sont des bélîtres. — Le fils de M. de Montignan voulait sa fiancée tout entière : le duvet avec la pulpe. Or, il lui semblait que les regards des hommes, à la longue, déflorent une jeune fille presque autant que des baisers le pourraient faire. C'était à la fois excessif et fort sensé : excessif pour un homme civilisé; fort sensé de la part d'un amoureux. Car les vrais amoureux ne se piquent pas de beaucoup de civilisation.

Quoi qu'il en soit, naturellement compatissante, et flattée, en outre, du sentiment profond qu'elle avait inspiré, Béatrix de Laverdun n'avait pas marchandé d'abord les concessions.

Pendant plusieurs semaines, elle affecta de préférer aux réunions mondaines les soirées intimes, passées dans le petit salon de sa mère, avec Régis et M. de Montignan, — lequel avait toujours hautement prisé ce genre de divertissement. — Ce fut une nouvelle ère idyllique de ces amours trop tôt transplantées. Et rien ne saurait donner l'idée du charme, de la douceur, du parfum familial des tranquilles séances qui rassemblaient les deux couples autour d'une même lampe, dans une pièce étroite, et qui visiblement faisaient le bonheur de tous ceux qui y participaient. M. de Montignan revivait sa jeunesse, en ce milieu de lui si connu; il y retrouvait, atténuées et comme transposées, les impressions d'orgueilleuse joie et de regret amoureux, qui, si longtemps, avaient bercé son mal ou tracassé son bien-être. Mme de Laverdun goûtait le souverain plaisir de se reposer dans sa victoire. Quant aux jeunes gens, ils s'aimaient, ni plus ni moins.

A peine traversées par quelques visites importunes, ces soirées paisibles se multiplièrent jusqu'à l'approche du grand bal que la comtesse avait promis de donner chez elle. Alors, Béatrix fit doucement observer à Régis qu'elle et lui, tous deux novices, avaient

assumé la lourde tâche de diriger les ébats chorégraphiques d'une jeunesse exigeante; et elle insinua qu'ils ne feraient pas mal de mettre à profit le concours éclairé de la sœur de Suzanne, dont celle-ci leur avait offert de leur assurer le bénéfice.

VII.

Marie-Louise Bernier, fille aînée du comte Bernier, issue du premier mariage de son père et veuve de M. Pierre Amelot, — l'un de ces grands industriels qui profitèrent des dix-huit années de la corruption... et de la prospérité impériales pour porter au comble la fortune de leurs maisons, — vivait fort retirée, après avoir, bon gré mal gré, ébloui le monde parisien par son luxe et sa beauté.

Beaucoup plus âgée que sa sœur consanguine, mais beaucoup plus jeune que son mari et tout aussi simple que lui, elle n'eût jamais songé à jouer un grand rôle sur la scène élégante, si son père, désireux de justifier une alliance qui se recommandait plutôt par le prestige de l'argent que par celui du nom, ne l'en eût instamment priée. Elle avait donc consenti à se montrer et à briller, quelque temps, par piété filiale. Mais elle n'avait jamais aimé la vie bruyante et dissipée. Aussi, depuis qu'un veuvage inopiné était venu lui prescrire de rentrer momentanément dans l'ombre, elle n'avait rien fait pour reprendre rang dans la société mondaine; et elle se consacrait toute à l'éducation des deux jolies enfans que lui avait laissées M. Amelot.

Elle habitait, à Passy, en compagnie de son père et de sa sœur, un vaste hôtel d'aspect pacifique, auquel un grand jardin, entouré de hautes murailles, donnait un faux air de couvent.

Et ce fut là que Régis de Montignan, présenté par Mme de Laverdun, avec qui la jeune veuve avait gardé des relations amicales, fit officiellement connaissance de la famille de Mlle Suzanne Bernier. — Le comte Bernier et Mme Amelot connaissant déjà un peu le père de Régis, l'introduction de celui-ci avait été des plus faciles.

La dignité paisible et à la fois enjouée de la veuve frappa le jeune homme plus qu'une beauté qui n'avait pas été sans subir l'atteinte d'une double maternité et d'un isolement précoce. — C'est qu'il y avait un charme particulier et vraiment très étrange dans l'attitude de cette jeune mère veuve, dont l'élégance, encore éteinte par le deuil, se révélait néanmoins en maint détail, et dont la gaîté naturelle transparaissait comme derrière un crêpe.

De taille ordinaire et pas trop svelte, avec des traits assez accentués, Marie-Louise était, à coup sûr, une beauté bourgeoise. Et pourtant, le regard de ses yeux bruns avait une telle sérénité, une

noblesse si parfaite ; elle portait dans toute sa personne un si constant et si évident souci de respectabilité, qu'on lui eût volontiers octroyé quelque bon blason sur la mine. Ses formes pleines et son teint d'un rose bistré accusaient la santé ; mais son œil semblait parfois rêveur à son insu.

Quoiqu'il ne fût point d'humeur à tomber en extase devant d'autres attraits que ceux de Béatrix, Régis ne put se défendre, dans sa pensée, d'un rapprochement qui n'était pas tout à l'avantage de sa fiancée. Il lui paraissait, malgré qu'il en eût, que la jeune fille personnifiait moins bien que la veuve ce type conjugal auquel on se reporte involontairement lorsqu'on rêve le bonheur à deux dans ce qu'une prose imagée, mais véridique, appelle « les liens du mariage. » Temporairement assoupies par l'ivresse tranquille de longues et nombreuses soirées intimes, ses inquiétudes se réveillèrent un instant lorsqu'il vit, côte à côte, ces deux figures féminines, si dissemblables : celle de la femme de trente ans, encore gracieuse, bien qu'éprouvée par la vie ; celle de la vierge, rieuse et incertaine. Tout ce qu'il y a d'inconnu et, pour ainsi dire, d'aléatoire dans le caractère et dans l'avenir moral d'une jeune fille devint, pour un moment, cruellement sensible à ses yeux.

Mais Mme Amelot ne lui laissa pas le temps de s'appesantir sur ces réflexions chagrines. Elle l'associa tout de suite à une causerie vive et joviale, dont le bal projeté défraya l'entrain. Et, l'ayant mis à l'aise, elle l'entreprit, sans plus tarder, sur la nécessité de se préparer dignement à faire bonne figure pour ses débuts.

Le veuvage de la jeune femme remontant à plusieurs années déjà, elle n'avait point à affecter le moindre rigorisme d'allures. Aussi se montra-t-elle fort amusée par la perspective de faire appel à ses souvenirs de mondaine triomphante et écoutée pour communiquer à des débutans le fruit de son expérience.

Il fut convenu, séance tenante, que, mise au courant par sa sœur des progrès et des innovations, d'ailleurs peu considérables, d'un art qu'elle avait naguère pratiqué avec un retentissant succès, elle initierait Régis et Béatrix aux arcanes des rites du cotillon.

Et, quatre ou cinq jours de suite, les deux jeunes gens se rendirent à des leçons d'où ils tirèrent un prodigieux profit, tant étaient grands, outre sa science, le zèle et l'entrain de l'initiatrice.

Le bal eut lieu. Il fut éblouissant, grâce aux habits de couleur, qui, dans le prestige et l'éclat de leur nouveauté, firent merveille. A peine les esprits moroses purent-ils objecter que ces nuances vives des torses masculins menaçaient d'éteindre les toilettes des femmes, et aussi que la réforme ne paraissait pas appelée à fournir une bien longue carrière, vu la difficulté pour les jeunes gens de

renouveler indéfiniment leurs plumages respectifs et l'impossibilité de se parer toujours d'un même habit bleu-de-roi, rouge-caroubier ou jaune-safran. — Tout alla le mieux du monde, y compris un cotillon monstre, magistralement conduit par Régis de Montignan et Béatrix de Laverdun, dont les fiançailles ne firent doute pour personne à dater de cette nuit mémorable.

Seulement, le branle étant donné, et la saison des bals « battant son plein, » on ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Et Béatrix, trois ou quatre fois par semaine, tournoyait jusqu'au jour dans les bras de petits messieurs plus ou moins jolis, mais qui tous avaient le don d'agacer pareillement Régis... Pareillement? Non. Il y en avait un qui l'agaçait, à coup sûr, plus que les autres. Mais ce ne fut pas sans surprise que le rival *heureux* du jeune prince de Poigny constata que ses griefs de jalousie revêtaient, de jour en jour, un caractère plus général, moins personnel. Son antipathie allait plutôt à la vie mondaine qu'à tel ou tel mondain. Il était effrayé de la perspective, — terrifiante, en effet, — de la longue série des soirées occupées par la danse... et la surveillance. Il se voyait, en imagination, vieillir dans les salons, sous la pluie de feu des lustres, — complice des calvities précoces, — tout en suivant de l'œil les évolutions giratoires de sa femme. Et cet avenir prévu n'était pas pour l'enchanter.

Certes, Béatrix était toujours charmante et le charmait toujours. Mais, en dehors même des méditations philosophiques auxquelles il se livrait entre deux portes, son amour avait à pâtir de la rareté des occasions de se manifester. C'était une progression descendante; et, plus le temps marchait, moins le jeune homme vivait dans l'intimité de sa fiancée, qui, comme entraînée dans un perpétuel mouvement de valse, ne lui appartenait guère plus qu'au commun des danseurs. L'unique privilège dont on lui accordât le bénéfice consistait en un tour de faveur, — un tour de valse, naturellement, — qui lui était attribué, de temps en temps, à titre de ration supplémentaire. C'étaient là les seuls revenans-bons de sa situation. Et il ne pouvait plus causer avec Béatrix qu'en pirouettant avec elle sur un air de danse.

Il ne se fatiguait pas, mais il se sentait menacé de découragement. Et, après trois mois de ce train d'existence, il commençait à se demander, non sans inquiétude, s'il aurait longtemps le cœur aussi solide que les jambes. Sans compter qu'à voir Béatrix, de plus en plus rayonnante et épanouie, ne donnant aucun signe de lassitude ni de satiété, il contractait des doutes, non-seulement sur l'intensité des sentimens de la jeune fille à son endroit, mais sur la salubrité morale du régime.

« Les jeunes filles sont chastes, se disait-il, mais sont-elles

donc *insexuelles?* Et, si elles ne ressentent aucun plaisir à subir, demi-nues, tant de mâles étreintes, comment se fait-il qu'elles n'y répugnent pas?... Elles sont ignorantes; mais n'ont-elles donc point d'instinct?... Elles aiment la danse; mais, puisqu'elles en éprouvent l'ivresse, pourquoi ne s'en défient-elles pas, comme un homme sobre qui, aimant le vin et s'étant grisé quelquefois, par hasard ou malgré lui, se défie de la bouteille?... Après deux ou trois années d'un pareil manège, que peut-il bien rester à ces virginités valsantes, sinon de leur candeur morale, du moins de leur fraîcheur d'impression? Elles sont encore intactes, soit! même moralement (quelquefois). Mais ne sont-elles pas, alors, assez semblables à des miroirs qui, ayant beaucoup servi, auraient avec cela la faculté de se souvenir? »

Et, en écoutant les conversations des hommes, les réflexions des jeunes gens entre deux verres de punch, les confidences échangées derrière les chapeaux, Régis se confirmait dans son idée que la danse est une dilution de l'amour physique... une dilution qui le déguise, le poétise, et le met à la portée des vierges mêmes, — pour leur faire prendre patience. — Il pensait que c'est comme un poison étendu d'eau, lequel, bien dosé, procure des sensations agréables et non dangereuses. Mais est-on jamais sûr du dosage, quand tant de mains y concourent? et, d'autre part, n'arrive-t-il pas qu'on prenne goût au poison pur?

Enfin, il avait beau chercher, dans sa saine et robuste, quoique très jeune intelligence, des raisons plausibles et avouables au tumulte élégant des salons, il n'y trouvait point d'autre excuse que l'éternelle attraction réciproque des sexes. Au bal, on ne cause pas, ou l'on cause mal. Dès lors, qu'y vient-on faire? S'agiter? Il y a des sports en nombre pour satisfaire à ce besoin; en tout cas, il y a des danses qui ne comportent pas d'enlacemens, et de celles-là précisément on fait fi. Que cherche cet homme? Des maîtresses. Et cette femme? Un amant. Et cette autre? Le danger, en attendant qu'elle trouve quelque chape-chute ou quelque dommage inconsciemment espéré. Et cette jeune fille? Rien... ou un mari; mais qui sait ce qu'elle trouvera?

« Et moi, se disait-il encore, que fais-je quand, énervé, je cesse de regarder Béatrix et de la suivre? Je regarde toutes ces épaules et toutes ces gorges et tous ces bras de femmes, que la poudre a blanchis et qui me frôlent, marquant sur mon habit la trace de leur passage, m'obligeant à les voir et à me les rappeler. »

Pourtant, il était parmi les chastes. Aussi bien, il aimait; et d'ailleurs, la vraie jeunesse, même masculine, est beaucoup plus chaste, en pensée, que n'ont l'air de le croire la plupart des hommes faits, — lesquels mêlent trop de leurs impressions d'hommes à leurs souvenirs d'adolescens.

Mais il ne pouvait fermer les yeux. Et, pour se distraire, il n'avait pas la ressource d'ouvrir les oreilles, car les propos qu'il recueillait, sans y tâcher, ne le mettaient point en goût. Il faut, pour apprécier les conversations qui ont cours dans un milieu quelconque, pour s'y intéresser tant soit peu, appartenir soi-même, depuis longtemps, à ce milieu, ou du moins avoir subi une assez longue initiation, — ce qui explique, par parenthèse, que les différentes catégories sociales se montrent, en général, après fusion, plutôt sévères qu'indulgentes dans les jugemens qu'elles portent les unes sur les autres. — Régis voyait donc, bon gré mal gré, beaucoup de choses plus ou moins *troublantes*, à commencer par de sympathiques regards féminins.

Sa belle mine, sa jeunesse robuste et saine, un je ne sais quoi de non parisien dans la distinction et dans la grâce, tout en lui semblait propre à captiver et à fixer l'attention des femmes, — surtout des femmes entre deux âges, car les jeunes sont médiocres connaisseuses.

C'est, au reste, en vertu d'une loi connue que les dames mûres se montrent volontiers friandes de jouvenceaux, — à charge de revanche, bien entendu. — Et il ne tint pas à M[lle] Laura Mac-Fregor, fille majeure et célibataire, descendante d'un archi-trésorier du premier empire, d'origine écossaise, que la loi ne se vérifiât une fois de plus.

Laura Mac-Fregor était une belle et tranquille excentrique, qui s'acheminait doucement et vaillamment vers son quarantième printemps. Brune et de carnation splendide, de taille haute, avec des formes remarquables de fausse maigre et un port d'impératrice, elle n'avait rien d'une vierge étiolée; — elle n'avait même, disait-on, rien du tout de virginal. — Riche et fantasque, elle s'était constamment refusée (d'après les mêmes on-dit) à tenter l'aventure du mariage, préférant d'autres aventures, moins édifiantes, mais moins irréparables aussi. Sous la double égide de son nom historique et de sa grande fortune, elle se passait donc, ou était censée se passer une foule de fantaisies, dont la moindre eût déconsidéré n'importe quelle femme mariée. Mais, comme il lui avait plu de rester fille, et qu'elle était orpheline depuis l'enfance, on la jugeait avec une certaine bienveillance, ou plutôt on se dispensait de la juger: ses frasques étaient portées au compte de son excentricité; et le doute, qui profite toujours aux accusés, lui profitait d'autant plus que personne n'était là pour l'accuser jamais. En outre, on trouvait original et d'assez haut ragoût le personnage qu'elle avait imaginé de jouer dans la société : celui de vierge folle sous un aspect altier.

Depuis plusieurs semaines, il n'était pas de roueries qu'elle n'eût mises en œuvre pour prendre Régis à la glu de son regard

couleur d'aventurine, hardi et caressant. Elle avait même appelé à la rescousse quelques-uns de ses plus savans effets de bras et de corsage : entre autres, un certain mouvement d'éventail, qui, combiné avec le mouvement des épaules dans la prise de possession d'un siège, attirait invinciblement les regards des hommes sur la radieuse poitrine qu'il paraissait destiné à cacher vaille que vaille, et plutôt mal que bien. Ce mouvement violait l'attention, si l'on veut, mais il ne la volait point.

Elle ne dansait pas et n'avait même jamais dansé. Du reste, — et c'était ce qui sauvait le côté risqué de son personnage, — elle affectait un suprême dédain de ce qui enchante le plus les femmes. Elle s'habillait d'une manière spéciale et invariable, avec une simplicité évidemment cherchée, mais néanmoins de très bon goût, étant donné surtout qu'elle était riche et qu'elle était fille. Son décolletage n'avait rien d'outré, en apparence; mais il était extrêmement savant, et calculé de telle sorte que tout ce qu'il ne découvrait pas fût ou pût être facilement deviné.

Or, un des premiers soirs du printemps, Régis s'ennuyait fort, dans une des plus hospitalières maisons du faubourg, où l'on dansait à corps perdu. Le décor pourtant était agréable, et même admirable. A chaque extrémité d'une enfilade de salons inondés par la lumière des lustres et des appliques, et par celle des diamans, une petite pièce en forme de serre avait été réservée aux causeurs et aux gens las, conservant son mobilier, ses plantes, tout l'élégant fouillis de ses bibelots, de ses chevalets drapés, de ses écrans multicolores. Et l'on y pouvait goûter un repos délicieux, tout en jouissant de la perspective des agitations rythmées de la cohue des danseurs à travers la longue suite rectiligne des appartemens de gala, dégarnis de la plupart de leurs meubles, mais non de leurs hautes glaces richement encadrées.

Sur le seuil de l'un de ces deux refuges très ornés, Régis croisa Mlle Mac-Fregor.

Il s'effaça, en la saluant sans la regarder. Piquée, sans doute, elle allait passer devant lui, quand, se ravisant :

— Je voudrais bien un de ces sièges, lui dit-elle, ici, près de la portière.

Régis obéit avec politesse et fit glisser une causeuse jusqu'à la baie drapée. Laura s'assit, non sans recourir à son manège habituel, qui mit en relief la courbe gracieuse de son beau bras replié et projeta un instant hors de l'épaulette de son corsage la blanche rondeur de ses épaules. Puis, désignant du regard la place vide à côté d'elle :

— Il y a deux places, monsieur de Montignan. Si le cœur vous en dit...

On ne saurait, sans mentir, affirmer que jamais le jeune homme ne s'était laissé aller à une vague admiration platonique des charmes persistans, et parfois assez mal voilés, de cette étrange personne, dont la beauté mûre et soi-disant virginale avait pour lui une saveur de mystère. Mais, outre qu'il était épris ailleurs, il se sentait intimidé par ce mystère même.

Néanmoins, ce soir-là, M[lle] Mac-Fregor, dans sa toilette claire, dont la jupe unie et droite s'arrêtait assez haut pour découvrir un pied mince habillé de soie et de satin mauves, produisait sur Régis une impression de curiosité chatouillante, plutôt qu'un effet d'intimidation. Et cependant, il s'agissait de s'asseoir tout auprès d'elle, presque coude à coude, et de lui parler sous l'abri de cet éventail dont elle tirait habituellement un si bon parti.

Un peu renversée sur le dossier de la causeuse et protégée contre les regards indiscrets, d'un côté par la draperie soyeuse de la porte, de l'autre par son éventail, elle attendait, avec un sourire bienveillant, que le jeune homme se mît en frais d'amabilité. — Comme il n'y avait là qu'un petit nombre de personnes, les unes somnolentes ou distraites, les autres en conférence intime, Régis ne pouvait se taire bien longtemps : son silence eût été ridicule ou grossier.

— Oserai-je vous demander, mademoiselle, pourquoi vous prenez plaisir à aller dans le monde, puisque vous ne dansez pas?

Il avait dit cela comme il eût dit autre chose, et surtout pour dire quelque chose, étant assez à court de sujets de conversation avec une personne qu'il ne connaissait guère que pour lui avoir été présenté et l'avoir rencontrée partout où il allait à la suite de Béatrix et de la mère de celle-ci. Mais M[lle] Mac-Fregor, fermant son éventail et étendant son bras parfumé sur l'étroit appui qui la séparait de son interlocuteur, prit une pose confidentielle pour répondre en riant :

— Je pourrais me contenter de vous faire observer que vous ne dansez pas beaucoup plus que moi, malgré votre âge. Mais la vérité est que je m'amuse des romans qui s'ébauchent ou s'achèvent sous mes yeux, et qui m'ont toujours paru infiniment plus divertissans que les histoires imprimées. Au fond, c'est la même chose; mais c'est beaucoup plus vivant, puisque c'est vraiment vécu... Ainsi, tenez, je serais en état de vous signaler les mariages en train de se faire et les ménages en train de se désunir. Et, vous me croirez si vous voulez, ceci me console de cela... On prétend néanmoins qu'en ma qualité de vieille fille, je suis un peu jalouse de tous les bonheurs projetés... Au fait, on n'a peut-être pas tort.

— De tous? demanda Régis.

— Oh! très inégalement, comme vous pensez. Il y en a qui me

laissent assez indifférente, tandis que d'autres me chagrinent en m'obligeant à me répéter, pour le croire, que j'ai le bon lot.

— Quoi! mademoiselle, il vous arrive d'être envieuse? Et à propos du mariage que vous avez dédaigné!

— Il m'arrive surtout de plaindre les jeunes gens qui me sont sympathiques et de regretter qu'ils se fourvoient.

Régis dressa l'oreille.

— A vous entendre, dit-il, on croirait que vous rencontrez souvent de ces jeunes gens-là...

— Des jeunes gens qui méritent qu'on les plaigne? Mais, oui, quelquefois... Je professe, d'ailleurs, que les véritables victimes du mariage, ce sont les hommes... parce qu'ils pourraient s'en passer.

— Mais n'êtes-vous pas la preuve vivante que les femmes, elles aussi...

— Peuvent s'en passer?.. Oh! moi, je suis une exception. L'indépendance est toujours une exception parmi les filles. Elles ne sont indépendantes ni par leur situation, ni par leurs idées.

— Il me semble, dès lors, qu'on a bien raison de voir en elles les vraies victimes...

— Non; parce que les hommes leur apportent précisément cette indépendance qu'elles ne peuvent tenir que d'un mari, tandis qu'elles leur prennent la liberté si précieuse qu'ils tenaient de leur condition même. J'ajoute que les hommes sont bien plus trompés que les femmes, puisqu'ils sont trompés d'abord sur la qualité de ce qu'ils épousent... Un homme est toujours un homme, au lieu qu'il n'y a pas la moindre analogie entre ce qu'est une jeune fille et ce que sera cette même jeune fille devenue une femme. Vous épousez des chrysalides. Que sera le papillon? Vous n'en savez rien, et nul ne peut le savoir... Pauvre jeune homme!.. Pauvres jeunes gens! veux-je dire.

Riant d'un rire tranquille, elle avait repris en main son éventail, qu'elle agitait avec une lente cadence et qui envoyait au nez de Régis, par bouffées, les parfums doux de ses dentelles et ceux, plus savamment complexes, d'un corps de femme élégante, experte à tous les soins raffinés. — Le jeune homme ne s'ennuyait plus et ne cherchait plus au loin le regard ni le sillage de sa tourbillonnante fiancée. La sensation d'un plaisir nouveau, mystérieux et pervers, l'envahissait peu à peu, comme une griserie sournoise. Le charme indéfinissable de la femme mûrissante que l'âge n'a pas encore fanée, le gagnait, le caressait, l'enveloppait, l'engourdissait en une sorte de mollesse voluptueuse et attendrie. Il avait cette impression d'infériorité, d'une infériorité presque enfantine et acceptée avec délice, qui correspond si bien, chez les tout jeunes hommes, au besoin de domination protectrice et de tendresse quasi mater-

nelle dont les femmes d'un certain âge ressentent volontiers l'atteinte.

— Vous savez donc, ou vous croyez donc savoir que je suis... voué au sacrifice ? et à un sacrifice prochain?

— Tout le monde le sait... Et je dois dire que chacun ici, excepté moi et ceux qui vous portent envie, serait plus disposé à vous complimenter qu'à vous plaindre.

— Alors, décidément, vous me plaignez?

— Oui.

Il la regarda, pour la première fois, avec quelque chose de sa franchise ordinaire, à quoi se joignait une hardiesse de moins bon aloi. Et il lui dit, un peu étonné lui-même de son audace :

— Mais, prenez garde! Vous ne plaignez que ceux qui vous plaisent...

— Évidemment, si vous me déplaisiez, je ne vous plaindrais point... Mais, d'abord, je ne vous aurais pas fait asseoir à cette place.

Son œil, d'un brun jaspé et pointillé, brillait de feux discrets, que voilait sa paupière doucement appesantie, comme lourde de cils. De toute évidence, elle s'offrait, mais sans trop d'effronterie. Et Régis éprouvait une certaine angoisse, assez familière aux hommes, hésitant entre deux partis délicats : s'avancer ou battre en retraite. — Le rôle de certain personnage de l'histoire sainte, que sa gloire n'a point exempté du ridicule et qui, par suite, n'a jamais eu beaucoup d'émules, est un rôle ingrat, difficile. Joseph fut peut-être un héros (à supposer qu'il ait existé, ce qui semble douteux, tant son aventure est invraisemblable), mais ce fut surtout un malappris, d'après l'opinion commune.

Régis de Montignan allait, sans doute, imiter le commun des mortels, lorsque Béatrix, en dansant, passa près de la baie à côté de laquelle il était assis en compagnie de M[lle] Laura Mac-Fregor. Elle eut un regard pour son fiancé, un regard amical et joyeux qu'on eût pu traduire par cette apostrophe : « Eh! mais, il me semble que, si je m'amuse, vous ne vous ennuyez pas! » Bien entendu, il n'y avait aucune trace de jalousie dans ce coup d'œil. Mais Régis, en sa loyauté, n'en eut pas moins honte de lui-même et du genre d'attrait ou de passe-temps que lui offrait son interlocutrice. Et sa confusion, assez apparente d'ailleurs, aboutit à un mouvement de recul qui ne prêtait guère à l'équivoque. — M[lle] Mac-Fregor sourit avec méchanceté, sans rien dire.

— Tenez, fit-elle bientôt en reprenant sa sérénité la plus olympienne, voici une de nos jeunes filles promises à un prochain hymen, et une de celles dont l'avenir conjugal excite au plus haut point ma curiosité...

— Pardon, interrompit Régis aussi mécontent qu'embarrassé, je ne conçois pas, mademoiselle, puisque vous savez...

— Je sais bien des choses... Mais laissons votre personne hors de cause. Et parlons de Mlle de Laverdun comme nous pourrions parler de toute autre jeune fille à marier... ou plutôt ne considérons en elle que le type général qu'elle représente : celui de la jeune fille mondaine. Voyez-la danser. Est-elle assez vibrante et rayonnante? Semble-t-elle assez convaincue qu'elle accomplit sa destinée et que sa destinée est d'être heureuse en tournant? Remarquez comme ses jolies narines se dilatent et frémissent...

Mais il y avait longtemps que Béatrix, enveloppée de son nuage de tulle rose, s'était envolée, avec son valseur, vers les lointains de l'autre salon-serre.

— Eh bien! — dit Régis d'un ton quelque peu bourru, mais avec un accent d'involontaire curiosité, — puisque vous êtes en train, mademoiselle, allez jusqu'au bout. Et ne craignez pas de tirer devant moi l'horoscope de Mlle de Laverdun. Il n'en est pas qui puisse m'intéresser davantage... sans compter que je ne suis point superstitieux et que, selon moi, la volonté de l'homme lui a été donnée pour corriger le hasard et la nature.

— Du tout! répliqua avec vivacité Laura, point d'horoscope! mais un résumé de considérations philosophiques sur les unions mal assorties.

Et, sans désemparer, comme pressée d'écouler sa philosophie ou craignant d'être interrompue, elle lui dit, d'une haleine :

— Ces jeunes filles, dont Mlle de Laverdun me paraît être le type, tiennent toujours ce qu'elles promettent... sinon davantage. Ce qu'elles aiment jeunes filles, femmes elles l'aimeront encore... et autre chose en outre, peut-être. En tout cas, soyez sûr qu'elles n'abjureront jamais leur mondanité. Le plus beau triomphe d'un mari, d'un homme, ce serait de les convertir à la vie du foyer... si c'était chose possible. Or, le mariage est essentiellement bourgeois, et doit l'être. L'homme qui se marie commet une folie; mais, s'il épouse une bourgeoise, ou une femme de tempérament et de goûts bourgeois, il ne commet plus qu'une demi-folie... pour peu qu'il soit lui-même bourgeois.

Tout cela avait été débité très vite, quoique sur un ton doux et détaché. Régis s'inclina en disant, d'un air convaincu :

— Je crois que vous avez mille fois raison, mademoiselle, quand il s'agit de jeunes filles dont le caractère a eu le temps de prendre un pli définitif. Mais, à dix-sept ou dix-huit ans, les plis s'effacent, pourvu que quelqu'un s'emploie sérieusement à les effacer.

Puis, il ajouta avec résolution :

— Et je persiste à penser qu'une volonté d'homme, qui a conscience de son poids, peut n'être pas inférieure à cette tâche.

— Jeune présomptueux! murmura M[lle] Mac-Fregor sans se départir de sa feinte indifférence.

Et, comme le jeune homme faisait mine de se lever :

— Êtes-vous donc assuré, d'ailleurs, ajouta-t-elle, de pouvoir exercer à temps votre influence? Je me suis laissé dire que les engagemens pris envers vous étaient des engagemens à long terme. Un an, deux ans peut-être, c'est long, savez-vous bien?.. surtout quand maint accident, facile à prévoir, peut survenir dans l'intervalle. Il faut compter avec les traverses.

Curieux autant qu'inquiété, Régis ne put se défendre d'interroger la bienveillante donneuse d'avis.

— Eh! oui, répondit-elle, tout n'est pas clair dans votre situation... Mais, bon! nous étions convenus de nous abstenir des personnalités, et nous y sommes en plein...

Il ne fallut pas, comme on pense, que le jeune homme insistât bien longuement pour qu'elle poursuivît ses confidentiels avertissemens.

— Votre cas, reprit-elle d'une voix plus incisive, n'est certes pas nouveau. Et il y a pis, car on ne saute pas toujours une génération... Mais c'est tout de même un cas épineux ou délicat, quand le père n'est ni sourd, ni aveugle, ni complice. Qu'on jase, il importe peu si le maître de la situation se bouche les oreilles ou n'a pas l'ouïe très fine. Seulement, lorsque le père est hostile ou défiant; lorsque, depuis de longues années, il a rompu avec sa femme sans se désintéresser tout à fait des choses de son foyer...

— Mademoiselle, interrompit Régis en se levant fort pâle, je ne comprends plus très bien ce que vous me faites l'honneur de me dire. Je ne vois point que cela s'applique à moi; car il est évident que, si je me marie, je tiendrai ma femme du consentement de son père aussi bien que de celui de sa mère... Et, comme je n'aperçois personne à qui puissent se rapporter...

A ce moment, entre deux danses, un va-et-vient se produisait dans les alentours. Et Suzanne Bernier vint à passer. Régis, ayant salué Laura, arrêta la jeune fille en lui adressant quelques paroles.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle en remarquant son trouble.

— Je m'ennuyais, tout simplement.

— Jusqu'à en pâlir?

Elle lança un regard dans la direction de Laura Mac-Fregor, un regard à la fois candide et soupçonneux.

— Singulière personne! dit-elle, et qui m'inspire je ne sais quelle répugnance, quoique je la trouve plutôt belle et aimable.. Mais il me semble qu'une femme non mariée doit vivre plus à l'écart. Que fait-elle ici et partout, je vous le demande?

— Elle s'amuse.

— Oui, mais probablement en disant du mal des gens.

— Qu'est-ce qui vous le donne à penser?

— Oh! voyez-vous, danser ou médire, il n'y a pas d'autre alternative.

— Mais, vous ?

— Moi, je danse... parce que mon père le veut, et ma sœur aussi. Il paraît qu'on ne peut pas se marier sans ça... C'est dommage!

Mince, assez frêle même, avec des cheveux châtain foncé et des yeux bruns, un peu tristes, Suzanne Bernier avait une grâce toute virginale. Elle était jolie sans aucun éclat, élégante sans aucun tapage, comme elle était intelligente sans aucune prétention. On ne pouvait la voir sans éprouver pour elle une secrète sympathie ou une admiration discrète; mais presque personne ne la regardait. Trop chaste et trop enveloppée pour attirer la grossière adulation des hommes; trop humble et trop effacée pour solliciter la jalouse défiance des femmes, elle passait inaperçue. Elle méritait mieux que le suffrage du public; mais elle n'avait obtenu, pour ainsi dire, aucun suffrage encore. Et il y a beaucoup de jeunes filles et de femmes de sa sorte qui n'en obtiennent jamais aucun. — Inutile d'ajouter qu'elle n'était pas fort riche.

Régis lui avait pourtant octroyé sa sympathie, dès l'abord, mais une sympathie tout amicale. Et il s'était pareillement senti remué par une profonde envie de fréquentation désintéressée, lorsqu'il avait approché la sœur de la jeune fille, Mme Amelot. Nulle part, depuis son arrivée à Paris, il n'avait eu, au même degré que dans cet intérieur, l'impression de ce que peut être une large et noble existence familiale, défendue contre les envahissemens du monde par une digue d'intimité et mise à l'abri des trivialités et des mesquineries du train-train bourgeois par une belle aisance. Le comte Bernier, personnage d'une aimable nullité, n'était pour rien dans tout cela; mais les défuntes mères des deux sœurs consanguines y étaient, sans doute, pour beaucoup, et l'influence ainsi que la fortune de la veuve pour quelque chose. — L'éducation et la richesse, alliées ensemble, font des merveilles; séparées ou divorcées, ce sont presque toujours des forces perdues.

— Comment! s'exclama Régis, ce que vous faites vous ennuie!

— Ce que je fais ici? Mortellement.

— Qu'est-ce donc qui vous plaît?

— La bonne vie que je mène avec ma sœur et mes nièces, à Passy... Oh! une vraie vie de province... mais qu'on parle, hélas! de modifier... toujours à cause de mon mariage... à venir. Marie-Louise veut recevoir.

— Tant mieux ! Car j'espère bien qu'elle me fera l'honneur de m'inviter, et je serai enchanté d'aller chez elle.

— Pourquoi ?

— Pour les mêmes raisons qui font que je ne suis nullement ravi d'être ici.

— Mais vous retrouverez probablement, je vous en préviens, Mlle Mac-Fregor chez ma sœur, qui ne pourra guère se dispenser de l'inviter, car la famille de mon père, inféodée comme la sienne à l'Empire, a de très anciennes relations avec Laura Mac-Fregor.

— Et vous croyez que la perspective de cette rencontre me refroidira ?

— Je ne sais trop ; mais je ne pense pas me tromper en supposant que cette personne ne vous plaît guère.

Régis ne put s'empêcher de rougir. Et Suzanne reprit :

— Et puis, elle a dû vous dire du mal de Béatrix. Elle est, paraît-il, très sévère pour les jeunes filles. Il faut croire qu'elle en a le droit... Chez nous, on ne dit de mal de personne, et de Béatrix on ne vous dira que du bien... Peut-être même lui en fera-t-on...

VIII.

Régis, malgré le vague et honnête plaisir qu'il avait goûté chez Mme Amelot, n'avait pas osé retourner plus de deux ou trois fois à Passy, depuis les quelques séances ou répétitions chorégraphiques dont l'hôtel de la rue de Boulainvilliers avait été le théâtre. La bienveillance accueillante de la jeune veuve ne s'était point démentie en ces rares entrevues ; mais, comme il n'y avait aucune intimité entre elle et M. de Montignan père, le jeune homme ne s'était pas cru autorisé à violer souvent une retraite qui paraissait encore, sinon rigoureusement gardée, du moins assez bien défendue contre les intrusions mondaines. — La demeure, au reste, était imposante, au fond de son grand enclos boisé ; et, si les habitans n'avaient rien de revêche ni même d'austère, les hautes murailles, les vieux arbres, le lierre touffu, qui abritaient leur paisible et familiale existence ne laissaient pas que d'intimider les sympathies comme les curiosités du dehors.

Aussi ne fut-ce pas sans une espèce de surprise joyeuse que Régis se vit convié, une fois pour toutes, à une série de ces réceptions diurnes et hebdomadaires, agrémentées de jeux et de goûter, dont la mode se répand de plus en plus et qui débordent des appartemens dans les jardins. Le goûter s'appelle un *lunch*, et les jeux aussi ont des noms anglais ; mais le tout est fort agréable. — Ce qui enchantait particulièrement le jeune homme, c'était la perspective de pouvoir converser avec sa fiancée et les quelques femmes

ou jeunes filles qu'il avait plaisir à rencontrer, sans être réduit au rôle de toupie ou de toton.

Il se rendit donc avec empressement, par une tiède après-midi de printemps, à la première réunion organisée par Mme Amelot.

Le jardin, paré de ses lilas qui achevaient de fleurir, était magnifique et charmant, avec ses allées ombreuses et odorantes, ses pelouses ensoleillées, ses corbeilles diaprées, ses bosquets mystérieux. Quant à l'habitation, qui, élevée de deux étages, se détachait toute blanche d'un fond de verdure tendre, elle avait un air de bonne bourgeoisie ou de noblesse provinciale en harmonie parfaite avec son cadre. Les portes et les fenêtres étaient ouvertes, comme avides de soleil et de parfums. Un gai va-et-vient entretenait sur le perron une animation d'heureux augure. Des groupes se formaient devant la façade. Et il semblait que chacun fût aise de faire connaissance avec cet hospitalier asile, nouvellement ouvert aux assemblées élégantes et aux réjouissances de bon ton.

Quand Régis arriva, il y avait déjà plus de monde dans le jardin que dans les appartemens. Et, après s'être assuré que Béatrix n'était ni ici ni là, le jeune homme, ayant salué les maîtres du logis, prit bientôt le parti de s'accouder à une fenêtre du rez-de-chaussée, d'où il pouvait surveiller l'entrée de la maison. On pénétrait à pied dans le jardin, sur lequel donnait la façade principale et qui avait été réservé aux libres ébats de la jeunesse, les voitures devant rester au dehors. En sorte que, du poste qu'il avait choisi, le fiancé de Mlle de Laverdun était assuré de voir et de reconnaître tous les survenans. — Pour tout dire, il avait aperçu Mlle Laura Mac-Fregor dans le jardin, et il ne se souciait point de se retrouver face à face avec elle. Remords ou gêne, à sa vue il avait ressenti une impression plutôt désagréable.

— Eh quoi ! monsieur, vous restez là, et seul !

Mme Amelot, en une sobre et fraîche toilette de demi-deuil, faisait une ronde de maîtresse de maison, très attentive à ne laisser qui que ce fût dans l'isolement ou l'embarras.

— Je jouis du coup d'œil, madame.

De vrai, l'aspect du jardin était, à ce moment-là, ravissant. Des nappes obliques de lumière vermeille, formées des rayons de soleil que laissaient passer les arbres à peine feuillés, s'épandaient sur les pelouses, nuançant curieusement les robes claires et les chapeaux multicolores des femmes, égayant jusqu'aux redingotes sombres des hommes. Un groupe de jeunes filles, presque toutes vêtues de blanc, faisait une tache éclatante sur un massif de lauriers-cerises, tandis que, çà et là, des couples isolés causaient, les femmes sous l'ombrelle, les hommes appuyés sur leurs joncs. Près de la maison, quelques jeunes gens, dont deux ou trois en cha-

peaux gris, parlaient assez haut, les uns rieurs, les autres nonchalans et affectés.

Marie-Louise, ayant promené au loin son regard calme et doux, plus pensif que véritablement mélancolique, parut satisfaite, sinon fière et charmée.

— Oui, fit-elle, c'est presque bien pour un début... ou une rentrée.

— Mademoiselle votre sœur doit être contente.

— Je ne sais pas trop. Elle n'aime guère le monde... Elle ne l'aime même pas assez pour une jeune fille. En tout cas, si elle n'est point satisfaite, je proclame que c'est une ingrate.

— C'est pour elle, en effet, pour amuser ses dix-huit ans que vous vous donnez tout ce mal...

— Naturellement. Moi, je ne compte plus.

Elle avait parlé sans coquetterie. Mais ce ne fut peut-être pas sans arrière-pensée qu'elle ajouta :

— Il est vraiment fâcheux que, femmes ou jeunes filles, nous ne connaissions guère le juste milieu, et que celles d'entre nous qui ne sont pas trop mondaines ne le soient pas assez.

Quoi qu'il en fût, une coïncidence, qu'elle n'avait pu prévoir, vint donner à sa phrase une portée intéressante, — ou qui intéressa singulièrement Régis.

La comtesse de Laverdun et sa fille, celle-ci toute blanche et toute rose sous un chapeau clair à grands bords de dentelle, apparaissaient dans le lointain. M. de Montignan, qui venait d'arriver, de son côté, s'avançait à leur rencontre.

— Tenez ! fit Marie-Louise, voici des amies à vous qui nous arrivent.

Mais, au même moment, s'éleva, très distinct, près de la fenêtre, le chuchotement d'une voix d'homme qui disait :

— Allégorie charmante ! Le passé et l'avenir symbolisés par la mère et la fille, avec le présent qui se va mettre entre les deux et leur proposer de leur servir de trait d'union.

— Vous êtes inconvenant, Castreville ! A vous entendre, on croirait vraiment que ce monsieur va cueillir la jeune fille après avoir cultivé la dame !

— Écoutez donc, dit quelqu'un, ça se voit, ces choses-là !

— Oui, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Si le monsieur en question a beaucoup et directement cultivé la dame, il ne prétend cueillir la jeune fille que par procuration... ou plutôt c'est son fils qui la cueillera par son entremise.

Mme Amelot, avec une sorte de violence, avait attiré en arrière Régis, qui était soudain devenu blême.

— Les sots ! articula-t-elle sur un ton d'énergique conviction.

Puis, gênée :

— Voilà pourtant, continua-t-elle, le plus clair bénéfice de ces réunions de désœuvrés!.. Et remarquez que tout cela se dit au petit bonheur, non-seulement sans certitude, mais sans persuasion...

Tout en parlant, elle contemplait le jeune homme avec une sollicitude inquiète, un peu hésitante et timide, comme si elle eût été également désireuse et effrayée des confidences qu'elle semblait appeler ou que les circonstances menaçaient de lui attirer. — Cette minute fit beaucoup pour leur intimité. Un lien, très amical et très doux, se forma spontanément, qui unit leurs pensées et leurs cœurs.

— Bien vrai, vous ne croyez pas à cette vilenie?

— Oh! non, mille fois non, je n'y crois pas!

— Merci!.. Mais tant d'autres y croient!

— Tant d'autres! Qui donc?

— Les hommes, les femmes, les amis, les parens, les domestiques probablement... Que sais-je? Tout le monde.

Sans qu'il pût s'en douter, il rééditait, presque dans les mêmes termes, la réponse que M. de Laverdun avait faite à sa femme. Et, comme le comte lui-même, il avait entendu, par une fenêtre ouverte, la voix délatrice — ou calomniatrice — de M. de Castreville, qui confirmait ou ravivait, sinon ses soupçons et ses doutes, du moins ses inquiétudes et ses scrupules.

— Eh bien! mon cher monsieur, répliqua affectueusement Mme Amelot, souvenez-vous que, si « tout le monde » ajoute foi à cette infamie, je ne fais pas partie, moi, de ce tout le monde-là.

Elle lui serra la main en hâte et se porta avec empressement au-devant de ses nouveaux hôtes, laissant Régis livré à lui-même et à ses réflexions, qui n'étaient pas toutes couleur de rose. — Le jeune homme, en effet, chaque fois qu'il se retrouvait aux prises avec l'insinuation méchante, et trop vraisemblable, qui menaçait d'empoisonner sa vie, en sentait plus cruellement le côté plausible. Il ne pouvait douter de la parole de son père, ce qui eût été douter deux fois de l'honorabilité de celui-ci; mais il ne pouvait non plus s'en prendre uniquement à la mauvaise foi et au venin des cancaniers qui, d'avance, souillaient son bonheur. Son bonheur!..

— Je savais vous trouver dans ce salon, Régis. Car c'est Mme Amelot qui m'y a dépêchée.

D'un mouvement prompt et gracieux, Béatrix avait soulevé son grand chapeau, s'assurant, devant une glace, que le bon ordre de ses mèches blondes n'avait pas été sérieusement compromis par sa longue course en voiture découverte.

— Mais je suis seul ici, fit observer le jeune homme en prenant la main qu'on lui tendait. C'est presque compromettant.

— Bah ! Notre secret étant tombé dans le domaine public, m'est avis que nous n'avons plus à nous gêner outre mesure.

— Cette idée vous satisfait-elle ?

— Singulière question !.. Que voulez-vous que me fasse la perspective d'une liberté plus grande dans nos rapports de fiancés, sinon qu'elle m'enchante ? Vous savez bien que je suis franche.

— C'est vrai. Pardonnez-moi... Mais nous avons si rarement l'occasion...

— Justement. Les occasions seront d'autant moins rares que la dissimulation deviendra moins obligatoire.

— Oh ! tant qu'il s'agira de nous voir ainsi, devant témoins...

La jeune fille eut un sourire des plus féminins, et une flamme de malice passa dans son œil bleu, très clair. — Elle n'avait décidément plus rien d'enfantin : elle était femme des pieds à la tête. Sa fraîcheur même n'était plus aussi éclatante que naguère : c'était à se demander si la poudre de riz ne contribuait pas à la ternir.

— Dame ! fit-elle. C'est l'usage... jusqu'au mariage.

— Et même après, prononça Régis avec ironie.

— Vous dites cela d'un ton amer... Il est évident qu'on ne peut pas se retirer dans une thébaïde, et que, dès lors, le plus grand bonheur mondain n'est jamais un bonheur sans témoins.

— Mondain ! Voilà bien le mot qui m'exaspère !.. Y a-t-il donc un bonheur mondain ? Est-ce que ces deux mots ne vous font pas l'effet de jurer effroyablement l'un près de l'autre ?

— Mais non. Pourquoi n'y aurait-il pas un bonheur mondain, comme il y a un bonheur champêtre ? Il me semble que c'est une question de milieux. Nous ne sommes rustres ni l'un ni l'autre : nous ne pouvons donc être heureux à la manière des rustres.

— Votre logique est implacable. Elle me ferme la bouche... Allez vous amuser, ma chère Béatrix : le plaisir est le plus naturel prélude du bonheur. C'en est aussi le meilleur accompagnement... Et, tout bien réfléchi, je crois même que cela peut en tenir lieu.

— Vous êtes méchant !.. Baste ! vous conviendrez avec moi, plus tard, que l'on est d'autant plus heureux...

— Qu'il y a plus de gens qui vous regardent l'être, interrompit Régis. Accordé !.. Mais, tenez ! voici déjà un avant-goût du bonheur.

Il désignait du regard trois ou quatre chapeaux d'hommes, sous lesquels apparaissaient, de temps à autre, des figures que la curiosité élevait parfois jusqu'au niveau de l'entablement des fenêtres du rez-de-chaussée. — Parmi ces chapeaux, le chapeau gris de M. de Castreville se faisait remarquer en bon rang.

— Tout juste ! riposta Béatrix. Je trouve cela fort amusant... Et

je veux rester, quelque temps encore, seule avec vous, pour m'en divertir.

— Sérieusement, dit Régis contraint, vous auriez tort. Nous ne sommes pas encore mariés...

— Raison de plus pour que je m'amuse des mines de vos rivaux... Car vous en avez... Ça, c'est vrai, je dois en convenir... et il n'en coûte rien à mon amour-propre. Mais, puisque vous êtes le vainqueur désigné du tournoi, riez, messire Régis, comme je ris moi-même.

— Soit! Je rirai donc... mais de bien meilleur cœur si vous évitez ces gens-là, qui ne me plaisent pas plus que je ne leur plais.

Son regard s'était abaissé de nouveau vers le groupe masculin.

— C'est que ce n'est pas facile, ce que vous me demandez là!.. M. de Castreville, M. de Poigny, M. de Triseuil, pour n'en nommer que trois, sont des gens que je rencontre tous les jours ; et l'on ne saurait éviter l'un d'eux sans tomber immédiatement sur les autres... Enfin, je ferai de mon mieux, monsieur le jaloux!.. Mais je vous préviens que, si ma condescendance ne vous désarme pas, cette fois, je n'essaierai plus de vous contenter. Force vous sera de me prendre comme je suis naturellement : bienveillante à l'égard de tous... de tous ceux qui dansent ou qui m'amusent; aimante pour vous... quand vous le voulez.

Elle le salua du geste et gagna la pièce voisine. Régis, voyant qu'il était seul, s'assit non loin de la fenêtre. Un gai murmure, quelques exclamations de bienvenue, le nom de Béatrix, jeté à tous les échos du jardin par des voix de jeunes filles, ne tardèrent pas à lui apprendre que sa fiancée avait rejoint le contingent le plus bruyant et le plus rieur qui figurât au nombre des invités de Mme Amelot.

Alors, il reprit sa méditation, mais en suivant une pente moins chagrine, car la présence de Béatrix l'avait quand même réconforté. Et il continua de ressentir cette bienfaisante influence jusqu'au moment où les voix des jeunes gens qui causaient dans le jardin parvinrent de nouveau à son oreille.

— Oui, disait un des causeurs, vous êtes dur pour les femmes, monsieur de Castreville.

— Très indulgent, au contraire, puisque je leur passe tout, excepté leurs prétentions au sens moral.

— Elles sont donc, selon vous, toujours gouvernées par leurs instincts?

— Par un seul instinct, celui du sexe, lequel ne se traduit pas chez elles, en général, par des appétits désordonnés, mais bien par des calculs ayant pour objet d'asservir un ou plusieurs hommes,

afin d'en tirer... tout ce qu'un homme peut donner à une femme : des enfans d'abord, puis de l'argent ou de l'influence ; bref, ce qui intéresse l'espèce et ce qui les intéresse elles-mêmes.

— Oh ! oh ! des enfans !.. Elles n'y tiennent pas tant que cela, la plupart du temps, à la progéniture !

— Elles n'y tiennent pas toujours beaucoup, c'est vrai, mais elles y travaillent inconsciemment.

— Pessimiste, va !.. Alors, une femme comme celle dont nous parlions tout à l'heure prend un amant... dans l'intérêt de l'espèce ?

— Oui ; surtout quand elle ne vit pas avec son mari... Mais ça, c'est inconscient, et ça ne réussit pas toujours. Ce qui est conscient, par exemple, c'est le besoin d'avoir un homme à soi...

— Mais, quand l'homme est pauvre, sans grand crédit dans le monde, à quoi peut-il lui servir?

— Il la conseille, il la dirige. Et (c'est ici que nous prenons quelquefois notre revanche) il lui arrive de la diriger dans le sens de ses besoins à lui, ou de ses ambitions. Exemple...

— Inutile de citer : nous avons deviné... d'autant mieux que l'entretien n'a guère dévié de son point de départ.

— Eh bien ! moi, dit le jeune comte de Triseuil, moi qui ne suis ni pessimiste, ni optimiste, je crois que ni les hommes ni les femmes n'ont, en général, la vue si longue. Ils s'accouplent selon le caprice des sympathies et le hasard des circonstances.

— Bien parlé ! opina le prince de Poigny. Dans le monde, on ne choisit pas son amant, on ne choisit pas sa maîtresse : on prend ce qu'on trouve, l'amant ou la maîtresse qui s'offre à vous... sous peine de s'en passer. Car vous observerez que les femmes qui se jettent à votre tête sont rarement celles aux pieds desquelles vous seriez heureux de vous jeter.

— Comme votre ami, remarqua ironiquement M. de Castreville, vous appartenez, mon prince, à la nouvelle école... qui, d'ailleurs, est renouvelée de Montaigne : celle des sceptiques résignés. Seulement, au fameux : « Que sais-je? » vous avez ajouté un certain : « Je m'en fiche ! » qui finira peut-être par servir au baptême de votre secte... Au fond, vous manquez de philosophie.

— Il me semble, au contraire, que nous sommes de vrais philosophes. Tandis que vous, à force de mâcher et de remâcher, de ruminer l'amertume de la vie, vous vous empoisonnez le goût...

— Et même un peu la langue, insinua doucement quelqu'un dont la voix ressemblait à celle de Triseuil.

— Dites donc, comment faut-il l'entendre?

— Dans le sens le plus simple, riposta la même voix qui avait monté de plusieurs tons.

— Paix! mon cher, fit M. de Poigny en intervenant. Vous nous avez vivement intéressés, monsieur de Castreville... Mais vous me permettrez de vous dire que vous allez trop vite en besogne lorsque vous donnez pour certaine la réalisation des projets matrimoniaux les plus choquans. Une personne fort au courant de tous les dessous de cartes, et avec qui j'ai eu l'occasion naguère de m'entretenir de ces choses-là, me confiait que, pour elle, il y avait un de ces plans sur le point d'avorter.

— Et quelles raisons vous donnait-on de cet avortement probable?

— On m'en donnait deux : le manque d'harmonie entre les goûts des fiancés et le défaut de consentement du côté du père de la jeune fille.

— Peu de gens le connaissent, ce père... Et, si nous avons bien toujours en vue les mêmes individualités, je ne sache pas que personne puisse se porter garant de ce qu'il fera, ni même de ce qu'il est capable de faire... Ah! à moins toutefois que vous ne teniez vos renseignemens de M[lle] Mac-Fregor. Celle-là, peut-être, a eu vent de quelque chose, parce qu'elle a connu le trouble-fête en question, quand il était plus jeune et qu'elle l'était encore tout à fait. On prétend même qu'elle l'aurait épousé, s'il avait voulu. Bref, ils sont restés... en correspondance. Mais il n'y a rien à recueillir, en matière d'hypothèses intéressantes, sur le mariage de nos jeunes tourtereaux, sauf par ce canal.

Il ne fut fait aucune réponse à cette observation restrictive, ce qui permettait de conclure que son auteur avait touché juste. — Régis se leva, en proie, une fois de plus, à cette exaspération douloureuse qui s'emparait de lui quand l'implacable médisance le rejetait à ses humiliantes angoisses. « Eh quoi! murmura-t-il en appuyant sa main sur ses yeux comme pour ne plus voir devant lui, faudra-t-il vivre encore des mois dans cette atmosphère d'injurieuse suspicion et de mépris caché? Et, après, faudra-t-il subir la honte des commentaires étouffés, des souvenirs infamans, des compromis acceptés? Non, je ne pourrai pas... Mais, pourtant, que puis-je faire? Alors même que je serais prêt au sacrifice de mon affection pour Béatrix, quel motif lui donner de mon renoncement? Comment avouer, et à qui, ce que j'ai sur le cœur? Comment en reparler à mon père? et surtout comment expliquer ma conduite à M[me] de Laverdun, qui est innocente de tout cela... ou à peu près... Et qui donc est coupable? Le monde seul, la stupide vie du monde, qui, encourageant toutes les imprudences et toutes les situations scabreuses, vous livre à la surveillance d'une légion d'êtres inoccupés et malveillans. Ai-je donc le devoir ou même le droit, pour donner satisfaction à cet Argus intéressé, d'immoler le plus vif et

le plus pur de mes sentimens?.. Car j'aime toujours Béatrix, sinon comme autrefois, du moins autant qu'autrefois. Je l'aime pour ce qu'elle sera, au lieu de l'aimer pour ce qu'elle est, voilà toute la différence. »

La différence était appréciable. Mais, heureusement pour son amour, le jeune homme n'eut pas le temps de l'approfondir. Mme Amelot rentra dans le salon, accompagnée de sa sœur.

— On remarque votre absence, dit celle-ci. Et l'on va remarquer votre parti-pris de solitude.

— On? c'est-à-dire?..

— Nous... et Béatrix, qui me demandait, il n'y a qu'un instant, où vous pouviez bien être.

Vues ainsi, côte à côte, les deux sœurs se faisaient valoir l'une l'autre. La grâce timide et, pour ainsi dire, inachevée de Suzanne mettait en relief la maturité rayonnante et épanouie de Marie-Louise, dont le voisinage, en revanche, prêtait un charme de plus à l'enfantine beauté de la jeune fille. — Il y a des femmes que l'on voudrait avoir connues plus tôt; il y en a d'autres que l'on voudrait connaître plus tard. Marie-Louise et Suzanne, séparément, pouvaient faire naître de ces regrets ou de ces vœux impertinens; mais, réunies, elles ne provoquaient que la sensation du désir ou du plaisir de les connaître.

— Venez, dit Mme Amelot, et surtout, après cette journée, ne craignez pas de revenir... sans invitation. La maison vous sera ouverte, à vous et à ceux que vous aimez, les jours où elle sera fermée... aux autres.

Il y avait tant de bonne grâce, tant d'émotion discrète, tant de promesses voilées sous ces paroles aimables, que Régis, profondément remué, s'inclina sur la main de la belle veuve et l'effleura des lèvres. C'était un pacte, un pacte d'amitié, d'assistance, de concours moral, sinon d'alliance effective, que signait ainsi celui qui était appelé à en profiter. Mais cette muette convention, qui pouvait se passer d'autre signature, et dont les clauses eussent pu demeurer informulées, la jeune femme prit soin, non sans quelque trouble et quelque affectation, d'en préciser le sens. Elle retint le bras de Régis et, se penchant à son oreille :

— Je veux, lui dit-elle, que vous rencontriez souvent votre fiancée chez moi, quand il n'y aura personne que nous. Et je prétends lui donner le goût de cette intimité.

Un regard d'une reconnaissance infinie lui paya largement sa phrase. Mais Régis joignit au regard l'appoint d'un compliment qui était presque un madrigal.

— Vous lisez, dit-il, dans ma pensée, comme personne n'y a jamais lu. Tout remercîment oral serait donc inutile.

Après cela, la fête en plein air pouvait être charmante ou ne pas

l'être : le fiancé de Béatrix n'en avait cure. Pour lui, la vraie fête était en lui-même.

IX.

Après le mystérieux encouragement de Suzanne, la non moins mystérieuse promesse de Marie-Louise était venue rendre au jeune homme, et fort à propos, une heureuse confiance en lui-même et en son sort. Si incertaine et si faible que vous apparaisse une alliance imprévue, c'est toujours, au moins moralement, un précieux appui que celui qu'elle vous apporte. On y gagne non-seulement de ne plus se sentir seul, mais de ne plus craindre d'être sans droits et de ne plus se demander si l'on a raison.

Assurément, Régis ne pouvait supposer que les deux sœurs, — la cadette surtout, — fussent parfaitement au courant de la situation ; mais il devinait qu'on allait l'aider à s'emparer de la place. Et c'était assez pour qu'il ne désespérât plus, ni de la conduite de l'entreprise ni de la durée du triomphe final. Car il avait deux sortes de soucis : il craignait presque également que sa fiancée ne lui échappât, par suite du mauvais vouloir du comte de Laverdun, et que, tout en demeurant vainqueur de ces résistances paternelles, il ne fût déçu dans son affection, grâce à l'inquiétante tournure mondaine que la jeune fille semblait prendre de plus en plus.

Il n'attendit pas longtemps le premier témoignage de la sollicitude promise.

Une semaine, en effet, ne s'était pas écoulée qu'il recevait de Mme Amelot une invitation à déjeuner.

Il retourna donc, un matin de mai, à l'hôtel de la rue de Boulainvilliers.

La province n'est pas toute hors de Paris. Et il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à Versailles pour faire connaissance avec elle. Bien des rues, dans les quartiers excentriques de la ville bruyante, sont aussi parfaitement calmes et endormies que n'importe quelles voies désertes de n'importe quel chef-lieu d'arrondissement. Or, la partie haute de la rue de Boulainvilliers figurerait avec honneur dans la plus sommeillante de nos sous-préfectures. Quand on chemine entre ses deux rangs de murailles en pente, ponctuées de maisons muettes et closes, on a l'illusion, parfois bienfaisante, de respirer un tout autre air que celui de Paris.

Régis, resté provincial au fond du cœur, ou redevenu tel pour les besoins de sa cause, jouissait délicieusement du silence et du recueillement de cette rue bénie, où il n'y avait ni brillans équipages, ni fiacres cahotés et grinçans ; où les rares passans avaient

d'honnêtes physionomies bourgeoises, et sur les trottoirs de laquelle ne traînait aucune fille fardée.

Aussi arriva-t-il chez Marie-Louise dans les meilleures dispositions d'esprit.

Le jardin de l'hôtel, à cette heure relativement matinale, lui parut plus frais et plus embaumé encore que lors de sa récente visite. Sur le gazon dru et luisant, des tuyaux d'arrosage, disposés de distance en distance, faisaient pleuvoir, à travers le fin tamis des pommes de leurs lances, une poussière d'eau qui s'irisait au contact des rayons du clair soleil de mai. Tout près de l'habitation, un jardinier, après s'être emparé d'une des lances qui reposaient sur des chevalets, des tréteaux ou des fourches basses, et l'avoir débarrassée de son appendice, s'était mis en devoir d'arroser les corbeilles, mais s'était laissé distraire de sa besogne par un chien d'écurie, lequel se jetait à corps perdu, en aboyant avec une rage joyeuse, sur l'eau jaillissante. Et l'homme, sous son rustique chapeau de paille, à grands bords abattus, se gaudissait fort à suivre et à surexciter les ébats du petit animal affolé. Tantôt le chien, s'étant ramassé sur son arrière-train, se ruait verticalement jusqu'à l'extrémité de la lance, puis retombait sur le flanc, après avoir reçu en pleine gueule une douche irrésistible; tantôt il jappait autour du jet puissant, que le jardinier, par malice, dirigeait vers le sol, à droite et à gauche, alternativement, de son frétillant partenaire.

Un moment, Régis s'était amusé à contempler ce jeu. Et il fut agréablement surpris, en relevant la tête, d'apercevoir sur le perron, Béatrix entre Suzanne et Marie-Louise.

— Vous avez l'air étonné! lui cria Mlle de Laverdun. Est-ce de me voir ici, ou de m'y voir de si bonne heure?

— Plutôt de ceci que de cela, riposta Régis.

Il s'attendait bien, en réalité, à retrouver là Béatrix; mais il n'avait pas espéré l'y rencontrer en si petit comité. — Le comte Bernier était absent, ainsi que M. de Montignan; et les seuls invités étaient Régis, Mme et Mlle de Laverdun.

— Je ne vous promets pas, — dit Mme Amelot au jeune homme, en le prenant à part, — que ce sera toujours ainsi. Et je ne crois pas, d'ailleurs, que le régime de la tranquillité à outrance soit bien fameux avec le caractère et surtout avec les dispositions actuelles de votre petite fiancée... Pas trop n'en faut... pour commencer. Mais, bah! nous finirons par vous la retourner comme un gant...

Quelque temps, elle parla sur ce ton enjoué, avec l'aimable mélange d'aisance aristocratique et de laisser-aller bourgeois qui était son secret. Puis :

— Avouez, fit-elle en riant, que je vous apparais comme cette

bonne fée qui, dans les contes bleus, protège toujours les amours du jeune prince...

— Hum! interrompit Régis avec un demi-sourire, cela ne ferait guère mon affaire que vous fussiez la protectrice du jeune prince!.. Car il y en a un dans mon histoire aussi, et qui n'est pas moi... ni de mes amis.

— Oh! je n'y mettais point de malice. Mais, puisque vous m'en parlez, de ce prince, je peux bien vous dire que je n'ignore ni son existence, ni son rôle. Seulement, il me sera permis d'ajouter que le vrai danger ne viendra pas de lui... d'abord.

— Alors, de sa mère?

— Non. Le vrai danger est plus près de vous... ou de Béatrix, si vous le préférez... Mais voici mes filles, que je vous présente.

Deux petites blondines, destinées à devenir brunes comme leur mère, — si l'on en jugeait par le ton mat de la peau et la couleur foncée des yeux, — venaient d'entrer sous la conduite d'une gouvernante. Mme Amelot les attira vers elle, les embrassa, corrigea leur coiffure; puis, en prenant une dans chaque bras:

— Encadrée de la sorte, je ne pourrais vous dire grand'chose d'intéressant. Les communications que j'avais à vous faire seront, d'ailleurs, mieux venues dans le tête-à-tête... Ce que je puis vous dire, par exemple, même entre ces deux petites têtes-ci, c'est que l'initiative appartient à Suzanne plus qu'à moi-même... Je suis restée bourgeoise, moi, en dépit de la vie que j'ai menée quelque temps, ou que l'on m'a contrainte à mener. Ma petite sœur, au contraire, dont la mère appartenait à la plus authentique noblesse de France, est du bois dont sont faites les vraies grandes dames. Quand il s'agit de rendre service à quelqu'un, ou tout simplement de se procurer une satisfaction morale, cette ingénue est pleine d'audace: elle n'a jamais peur de se compromettre. Moi, par instinct ou vice d'origine, je ne crains rien tant que de prêter le flanc à la médisance... Oh! je me suis déjà bien amendée, et je travaille encore, chaque jour, à me corriger. Mais, c'est égal, je serai toujours un peu timorée. Ce défaut-là est essentiellement bourgeois, je m'en rends compte en toute humilité; et je comprends bien que ce qui caractérise une véritable femme du monde, c'est la faculté de ne jamais rougir ni se troubler, surtout quand sa conscience ne lui reproche rien... Or, je rougis, en ce moment, parce que je tâche de vous expliquer mon intervention. C'est très gauche. Et le fait même de vouloir, à tout prix, vous fournir une explication constitue une forte maladresse... Mais qu'y faire?.. Bref, je dois vous avouer que, sans Suzanne, je n'aurais point eu l'idée ou le courage de me mêler de vos affaires. Mais Suzette aime beaucoup Béatrix de Laverdun, qu'elle a jugée on ne peut plus favorablement dès

l'abord... Oui, ma sœur prétend que votre fiancée était une manière de petite perfection lorsqu'elle nous est arrivée des champs, et qu'on est en train de la gâter. C'était une amie toute trouvée pour Suzanne, qui n'en a guère et ne veut pas renoncer à celle-là. De sorte que je me suis laissé persuader qu'entreprendre ce sauvetage serait œuvre pie. Comprenez-vous? Il s'agit pour nous d'attirer de plus en plus dans notre orbite une délicieuse jeune fille, qui sera une charmante jeune femme... surtout si elle est vôtre.

— Deux fois merci, madame.

— Mais la voici avec sa mère et Suzanne... Je vous en dirai plus long la prochaine fois, car je possède des données dont vous pourrez tirer parti, je l'espère.

L'après-midi s'écoula dans la plus exquise intimité. Il y avait longtemps que Régis ne s'était trouvé à pareille fête, longtemps surtout qu'il n'avait si complètement retrouvé sa fiancée, son amie. Dans cette atmosphère de calme bien-être et d'aimable vertu, Béatrix redevenait elle-même, c'est-à-dire une jeune fille vive, enjouée, simple, franche et aimante. Elle prit part aux jeux des enfans, causa avec leur mère, bavarda avec Suzanne, sourit à Régis et ne s'ennuya pas une seconde. Aussi fut-il convenu, séance tenante, entre Mme de Laverdun et Mme Amelot, que, chaque semaine, il y aurait une réunion pareille, alternativement chez l'une et chez l'autre de ces deux dames, sans préjudice des assemblées plus mondaines que comportait la saison.

En attendant, Régis, affriolé par les promesses de Marie-Louise, profita de ce qu'il lui devait une visite pour retourner la voir le plus tôt possible.

Ayant bien calculé son affaire et choisi l'heure de la promenade des enfans, qui était aussi celle d'un cours où il savait que Suzanne se rendait, d'ordinaire, sous la conduite d'un chaperon autre que sa sœur, il trouva la jeune veuve parfaitement seule.

— Ma foi! lui dit celle-ci, je ne vous ferai pas languir. Car j'aime autant me débarrasser tout de suite de ce que j'ai à vous dire... Bien entendu, ma sœur ne sait rien, hors ceci : que sa petite amie est en passe de devenir une jeune mondaine écervelée, et que la duchesse de Losne la convoite pour son fils. Mais, moi, je sais autre chose. Et voici ce que je sais... outre les médisances dont l'écho m'est parvenu en même temps qu'à vous. M. de Laverdun, buté à l'idée que... enfin, à l'idée que vous connaissez, M. de Laverdun refusera son consentement au mariage de sa fille avec vous, alors même que de ce refus il devrait, grâce à l'attitude résolue de sa femme, résulter un scandale. Il consentirait, au contraire, sans délai, au mariage de Béatrix avec le prince de Poigny. Ainsi, rien à gagner...

— Permettez-moi de vous demander, interrompit Régis, com-

ment vous avez pu être informée, avec cette précision, des projets d'un homme toujours absent et, d'ailleurs, si peu communicatif.

— C'est que, lui et moi, nous avons une mauvaise connaissance qui nous est commune : Mlle Mac-Fregor...

— Ah! encore ce nom!.. Décidément, on avait raison de supposer...

— Oui... Mon Dieu, je ne juge pas Mlle Mac-Fregor, qui est une amie de ma famille et dont la conduite ne me regarde guère. Et d'ailleurs, dans la circonstance, il n'y a rien à lui reprocher, je pense, de ce qu'on lui reproche quelquefois, à tort ou à raison. Car vous n'ignorez point que, si elle n'est pas perdue de réputation, sa renommée d'honnête fille a reçu quelques atteintes; or, la moitié d'une mauvaise réputation n'est pas l'équivalent d'une bonne... Quoi qu'il en soit, il n'y a jamais eu, que je sache, de relations coupables entre elle et le comte de Laverdun. Mais ils sont liés ensemble. On raconte que Laura Mac-Fregor, assez sensible... comment vous dire cela?.. assez sensible à la beauté masculine en général, s'était montrée particulièrement enthousiaste du grand air, des beaux traits et des hautes manières du futur père de Béatrix. Mais, à ce moment-là, M. de Laverdun aimait déjà celle qui allait bientôt devenir sa femme. De sorte que l'affaire n'eut pas de suites... autres que la sympathie reconnaissante du comte et la persistante admiration de la demoiselle enamourée. Tant et si bien que, n'étant devenus ni époux ni amans, ils devinrent amis... ce qui est assez rare, dit-on, quand la bonne volonté n'a fait défaut que d'un seul côté pour aller plus loin... Bref, ils ont continué de se voir, de s'écrire surtout; ils s'écrivent et se voient encore, au moins dans les intervalles qui séparent les longs voyages ou les longues absences de M. de Laverdun.

— Serait-ce donc de Mlle Mac-Fregor elle-même que vous tenez vos renseignemens? s'écria Régis.

— Justement. Elle a commencé par m'interroger et interroger Suzanne sur le mariage projeté de Béatrix. Puis, ce fut mon tour de la questionner quand je compris qu'elle était la confidente de M. de Laverdun... Par exemple, ce que je n'ai pas compris et ce que je ne comprends pas encore, c'est l'espèce d'intérêt personnel qu'elle semble prendre à votre roman.

— Ne cherchez pas, madame, dit Régis en rougissant. Ce détail est secondaire... Allons au plus pressé.

Aussi rouge, pour le moins, que son interlocuteur, Mme Amelot s'empressa de répondre :

— Oui, vous avez raison, passons. Et arrivons au cœur du sujet... Il est évident, d'après ce que je viens de vous raconter, comme aussi d'après ce que vous savez, que vous ne gagnerez rien à

attendre. D'une part, le comte ne mettra pas les pouces; c'est un jaloux entêté, un homme aigri et blessé. D'autre part, sa fille est soumise à une détestable hygiène morale... La conclusion, c'est qu'il faut plutôt brusquer le dénoûment.

— Mais comment? fit le jeune homme.

— Selon moi, répliqua Marie-Louise, le mieux serait, quand vous aurez reconquis votre fiancée tout entière sur le monde, la valse... et les jeunes princes au cœur vacant, le mieux serait de la charger elle-même de plaider sa cause et la vôtre auprès de son père. Il me paraît impossible que de ce rapprochement entre le père et la fille, il ne jaillisse rien d'heureux... Enfin, il faut essayer.

— Je veux bien... Mais alors, vous m'aiderez?

— Certes. Et c'est moi qui persuaderai à Béatrix de voir son père, cet été.

Après une assez longue séance, Régis se retirait, quand, cédant à un scrupule ou à une inquiétude évidemment tenace, il se retourna brusquement vers Mme Amelot :

— Donnez-moi l'assurance, lui dit-il, que vous tenez ma cause pour bonne, et que vous ne doutez ni de moi, ni de mon père, ni de Mme de Laverdun.

Étendant la main vers lui en un geste aussi fier qu'amical :

— Mon cher monsieur, répliqua-t-elle, n'oubliez pas que je suis une bourgeoise honnête, et que les femmes de cette sorte ignorent les alliances et les amitiés compromettantes ou suspectes... Je ne connais pas beaucoup votre père, mais je connais assez Mme de Laverdun pour affirmer qu'une telle femme n'a jamais failli. Élevés à une certaine puissance, l'orgueil et la dignité valent la vertu même, je le sais... Croyez-m'en.

X.

Régis ne demandait qu'à croire. Et il sentait que Mme Amelot avait dit vrai en proclamant que la fierté ou le respect de soi-même peut suppléer à la vertu. — Un jour ou l'autre, au reste, les hommes s'apercevront peut-être que l'on est surtout vertueux, quand on l'est, sinon pour son propre agrément, du moins pour sa propre satisfaction, les passions natives étant presque toujours plus fortes que les principes acquis. Cela diminuera le mystérieux prestige de la vertu, sans en avilir le prix.

Mme Amelot elle-même avait dû vérifier cette loi. Il était permis de le présumer, d'après ses dernières paroles et le ton qu'elle avait pris pour les prononcer. En tout cas, rien, dans son histoire, ne répugnait à une telle supposition. Mariée jeune à un homme plus que mûr, elle avait certainement connu les tentations, puisqu'elle

avait été lancée, malgré elle, en plein tourbillon mondain, et qu'en ces eaux troubles du plaisir, on trouve toujours à pêcher quelque distraction. Pourtant, nul n'eût osé la soupçonner de s'être jamais divertie aux dépens de son mari : il y a des attitudes qui valent mieux que des certificats. Tout au plus pouvait-on conjecturer, d'après sa manière d'être actuelle, qu'en pleurant son mari elle avait plutôt pleuré le père de ses enfans qu'un époux de son choix. Encore avait-elle prolongé son deuil fort au-delà du strict nécessaire et avait-elle scrupuleusement caché à tous les yeux ce secret allégement qui accompagne presque tous les veuvages dont la secousse peut heurter un cœur sans le briser. La fatigue d'une sujétion plus ou moinsdure et plus ou moins longue, les tristesses et les ennuis de la dernière maladie : autant de circonstances qui facilitent, dans la plupart des cas, le travail naturel de la consolation et de l'oubli, mais dont personne n'était en droit de se vanter d'avoir surpris la trace sous les larmes de la jeune veuve. Elle était de ces rares personnes qui ne se contentent pas de faire tout avec décence quand elles sont sûres qu'on les regarde, mais qui se surveillent même quand elles sont seules. Et elle ne se fût pas jugée quitte envers le mort, si, l'ayant convenablement pleuré, elle n'eût pu réussir à le regretter.

Elle le regrettait donc, et l'aimait d'une affection désormais inaltérable. — Il n'y a, du reste, que les absens et les morts que l'on puisse aimer ainsi, d'une façon toujours égale, parce que c'est seulement à leur égard que les raisons d'aimer sont définitives ou pour longtemps fixées. — Mais Marie-Louise, quelle que fût la sincérité de ses regrets, n'était pas si triste que le sourire n'éclairât parfois son deuil ; et la résignation qui sourit, ce n'est plus, aux yeux du monde, l'art d'être malheureux avec grâce, mais l'art de se complaire en son malheur.

Voilà pourquoi elle n'avait pas tout à fait tort de redouter encore un peu les méchans propos. Et Mlle Mac-Fregor, en particulier, ne se fit pas faute d'interpréter malignement la bienveillance de la veuve et l'assiduité de Régis dès qu'elle eut constaté l'une et l'autre. — D'ailleurs, pour rester d'accord avec la vraisemblance, elle se contenta de supposer, ouvertement comme *in petto,* que Mme Amelot avait surtout le désir de marier sa sœur.

Il y eut encore deux matinées radieuses à l'hôtel de la rue de Boulainvilliers : la première un peu gâtée par le concours de nombreux visiteurs, car il s'agissait d'une grande réunion priée ; la seconde, au contraire, tout intime et d'un charme sans mélange. Au surplus, comme le prince de Poigny n'assistait ni à l'une ni à l'autre, elles parurent toutes deux fort agréables à Régis, — sans compter que l'absence du comte Bernier, qui prolongeait son séjour en Angleterre, auprès d'une impériale exilée, eut pour effet d'en accroître encore l'agrément. — Ce n'était pas que le père de Marie-

Louise et de Suzanne fût un bien gênant personnage; mais, vu son insignifiance même, on ne pouvait que gagner à se passer de lui.

Béatrix continuait à se montrer heureuse et gaie. Elle eut avec son fiancé d'assez longs entretiens, où elle prit à tâche de lui rappeler, — ce qui n'était point indispensable, — qu'un lien très fort et très doux les unissait l'un à l'autre, et que l'avenir devait leur être commun, plus encore que ne l'avait été le passé. Et, une fois, elle conclut en disant :

— Hier, aujourd'hui, demain,.. c'est une belle trilogie pour une idylle, et qui n'est pas à la portée de tout le monde !

— Plût au ciel que l'avenir s'appelât toujours demain ! s'écria le jeune homme. Mais, quand il est séparé de nous par des mois ou des années !.. Si demain ne nous appartient guère, ce qui doit venir après semble ne pas même nous concerner.

— Vilain broyeur de noir ! On croit vous avoir donné toute satisfaction et tout contentement... Point. Monsieur est voué au noir... Eh bien ! savez-vous ce qu'il faut faire, si vraiment le temps et la distance vous effraient? Il faut travailler à les supprimer... Je ne tiens pas... non, ma foi ! pas plus que vous n'y tenez vous-même, à voir s'éterniser le délai qui nous a été imposé...

— Que je vous remercie de me dire cela, Béatrix !

— Il n'y a véritablement pas de quoi. C'était sous-entendu.

— Le cœur ne comprend rien aux sous-entendus... Alors, vous aussi, vous avez hâte de voir finir ce stage barbare?..

— Oh ! barbare !.. vous exagérez tant soit peu. Mais enfin, je vous accorde que cette situation n'est pas de celles où l'on puisse s'attarder volontiers.

— Bravo !.. Mais comment...

— Ah ! voilà, je ne sais pas très bien, moi, pourquoi on nous fait attendre. Mon âge et le vôtre sont assurément de bons prétextes; mais ce sont des prétextes qui s'usent assez vite, parce qu'ils s'usent tous les jours... Causez avec maman, à cœur ouvert.

— Je ne le puis, ayant accepté, comme première condition, la patience... Mais vous, qui vous empêcherait?..

— Oh ! je veux bien, je ne demande pas mieux.

— Vous pourrez même,.. peut-être,.. vous adresser à votre père.

— Oui, dit tristement Béatrix ; mais mon père ne s'intéresse guère à moi.

— S'il ne s'y intéresse guère, il n'aura aucun motif pour vous contrarier.

— C'est juste... Je vais donc, un de ces jours, avant l'été qui approche, parler à maman et la prier de parler à mon père, ou lui demander la permission de le faire moi-même.

Régis eut un battement de cœur lorsqu'il entendit Béatrix formuler cette résolution, qui allait, sans doute, précipiter le cours des choses et hâter la solution attendue, — en la gâtant peut-être. Mais il savait, d'une part, que le nœud du conflit n'était pas de ceux que le temps dénoue; et, d'autre part, il sentait que, momentanément soustraite aux influences mondaines, Béatrix n'y avait point échappé sans retour : on ne se déprend guère du monde, quand on s'en est épris, avant que d'en être las. De plus, si la jeune fille ne pouvait être soupçonnée de la moindre trahison, même mentale, envers son fiancé, il n'était point douteux pourtant qu'elle n'eût été sensible aux attentions du prince de Poigny; que sa petite vanité n'eût été doucement chatouillée par cette recherche presque ouverte; qu'elle ne se fût émue enfin d'un choix qui achevait de la désigner à l'envie publique. La duchesse de Losne était une des sommités de son monde; et, si le futur duc de Losne, par lui-même, n'était pas grand'chose, il avait du moins une belle enseigne à mettre sur son néant. Et le père de Béatrix, avec cela, devant le tenir pour agréable, il aurait bien pu finir, en cas d'atermoiement prolongé, par se faire agréer.

Tel était l'avis de Mme Amelot, qui accueillit avec des félicitations la nouvelle que lui donna Régis de la prochaine démarche de Béatrix. Elle se résuma ainsi, en son parler doux, lent et familier :

— Soyez d'intelligence avec elle pour activer les négociations, s'il en est de nécessaires. Je vous promets, encore une fois, de pousser à la roue dans ce sens. Mais rien ne vaudra votre accord. Allez par le plus court; avec un homme comme M. de Laverdun, il convient de ne pas trop trigauder... Et, si je n'avais pas à feindre l'ignorance au regard de la comtesse, je ne me gênerais guère pour lui donner le conseil de mettre bravement sa fille en avant. Je voudrais bien savoir ce que ce père, si ulcéré qu'il soit dans ses affections et dans son amour-propre, trouvera à répondre à cette enfant, son enfant, lorsqu'elle lui dira qu'elle vous aime et que sa mère vous ayant agréé, il n'y a plus qu'un mauvais vouloir inexplicable qui puisse la séparer de vous.

— Eh! qui sait pourtant s'il ne trouvera pas quelque chose à répondre, s'exclama douloureusement Régis, et ce qu'il trouvera?.. Cet homme doit être rigide comme une barre de fer.

— Mais non! Puisqu'il a beaucoup souffert, il n'est pas insensible.

— Souffert! Souffert de quoi?.. De ses lubies? Des fantasmagories qu'il s'est mises en tête?.. Et c'est pour cela que nous serons malheureux; pour cela que l'avenir de ma vie et mon cœur seront brisés; pour cela que Béatrix, consolée tôt ou tard, deviendra la

femme d'un vaurien titré, qui en fera peut-être... Qui sait ce qu'il en fera ?

Le jeune homme s'échauffait en une sorte de rage anticipée, bataillant contre des argumens qui, vraisemblablement, ne seraient jamais formulés, mais qu'il sentait là, d'avance, toujours dressés contre lui comme un rempart invisible, derrière lequel s'abritaient et s'abriteraient sans cesse les muettes résistances du père de Béatrix.

— Vous êtes injuste, fit observer doucement Marie-Louise. La jalousie du comte était plausible, tout en étant excessive. Et puis, il faut plaindre les gens en raison de leur sensibilité, et non pas en raison de la gravité du malheur qui les atteint... C'est, d'ailleurs, cette sensibilité même qui me donne bon espoir... Enfin, attendez la démarche de Béatrix, mais ne vous endormez pas. La saison est déjà fort avancée. Bientôt, on va parler des départs. Béatrix et sa mère iront, sans doute, à Laverdun ; vous aurez soin d'aller chez vous... Et alors, s'il y a de l'orage... Mais non ; tout s'arrangera ; je ne me contente pas de vous le souhaiter : je vous le prédis.

— Vous me réconfortez toujours. Quand je ne vous devrais que cela, quelle reconnaissance !

— Oui. Mais remarquez que ce ne sera pas tout que de triompher. Il faudra savoir profiter de la victoire... Voyez-vous, il y a trois phases dans le bonheur et dans l'amour : pendant la première, on ne veut pas de témoins de sa félicité ; pendant la seconde, on en accepte, sans les rechercher ; et, pendant la troisième, on les recherche... Quand on devient tout à fait indifférent à la question, dame !..

— Cela constitue une quatrième phase, n'est-ce pas ? interrompit Régis en souriant.

— Non. Car alors, tout est fini : il n'y a plus de bonheur, il n'y a plus d'amour... Je suis bien sûre que vous n'en viendrez jamais là. Mais prenez garde à la troisième phase, à celle durant laquelle on recherche les témoins. Tâchez que ces témoins soient des amis...

— Je tâcherai que ce soit surtout vous et les vôtres.

— Vous n'aurez pas tort. Nous entourerons... ou du moins je m'efforcerai d'entourer votre bonheur d'une bonne et saine atmosphère bourgeoise. Rien de tel, croyez-moi...

— Je vous crois sans peine quand je vous vois, vous et votre sœur. Votre bourgeoisie... ou votre bourgeoisisme embaume, vous savez ! Ça ne sent pas du tout la cuisine chez vous.

— Oh ! quant à ma sœur, fit la veuve en soupirant, je ne sais pas trop où elle sera. Je ne la vois pas mariée : elle est difficile et bien plus aristocrate que votre servante... Et je ne suis pas assez égoïste pour désirer la garder près de moi.

— Bah ! nous lui trouverons quelqu'un. Laissez-moi seulement me marier; je me charge de lui dénicher l'oiseau rare : ce sera ma manière de m'acquitter envers vous et envers elle.

— J'en doute un peu, répondit Marie-Louise en secouant la tête avec une singulière mélancolie. Mais, en attendant, occupez-vous de votre affaire.

Il n'eut pas à chômer longtemps. Car, tout au commencement du mois de juin, il reçut une carte d'invitation au nom du comte et de la comtesse de Laverdun, pour une fête de jour. Personne ne lui avait parlé de cette fête. Il trouva l'invitation bien cérémonieuse et flaira quelque mystère. Aussi s'empressa-t-il de se rendre rue de l'Université, sans attendre la date fixée.

Justement, plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il eût pu voir Béatrix ni sa mère. Pour différentes raisons, ou sous différens prétextes, il avait été, plus d'une fois, ajourné.

Il fut reçu, cette fois, et on le fit monter au premier étage. Là, il se trouva tout à coup en tiers entre le comte et sa femme, lesquels étaient réunis dans la petite pièce où la mère de Béatrix avait coutume de recevoir les visiteurs de son intimité, et qui n'était autre que la première pièce de son appartement particulier.

— Monsieur, dit le comte en inclinant légèrement sa haute taille, je suis moins étonné de vous voir ici que vous ne l'êtes, sans doute, de m'y rencontrer. Mais il faudra que les amis de Mme de Laverdun en prennent, pour quelque temps, leur parti et s'y accoutument ; car j'ai l'intention de passer plusieurs mois en France, séjournant tantôt ici, tantôt à Laverdun... Oui, l'ère des voyages est provisoirement close... Cela dit, je me ferais scrupule de gâter davantage, aujourd'hui, votre plaisir et celui de Mme de Laverdun... Je vous salue, monsieur.

Le tout était d'une politesse si parfaite, en dépit de certaine ironie froide, que l'on eût été fort embarrassé de s'en montrer formalisé. Et, néanmoins, Régis avait immédiatement compris que, sur un ton pareil, il n'y avait aucune conversation possible au-delà de la première phrase et de la première réplique.

Il fut donc assez aise de voir M. de Laverdun se retirer après un salut aussi succinct, mais non moins convenable, que le premier. Et il interrogea du regard Mme de Laverdun.

Celle-ci était visiblement contrainte et même peinée. Cependant, ayant constaté que son visiteur, interloqué et déconfit, n'avait pas l'air de pouvoir ou de vouloir articuler la moindre question, elle se résigna à prendre l'initiative des explications.

— Comme vous le voyez, mon cher enfant, il y a du nouveau... Et c'est un peu la faute de Béatrix... la mienne aussi, du reste ; car, avant d'agir, elle m'avait demandé mon autorisation, et je la

lui avais accordée... Elle a voulu écrire à son père... Elle l'a prié de venir le plus tôt possible, pour ratifier le choix qu'elle et moi nous avions fait de votre personne. M. de Laverdun est venu; mais il ne paraît pas en humeur de ratifier.. Il est coiffé d'une tout autre idée... Enfin, vous ne l'ignorez point, ses sympathies ne vous sont guère acquises. Que voulez-vous? C'est une lutte à soutenir. Nous la soutiendrons... Au surplus, tout cela était prévu. Et, un peu plus tôt, un peu plus tard...

— Oh! merci, madame.

— Pensiez-vous que ma fille et moi, nous pussions être oublieuses de la parole donnée?

— Un père, c'est presque un souverain!

— Et même un tyran, à ce que nous voyons... Mais, fort heureusement, sa tyrannie n'est que temporaire. Au pis-aller, il suffira d'attendre l'âge de la majorité... Car je puis, sans le concours de mon mari, grâce à Dieu! doter ma fille...

— Et Béatrix? interrompit Régis.

— Elle est très ferme.

— Je voudrais bien la voir, lui parler...

Mme de Laverdun ne disant rien, le jeune homme demanda :

— Ne le pourrai-je donc?

La comtesse secoua la tête en signe d'impuissance, mais non sans rougir de honte ou de dépit.

Et Régis, qui devinait, à peu près, la scène ayant eu lieu entre M. de Laverdun et sa femme, mais qui n'avait pas le droit de laisser entendre qu'il la devinait, Régis se leva, très ému et très gêné.

— Je comprends, reprit-il, la tactique de M. de Laverdun. Il ne veut plus même que je voie sa fille.

A quoi la comtesse se hâta de répliquer :

— Dans l'intimité... Mais, moi présente, la maison vous sera toujours ouverte... D'ailleurs, vous avez pu constater que nul ne vous en interdit l'accès.

— Mais je constate aussi que Béatrix est cloîtrée... du moins pour moi.

— Voyons, mon cher enfant, parlons net... M. de Laverdun ne vous accepte pas comme gendre. Mais il ne vous a jamais accepté. Rien donc n'est changé, en fait. La seule différence entre aujourd'hui et hier, c'est que la lutte est ouverte.

— Enfin, que dois-je faire?

— Ne pas rompre en visière à mon mari, qui est le maître... pour un temps. Venez en ami de la maison, jusqu'à ce que nous ayons conquis pour vous le droit de revenir en prétendant.

Il parut à Régis que le conseil était sage. Mais, son père prolon-

geant son absence, — retenu qu'il était à Montignan par ses obligations de propriétaire, et de propriétaire toujours un peu besogneux, — le jeune homme estima qu'il devait lui écrire, afin de le mettre au fait.

La réponse de M. de Montignan fut qu'il ne jugeait point à propos de se montrer, mais que son fils aurait bien tort de se cacher. En sorte que Régis crut devoir profiter de l'invitation qui lui avait été adressée. — Il ne le fit toutefois qu'après avoir pris l'avis de Mme Amelot.

— Je crois bien! lui dit celle-ci. Restez sur la brèche. Personne n'y passera tant que vous y serez... Et puis, vous êtes censé ne rien savoir, n'est-ce pas? Pourquoi, dès lors, vous effaceriez-vous? Vous êtes un ami, et même un candidat comme un autre.

Si bien que le jeune homme, ayant endossé sa plus élégante redingote, pénétra, un jour de juin, dans les salons et les jardins de l'hôtel de Laverdun, avec une foule d'invités appartenant à toutes les catégories *invitables* de la société parisienne. On eût dit une fête de charité, plutôt qu'un raout ou un *garden party*, tant il y avait de monde.

Dès le vestibule, Régis entendit des propos qui lui donnèrent la chair de poule.

— Il paraît, disait quelqu'un, qu'il va bientôt marier sa fille. C'est pour cela qu'il fait sa rentrée.

— En effet, répondait-on, il faut qu'il y ait quelque chose dans ce goût-là pour que Laverdun reparaisse chez lui. Mais je croyais...

— Chut! — fit un autre, en poussant du coude les bavards et en clignant l'œil dans la direction de Régis. — Il y a, tout près d'ici, le héros ou le bénéficiaire de la fête.

— Un des bénéficiaires probables, voulez-vous dire. Car on prétend que, par habitude de se contredire, les amphitryons ne sont pas d'accord.

Régis, tout en ayant l'air d'examiner un griffon de bronze, lequel semblait préposé à la garde d'une porte, admirait en son pardedans la rapidité des informations mondaines et pestait mentalement contre la sûreté relative de ce service d'espionnage gratuit, d'où émanent tant de renseignemens qui ne sont pas toujours de simples cancans.

M. de Laverdun, dont la belle tête hâlée et grisonnante dominait la houleuse marée humaine qui envahissait sa maison, s'efforçait d'être poli pour tout le monde et y réussissait assez bien. Il le fut même pour Régis. Mais il ne sut ou ne voulut être vraiment aimable que pour la duchesse de Losne et le prince de Poigny. A haute voix, au moment de descendre dans le jardin pour le lunch, il les invita à passer une partie de l'été chez lui, dans l'Ariège. Il

ajouta que la comtesse, absorbée en ce moment par ses devoirs de maîtresse de maison, se réservait d'intervenir plus tard, pour insister. Et, comme Béatrix, un peu pâle et soucieuse, se tenait à l'écart avec Suzanne, il l'alla prendre par la main, l'obligeant ainsi de s'associer presque publiquement à l'invitation.

La duchesse, resplendissante de belle humeur, s'écria joyeusement:

— Je vous soupçonne de vouloir préparer votre élection! Vous avez besoin d'un courtier, avouez-le, pour votre candidature, et vous avez jeté votre dévolu sur moi... On pourrait plus mal tomber. Ah! je donnerai de la tablature à votre préfet!

— Non, je vous assure, non... J'ai vu trop de choses et trop d'hommes, dans mes voyages... J'en ai vu de toutes les couleurs...

— Justement. La politique ne changera rien à vos habitudes.

— Non, encore une fois, je ne saurais m'intéresser à ces billevesées électorales. Il ne s'agit point d'élections ni de candidatures... pas de celles-là, du moins. Il s'agit, tout simplement, d'amuser, de distraire un peu mademoiselle ma fille, qui, à peine libérée de son exil champêtre, doit éprouver encore le besoin de se décarêmer. J'aurais quelque vergogne, je le confesse, à la séquestrer de nouveau, à la remettre si vite en chartre privée.

— Mon père, dit hardiment Béatrix, je vous remercie de vous préoccuper ainsi de mes amusemens; mais je ne me suis jamais ennuyée à la campagne, où j'ai toujours eu des voisins... que je compte bien y retrouver, d'ailleurs... Cela, sans préjudice des distractions nouvelles que vous voudrez bien m'y offrir.

Ayant ainsi parlé, d'un ton net et tranchant, Mlle de Laverdun fit une demi-révérence, tourna les talons et marcha droit à Régis, qu'elle ne quitta plus.

Cette petite scène avait eu pour spectateurs, outre la duchesse et son fils, Mme de Castreville, Triseuil et quelques autres curieux. Elle fut l'objet de commentaires fort différens dans la forme, mais identiques au fond. Tous ceux qui y avaient assisté furent convaincus que M. de Laverdun et sa femme allaient se faire la guerre aux frais de leur fille. Et une telle conviction, pour intéressante qu'elle rendît la réunion, ne laissa pas que d'y jeter un peu de froid. D'autant plus que le maître du logis, à partir de ce moment, renfrogna singulièrement sa mine, qu'il avait naturellement peu avenante, et que la comtesse, informée sur-le-champ par la marquise de Castreville, devint et resta plus pâle que sa fille.

Cependant, on causait dans le jardin, autour d'une table magnifiquement servie et aux sons de l'inévitable musique tzigane. Béatrix surtout causait avec Régis.

— Cela va mal, disait-elle. Je n'ai pas encore bien compris les raisons de mon père. Celles qu'il m'a données sont de pures échap-

patoires. Mais il y en a d'autres... N'importe! Ne vous désolez pas, ne désespérez jamais. Les Laverdun sont entêtés, paraît-il. C'est mon père qui me l'a dit, et il doit le savoir. Eh bien! il connaîtra toute la vérité du proverbe : « Bon sang ne peut mentir. »

— J'ai bien peur que, malgré le voisinage, nous ne nous voyions guère, cet été!

— Bah, bah! laissez-moi faire... Et puis, si l'on prétend nous séparer définitivement, nous aurons, en la personne de Mme Amelot, un intermédiaire fidèle.

— C'est vrai! fit Régis dont le visage s'éclaira et qui chercha machinalement du regard son amie et protectrice.

Celle-ci recevait, de son air digne, légèrement embarrassé parfois, les louanges d'une demi-douzaine d'hommes, pour la plupart entre deux âges et qui lui faisaient fête, heureux de la retrouver après une longue éclipse et se réchauffant à cet astre de leur seconde jeunesse, soudain réapparu dans tout son éclat. Quelques-uns semblaient même se réchauffer un peu trop, à en juger par l'accueil plus que réservé de Mme Amelot. Il y avait là d'anciens diplomates de l'époque impériale, avec deux ou trois ambassadeurs étrangers, dont un oriental, qui, seul, avec sa noble figure sérieuse, ses gestes graves et ses saluts majestueux, était pleinement rassurant. — La jeune veuve n'avait jamais très bien su écouter les hommes : elle les craignait, non pas pour ce qu'ils pouvaient lui dire, mais pour ce qu'on en pouvait dire et d'elle en même temps. Préjugé bourgeois, assez gauche et pourtant salutaire quelquefois, — témoin Mme de Laverdun, qui, elle, vraie grande dame, sachant tout entendre et ne craignant personne, avait à se plaindre de tout le monde.

Petit à petit, salons et jardins se vidèrent. On avait ébauché quelques parties et quelques danses; on avait parlé, on avait ri, on avait mangé, on avait bu. Et le comte de Laverdun avait appris au monde qu'il existait encore, non-seulement comme homme, mais comme père et comme mari.

— Madame, et vous, Béatrix, veuillez me rejoindre là-haut, tout à l'heure.

Le masque achevait de se détacher : M. de Laverdun montrait un visage dur, contracté, presque méchant.

Quand il tint sa femme et sa fille sous son regard sombre et impératif, il articula lentement ces paroles :

— Je vous ai dit ce que je ne veux point, et je vous ai donné à entendre ce que je désire. Ce que je ne veux point, c'est que ce jeune monsieur de Montignan, qui n'a, d'ailleurs, pas plus d'aïeux que d'écus, devienne mon gendre. Ce que je désire, c'est que ma fille soit un jour, un jour prochain, princesse de Poigny, puis du-

chesse de Losne... Or, vous ne paraissez pas tenir plus de compte de mes volontés que de mes désirs... Eh bien! je n'aurai plus que des volontés. Je veux, entendez-moi bien toutes deux, je veux que ce mariage se fasse, et qu'il se fasse promptement. C'est pour cela que je suis ici.

— Pardon, mon père, dit Béatrix toute frémissante, vous outrepassez vos droits. Vous pouvez m'interdire tel ou tel mariage; vous ne pouvez légitimement m'en ordonner aucun!

— Soit! fit le comte. Mais je vous préviens que, ni à Paris, ni à Laverdun, ni ailleurs, vous ne reverrez ces Montignan... Et, s'ils avaient l'audace de se présenter encore chez moi, après votre démonstration d'aujourd'hui, je les ferais jeter à la porte, sachez-le bien!

— Pourquoi? demanda Béatrix avec une feinte tranquillité. Est-ce parce qu'ils ne sont pas assez riches à votre gré?

— Pourquoi... pourquoi? balbutia M. de Laverdun dont la colère montait. Parce qu'ils me déplaisent, parce que ce sont des aventuriers... parce que je les hais...

— Et pourquoi les haïssez-vous? continua la jeune fille sur le même ton contenu. Nous, nous ne pouvons que les aimer... moi, particulièrement, qui n'ai guère eu d'autre société que la leur, à un âge où les enfans, d'ordinaire, ont surtout pour amis leurs parens.

— Le reproche s'adresse à votre mère autant qu'à moi.

— Non. Car ma mère vous obéissait, je crois... Et d'ailleurs, elle m'approuve aujourd'hui, au lieu de me violenter... J'ignore, mon cher père, quels sont les motifs de votre haine; je vous ai dit quels étaient les motifs de ma sympathie... Si vous me faisiez part de vos raisons, peut-être me convertiriez-vous, en partie, à votre manière de voir. Mais, jusque-là...

— C'est bien! interrompit le comte avec autorité. Laissez-nous.

Dès qu'il fut seul avec sa femme, lui ayant saisi le bras, il s'écria :

—Vous les connaissez, vous, mes raisons!.. Si vous m'y forcez par votre entêtement à soutenir votre fille après l'avoir encouragée dans une voie honteuse, je les jetterai à la face de M. de Montignan, ces raisons, avec un soufflet tardif! Et ce sera les jeter en pâture à la curiosité du monde... comme pour la rassasier enfin!

HENRY RABUSSON.

(La dernière partie au prochain n°.)

L'HYGIÈNE

EN 1889

L'hygiène tient convenablement sa place à l'Exposition universelle, bien qu'elle soit un peu écrasée par les splendeurs qui l'entourent. C'est la première fois qu'elle se produit dans un pareil milieu. Elle s'était jusqu'ici tenue à l'écart de ces grandes exhibitions, dans l'ombre protectrice des congrès scientifiques, loin du redoutable voisinage des arts et de l'industrie, et cette attitude modeste lui avait réussi. Elle lui avait permis de se manifester en dehors de sa sphère habituelle et de faire constater à tout le monde son importance et ses progrès.

Depuis 1876, époque à laquelle s'est ouverte à Bruxelles la première exposition d'hygiène, il y en a eu dix autres, dont l'intérêt est allé en grandissant (1). Celles de Berlin, de Londres et de Paris en particulier, ont été de véritables révélations. L'effet qu'elles ont produit a contribué, autant que les congrès, à faire avancer les questions relatives à la santé publique; les médecins y ont trouvé le plus puissant auxiliaire de la propagande à laquelle ils se livrent depuis une vingtaine d'années et qui commence à porter ses fruits. Grâce à elles, l'utilité de l'hygiène est au-

(1) Gênes (1880), Genève (1882), Berlin (1883), Londres (1884), Paris (1886), Vienne, Le Havre, Varsovie (1887), Rouen (1888).

jourd'hui comprise par les classes éclairées. Elles en ont imposé le souci aux administrations, au chef de l'État lui-même.

Les expositions scientifiques ont un caractère spécial. Elles n'ont pas pour mission d'éblouir et de charmer, mais d'instruire et de convaincre. Le côté industriel et commercial y cède le pas à l'élément didactique. Du reste, les grandes expositions décennales ont pris elles-mêmes un aspect de plus en plus sérieux. Ce n'était, au début, qu'un étalage de marchandises, qu'un grand bazar doublé d'une usine, où les arts ne jouaient qu'un rôle purement décoratif. C'est ainsi du moins que l'Exposition de 1855 m'apparaît à travers mes souvenirs. Depuis cette époque, les autres manifestations de l'activité humaine sont venues tour à tour réclamer leur place dans ces concours internationaux et en changer le caractère. Ce n'est plus seulement le sentiment de la richesse accrue qui s'en dégage, c'est surtout celui du progrès accompli.

Cette transformation vient de la prépondérance que les sciences y ont acquise, et, pour s'y faire une pareille place, elles ont eu plus d'une difficulté à vaincre. Il ne leur suffisait pas en effet de montrer leurs instrumens, leurs appareils et même de les faire fonctionner en public, il fallait encore trouver le moyen de parler aux yeux, de rendre sensibles les idées et les faits révélés par ces instrumens. Alors, les photographies, les croquis, les gravures, les maquettes, les plans en relief sont venus prendre, dans les galeries, la place des objets que leurs dimensions ne permettaient pas d'y faire entrer. Les cartogrammes, les diagrammes, les tableaux statistiques ont permis de traduire, par des lignes ou par des nuances de coloration, les notions abstraites de l'économie politique et de la science sociale. Ils ont mis le public à même de saisir, d'un coup d'œil, les combinaisons financières sur lesquelles reposent les associations coopératives, les institutions patronales, les sociétés de secours, les caisses de retraite et les assurances sur la vie.

L'hygiène a bénéficié de ces différens modes d'expression, et la part s'y est faite de plus en plus large aux œuvres de la pensée. Elle a su, en France du moins, éviter un écueil qui eût pu compromettre sa dignité et ses véritables intérêts, celui de tomber dans l'industrialisme et dans la réclame commerciale. En 1889, comme en 1886, à l'esplanade des Invalides comme à la caserne Lobau, la science a tenu le charlatanisme à l'écart.

Cette année, et pour la première fois, l'Hygiène et l'Assistance publique sont réunies à l'Exposition, comme elles le sont au ministère de l'intérieur. Elles font partie du VI[e] groupe et forment la classe 64. Les objets qui intéressent la santé publique sont un peu

disséminés sur différens points du Champ de Mars, du Trocadéro, du quai d'Orsay et de l'esplanade des Invalides, mais la classe 64 a de plus son domaine particulier.

C'est d'abord le palais de l'hygiène qu'on aperçoit, sur l'Esplanade, entre le ministère de la guerre et l'Économie sociale. Il est précédé par un terre-plein au centre duquel s'élève une fontaine aux eaux jaillissantes. Une statue de la déesse Hygie la surmonte; elle est pourvue de ses attributs classiques : une coupe dans la main gauche, un serpent enroulé autour du bras droit. Je n'affirme pas que cette œuvre d'art soit au nombre des choses qu'il faudra sauver à tout prix de la destruction lorsque l'Exposition sera terminée; mais elle fait la joie des visiteurs et les exposans eux-mêmes la regardent avec complaisance. Il n'en faut pas davantage. Le palais lui-même est superbe. Il est éclatant et orné des couleurs les plus vives. Des noms illustres en décorent la façade. Hippocrate y figure à côté de Tenon, Plutarque est auprès de Cochin, et personne ne s'étonne de ce voisinage, tant l'hygiène est habile à rapprocher les gens, les temps, et les distances.

A côté de ce temple qui leur est exclusivement consacré, l'Hygiène et l'Assistance se sont créé quelques dépendances sur le terrain de l'Économie sociale. Elles y possèdent une section tout entière, la XIIIe, dont j'ai l'honneur d'être le président. On y trouve de plus le groupe des maisons ouvrières de France et de Belgique ainsi que le pavillon de la Société philanthropique, sur lequel je reviendrai plus tard. Enfin, l'hygiène urbaine occupe la première place dans les élégans pavillons que la ville de Paris a élevés au Champ de Mars. C'est là que se trouvent réunis tous les élémens de l'intéressant problème que soulève l'assainissement des villes.

I.

L'une des branches les plus importantes de l'hygiène est logée en dehors des constructions que je viens d'énumérer. L'alimentation a son domaine spécial. On lui a consacré deux longues galeries parallèles qui occupent toute la partie du quai d'Orsay située entre l'avenue de La Bourdonnais et le pont de l'Alma. Tous les pays du globe y ont envoyé leurs comestibles et leurs boissons. Tout ce qui est susceptible d'être transporté est là réuni, exposé sous les formes les plus propres à flatter l'œil et à stimuler l'appétit. La Russie a expédié ses saumons conservés, son caviar, ses fruits confits, ses sirops et ses confitures; l'Angleterre ses épices, ses condimens, ses viandes fumées et ses jambons; l'Italie ses pâtes alimentaires, ses mortadelles, ses saucissons

géans; la Hollande ses fromages et ses liqueurs; l'Amérique ses lards salés, ses conserves en boîtes, ses viandes comprimées, assaisonnées et prêtes à servir; la France, les productions naturelles de son sol fertile et celles de ses usines alimentaires. Au milieu de celles-ci se dresse l'énorme bloc de chocolat Ménier, qui mesure 7 mètres de hauteur, pèse 50 tonnes, contient 250,000 tablettes et représente une valeur de 200,000 francs.

Pour énumérer toutes les richesses gastronomiques amoncelées sur le quai d'Orsay, il faudrait me livrer à un inventaire semblable à celui des magasins d'Amilcar dans *Salammbô*. L'hygiène, du reste, se désintéresse de tous ces produits, qu'il lui est impossible de contrôler, sur la valeur nutritive et la pureté desquels elle ne peut avoir aucune donnée. Dans le nombre, il y en a deux cependant qui appellent son attention par l'importance des questions qu'ils soulèvent. Ce sont les céréales et les boissons alcooliques.

Les pavillons de l'alimentation renferment des orges, des avoines, des blés venus de tous les points du monde et expédiés par des contrées lointaines qui n'avaient pas encore, il y a dix ans, l'habitude d'envoyer leurs produits sur les marchés de l'Europe. Grâce à la facilité des communications et au bas prix des transports, le niveau s'est établi partout. Les grains se rendent d'eux-mêmes des lieux où ils sont en excès, dans ceux où ils font défaut. Les négocians de New-York, par exemple, reçoivent, par le télégraphe, les prix de la veille sur les marchés de Liverpool, d'Anvers, de Marseille, du Havre et dirigent leurs chargemens sur le port le plus avantageux. Il suffit d'une différence de 0 fr. 50 par hectolitre pour dicter leur choix.

En présence de cette circulation abondante et facile, l'hygiéniste ne peut pas oublier qu'il y a un siècle, à la date dont nous venons de célébrer le centenaire, les barrières qui séparaient les provinces n'étaient pas encore tombées. Chacune d'elles devait vivre de ses produits. Dans l'une on manquait de pain, dans l'autre on ne savait que faire de sa récolte, et le transport des céréales était interdit. Eût-il été autorisé, que le mauvais état des routes n'eût pas permis d'en profiter. « Pendant tout le XVIII[e] siècle, dit Maxime Du Camp, l'histoire de l'alimentation du peuple se résume dans une série de disettes. Notre pays a souffert de la faim jusqu'au commencement du XIX[e] siècle. »

La suppression des barrières d'une part, l'amélioration des grandes routes et la création des voies fluviales de l'autre, vinrent successivement faciliter les échanges, et diminuer la fréquence des disettes. La dernière dont la France ait gardé le souvenir est celle

de 1847. Depuis lors, l'extension des voies ferrées, le développement de la navigation à vapeur les ont rendues impossibles. Le prix du blé tend à devenir uniforme sur tous les marchés du monde et c'est à peine si les mauvaises récoltes font payer le pain quelques centimes de plus aux consommateurs. C'est ainsi qu'en 1879 la récolte de blé a été mauvaise dans l'Europe entière. Une disette y était imminente, si l'Amérique, qui produit beaucoup plus de blé qu'elle n'en consomme, ne nous avait pas expédié son excédent. Elle a exporté cette année-là 65,540,000 hectolitres de blé, sur 167,003,314 qu'elle avait récoltés, et, grâce à ce secours, c'est à peine si l'Europe s'est aperçue de l'insuffisance de sa production.

Ce libre échange des grains a quelques inconvéniens économiques. Il rend la concurrence difficile pour les vieilles nations dont les charges sont lourdes et le sol appauvri. Il les met parfois dans la fâcheuse nécessité de se protéger à l'aide de droits compensateurs; mais, en somme, il vaut mieux souffrir de temps en temps d'une crise agricole, comme celle d'où nous sortons, que d'être exposé à mourir de faim après avoir mangé l'herbe des prairies et l'écorce des arbres, comme cela arrivait encore il y a deux cents ans.

Le second point qui donne à réfléchir à l'hygiéniste, c'est l'extension prise par le commerce des vins et des spiritueux, depuis la dernière exposition; c'est la variété et l'abondance des boissons fermentées accumulées dans les galeries du quai d'Orsay. On y voit des bières, des cidres, des vins de toutes les provenances. Les cidres forts, les cidres mousseux de Normandie, y rivalisent avec les cidres américains, qui viennent maintenant leur faire concurrence sur nos marchés (1). Le *pale ale*, le *stout*, le *porter*, le *stronch-beer* et le *lager-beer* y rivalisent avec les bières des bords du Rhin.

Les vins sont plus variés et bien plus nombreux encore. Il y en a qui portent des noms tout à fait inconnus; on y voit des crus dont on ne soupçonnait pas l'existence. A côté des produits de nos vignobles et de ceux de l'Europe méridionale, qui ont si longtemps figuré seuls sur les marchés, on voit s'y produire aujourd'hui les vins mousseux du Caucase, ceux de la Tauride et de la Crimée, les vins de Kakhette et d'Yalta. Les grands crus blancs et rouges de la Roumanie côtoient, à l'Exposition, les vins de la Calabre et ceux de l'Archipel. Les autres parties du monde viennent aussi leur faire concurrence.

(1) Le 24 juin dernier, le transatlantique la *Bretagne* a débarqué, au Havre, 700 fûts de cidre, et le 1[er] juillet la *Normandie* en a déposé 700 autres dans le même port. Cela fait en huit jours 12,320 hectolitres.

L'Algérie offre aux visiteurs, dans son splendide pavillon, ses vins rouges si francs, si caractérisés, ses vins blancs qui imitent le Xérès et le Marsala. Depuis cinq ans, elle a triplé l'étendue de ses vignobles; ses produits, qui suffisaient à peine autrefois aux besoins de la colonie, traversent maintenant la Méditerranée et entrent, pour une part notable, dans la consommation de la mère patrie (1).

La Perse a envoyé, au Champ de Mars, ses vins parfumés, qui ne sont guère connus que dans l'extrême Orient. Le Japon se fait remarquer par l'originalité de ses flacons et de ses étiquettes. L'Angleterre offre aux passans les dix variétés de ses vins du Cap de Bonne-Espérance, où les Français ont planté les premiers ceps, et verse à tout venant le *Read'-Constantia*, a raison de 0 fr. 50 le verre. L'Amérique est entrée en lice, pour la première fois, avec les vins de la Californie qui s'intitulent sans façon : Sauterne, Malaga, Claret californiens. Le Chili expose, dans son élégant pavillon, les vins qu'il fournit aujourd'hui à tout le littoral du Pacifique. Le Brésil et la République Argentine font également figurer leurs vins blancs et leurs vins rouges, dans leurs expositions respectives. Citons enfin, pour terminer cette revue, les dix crus de l'Australie, qui ont obtenu, dit-on, le plus grand succès, lors de la visite présidentielle du 12 juillet.

L'extension que la culture du raisin a prise et dont l'Exposition donne la mesure, s'est produite depuis l'invasion de nos cépages par le phylloxera. Lorsque les vins de France sont venus à manquer, on a planté de la vigne partout où elle pouvait pousser. Aujourd'hui, c'est un fait accompli, et maintenant que nos vignobles vont se repeuplant, il faut que nous comptions avec cette concurrence. L'hygiène ne peut que s'en féliciter. Le vin est la plus salubre des boissons fermentées. Il est utile aux faibles, aux convalescens, comme aux travailleurs. On ne saurait donc trop encourager la culture de la vigne. C'est le meilleur moyen de prévenir les dangereuses falsifications dont le vin est devenu l'objet depuis qu'il est rare. Le jury des récompenses l'a compris, et il en a donné la preuve par la libéralité avec laquelle il a traité la classe 73 (Boissons fermentées). Les distinctions dont elle a été l'objet remplissent cinquante-huit colonnes du *Journal officiel*. Les vins seuls ont obtenu 15 grands prix, 500 médailles d'or, 1,250 d'argent, 600 de bronze et 800 mentions honorables. La France figure sans doute, dans cette distribution, pour la plus large part; mais toutes les nations que j'ai citées plus haut ont eu des récompenses. Le jury a prouvé

(1) En 1884, la récolte a été de 896,200 hectolitres; en 1888, de 2,728,000 hectolitres, la production totale de la France étant cette année-là de 23,909,000 hectolitres.

par là son impartialité : nous voyons sans jalousie le développement que la production du vin a pris sur le globe, malgré le préjudice qui peut en résulter pour nos intérêts. Nous ne sommes pas habitués à envisager les questions d'économie sociale à ce point de vue-là, et, d'ailleurs, il faudra bien des années avant que les vins d'Amérique et d'Australie détrônent nos grands crus de la Bourgogne et du Bordelais et surtout notre vin de Champagne, qui n'a pas de rival à l'étranger.

La production en augmente tous les ans dans une proportion notable. C'est lui qui occupe le plus de place au quai d'Orsay ; une galerie tout entière lui est consacrée. Une seule maison accuse une production de 2 millions de bouteilles par an. C'est celle qui expose l'immense tonneau devant lequel tous les visiteurs s'arrêtent. Ce foudre énorme se dresse sur quatre forts piliers en fonte dissimulés par les feuilles entrelacées d'un pampre artificiel. La grande tonne d'Heidelberg n'était rien à côté. Il porte fièrement, sur le milieu d'une de ses larges bases, l'indication de son contenu : 1,800 hectolitres, 200,000 bouteilles. L'hygiéniste se voile la face devant de pareils chiffres. Il suppute que, si ce grand vaisseau était rempli d'alcool, son contenu suffirait pour enivrer 1 million d'hommes ; mais ce n'est pas la liqueur malfaisante fabriquée par l'industrie que le grand tonneau de l'Exposition est destiné à contenir, c'est le vin généreux de la Champagne, et c'est lui que la France offre à l'Angleterre sous la forme d'une grappe de raisin, dans le groupe symbolique qui en décore la face principale.

L'alcool, hélas ! a également sa place à l'Exposition. Les distilleries des départemens du Nord y ont envoyé leurs produits et les spécimens de leur outillage. Les autres nations ont fait de même. La Russie, en particulier, a expédié de nombreux échantillons de ses fabriques de Varsovie. On sait qu'elle consomme des quantités effrayantes de ce dangereux liquide. L'impôt dont il est frappé rapporte, par an, 700 millions de francs au Trésor.

Tous les pays où croît la canne ont expédié des rhums à l'Exposition. Cette fabrication a pris une grande importance dans les colonies. Leurs sucres ont de la peine à soutenir la concurrence avec ceux qu'on retire de la betterave, tandis que le rhum et le tafia sont très demandés, depuis que l'eau-de-vie de vin est hors de prix et que les effets désastreux des esprits d'industrie sont mieux connus.

Les céréales, les vins et les spiritueux ne sont pas les seuls articles qui intéressent l'hygiène dans les galeries de l'alimentation ; il en est d'autres qui la concernent même d'une façon plus directe. Les procédés de conservation des alimens sont dans ce cas. Cet art a fait des progrès notables, dans ces dernières années, par l'emploi

des appareils de réfrigération. On en trouve de trois sortes à l'Exposition. Dans les uns, on emploie la glace en nature; dans les autres, le froid est produit par l'évaporation de l'ammoniaque ou par la détente de l'air comprimé.

A la première espèce appartient la chambre de froid du système Wickes, pour la conservation et le transport en grand des viandes et du laitage. Le wagon dans lequel elle est installée, et qui figure dans la section des États-Unis, est à doubles parois formées de papier et très isolantes. La glace s'introduit dans l'intervalle. On en met 2,800 kilogrammes la première fois, et tous les dix jours on fait le plein. Le déchet est de 200 kilogrammes par jour. Il existe aux États-Unis 6,000 de ces wagons qui transportent les viandes dans toutes les directions. Il y en a qui vont de Chicago à la Nouvelle-Orléans.

La glace est également employée dans la ferme d'Arcy-en-Brie, pour obtenir la réfrigération rapide du lait et s'opposer à sa fermentation. Les détails de cette manutention sont exposés dans la section d'agriculture.

La machine Fixary, qu'on voit derrière le palais de l'Hygiène, fonctionne à l'aide de l'ammoniaque. C'est le système Carré pour la fabrication de la glace artificielle qu'on a appliqué à la réfrigération des viandes. Depuis que cet appareil est installé sur l'Esplanade, on y maintient, en permanence, une température de + 2 degrés et on peut y voir des quartiers de bœuf et des moutons conservés depuis plus de deux mois. Ils ont l'aspect de la viande fraîche, mais ils sont devenus complètement secs.

L'air comprimé produit, lorsqu'il se détend, un froid tellement intense, que la vapeur d'eau qu'il renferme se dépose instantanément sous forme de flocons de givre. On peut donc l'utiliser, tout à la fois, comme moteur et comme appareil de réfrigération. C'est ce qu'on a fait à la Bourse de commerce de Paris. A côté des ventilateurs mus par l'air comprimé, on a disposé des chambres de froid où les commerçans pourront déposer leurs viandes non vendues. La proximité des grandes halles leur épargnera les frais de transport. Ce moyen est employé depuis quelques années déjà à Bruxelles, à Anvers et à Francfort-sur-le-Mein.

Dans la galerie des machines, la Société de l'air comprimé a installé une chambre de froid qu'elle loue aux restaurateurs du Champ de Mars et où la température peut descendre à — 20 degrés. Le même système fonctionne dans la machine Hall, qui peut produire un froid de — 70 degrés. Elle est installée à bord des navires qui font le transport des viandes de la Plata en Europe. On sait que, depuis quelques années, l'Amérique du Sud nous expédie des quantités considérables de bœufs découpés en

quartiers, et que l'Australie envoie en Angleterre des milliers de moutons à l'état de *carcasses*, c'est-à-dire contenus dans des sacs de toile. Ces viandes sont embarquées sur des navires construits à cet effet et dont nous avons vu deux échantillons en France, le *Paraguay* et le *Frigorifique*. La machine Hall est installée à bord d'une centaine de ces transports, dont chacun peut embarquer de trente à quarante mille moutons. La maison Sansisena, qui fait le commerce des viandes de la Plata, a monté une de ces machines dans le pavillon de la République Argentine, avec un spécimen des chambres de froid qui fonctionnent à bord de ses navires.

La conservation des alimens peut s'obtenir par un procédé diamétralement opposé, c'est-à-dire en les soumettant à une température suffisamment élevée pour détruire tous les fermens qu'ils peuvent contenir. C'est de cette façon qu'on obtient le *lait pur naturel de Dahl* (lait liquide stérilisé) dont on fait grand usage en Angleterre. On le verse, à l'état frais, dans des boites qu'on soude et qu'on soumet ensuite à des chauffages successifs. Cette préparation se fait à Drammen, près de Christiania. Elle est exposée dans le pavillon norvégien, où chacun peut goûter du lait conservé depuis trois ans et qui n'a subi aucune altération.

Les falsifications alimentaires intéressent de plus en plus l'hygiène, en raison de l'extension qu'elles prennent et du préjudice qu'elles causent à la santé publique. Elles n'occupent à l'Exposition qu'une place bien restreinte ; cependant nous y voyons figurer avec plaisir la collection des substances à l'aide desquelles on remplace le houblon dans la bière et qui permettent de la conserver lorsqu'elle est de qualité inférieure, ou que la fabrication a été manquée. A côté de ces drogues, on aperçoit celles auxquelles on a recours pour falsifier le café, le poivre, le lait, le beurre et la farine. Des tableaux explicatifs placés dans le voisinage édifient le public sur l'industrie des boissons et des alimens frelatés. Ce genre d'enseignement mériterait d'être vulgarisé.

Signalons également, à titre de renseignement précieux, les objets que l'inspection de la boucherie expose dans le pavillon ouest de la ville de Paris. Ils comprennent une collection de préparations microscopiques, un grand album de dessins originaux et une série de tableaux représentant les altérations anatomiques de la viande des animaux morts du charbon, les poumons de ceux qui ont succombé à la tuberculose et à la péripneumonie contagieuse.

II.

L'assainissement des habitations est le problème que la science contemporaine poursuit avec le plus d'ardeur et de succès. C'est

en même temps le terrain sur lequel les progrès réalisés se démontrent le plus facilement. Aussi l'hygiène urbaine tient-elle toujours la première place, dans nos expositions, lorsqu'elle ne les constitue pas à elle seule. Elle présente cette année un intérêt tout particulier.

Grâce à l'empressement que les nations étrangères ont mis à répondre à notre appel, on trouve au Champ de Mars des spécimens de l'architecture de tous les pays. Nos hôtes ont tenu à conserver aux pavillons leur caractère national, et ont eu recours au genre de construction que les exigences du climat et celles des mœurs ont fait adopter dans les contrées qu'ils habitent. Ces petits palais exotiques sont tous situés dans la partie du Champ de Mars qui longe l'avenue de Suffren.

La série commence par un groupe très gracieusement disposé à droite de la tour Eiffel. Il comprend le splendide pavillon de la République Argentine, ceux du Mexique, de la Bolivie, du Brésil, du Venezuela et du Chili. Un second groupe de constructions exotiques se dresse sur la terrasse du palais des Arts libéraux et devant son entrée. C'est le pavillon en bois, style renaissance, élevé par le Nicaragua, et celui de la république de Salvador, dont l'architecture originale tient à la fois de l'arabe et de l'espagnol. Avec l'Uruguay commence une nouvelle série de petits bâtimens échelonnés le long de l'avenue de Suffren. On y trouve le pavillon du Paraguay, de Saint-Domingue, de Guatemala, ceux des îles Sandwich, de l'Inde, de la Chine, du royaume de Siam et du Maroc, un bazar égyptien, et enfin la reproduction d'une rue du vieux Caire absolument exacte, et que ne dépare aucune construction moderne. C'est une des grandes attractions du Champ de Mars.

Pour continuer la revue des habitations africaines, il faut se transporter sur l'esplanade des Invalides, dont tout le côté gauche, en remontant vers le dôme, est consacré à l'exposition coloniale. En suivant l'avenue centrale, on passe successivement devant les palais de l'Algérie, de la Tunisie, puis devant celui qui forme le centre de l'exposition des colonies françaises et des pays de protectorat. L'Annam, le Tonkin, le Cambodge, y sont représentés avec le style si profondément original de leur architecture et la variété de leurs produits. Le pavillon de la Martinique et de la Guadeloupe termine la série.

Toute cette partie de l'Exposition a été édifiée avec un soin, un luxe, un respect de l'exactitude et de la couleur locale, qu'on ne saurait trop admirer. C'est un des endroits qui attirent le plus fortement la foule. La population de Paris est heureuse de voir de près les monumens et les productions de ces pays d'outre-mer pour

lesquels la France s'impose de si grands sacrifices et qui sont un des élémens de sa puissance. Les visiteurs français éprouvent un légitime orgueil en constatant l'importance de notre domaine colonial. C'est une visite salutaire et qui dissipera bien des erreurs; mais ces considérations ne sont pas du ressort de l'hygiène, et je laisse les palais de la façade, pour aller chercher les villages habités par les indigènes de nos colonies, sous l'ombrage des grands ormes qui longent la rue de Constantine. Là, sur une longueur d'environ 500 mètres, se développent dans un désordre qui n'est pas sans grâce, une suite de hameaux dans lesquels se meuvent des populations venues de nos principales possessions de l'Afrique et de l'Indo-Chine. Elles vivent là, sous les yeux des passans, qui peuvent assister aux actes les plus intimes de leur existence.

Derrière le palais de l'Algérie, on voit d'abord les Arabes avec leurs tentes en poils de chameau, leurs chevaux, et leurs familles, puis les cases en torchis et les maisons mauresques. Plus loin sont groupés les principaux types d'habitation en usage dans nos possessions de la côte occidentale d'Afrique : les cases de Guetn'Dar, du Popo, du Fouta-Djallon, les gourbis des Peuls pasteurs, des Toucouleurs musulmans, une tente de Maures-Trarzas, le coumpan des Ouolofs, etc. Cette sorte de ville composée des élémens les plus divers est coupée par des voies de communication qui s'appellent les rues de Bamako, de Rufisque, et flanquée de fortifications qui donnent une idée des résistances que nous avons rencontrées parmi ces populations guerrières.

C'est d'abord la reproduction, aux deux tiers de la grandeur réelle, de la tour de Saldé, blockhaus construit en 1859, sur les bords du Sénégal, pour arrêter les incursions des Toucouleurs; puis un modèle de fortification indigène, le *Tata* de Kédongou, sur la rive gauche de la Haute-Gambie, formé par une muraille de 700 mètres de développement, avec 27 tours servant de bastions. On voit aussi, à quelque distance de là, un rudiment de ces palissades dont les indigènes de la Sénégambie entourent leurs villages, et qui ont si souvent infligé des pertes cruelles à nos soldats d'infanterie de marine.

En examinant ces simulacres de fortifications, je songeais aux expéditions si meurtrières du Sénégal et à ces attaques de villages retranchés qui nous ont coûté tant de monde. Je me reportais notamment à la prise de Djalmatt, au moment où le commandant Protet arriva devant le fort avec les 800 hommes qui lui restaient sur 1,700 qui étaient partis avec lui de Saint-Louis. Ils s'étaient mis en route avant le jour et étaient parvenus, à travers des fourrés et des chemins impraticables, à franchir les

quinze kilomètres qui séparaient le fleuve du village. Il avait fallu renoncer à faire halte, parce que les hommes et les bœufs porteurs se couchaient et ne voulaient plus se relever. On arriva à dix heures devant le fort, élevé de quinze mètres au-dessus de la plaine, défendu par un marigot, entouré d'une forte palissade et occupé par quatre ou cinq mille Toucouleurs avec une mauvaise pièce de canon. La vue de l'ennemi rendit, comme d'habitude, tout leur courage à ces braves enfans. On ouvrit le feu à cinq cents mètres, avec les obusiers de montagne; mais les projectiles trouaient la palissade sans l'abattre et le temps marchait. La petite troupe se trouvait au milieu d'une plaine de sable, brûlée par les rayons d'un soleil vertical, et impossible à tenir pour des Européens. « Mes enfans, leur dit le commandant Protet, il faut absolument emporter le village. C'est le seul endroit où il y ait de l'ombre et de l'eau. Si nous n'y entrons pas, dans une heure nous serons tous morts de chaleur et de soif. » La colonne s'élança au pas de course contre la palissade, les pieux furent arrachés à la main ou renversés à coups de crosse de fusil, et nos soldats enlevèrent le fort de Djalmatt; mais ils n'y entrèrent pas tous, il y en avait 175 par terre : 25 morts, 150 blessés.

Voilà ce que me rappelaient les constructions sénégalaises élevées derrière le palais des colonies, tandis que je me promenais sous les ormes qui les abritent.

En continuant cette revue, dans la direction du sud, on rencontre d'abord un village malgache construit en bambous et couvert de feuilles de bananier, avec un plancher fait d'écorces étalées; un groupe d'habitations provenant de nos possessions de l'Afrique équatoriale, des chalets du Gabon, et la reproduction en petit de la factorerie française qui s'y est établie. On trouve plus loin une imitation du village de Loango, au Congo, un hameau canaque de la Nouvelle-Calédonie, et tout au bout le Kampong javanais, avec sa population nombreuse, son restaurant servi par des Malais vêtus de blanc, et ses danseuses dont tout le monde a vanté les charmes. Au début de l'Exposition, ce village était le rendez-vous de la société élégante; mais on a fait courir le bruit que la variole s'y était déclarée, et l'affluence a cessé. Il n'y avait cependant eu que quelques cas sans importance.

L'exposition des villages indigènes offre un grand intérêt au point de vue des mœurs de ces populations et des conditions dans lesquelles elles vivent; l'anthropologie en fait son profit; mais l'hygiène n'a que peu de chose à y apprendre. Pour trouver des enseignemens au sujet des habitations, il lui faut traverser l'esplanade

et rentrer dans son domaine, où nous n'avons pas encore mis le pied.

III.

Les hôtels construits avec luxe dans les quartiers aristocratiques ne laissent rien à désirer sous le rapport de la salubrité; aussi l'hygiène ne s'en préoccupe-t-elle pas. Elle réserve tout son intérêt pour les demeures plus modestes, pour le logis de l'ouvrier, pour la maison du petit bourgeois, et pour celle du paysan. Les habitations rurales ne sont représentées à l'exposition que par les fermes en miniature qui figurent avec leur matériel d'exploitation, leur bétail, et leur personnel dans le groupe de l'agriculture. Celles-là ne nous apprennent rien. Il en est tout autrement des deux autres catégories.

Le fond de l'emplacement consacré à l'économie sociale est occupé par une série de maisonnettes construites par des compagnies ou par des directeurs d'usines sur le modèle qu'ils ont adopté pour loger leurs ouvriers.

L'usine Ménier, à Noisiel, a reproduit une de ces maisons à deux logemens isolés. Elle se compose d'un rez-de-chaussée sur cave, d'un premier étage et d'un grenier, d'un hangar pour la lessive et de water-closets à fosse mobile. Le tout coûte six mille francs à construire; mais la maison Ménier n'en fait pas une spéculation. Elle loue ses logemens à des prix très modérés; seulement, elle ne veut pas que l'ouvrier puisse en devenir acquéreur, parce qu'elle tient à rester maîtresse de ses immeubles. A côté de cette maison, se trouve celle de M. Fanien fils aîné, de Lilliers (Pas-de-Calais), qui contient cinq pièces; puis la maisonnette de la Société de la Vieille-Montagne et celle de la Compagnie des mines d'Anzin. Cette dernière renferme quatre pièces avec jardin, hangar et cabinet d'aisances; cette petite rue est complétée par les deux maisons ouvrières de Naeyer et Cie, qui sont semblables à celles que cette société a élevées pour les ouvriers de ses usines de Willebroek, en Belgique, et qui ressemblent beaucoup à celles de la Société des mines d'Anzin. Les ouvriers en deviennent propriétaires au bout de dix-huit ans, moyennant un loyer de 15 francs par mois qui représente un intérêt de 3 pour 100 et un amortissement de 4 pour 100. Cette somme de 180 francs par an est notablement inférieure à celle que coûte un logement équivalent dans une maison ordinaire.

Les petites constructions élevées dans l'enceinte de l'Économie sociale sont des modèles de confortable et de salubrité. Elles

prouvent qu'il est possible de construire pour les ouvriers des habitations salubres et agréables, et de les y loger à des prix inférieurs à ceux des bouges dans lesquels ils s'entassent aujourd'hui. En parcourant ces petites pièces claires, bien aérées, disposées avec intelligence, on se rend compte de l'attrait qu'une pareille demeure doit avoir pour son locataire, et de l'influence qu'elle exerce sur sa conduite. On pressent que le désir d'en devenir possesseur doit développer chez lui le sentiment de l'épargne, le goût de la vie régulière et ordonnée. On sort de cette visite avec la conviction que c'est dans la maison de l'ouvrier que gît le nœud de la question sociale.

J'ai traité ce sujet, ici même, avec trop de développement (1) pour y revenir aujourd'hui; mais je ne saurais trop engager les personnes qu'il intéresse à visiter cette partie de l'exposition d'économie sociale. Indépendamment des spécimens dont je viens de parler, elles y trouveront les plans d'ensemble et les petits modèles des cités ouvrières de Varangeville-Dombasle (Meurthe-et-Moselle), les plans de celles de Solvay, de Mons, de Bruxelles, d'Anvers, de Liège, de Couillet, de Nivelles, de Bolbec, du Havre, de Saint-Ouen, etc., avec toutes les indications relatives à leur installation et à leur fonctionnement.

Les maisonnettes qu'on visite à l'Exposition ne représentent qu'une des solutions du problème. C'est la meilleure, mais la plus dispendieuse. Elle est difficilement réalisable dans les grandes villes où la main-d'œuvre et le terrain sont chers. L'élite de la population ouvrière peut seule y trouver place. Pour le reste, il faut se résigner à la maison collective. Il en existe de nombreux spécimens à l'Exposition. L'Angleterre y a envoyé un beau plan de Londres, où les immeubles de la société *The improved dwelling Company* sont représentés par des points rouges. On en compte 34 qui abritent 3,915 familles. Une de ces immenses maisons renferme 1,046 logemens. Ces grandes casernes, de même que celles de la *fondation Peabody*, sont condamnées par tous les hygiénistes au nom de la santé et des mœurs.

En France, on s'est arrêté à un moyen terme : la maison collective, avec logement individuel ouvrant sans intermédiaire sur la rue ou sur l'escalier. C'est le système qu'on a réalisé à Lyon et à Rouen et que la Société philanthropique a adopté pour les deux immeubles qu'elle a récemment construits rue Jeanne-d'Arc, 65, et boulevard de Grenelle, 63 et 65. La première contient 35 logemens et la seconde 45. Le prix des loyers oscille entre 169 et 273 francs.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1888.

Bien que le nombre des habitans de chaque immeuble soit encore trop élevé, ces maisons doivent être salubres. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure de l'examen des maquettes et des plans qui figurent à l'Exposition.

Si l'hygiène n'a rien à redire aux différens genres d'habitations collectives que je viens de passer en revue, il n'en est pas de même de celles dont il me reste à parler. Le familistère de Guise occupe une trop grande place à l'Exposition pour que je le passe sous silence. Il y est représenté par des plans, des dessins, et par un petit modèle où figurent les trois palais, l'usine et ses dépendances, avec l'Oise passant au milieu. Cet établissement, qui rappelle le phalanstère des fouriéristes, a été fondé en 1859 par M. Godin et habité en 1860. Il loge 1,800 ouvriers, et se compose de trois édifices en forme de parallélogramme, dont chacun renferme une cour intérieure, couverte d'un vitrage à la hauteur des toits. Les logemens sont distribués autour de ces cours, sur lesquelles s'ouvrent toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. Les étages supérieurs prennent accès sur des galeries extérieures. Ils communiquent entre eux par des escaliers placés aux deux angles de chacun des parallélogrammes. C'est également là que se trouvent les lieux d'aisances, les chambres de débarras, et les prises d'eau. Les magasins coopératifs (boulangerie, boucherie, buvette, épicerie, etc.) sont situés dans des bâtimens spéciaux, ainsi que les bains, les lavoirs, la pharmacie, la nourricerie, les écoles, le théâtre, le restaurant et les autres dépendances.

La mutualité est organisée d'une manière complète dans le *familistère*, à l'aide d'institutions de crédit qui assurent le nécessaire aux familles malheureuses et, à tous les associés, des secours en cas de maladie et une pension dans leur vieillesse. La participation aux bénéfices est fondée sur des principes financiers que je n'ai pas à exposer ici; mais c'est la commune sociétaire telle que nous la rêvions, il y a cinquante ans, alors que Victor Considérant nous entraînait à sa suite, et nous séduisait par le brillant mirage de ses doctrines.

Je n'ai pas à rechercher jusqu'à quel point cette vie en commun est compatible avec le bon ordre, avec l'indépendance de la famille et la liberté de son chef. Je n'ai pas à me demander si l'éducation des enfans en commun et en dehors de l'action de leurs parens, depuis le pouponnat jusqu'à l'atelier, ne porte pas une atteinte profonde à l'esprit de famille, je n'ai à m'occuper que de l'hygiène de cet immense établissement; et je la trouve déplorable.

Les trois grands parallélogrammes où vivent 1,800 habitans prennent leur air dans l'intérieur des cours vitrées. Le renouvellement

en est impossible et cet air doit être complètement vicié. Il serait difficile de concevoir un plan plus incompatible avec l'aération des logemens. Je me demande quelles émanations, quelles odeurs on doit y respirer, et je m'étonne que les maladies infectieuses n'y règnent pas en permanence. La promiscuité des cabinets d'aisances, leur situation dans les escaliers placés aux angles des bâtimens, sont également des causes d'insalubrité évidentes. L'exemple du *familistère de Guise* n'est donc pas à suivre en ce qui concerne la disposition des édifices. Si j'en ai fait la critique, c'est parce que l'établissement de M. Godin constitue une expérience de premier ordre, dans un sujet qui a encore grand besoin d'être éclairé. En dépit des réserves que j'ai cru devoir faire au sujet de ses conditions économiques, l'entreprise a réussi. Il est vrai que le succès tient surtout à la capacité personnelle du fondateur. Il est à craindre que la mort encore récente de M. Godin et de son fils ne porte une sérieuse atteinte à la prospérité de l'établissement qu'ils ont fondé.

L'hygiène de l'habitation bourgeoise est l'objet d'une démonstration très probante et d'un genre tout particulier dans le pavillon de la ville de Paris, le plus rapproché du palais des Beaux-Arts. On y a construit deux petites maisons semblables à celles qu'habite la population ouvrière, dans les quartiers excentriques. Extérieurement elles sont toutes deux semblables : mêmes dimensions, même aspect, même mode de construction, mêmes ouvertures. Toutes deux se composent d'un rez-de-chaussée et de deux étages ; mais là cesse la ressemblance, et les dispositions intérieures sont complètement différentes. Dans l'une, on a réuni tout ce qui peut rendre une maison malsaine ; dans l'autre, on a réalisé toutes les combinaisons propres à assurer la salubrité. Les deux petits édifices sont réunis, à la hauteur du second étage, par une passerelle qui permet de se rendre de l'un dans l'autre. Des barrières et des écriteaux guident le visiteur dans son inspection.

On entre par la maison insalubre et, avant d'en franchir le seuil, on remarque, sur la façade, un tuyau en fonte dont les joints laissent suinter les eaux ménagères. Le parquet du rez-de-chaussée est posé sur des lambourdes encastrées dans le sol. Le lavabo, dont les tuyaux ne sont pas syphonnés, permet le reflux des gaz dans l'appartement. L'évier de la cuisine déverse ses eaux dans la rue par une gargouille, et leur odeur se mêle aux émanations de l'égout qui est en communication directe avec la cuisine. Une petite cour sombre, étroite, mal pavée, donne passage à des caniveaux qui ne sont pas étanches et laisse voir l'orifice mal clos d'une fosse fixe qui déverse ses gaz sous les fenêtres et ne peut

être vidée qu'en passant par la maison. Les tuyaux de descente des eaux ménagères sont mal joints. Les cabinets d'aisances prennent jour sur l'escalier; ils sont disposés à la turque et manquent d'eau; les clapets en sont obstrués; le sol est imprégné de liquides. Les mêmes fautes se retrouvent aux étages supérieurs avec de légères variantes. La maison insalubre est éclairée au gaz; mais les becs ne sont pas ventilés, et les cheminées n'ont pas de prise d'air à l'extérieur.

Lorsqu'on a franchi la passerelle et pénétré dans la maison salubre, le changement est complet. Des papiers de couleur claire, des rideaux de guipure blanche donnent un aspect riant à ces petites pièces. Les parquets sont démontables. Les uns sont à l'anglaise, les autres en chêne, à point de Hongrie. Les cheminées ont des prises d'air à l'extérieur. Les cabinets d'aisances sont pourvus de cuvettes à occlusion hydraulique; le réservoir de chasse est à tirage; le système est desservi par le « tout à l'égout. » Les carreaux supérieurs des fenêtres de l'escalier ont des ventilateurs à valves de mica. Les lavabos, les toilettes ont des effets d'eau, des tuyaux d'injection syphonnés et ventilés. La cuisine est desservie par un robinet d'eau de source, son évier est muni d'un syphon, avec regard de visite; son carrelage en grès permet les lavages à grande eau. Les canalisations sont irréprochables, et leurs tuyaux sont peints en couleurs différentes, ce qui permet de les distinguer. La cour est plus spacieuse, mieux éclairée que l'autre et son dallage est en bon état. Il existe un sous-sol éclairé par une lampe Edison qui permet de voir les détails de la canalisation et les compteurs pour les eaux de source et de rivière.

Je me suis arrêté avec complaisance sur ces deux maisonnettes, parce que leur comparaison constitue une leçon d'hygiène urbaine complète, qui s'adresse à la fois aux médecins, aux architectes, aux entrepreneurs et aux ouvriers du bâtiment. Ils apprennent là à distinguer ce qu'il faut faire, de ce qu'il faut éviter. Les gens du métier reconnaissent, avec le tact professionnel, la supériorité des dispositions qu'on leur recommande, et tout le monde constate ce fait, sur lequel on ne saurait trop insister, c'est que l'hygiène n'est pas aussi dispendieuse qu'on le croit et qu'une maison salubre ne coûte pas beaucoup plus à édifier et à entretenir qu'une maison qui ne l'est pas.

Cette démonstration, qui parle aux yeux, fait le plus grand honneur aux ingénieurs de l'assainissement de Paris; mais il est juste d'en attribuer le principal mérite à celui qui fut leur maître, à l'homme qui a le plus fait pour la salubrité des habitations et des villes, et dont l'Hygiène porte encore le deuil. C'est Durand-Claye

qui a le premier mis en usage ces moyens topiques d'enseignement qui ont le caractère de l'évidence et portent la conviction dans tous les esprits. Il avait fait de cette question le but de son existence ; il en poursuivait la solution avec une ardeur passionnée, parcourant l'Europe pour étudier sur place les dispositions en usage dans les principaux centres de population, allant de ville en ville, de congrès en congrès, pour répandre ses idées; multipliant les démonstrations et les conférences avec la verve et la force de conviction d'un apôtre.

C'est Durand-Claye qui a eu le premier l'idée d'opposer l'une à l'autre la représentation d'une maison malsaine et d'une habitation salubre. Nous nous rappelons tous cette splendide exposition de la ville de Paris qui éclipsait tout le reste au congrès de Genève, ces *fac-simile* de dix mètres de haut, représentant en demi-grandeur, et dans tous leurs détails, les dispositions qu'il faut adopter dans la construction des maisons modernes, les cartes, les dessins, les plans relatifs à la distribution des eaux de Paris, à la canalisation souterraine et à l'épandage des eaux d'égout sur les terrains de Gennevilliers. Nous avons retrouvé tout cela, quatre ans après, à l'exposition d'hygiène urbaine de la caserne Lobau, et c'est avec le même plaisir que nous avons revu les appareils de démonstration de Durand-Claye, exposés par sa veuve, dans le pavillon de la ville de Paris, à côté des deux maisons d'étude édifiées par MM. Bechmann et Masson. La partie de son œuvre qui intéresse l'hygiène de la voie publique a bien plus d'importance encore, ainsi que nous allons le voir.

IV.

La salubrité d'une ville dépend de deux choses : de la qualité des eaux qu'elle boit, de la promptitude avec laquelle elle se débarrasse de ses immondices. Le taux de sa mortalité se règle sur la façon dont ces deux conditions sont remplies. On en trouve la preuve à l'Exposition, pour ce qui concerne la ville de Paris. M. Bertillon y a envoyé une collection de graphiques et de cartogrammes représentant le mouvement de la population et de la mortalité de la ville, ainsi que la marche de ses épidémies. Les décès causés par les principales maladies infectieuses, telles que la fièvre typhoïde, la variole, la diphtérie, etc., y sont indiqués par quartiers, et leur nombre est en rapport avec le degré d'assainissement de ceux-ci. On trouve, dans les cartons de Durand-Claye, des cartes semblables dressées au point de vue de la fièvre typhoïde et des causes qui peuvent l'influencer. Elles prouvent, de la manière la

plus évidente, que le chiffre des décès dus à cette maladie, dans les différens arrondissemens, est en rapport avec la qualité de l'eau qu'on y boit et avec l'état de leurs égouts.

D'autres villes ont également exposé leurs statistiques de mortalité; mais, dans cet ordre de travaux, la palme revient incontestablement à ceux de M. Janssens, inspecteur en chef du service d'hygiène de la ville de Bruxelles, lesquels sont exposés dans la section belge. On sait que le bureau d'hygiène de cette ville a servi de modèle à tous ceux qui se sont créés depuis, et qu'il est l'œuvre de notre confrère. L'exposition de M. Janssens se compose d'une série de plans et de tableaux représentant le mouvement de la population de la ville et celui de la mortalité produite par les principales maladies, le chiffre des affaires traitées par le bureau, le nombre des maisons désinfectées et les résultats définitifs de ces opérations. Il m'est impossible d'entrer dans de semblables détails; ils se résument, du reste, dans un fait qui en est la dernière expression. Depuis 1874, époque à laquelle remonte la création du bureau d'hygiène, jusqu'en 1888, la mortalité, dans la ville de Bruxelles, a diminué de plus d'un quart. Elle est tombée de 31.3 pour 1,000, à 22.9. On peut donc évaluer à 12,825 le nombre des existences qui ont été conservées pendant ce laps de quinze années, grâce à l'admirable organisation de cet important service. Aussi le jury des récompenses n'a-t-il pas hésité à accorder un grand prix au docteur Janssens.

La certitude avec laquelle opère l'hygiène, en matière d'assainissement, est du reste aujourd'hui reconnue par tout le monde. Toutes les villes s'imposent des sacrifices considérables pour perfectionner leurs conduites d'eaux et transformer leur canalisation souterraine. L'Exposition de 1889 donne la mesure des progrès accomplis, sous ce rapport, pendant les dix dernières années. Les plans relatifs aux amenées d'eau y figurent en grand nombre. La Compagnie générale des eaux pour l'étranger expose une série fort intéressante de plans et de vues photographiques représentant les travaux accomplis par elle à Naples, à Bergame, à la Spezzia, à Vérone, à Porto et à Constantinople. Ce sont, comme on le voit, les villes d'Italie qui ont mis le plus d'empressement à doter leurs populations d'eaux de bonne qualité. En 1855, les membres de la conférence sanitaire internationale de Rome, dont je faisais partie, eurent l'occasion, dans le cours d'un voyage à Naples, d'admirer les magnifiques ouvrages effectués par la Compagnie générale, et dont elle a envoyé les plans à l'Exposition. Il est difficile de voir quelque chose de plus grandiose et de mieux compris. Les dessins exposés n'en donnent aux visiteurs qu'une idée très imparfaite.

En France, la ville de Paris est la seule qui ait fait figurer son service des eaux à l'Exposition; mais elle y a mis un grand soin. C'est d'abord un tableau montrant la distribution de l'eau, dans Paris, en 1649; puis une série de plans et de graphiques indiquant le développement progressif de la canalisation, de 1875 à 1888, l'accroissement de la quantité d'eau distribuée, et le mouvement journalier de la consommation dans le cours de cette dernière année.

En jetant un coup d'œil sur ces tableaux, on reconnaît que nous aurions tort de nous plaindre. En 1789, Paris ne pouvait donner, chaque jour, que 13 litres d'eau à chacun de ses 600,000 habitans; aujourd'hui qu'il en a 2,239,928, il leur en délivre, à chacun, 220 litres par jour. Lorsque les travaux de dérivation qui sont en cours seront terminés, lorsque les sources de la Vigne et de Verneuil nous fourniront chaque jour 120,000 mètres cubes d'eau de plus, chacun de nous en aura 300 litres à dépenser. Si l'on amène l'eau de l'Avre à Paris, il y en aura encore 100,000 mètres cubes de plus par vingt-quatre heures; enfin, quand on aura terminé certains travaux de dérivation projetés à l'est de la ville, nous serons littéralement inondés. En attendant, une partie de la ville est obligée, tous les ans, de boire de l'eau de Seine pendant les chaleurs de l'été. Tous les arrondissemens y passent à leur tour, mais ce n'est ni propre ni salubre.

La faute n'en est pas au service des eaux. Il fait tout ce qu'il peut, dans la limite des crédits qui lui sont alloués. Il ne cherche pas à tromper le public et à lui dissimuler la qualité des produits qu'il lui livre, car il a réinstallé, dans un des pavillons de la ville de Paris, les trois réservoirs à parois de verre qu'il avait déjà exposés, en 1886, à la caserne Lobau et qui y avaient fait sensation. Celui du milieu est rempli d'eau de la Vanne, claire, limpide, transparente; celui de droite contient de l'eau de Seine trouble et jaunâtre; le troisième enfin est plein d'eau de l'Ourcq, qui est presque bourbeuse. C'est encore un de ces enseignemens démonstratifs qui n'ont pas besoin de commentaires. Chacun sait à quoi s'en tenir, quand il a plongé son regard dans les trois compartimens de cette sorte d'aquarium, et, s'il appartient à un des arrondissemens qui ont cette année la mauvaise fortune d'être abreuvés d'eau de Seine, ce que le visiteur a de mieux à faire, c'est de se rendre immédiatement au palais de l'hygiène et d'y faire choix d'un des filtres qui y sont exposés.

Le service municipal des eaux a fait représenter, par des dessins ou par des plans en relief, ses usines élévatoires du quai de la Râpée, d'Ivry-sur-Seine, de l'Ourcq, de Saint-Maur et enfin les

grands réservoirs de Montmartre. Le modèle qui représente ceux-ci est remarquable par ses dimensions et permet de comprendre la façon dont les eaux sont emmagasinées dans leurs deux étages de bassins, situés à une altitude de 132 mètres. Les eaux de source et de rivière qui les alimentent sont refoulées par l'usine de relais établie au pied de la butte à une hauteur de 75 mètres. Elle est actionnée par une machine de 140 chevaux et peut élever 15,000 mètres cubes par jour. L'eau de source lui est amenée par la distribution du réservoir de la Dhuis, celle de rivière par la conduite de refoulement de l'usine de Bercy.

On voit, dans la même salle, les plans en relief du canal de l'Ourcq, de celui de Saint-Denis, et des spécimens de tous les tuyaux qui distribuent les eaux dans Paris. Leur diamètre varie entre $0^{m},06$ et $1^{m},10$. La longueur totale du réseau est de 2,200 kilomètres.

Les eaux ne servent pas seulement à l'alimentation et à la propreté des habitations, elles sont également employées à l'arrosage de la voie publique, des promenades et des squares, à l'entretien des lavoirs publics et des établissemens de bains. Les arbres, le gazons et les plates-bandes en consomment, à Paris, 6,000 mètres cubes par jour. Le service de la voirie expose, dans un des pavi lons de la ville, le matériel très compliqué dont il se sert : les tonneaux d'arrosage, les pompes, les balayeuses mécaniques, les pelles, les râteaux à l'aide desquels on obtient cette propreté remarquable de nos rues qu'admirent les étrangers. Il produit également des modèles de ses lavoirs municipaux et des dessins représentant les piscines de natation de Montmartre et de Rochechouart. Parmi les villes de province, trois seulement ont suivi cet exemple. Le Havre a envoyé des dessins de ses bains et de ses lavoirs publics, Reims et Roubaix de leurs bains populaires avec piscines de natation. Il faut espérer qu'il s'en installera partout lorsque nous serons parvenus à persuader au public que la propreté individuelle est aussi indispensable que celle de la maison et de la rue, et qu'il n'est pas de préservatif plus sûr contre les maladies.

Dans tous les ateliers, dans toutes les usines, lorsqu'arrive le moment où cessent les travaux, les chaudières des machines à vapeur renferment des quantités considérables d'eau bouillante qu'on laisse perdre. Rien ne serait plus facile que de la conduire dans une grande piscine où elle servirait à échauffer une quantité égale d'eau froide, et dans laquelle les ouvriers pourraient se baigner, à tour de rôle, avant de retourner chez eux.

Le service de l'assainissement a fait pour les égouts un travail d'exhibition tout aussi complet. Il a figuré son réseau de canalisation souterraine, aux diverses phases de l'évolution de la grande

ville, sur une série de plans de grande dimension qui permettent d'en saisir les moindres détails. Le premier tracé remonte à 1663. A cette époque, Paris déversait ses eaux-vannes, par six petits tronçons isolés et couverts, dans le ruisseau de Ménilmontant qui passait au pied des buttes Chaumont et Montmartre et traversait la plaine Monceaux pour aller se jeter dans la Seine à Chaillot. Ce ruisseau fut couvert en 1750 et devint l'égout de ceinture. Il avait 2 mètres de largeur et recevait tous les embranchemens de la rive droite. En 1830, comme il ne suffisait plus, on creusa celui de la rue de Rivoli; mais ce n'est qu'en 1856 que Belgrand a fait adopter le réseau dont l'exécution se poursuit depuis cette époque.

Tout cela se voit clairement sur les plans et se lit en chiffres sur les diagrammes qui les accompagnent. Je ne citerai que deux termes de cette progression, mais ils suffisent pour donner la mesure du progrès accompli. En 1789, le réseau des égouts de Paris avait une longueur de 26,051 mètres; en 1889, il en a 865,197. Il en reste encore 175,903 à construire pour arriver au chiffre fixé par le projet de Belgrand, et comme on en perce 9,287 mètres chaque année (c'est la moyenne des trois dernières), nous en avons encore pour dix-neuf ans à peu près.

Le système des égouts publics est complété par 374,608 mètres de branchemens particuliers qui portent la canalisation souterraine, dans son ensemble, à 1,239,805 mètres. Sa longueur dépasse le plus grand diamètre de la France.

Les différentes sections de ce réseau et les nombreux détails qui le constituent sont représentés, dans ce même pavillon, par de grands dessins sur fond noir, par de petits modèles au dixième ou même à l'échelle lorsque leurs dimensions le permettent. Le grand collecteur y est reproduit en miniature avec ses bateaux-vannes, ses wagonnets, ses branchemens et ses regards. Le syphon qui relie les collecteurs des deux rives, en passant sous le pont de l'Alma, est figuré par un tube de verre que parcourt une boule de bois. Ce petit appareil fonctionne sous les yeux du public, émerveillé de la facilité avec laquelle la petite sphère, poussée par le courant qui l'entraîne, chasse devant elle le sable et le gravier que leur pesanteur accumule dans la partie moyenne du syphon, qui est naturellement la plus déclive.

Dans la pièce voisine, une section d'égout du type n° 12 modifié montre l'aménagement intérieur et la disposition d'un réservoir de chasse à vidange automatique ou volontaire. Les six autres types sont également représentés avec leurs banquettes et leurs caniveaux, leurs regards et leurs raccords courbes. Enfin, on trouve, dans différentes parties de l'Exposition, des tuyaux en grès de

diverses provenances, pour la conduite des eaux-vannes, avec leurs coudes, jonctions, syphons et intercepteurs également en poterie. On reconnaît avec plaisir que la France a fait, depuis quelques années, des progrès sensibles dans cette fabrication et que ses produits peuvent aujourd'hui rivaliser avec ceux de l'étranger.

Notre canalisation souterraine laisse bien peu de chose à désirer et n'a rien à envier à celle de Londres, malgré les sacrifices considérables que cette ville a faits, depuis 1856, pour son assainissement et qui s'élèvent à 180 millions de francs. On peut en juger du reste par l'exposition des *Commissioners of sewers* de la cité de Londres, qui sont, comme on le sait, chargés du service de la voirie, de la surveillance des rues et des habitations au point de vue de la salubrité. Ils ont installé, dans le groupe de l'Économie sociale des villes et des campagnes, les plans des égouts de la cité, des dessins représentant les urinoirs publics établis dans le sous-sol de certains quartiers et des photographies de l'outillage qui leur sert à nettoyer les rues, à enlever, détruire ou utiliser les ordures ménagères. Je dois signaler également, dans l'exposition italienne, le plan du projet d'assainissement de la ville de Naples, avec les nouveaux tracés des rues. Ce projet est entré dans la phase d'exécution. L'inauguration des travaux a eu lieu, il y a trois mois, en présence du roi d'Italie. La dépense qu'entraînera cette œuvre gigantesque est évaluée à 100 millions.

Les différens systèmes de vidanges occupent, dans toutes les expositions d'hygiène, une place considérable. C'est en effet le point capital de l'assainissement; mais ce n'est pas le sujet sur lequel s'arrête le plus volontiers l'attention des personnes étrangères à la profession médicale. Je serai donc sobre de détails.

Le mobilier des water-closets occupe tout un côté de galerie dans le palais de l'hygiène, et il permet de constater un progrès très réel accompli depuis trois ans. Lorsqu'on se souvient des objets grotesques exposés à la caserne Lobau en 1886, on reconnaît que nos constructeurs ont profité des conseils qui leur ont été donnés. Ils ont cependant encore trop de prédilection pour l'outillage compliqué. Les installations les meilleures sont celles dans lesquelles le mécanisme tient le moins de place. Les appareils élégans qui figurent en si grand nombre, dans la galerie que j'ai citée, ne sont du reste destinés qu'aux hôtels et aux maisons riches; le seul système qui convienne aux habitations ouvrières, ainsi qu'à celles de la petite bourgeoisie, est celui qui est adopté en Angleterre et qui se compose de cuvettes à cône très allongé, pourvues de syphons hydrauliques communiquant avec l'égout par des tuyaux de petit diamètre, également munis de syphons à leur

point de rencontre avec celui-ci. Un effet d'eau de 10 litres par habitant assure le nettoyage immédiat et complet de tout le système.

Les trois modes principaux d'évacuation des vidanges sont figurés sur des tableaux occupant toute la hauteur de la muraille. De grands dessins représentant les différentes phases et les principaux détails de ces opérations permettent aux visiteurs de constater, par eux-mêmes, la supériorité du « tout à l'égout » qui fonctionne aujourd'hui dans presque tous les grands centres de population de l'Europe, dans un certain nombre de villes françaises, et qui a été adopté, en principe, pour la ville de Paris, où il est l'objet d'une application partielle.

Quatre projets d'assainissement établis sur ce principe figurent à l'Exposition : ceux de Chartres et de Toulouse ont été présentés par M. Masson, celui de Rouen par M. Godard, et celui de Marseille par M. Cartier. Ce dernier est le plus important et le plus urgent de tous, car l'insalubrité de la grande cité provençale est devenue légendaire. Dans le projet de M. Cartier, le grand collecteur aura une longueur de 12 kilomètres. Il ira déboucher dans la calanque de Cortiou : c'est un endroit assez solitaire et où la mer a une profondeur suffisante. La dépense prévue est de 17 millions. Cette solution n'est assurément pas la meilleure, car elle fait perdre des quantités considérables de matière organique qui pourraient être utilisées comme engrais. Dans toutes les autres villes où le système du « tout à l'égout » est appliqué, on répand les eaux-vannes sur des terrains arides qu'elles fertilisent.

A Paris, c'est sur la presqu'île de Gennevilliers que se pratique l'épandage depuis dix-huit ans. De 6 hectares, on a passé à 800 qui épurent, chaque année, environ 50,000 mètres cubes d'eau d'égout. Elles y sont transportées par l'usine élévatoire de Clichy dont le modèle figure dans le pavillon de la ville de Paris. Les différentes phases de l'épandage sont retracées dans une collection de dessins exécutés sous la direction de Durand-Claye, qui a été l'inspirateur du système et le directeur de l'exploitation, depuis 1868 jusqu'à sa mort. Une grande aquarelle représente les terrains d'irrigation dont les produits sont exposés et renouvelés tous les jours. De plus, et comme démonstration sans réplique, on a installé au Trocadéro un petit jardin modèle de 200 mètres carrés, qui est la reproduction exacte de ceux de Gennevilliers. La couche du terrain épurateur a une épaisseur de 2 mètres. Le fond et les parois de la fouille ont été colmatés avec de la glaise battue. L'eau d'égout est empruntée au collecteur de la rive droite ; elle est montée à la surface du sol par une turbine qu'actionne l'eau d'une canalisation voisine, et répandue dans le champ par une bouche d'arrosage semblable

à celles de Gennevilliers. Les irrigations se font deux fois par jour. On voit pousser, comme par enchantement, sur ce terrain fertilisé, des légumes de toute espèce, des herbages, des fleurs, et des arbres fruitiers. Pour constater la transformation que l'eau a subie en filtrant à travers le sol et pour s'assurer de sa pureté, les visiteurs n'ont qu'à descendre dans la tranchée ménagée à ce effet, et à puiser à la petite cascade qui murmure au fond. Une glace placée de chaque côté de cette cascade permet de reconnaître la nature du terrain rapporté, sur une hauteur de 2 mètres.

Cette démonstration aura pour résultat de faire cesser les dernières préventions relatives à l'épandage des eaux d'égout. Tous ceux qui ont visité les terrains de Gennevilliers en sont revenus convaincus; mais peu de gens se donnent la peine de se déranger pour se former une opinion, et le service de l'assainissement a bien fait de mettre l'expérience sous les yeux de tout le monde. Les visiteurs reconnaîtront qu'on peut se promener au milieu des terrains d'épandage sans y respirer un air infect, que les eaux circulent dans des rigoles profondes et n'atteignent les plantes que par leurs racines, enfin que l'eau d'égout qui a traversé une couche de terre de 2 mètres est parfaitement filtrée et devenue de l'eau potable. Cela rassurera peut-être les esprits timides qu'effrayait encore le consentement donné par les chambres à la ville de Paris, de disposer, pour ses irrigations, des 800 hectares de terrain qui forment la plaine d'Achères et qui appartiennent au domaine de l'état.

Quelques villes de France ont commencé à suivre le mouvement et utilisent leurs eaux d'égout pour la fertilisation de leurs terrains arides. La ville de Reims est dans ce cas. Grâce à l'ardeur communicative de son maire, le docteur Henrot, elle a fait en hygiène, depuis quelques années, des progrès remarquables, et installé notamment un système complet d'utilisation de ses eaux-vannes. Un magnifique plan en relief à 1/2000e représente la ville, ses environs, les champs d'épuration et les conduites qui les alimentent. La superficie consacrée à l'épandage est de 500 hectares, dont 150 appartiennent à la ville, qui les a concédés pour trente-six ans à la Compagnie des eaux-vannes. La ville de Reims expose également une série de tableaux de grandes dimensions. Ce sont des diagrammes tracés par le docteur Hoël, directeur du bureau d'hygiène, et qui expriment le mouvement de la population et de la mortalité de la ville, par année et par maladies.

L'importance qu'on attache aujourd'hui à la pureté des eaux potables explique le développement qu'a pris l'industrie des filtres, la variété, et le nombre des appareils de ce genre qu'on trouve réunis au palais de l'hygiène. Toute une salle leur est consacrée. Les appareils qu'on y trouve sont de deux sortes. Dans les uns, le fil-

trage s'opère à travers une couche poreuse de sable, de charbon et d'éponge ou à travers un lit de charbon aggloméré ou granulé ; dans les autres, c'est en passant à travers un cylindre ou un cône de porcelaine perméable. Ce dernier système est celui qui doit finir par prévaloir. Sa supériorité a été constatée dans le laboratoire de M. Pasteur, et c'est le seul qui arrête avec certitude les micro-organismes. Il a l'inconvénient de fonctionner avec une grande lenteur; mais on y a remédié en multipliant le nombre des bougies. Sur la façade nord du palais de l'hygiène est appliqué un filtre Chamberland qui en renferme 125 et qui se nettoie automatiquement par un procédé qu'a imaginé M. O. André.

V.

Après les habitations et la voirie, les édifices publics constituent l'élément le plus important de l'hygiène urbaine, et les hôpitaux occupent tout naturellement la première place dans la partie de l'Exposition qui leur est consacrée. Ils y sont représentés par des croquis, des photographies et des plans en relief. On remarque, parmi ces derniers, une réduction très intéressante de l'hôpital Saint-Éloi à Montpellier. Il a été construit par M. Tollet et d'après son système; puis vient le modèle en petit de l'un des pavillons du bel hôpital du Havre, pour lequel la municipalité de cette ville n'a rien épargné. Elle a pris à tâche de combler les vœux de l'hygiène, sans regarder à la dépense, et cet établissement modèle, qui ne contient que 312 lits, a coûté 8,175,000 francs. Il est représenté, sous tous ses aspects, dans une collection de vingt-deux plans ou croquis. L'hôpital-hospice de Vichy est d'une création plus récente encore, puisqu'il a été inauguré le 22 octobre 1887. Construit d'après les mêmes principes, il figure également à l'Exposition.

Ces trois modèles suffisent pour faire connaître aux architectes les conditions auxquelles ils doivent se conformer dans la construction des établissemens hospitaliers. Une des principales consiste à les pourvoir de pavillons d'isolement pour les maladies contagieuses. Il en existe deux spécimens sur l'esplanade des Invalides. M. O. André y a reproduit la moitié d'un de ceux qu'il a construits à l'hôpital Trousseau et à l'hôpital des Enfans. M. Gillot a élevé tout près de là un édicule destiné au traitement d'un seul malade. La ventilation y est opérée par une fenêtre, deux portes-fenêtres et un lanterneau. L'ossature est en fer; le pavillon est à double paroi, l'une en ardoise, l'autre en verre, séparées par un matelas d'air. Aucune substance poreuse n'entre dans sa composition. Il peut être lavé, désinfecté et démonté au besoin. Cette construction, très ingénieuse

et très hygiénique, peut être utile pour l'isolement d'un varioleux, d'une femme en couches ou d'un opéré; mais c'est un moyen un peu dispendieux.

La ville de Londres a exposé, dans le groupe de l'Économie sociale, son système d'isolement et de traitement des maladies contagieuses. Sur un plan de la ville, de dimensions considérables, on voit indiqués l'emplacement des hôpitaux, le trajet des voitures de transport, les quais d'embarquement, la traversée des deux navires qui portent les malades à l'hôpital flottant mouillé à Long-Reach, sur la Tamise, et qui les en ramènent. Des vues photographiques aident à comprendre le fonctionnement de cet important service.

L'isolement ne suffit pas pour empêcher les maladies contagieuses de se répandre dans les hôpitaux et dans les villes. On sait que les germes qui les propagent se transportent avec les poussières, le linge, les objets de literie et les vêtemens des malades; aussi la désinfection occupe-t-elle aujourd'hui le premier rang parmi les mesures sanitaires qui permettent de prévenir et d'enrayer les épidémies. L'expérience a prouvé que le meilleur moyen de détruire ces germes consiste à soumettre les objets suspects à l'action de la vapeur d'eau élevée à une température de 106 degrés au moins. Aussi les étuves à vapeur sous pression qui remplissent seules ces conditions sont-elles aujourd'hui exclusivement adoptées. Il en existe plusieurs modèles sur l'esplanade des Invalides.

Ce sont d'abord, et par ordre de priorité, celles de MM. Leblanc et Dehaitre qui ont figuré à l'exposition de la caserne Lobau. Les premiers appareils fonctionnant par la vapeur surchauffée ont été construits dans les ateliers de M. Leblanc, pour le compte de la marine et sur les plans de la direction d'artillerie, en exécution d'un marché qui remonte au mois de septembre 1882.

Toutes nos colonies à fièvre jaune en sont aujourd'hui pourvues. MM. Geneste et Herscher ont adopté le principe et perfectionné le système. Leurs étuves sont exposées dans le pavillon spécial qu'ils ont élevé sur l'esplanade des Invalides. Elles sont fixes ou mobiles. Les premières sont destinées aux établissemens hospitaliers et placées dans un local spécial, divisé en deux compartimens séparés qui ne communiquent que par l'étuve. Les objets contaminés sont reçus dans une première pièce, introduits dans l'appareil, et, quand ils ont subi l'action de la vapeur, ils sortent par l'extrémité opposée du cylindre et sont déposés dans une autre salle pour être transportés au dehors, sans qu'il puisse y avoir de contact entre les objets ni les personnes avant et après l'opération. Ces étuves ont été adoptées par les différens ministères et mises en usage dans les hôpitaux de Paris. MM. Geneste et Herscher expo-

sent celle qu'ils ont installée à l'Hôtel-Dieu de Marseille et qui sert à la fois au service de l'hôpital et aux habitans de la ville. Les étuves mobiles ont été imaginées par eux, lors de l'épidémie de suette qui a régné en 1887 dans le Poitou. Le système est le même ; seulement, l'appareil, au lieu d'être emprisonné dans un bloc de maçonnerie, est placé sur une voiture et peut ainsi être transporté sur les lieux où sévit l'épidémie. Elles ont rendu de grands services dans le Poitou, ainsi que le constate le rapport adressé au ministre du commerce par MM. Brouardel et Thoinot. Le modèle qui figure à l'Exposition a servi plus d'une fois, depuis qu'elle est ouverte, pour désinfecter les effets des Javanais, des Annamites, des Tunisiens, des Arabes et des Canaques, qui ne brillent pas, comme on le sait, par leurs habitudes de propreté et parmi lesquels on avait toujours à craindre de voir éclater quelque épidémie. Ce même pavillon renferme des pulvérisateurs à grande puissance, destinés à nettoyer les murs des hôpitaux, à l'aide de liquides antiseptiques, à désinfecter les wagons de bestiaux, les abattoirs, les écuries et les étables, avec leur matériel.

La maison G.-C. Bingham a également exposé deux modèles de l'*étuve à désinfection locomobile* du docteur G. Van Overbeck de Meyer (d'Utrecht). Ce type se rapproche des étuves Thursfield et de celles que construit la maison Schœffer et Walcker de Berlin. Cette étuve ne pèse que 1 millier de kilogrammes et son prix est de 2,500 francs. Elle est par conséquent économique ; mais elle ne présente pas autant de garanties, pour la destruction des germes, que celles qui fonctionnent avec la vapeur sous pression.

Les voitures publiques qui transportent les malades atteints d'affections contagieuses s'imprègnent également de leurs germes, et sont susceptibles de les transmettre. Les faits de scarlatine et de diphtérie contractées de cette façon, ne se comptent plus et, dans toutes les grandes villes, on a créé un service de voitures spéciales pour opérer ces dangereux transports. La ville de Paris a le sien, et elle expose dans un de ses pavillons la statistique des malades qui en ont profité de 1887 à mars 1889. Elle exhibe également un spécimen des voitures qui servent à transporter les blessés et les malades tombés sur la voie publique. On sait que c'est à l'initiative du docteur Nachtel que la ville de Paris doit la création du service des *Ambulances urbaines* qui fonctionne depuis un an.

Parmi les établissemens hospitaliers, ce sont les asiles d'aliénés qui ont fait le plus de frais pour l'Exposition. On y voit les plans en relief des asiles de Prémontré et d'Armentières (ce dernier est en staff et de grande dimension) ; celui de l'asile départemental de Sainte-Gemmes-sur-Loire qui a été fait par les malades de l'établis-

sement, et celui de la maison de santé de Bailleul pour le traitement des maladies nerveuses. Les plans et les dessins des asiles nationaux de Charenton et du Vésinet complètent cette collection.

Dans cette même salle, on a reproduit, avec ses dimensions, une cellule, construite en 1885, dans le pavillon des agités du pensionnat de la Ville-Évrard. Pour montrer le progrès qui s'est accompli, sous ce rapport, dans les asiles, on a placé, à côté, le petit modèle d'un cabanon de 1789, avec les appareils usités, à cette époque, pour contenir les fous furieux.

Sur un mur du voisinage, on remarque l'exposition modeste d'une œuvre qui n'en est encore qu'à ses débuts, puisqu'elle n'a d'existence légale que depuis le 15 septembre 1887. C'est l'*Œuvre nationale des hôpitaux marins*, fondée pour créer, sur les côtes de France, des établissemens destinés au traitement des scrofuleux. Elle ne dispose encore que de ressources très limitées. Aussi, s'est-elle bornée à mettre deux plans sous les yeux des visiteurs : celui de Banyuls-sur-Mer, dans les Pyrénées-Orientales, qui est placé sous sa direction immédiate, et celui de Pen-Bron qui doit le jour au dévoûment de M. Pallud, inspecteur des enfans assistés du département de la Loire-Inférieure, mais auquel l'œuvre a prêté un concours efficace. Il est à désirer que le public ne mesure pas l'importance de cette entreprise à celle des objets qui la représentent dans le palais de l'hygiène, et qu'il en comprenne l'utilité et la grandeur. Le jury des récompenses a bien voulu les apprécier, car il a décerné une médaille d'or à notre modeste exposition.

Le service sanitaire a exposé le plan en relief de son grand lazaret de Trompeloup, le plan général et une vue d'ensemble de ceux du Frioul et de Mindin, ainsi que de la Consigne de Marseille et les appareils de désinfection qu'il a choisis pour le service de ses établissemens.

Les dispensaires marchent naturellement après les hôpitaux, dont ils sont les auxiliaires et auxquels ils sont appelés à se substituer, de plus en plus, dans le fonctionnement de l'Assistance publique. Quatre d'entre eux sont représentés par des dessins et des modèles réduits. C'est d'abord celui que le docteur Gibert a fondé au Havre et qui est le premier en date. Notre savant confrère avait déjà rendu bien d'autres services à l'hygiène, lorsqu'il a créé ce modeste établissement à ses frais. Il l'entretient avec le concours de ses amis : 2,000 enfans y passent par an, et la journée revient à 0 fr. 25.

Le docteur Gibert a fait école et dix-sept dispensaires semblables se sont formés depuis. Le plus somptueux et le plus vaste est celui que Mme Furtado-Heine a construit près de l'hôpital des Mariniers. Elle l'entretient avec un luxe en rapport avec sa générosité qui est à la hauteur de sa fortune. Tous les services y sont largement

assurés; tous les enfans sont admis à la consultation, sans distinction de culte. Il y en a passé 51,706 l'an dernier. A côté du beau plan en relief, des tableaux et des dessins relatifs à cette importante création, on remarque avec plaisir une élégante réduction du dispensaire gratuit élevé par M. Ruel pour les enfans malades du IVe arrondissement, un dessin de la fondation d'Isaac Pereire à Levallois-Perret, et le plan en relief de l'asile Notre-Dame-de-Bon-Secours, desservi par les Augustines.

Les dispensaires sont surtout destinés au traitement des maladies du premier âge; ils se rattachent par conséquent par plus d'un lien aux institutions qui ont pour but la protection de l'enfance et qui sont largement représentées sur l'esplanade des Invalides. Dans le palais de l'hygiène et de l'Assistance publique, on a réuni tout ce qui concerne l'histoire de l'allaitement, du maillot et du couchage. On y a reproduit le vieux tour de l'hospice de Moulins qui porte la date de 1730. Tous les hygiénistes réclament le rétablissement de cette institution, qui n'a jamais été abrogée; mais lorsqu'ils auront obtenu gain de cause, j'espère qu'ils feront choix d'un système un peu moins primitif.

La Société protectrice de l'enfance et la Société de charité maternelle ont également exposé leurs statuts et leurs résultats. Celle des crèches de Paris a mieux fait. Elle a doté la section d'hygiène à l'Exposition d'économie sociale, d'un fort joli petit modèle qui en constitue le plus bel ornement. L'établissement en miniature, protégé par sa cage de verre, représente la grande salle avec ses berceaux et sa pouponnière, la cuisine, le vestiaire, le vestibule, la salle d'allaitement et les lavabos. De petites poupées fort bien vêtues figurent les enfans avec les femmes qui les assistent. Les visiteuses prennent plaisir à contempler ces petits personnages dans l'exercice de leurs fonctions. Sur les parois de la même salle, sont appendus des plans d'établissemens analogues, et des graphiques représentant le mouvement ascensionnel de l'œuvre, depuis la fondation de la première crèche, à Chaillot, en 1844, jusqu'au moment actuel, où on en compte 61 dans le département de la Seine seulement. Le buste de Firmin Marbeau, le fondateur de cette institution éminemment philanthropique, est exposé dans la même pièce. Il semble sourire au triomphe de ses idées et se réjouir du succès de son œuvre.

Sur un panneau voisin se trouvent les résultats remarquables obtenus par l'œuvre de la Croix-bleue de Genève. C'est, on le sait, la Société de tempérance qui déploie le plus de zèle pour la répression de l'alcoolisme et qui opère le plus de conversions. Fondée le 21 septembre 1877, elle compte aujourd'hui 165 sections et 6,437 membres. A ses côtés la section suisse de la fédération inter-

nationale pour l'observation du dimanche expose ses principes à la fois hygiéniques et moralisateurs et les statuts qu'elle a adoptés pour répandre et faire prévaloir ces mêmes principes.

La Société philanthropique a fait les frais d'un pavillon spécial qui se compose de cinq parties : une salle d'exposition, un dispensaire, un asile de nuit pour femmes et enfans, un asile maternel et un fourneau économique qui a fonctionné pendant toute la durée des travaux de l'exposition et qui continue à fournir à tout venant des alimens et du café d'excellente qualité et à des prix invraisemblables.

Les fours à crémation n'avaient pas encore figuré dans les expositions d'hygiène. Ils ont fait leur apparition cette année sur l'esplanade des Invalides. M. L. Bourry, ingénieur des arts et manufactures, a exhibé le plan d'un four crématoire qui fonctionne à Zurich depuis dix mois. D'après la notice qui l'accompagne, la combustion s'opère par la flamme du gaz sur une sole en porcelaine. Elle dure de quarante-cinq minutes à une heure. L'installation coûte de 6,000 à 8,000 francs. M. Müller (d'Ivry-sur-Seine) expose des appareils analogues; enfin, M. Guichard a fait construire, sur l'esplanade, un grand crématoire de son invention. Je ne crois pas qu'il ait l'intention de le faire fonctionner sous les yeux du public.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette innovation, ou plutôt sur ce retour à une pratique de l'antiquité. La question hygiénique, surtout, serait intéressante à traiter; mais le sujet a trop d'importance pour être abordé en passant. J'y reviendrai peut-être plus tard.

La même nécessité de couper court à une revue, déjà très longue, me force à laisser de côté tout ce qui a trait à l'organisation des secours pour les blessés qui tombent sur les champs de bataille ou qui sont victimes d'accidens industriels. Parmi les grands services publics, il n'y en a pas qui ait fait plus de progrès, depuis nos désastres, et il y aurait un intérêt patriotique à les faire ressortir; mais ce serait une étude complètement distincte de celle à laquelle je viens de me livrer; elle m'écarterait du terrain de l'hygiène proprement dite, et le plus sage est d'y renoncer.

Cette revue terminée, l'impression générale qui s'en dégage est, en somme, favorable. L'exposition d'hygiène de 1889 est plus étendue, plus complète dans quelques parties, que celles qui l'ont précédée; mais elle leur est inférieure sous certains rapports. On lui reproche, par exemple, d'être absolument muette. On n'y trouve, en effet, personne pour donner des explications aux visiteurs et prendre de temps en temps la parole. A Londres, il n'en était pas ainsi. Presque tous les jours, des conférences ou des lectures sur

les sujets les plus controversés, ainsi que sur les points les plus pratiques de l'hygiène, y étaient faites par les savans les plus renommés de l'Angleterre et sous les auspices de l'administration. Il y a bien eu, au Trocadéro, quelques conférences relatives à la santé publique. J'en ai fait une moi-même, le 8 juin, sur les intoxications volontaires; mais cela n'avait aucun rapport avec l'exposition d'hygiène.

Un second reproche qu'on lui a fait, à juste titre, c'est qu'elle ne renferme que des objets sans mouvement et sans vie. A la caserne Lobau, tous les mécanismes fonctionnaient, ce qui permettait de les comparer entre eux. Cet inconvénient a paru assez sérieux au jury pour qu'il ait témoigné le désir de voir marcher les appareils, avant de se prononcer.

Quoi qu'il en soit, et malgré ces *desiderata*, l'exposition d'hygiène a réussi et remplit son but. Elle n'éblouit pas, comme les merveilles du Champ de Mars; mais elle donne à réfléchir et satisfait l'esprit. Lorsqu'on l'examine avec attention, ce qui frappe, c'est moins l'élégance et les dispositions ingénieuses des ustensiles qu'elle emploie, que l'importance des travaux qu'elle suscite et des résultats qu'elle obtient. L'impression qu'on en rapporte est celle d'un effort considérable, fait pour l'assainissement des villes, sous l'influence des doctrines nouvelles. Dans l'ordre des résultats, ce qui saisit surtout, ce sont les documens sans nombre qui montrent partout la mortalité reculant devant l'hygiène. La statistique établit ce fait avec l'autorité irréfutable des grands nombres, et il n'est pas inutile de rappeler, au moment de la célébration du centenaire, qu'en 1789 la durée moyenne de la vie humaine était, en France, de vingt-huit ans et neuf mois, tandis qu'elle dépasse quarante ans aujourd'hui. Laissons donc les esprits forts railler à leur aise les doctrines contagionistes et les principes d'hygiène qui en découlent. Les unes et les autres ont maintenant pris racine dans l'opinion publique; ils ont fait naître un culte qui, chaque jour, compte de nouveaux fidèles, celui de l'ordre et de la propreté.

Du reste, l'Exposition universelle tout entière donne aux personnes de bonne foi cette conviction réconfortante, qu'en fin de compte, comme je le disais dans ma précédente étude, la somme des maux que notre pauvre humanité est condamnée à supporter sur cette terre va toujours en diminuant.

JULES ROCHARD.

L'AFRIQUE ET L'OCÉANIE

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I.

La moins connue des cinq parties de notre globe, bien que la plus rapprochée de nous, l'Afrique, occupe à l'Exposition une place considérable. Elle la doit autant à l'intérêt qu'inspire à la France sa grande colonie méditerranéenne qu'à celui qui s'attache aux explorations dont l'Afrique centrale est l'objet, aux résultats qu'on en attend, et au rôle réservé à ce continent, longtemps tenu pour le moins favorisé de tous. Ce facteur nouveau semble, en effet, appelé à prendre, dans le mouvement économique et commercial, un rang que l'on était loin de lui assigner il y a un demi-siècle. On estimait alors qu'au-delà des côtes le continent noir ne renfermait que vastes déserts de sable semés de rares oasis, que lacs stagnans, qu'immenses espaces peu peuplés, refuges de tribus nomades, réfractaires à toute civilisation.

Compacte et massive, mal découpée et mal articulée, trois fois plus grande que l'Europe et baignée par cinq mers, l'Afrique ne possède, sur son immense périmètre, que quelques fleuves, distans les uns des autres. Barrés par des rapides, soumis, comme le Nil, à des crues annuelles, ou, comme le Zambèze, à des crues imprévues et soudaines, partout ailleurs d'un régime irrégulier, ils n'offraient aux explorateurs que des voies incertaines, à leurs embouchures qu'un point d'appui et de départ réputé malsain,

des ports rares et d'accès difficile, des côtes basses et inhospitalières.

Le monde ancien, dans ses tentatives de conquête et de colonisation africaine, s'était vu la route fermée à l'est par le désert de Libye, par son vaste bassin déprimé, sillonné de mouvantes dunes de sable; puis, à l'ouest, par le Sahara, barrière infranchissable, étant donnés les moyens d'action dont il disposait. On ne savait pas alors que, dans ce désert de plus de 6 millions de kilomètres carrés qui séparait le monde européen de l'Afrique véritable, du pays des noirs, de grandes villes, comme Agadès, avaient dû contenir autrefois des populations de 100,000 âmes; on ne soupçonnait pas que, sur ce sol désolé, les fleuves eussent autrefois serpenté au travers des hautes forêts et des épais pâturages, et qu'un assèchement graduel eût fait disparaître toute trace de végétation, convertissant en sable cette *terre jaune* ailleurs si appréciée pour sa fécondité. Moins encore soupçonnait-on, au-delà de cette région stérile, l'existence des forêts de l'Afrique centrale; puis, plus loin encore, la région des grands lacs, des riches plaines, que nous ont révélées Livingstone, Burton, Speke, Grant, de Brazza et Stanley, les plantureuses contrées de l'Ounyamouézi, qui, du Fleuve-Blanc au Zambèze, largement arrosées, sont habitées par un peuple nombreux, riche en troupeaux; non plus que l'existence de ces larges vallées, aux crêtes couronnées de palmiers, aux ruisseaux limpides, aux champs de maïs, de sorgho et de millet, pays abondant en bétail, en laitage et en miel, paradis des chasseurs où affluent les éléphans, les antilopes, les zèbres et les girafes gîtés dans les bois, à la fois jungles et futaies.

Quand la pesante main de Rome s'abattit sur ce continent, quand, pour la première fois, elle se heurta, en Sicile, à l'Afrique commerçante, à l'empire carthaginois, qu'elle devait anéantir après une rivalité de cent dix-huit années; puis, à Actium, à l'Afrique guerrière, aux flottes d'Antoine et de Cléopâtre, et qu'elle fit de l'Égypte une province romaine, le grenier de l'empire pendant six siècles, Rome ne put ni pousser plus avant sa conquête, ni, plus tard, la disputer à l'islamisme triomphant qui s'étendit sur la côte et onze siècles la garda, menaçant l'Europe. Le 5 juillet 1830, la France renversa la muraille barbaresque qui, à deux cents lieues de ses rivages, barrait le chemin à la civilisation européenne. D'Alger, nid de pirates et citadelle d'écumeurs de mer, elle fit la capitale de son empire africain, et, sur la Méditerranée affranchie, déploya son drapeau libérateur.

Dès 1652, le Hollandais van Riebeck, abordant l'Afrique à son extrémité méridionale, avait fondé la ville du Cap, que l'Angleterre s'appropriait en 1795 et gardait en 1815. Entamée à ses deux extré-

mités, puis à l'est par le Portugal, le jour approchait où l'Afrique s'ouvrirait à l'impatiente curiosité de l'Europe s'efforçant de soulever le voile qui dérobait à ses yeux l'intérieur de ce vaste continent. Livingstone le déchira; et, sur ses traces, de hardis explorateurs se lancèrent. Avec la mer pour base et point d'appui, ils sillonnent le continent noir en tous sens, rectifiant les idées fausses que l'on s'en faisait, nous révélant les conditions d'existence de près de deux cents millions d'êtres humains disséminés sur une superficie de 31,400,000 kilomètres carrés.

Ce qu'ils peuvent apporter pour leur quote-part à l'actif de l'humanité, ce qu'ils peuvent produire et récolter, on ne le sait encore que confusément; mais les récits des explorateurs ne laissent plus de doutes sur la richesse et la fertilité du sol de l'Afrique centrale, pas plus que n'en laisse, sur la richesse et la fertilité du littoral et d'une partie de l'intérieur, l'exposition de l'Algérie et de la Tunisie, de l'Égypte et du Maroc, de la colonie du Cap et du Transvaal. Il semble même que ce que l'on sait et ce que l'on voit soit peu de chose à côté de ce que l'on ignore, qu'on n'ait encore effleuré que les régions les plus ingrates, et que les promesses de l'avenir ne doivent l'emporter de beaucoup sur les réalités du présent.

II.

Et cependant elles ont grand air, ces réalités qui s'entassent dans le palais de l'Algérie. Construit par M. Ballu, qui s'est heureusement inspiré des études faites par lui pour le compte de la commission des monumens historiques, le palais ouvre, sur le quai d'Orsay et l'avenue centrale des Invalides, son porche à triples arcades et sa porte ornée de faïences qui rappelle le mihrab de la mosquée de la Pêcherie. Le vestibule donne accès à l'élégant minaret, reproduction de celui de Sidi-Abd-er-Rhaman, et aux loges en encorbellement, décorées de balustrades algériennes, d'où le regard plane sur un pittoresque fouillis de constructions basses, sur les villages et campemens exotiques, sur le palais des colonies et de la guerre, de la Tunisie, de l'Annam, du Tonkin, de la Cochinchine, sur la pagode d'Angkor, et se pose sur le dôme étincelant des Invalides, qui se profile à l'horizon.

Il est plein à déborder, ce palais où, dans trois vastes salles, nos trois provinces africaines : Oran, Alger et Constantine, exposent les produits multiples de leur sol et de leur industrie. Si, par la pensée, nous nous reportons aux expositions précédentes, même à celle de 1878, la plus rapprochée de nous, l'étape franchie, le progrès réalisé, frappent d'étonnement. Cet étonnement redouble en com-

parant le catalogue des objets exposés alors à celui d'aujourd'hui. A elle seule, l'exposition vinicole est une révélation de ce que peut donner, sur ce sol ensoleillé, une culture intelligente. C'est par millions de francs que l'exportation des vins d'Algérie s'accroît chaque année. En déclarant, en 1878, que ces vins pouvaient, comme qualité, entrer en ligne avec ceux que donnent nos climats tempérés, le jury de dégustation a accéléré l'impulsion donnée à l'industrie vinicole de l'Algérie par les ravages incessans du phylloxera en Europe. Il indiquait aux propriétaires algériens le moyen de relever le revenu de leurs terres, dont l'augmentation n'avait pas suivi celle du capital; il indiquait aux cultivateurs une source nouvelle de profits.

Ils en ont pris bonne note, et nous en voyons les résultats. De 338,220 hectolitres en 1878, la production s'est élevée à 2,761,178 hectolitres en 1888, et les qualités s'améliorent. Plus lent et plus difficile à obtenir, ce second résultat s'acquiert; l'expérience achève l'œuvre entreprise, et, aux inévitables tâtonnemens du début, substitue des méthodes scientifiques et sûres. Elles faisaient défaut au début. Les procédés usités dans nos régions n'étaient pas de mise ici, et les viticulteurs de nos départemens du midi, déroutés par la douceur de l'hiver, par l'action différente des vents du nord, humides en Algérie, secs en France, par la fermentation plus active des cuvées, voyaient souvent leurs produits altérés donner un démenti à leurs traditionnels erremens. La création d'instituts agronomiques où l'on enseignera, avec les meilleures méthodes à employer, les modes de culture les plus économiques, fera franchir une étape nouvelle à une industrie qui s'annonce si bien.

Principale richesse de l'Algérie, l'agriculture y dispose de trois zones distinctes : le Tell, les Hauts-Plateaux et le Sahara. Ce n'était pas sans raison que le géographe Scylax exaltait la fécondité merveilleuse du *Byzacium*, et que les Argiens donnaient à Cérès le surnom de *Libyque*. Le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le maïs, le sorgho, prospèrent encore aujourd'hui sur ce sol d'où Rome tirait ses céréales les plus estimées et ses meilleurs blés durs.

Devant ces échantillons de ramie que nous expose l'Algérie, on se demande quel est l'avenir de ce textile nouveau. Depuis des années que la question est à l'étude et que l'on nous montre des produits manufacturés qui ne laissent rien à désirer comme qualité, sinon comme prix, la question ne semble pas avoir franchi le pas décisif de la fabrication en grand. L'obstacle paraît être dans les procédés de décortication. Les résultats constatés l'année dernière par M. Imbs, professeur au Conservatoire des arts et métiers, quant aux procédés mécaniques et chimiques à employer

pour délivrer les fibres de leur gomme, permettent d'espérer une réussite prochaine. La science moderne a eu raison de bien autres difficultés, et la solution de ce problème doterait l'Algérie d'une culture nouvelle qui a merveilleusement réussi là où elle a été tentée et que l'on ne délaisse que faute d'écoulement.

L'alfa, cette herbe africaine qui ne prospère que dans les terrains légers et comparativement ingrats, formés de silices et recouverts de pierrailles calcaires, dans les régions les plus sèches des hauts plateaux, figure en belle place dans le palais de l'Algérie. Sur les 225,000 tonnes qu'exportent annuellement les pays producteurs : Oran en première ligne, puis l'Espagne, la Tunisie et le Maroc, la fabrication du papier consomme, à elle seule, 210,000; la corderie, la vannerie, la sparterie, se partagent le surplus. Par un fâcheux, mais trop fréquent effet des lois économiques faussées, la France utilise très peu l'alfa, par suite du prix élevé des transports; l'Angleterre, en revanche, absorbe la presque totalité de la production : 200,000 tonnes sur les 225,000 tonnes récoltées en 1885. L'alfa, qui revient aux fabricans français à 14 francs les 100 kilogrammes, ne revient qu'à 10 francs aux Anglais et aux Belges. Cet énorme écart dans les prix rend la concurrence très difficile. Il prive nos fabricans d'une source sérieuse de profits et ralentit la production algérienne, que l'on pourrait facilement porter à 400,000 tonnes par année. Il résulte, en effet, des documens officiels que, dans le seul département d'Alger, en territoire militaire, plus de 600,000 hectares, pouvant fournir plus de 120,000 tonnes d'alfa, sont encore inexploités.

Il résulte aussi des mêmes documens que, si l'alfa coûte en France plus cher qu'en Angleterre, les produits chimiques pour le convertir en pâte reviennent à 56 francs les 100 kilogrammes en France, à 35 en Angleterre. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, dans ces conditions doublement défavorables, peu d'usines en France fabriquent de la pâte d'alfa, et si cette industrie restreinte alimente surtout une fabrication de luxe et non, comme en Angleterre, une fabrication d'articles courans. Et cependant l'alfa donne un papier souple, soyeux, résistant, transparent et d'une grande pureté. A poids égal, il a une épaisseur supérieure à celle des autres papiers. Il reçoit bien l'impression; il convient admirablement aux éditions de luxe et aux belles gravures. La plupart des beaux journaux illustrés anglais sont imprimés sur papier d'alfa; on en fait également un excellent papier à lettre.

Auprès de ces résultats d'une culture toute moderne, de ces produits que l'antiquité n'a pas connus, les organisateurs de l'Exposition algérienne ont tenu à faire sa place au passé : dans le vestibule, une reproduction du sarcophage de Tipara; dans les

vitrines, des bustes romains. La Vénus de Cherchell, décapitée, mutilée, aux seins meurtris, mais belle encore d'une beauté que les outrages du temps n'ont pu détruire; Diane chasseresse, reproduction d'une statue d'onyx blanc et rose, réveillent le souvenir d'un art immortel. Celle d'un prêtre, debout devant l'autel, évoque le masque hiératique et les formes rigides des sculptures égyptiennes. Les débris des civilisations superposées surgissent de ce sol où la charrue du colon, la pelle des manœuvres, les fouilles des explorateurs, ramènent au jour des vestiges enfouis depuis des siècles.

Sur les murs, l'œil suit la configuration des côtes méditerranéennes, le tracé des voies de communication, routes et chemins de fer, le relief du sol, les diagrammes de la population, du commerce, de la température et du nombre d'hectares mis en culture. Cartes utiles, instructives, qui en apprennent plus en quelques minutes que le livre le mieux fait. Les notions exactes pénètrent par les yeux dans la mémoire, fixant et éclairant les souvenirs, précisant les distances entre les localités, images parlantes que la masse comprend et s'assimile sans effort. Et, à cet égard, on ne saurait trop louer les intelligens efforts faits pour vulgariser les connaissances géographiques. Presque partout, dans la plupart des pavillons étrangers, on s'est ingénié à rendre facile, à mettre à la portée de tous cette science que l'on nous reproche d'ignorer. Il n'y a pas vingt ans encore, les procédés routiniers de l'enseignement public la réduisaient à une nomenclature aride et sèche, surchargeant la mémoire et ne parlant pas plus à l'esprit qu'à l'imagination. L'heureuse initiative de quelques novateurs l'a renouvelée. En projetant, sur l'étude de la géographie, la vive lumière de l'histoire, ils ont montré combien la connaissance de l'une était indispensable à l'intelligence de l'autre, comment la civilisation s'infiltrait dans les terres par les fleuves, combien le relief du sol avait d'influence sur la marche de cette civilisation, par quelles routes naturelles, par quelles larges vallées les grandes migrations avaient invariablement passé, dans quelles plaines elles avaient débouché et s'étaient fatalement entre-choquées, pourquoi les siècles voyaient toujours se vider, sur les mêmes champs de bataille, les conflits des peuples.

Puis, dans un autre ordre d'idées, s'adressant à ceux que préoccupent surtout les intérêts commerciaux et industriels, ils ont fait toucher du doigt l'indispensable nécessité de se rendre compte de la facilité des moyens de transport, de la climatologie des régions lointaines, de leurs produits et de leurs procédés de culture, du prix de la main-d'œuvre et du prix de revient, du chiffre de la po-

pulation et de ses besoins, des grands courans commerciaux qui charrient sur leur parcours les productions du monde entier.

Dans le panorama de la compagnie transatlantique, dans ce pavillon géographique où le globe terrestre démesurément grossi attire chaque jour une foule curieuse, pas un visiteur qui n'emporte avec lui des idées plus justes, qui ne redresse, après un examen même superficiel, une erreur qu'il n'avoue pas et qu'il ne commettra plus. Du rapprochement qu'il fait entre les pays dont il a visité l'exposition, et de la position et de l'étendue que ce pays occupe sur la sphère gigantesque, se dégage une notion exacte, satisfaisante pour l'esprit, nette et claire pour la mémoire.

Sous ce rapport, le pavillon de l'Algérie a multiplié les renseignemens, et rien n'est plus curieux que de voir avec quelle attention le public les interroge, leur demandant l'explication de quelque point douteux, la situation exacte de quelque localité dont le nom prononcé n'éveillait qu'une idée vague et confuse. Encore quelques efforts, encore et toujours des cartes murales dans nos gares de chemins de fer, dans nos salles d'attente, là où la foule oisive et inoccupée cherche sur quoi fixer ses yeux et son attention, et cette foule curieuse, intelligente, à la mémoire tenace, saura ce qu'elle ignore et ce que nos détracteurs lui reprochent d'ignorer. La Société de géographie de France qui a tant fait dans ce domaine, qui compte tant d'hommes savans et pratiques, se doit à elle-même de redoubler d'efforts pour mener à bien cette œuvre patriotique.

Puis aussi, et encore, des guides de l'émigrant, courts, clairs et précis, indiquant les distances et les voies de communication, le coût de la vie matérielle, les conditions faites au colon, les prix courans des salaires; guides distribués largement, comme on les distribue dans les pavillons étrangers, dans celui du Brésil et de la République Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay. Ils sèment pour récolter; nous aurions dû faire comme eux. L'Algérie eût à coup sûr recruté bien des colons dans ces millions de visiteurs de toute classe qui, six mois durant, ont admiré l'Exposition de ses produits.

Non moins intéressans que les cartes murales, ces plans en relief d'oasis créées sur les confins du désert par la baguette magique de l'ingénieur, faisant jaillir la nappe d'eau qui fertilise ces sables. Autour d'eux les visiteurs s'arrêtent émerveillés. Sur le sol brûlé par le soleil, l'eau s'épanche, et ce sol calciné se couvre d'herbes et de moissons, de plantations d'arbres. La verdure naissante égaie et repose les yeux, attestant la victoire de l'homme sur une terre nue et désolée. Victoires pacifiques, conquêtes silencieuses qui étendent son domaine sans coûter une larme ni une goutte de sang.

L'imagination, devançant les résultats, fertilise ces déserts, peuple ces solitudes; les champs succèdent aux champs; le prodige que l'homme a réalisé ici, il le réalisera plus loin; le décevant mirage du désert qui fait luire aux yeux du voyageur altéré de frais ruisseaux, de rians ombrages, deviendra une réalité. N'y a-t-il pas quelque chose de fatidique dans ce rêve errant sur l'immense plaine de sable? Les images qu'il évoque avec une si merveilleuse précision ne sont-elles pas plus et mieux que des images: une révélation à l'homme de ce qui sera, de ce qu'il fera, de la création que Dieu lui réserve d'accomplir à son tour?

A ces pyramides de vins et à ces céréales entassées, aux dattes et aux soies, aux pâtes et aux laines, aux cuirs et aux tabacs que l'Algérie expose, des céréales, des laines et des cuirs s'ajouteront encore, enrichissant le colon qui les produit, grossissant l'actif de l'humanité qui les consomme. A sa prospérité grandissante, aux besoins de luxe que cette prospérité fait naître, il faut ces marbres de Guelma, ces colonnes d'onyx qui, au centre du pavillon, reposent sur un socle merveilleux, supportant une vasque plus merveilleuse encore, ces fourrures, ces étoffes brodées d'or, ces somptueuses tentures, ces bois d'eucalyptus, ces coupes et ces aiguières d'argent; mais pour fertiliser le désert, pour étendre les cultures, pour forer les puits, pour créer les routes, il faut encore et surtout des hommes. De récentes et affligeantes constatations statistiques, en confirmant les appréhensions trop fondées de ceux que préoccupaient de fâcheux indices, ont prouvé que ce que la France produisait le moins en ce moment était les hommes. Stationnaire, ou à peu près, au point de vue de la natalité, en présence de voisins et de rivaux dont la population s'accroît, la France, obéissant à un secret instinct, étend son domaine colonial au moment précis où elle est, à tous égards, le moins en mesure de le peupler et où force lui est de se concentrer et de se replier sur elle-même.

Entre ces deux courans de faits et d'idées, la contradiction est flagrante, et tous deux cependant résultent d'impérieuses nécessités. Sous peine de nous laisser devancer par nos rivaux et nos concurrens, force nous est de maintenir notre influence extérieure; force nous est de fortifier notre situation coloniale dans cette Océanie que l'Europe convoite, sentant approcher l'heure du partage; force nous est, plus encore, de conserver ce que nous avons payé de notre or et de notre sang, sous peine de déchoir et d'abandonner à d'autres le fruit de nos efforts.

Problème insoluble si l'on admet en principe que toute expansion coloniale exige un accroissement rapide de la population chez la mère patrie, qu'elle exige en outre de cette population l'instinct nomade, l'esprit d'aventure, puis aussi le désir de fortune rapide

l'emportant sur les goûts de confort restreint, mais assuré ; l'ambition, sans issue le plus souvent dans une société où chacun a sa place marquée et son horizon limité. De ces conditions, les unes ne se rencontrent pas en France, les autres n'y existent qu'à l'état d'exceptions. Pour les trouver réunies, il faut remonter en Europe, au XVIe et au XVIIe siècle, à la découverte de l'Amérique et des mines de Potosi, aux expéditions espagnoles et portugaises, hollandaises, anglaises et françaises, dont l'élan fut irrésistible. Plus près de nous, les quelques années qui suivirent la découverte de l'or en Californie et en Australie donnèrent à l'émigration une impulsion nouvelle, promptement épuisée.

Problème soluble cependant si l'on reconnaît que le nombre n'est ni l'unique ni le principal facteur de la suprématie d'une race. Dans notre Algérie, conquise depuis plus d'un demi-siècle, depuis quarante années pacifiée, nous ne comptons guère plus de 250,000 Français, et le nombre des indigènes y dépasse 3 millions. Si grande que soit la disproportion qu'indiquent ces chiffres, elle n'est pas pour alarmer. Une poignée d'hommes administre et gouverne les Indes néerlandaises ; une poignée de fonctionnaires, quelques milliers de marchands et de colons, 60,000 hommes de troupes suffisent à l'Angleterre pour maintenir l'ordre dans l'Inde peuplée de 260 millions d'Hindous. L'Inde, possession anglaise, est à vingt-cinq jours de Londres, Alger à quarante heures de Paris, à vingt-quatre de notre grand port commercial de Marseille, de Toulon, notre port militaire du midi.

De nos jours, la colonisation n'implique plus l'idée de substitution d'une race supérieure à une race inférieure, de la suppression brutale de la seconde au profit de la première, mais de suprématie intellectuelle et morale, militaire et navale, industrielle et commerciale de l'une sur l'autre. Ces facteurs équivalent au nombre, rétablissant, et au-delà, l'apparent équilibre rompu, à la condition toutefois de s'incarner et de s'identifier dans ceux qui, par leur origine, les personnifient. La qualité des administrateurs, détenteurs à quelque titre que ce soit de l'autorité déléguée par la métropole, est ici d'une importance capitale ; elle compense l'infériorité de leur nombre.

Rome le savait et tenait le monde dans sa dépendance. L'Angleterre le sait ; aussi choisit-elle, pour administrer ses colonies, les hommes d'état les plus capables, les juges les plus éclairés, les percepteurs les plus intègres. Le prestige est à ce prix et le prestige supplée à la force matérielle. Nous sommes appelés à en faire l'expérience dans la Cochinchine qui compte 1,700,000 autochtones, dans l'Annam qui en possède entre 2 et 5 millions, dans le Tonkin, peuplé de près de 9 millions. Ici la disproportion est bien autre, et

la distance énorme. A défaut de l'émigration active et continue, nous ne triompherons des difficultés que créent cette disproportion et cette distance qu'à la condition de relever, avec la situation qui leur est faite, le niveau intellectuel et moral des fonctionnaires de tout rang chargés d'administrer au loin nos colonies naissantes. Pour cela, choisir les plus capables, élever leurs pouvoirs à la hauteur de leurs responsabilités, modifier l'opinion erronée que les capacités doivent refluer au centre, et qu'aux extrémités les médiocrités suffisent. C'est à distance et au loin que les erreurs sont dangereuses, lentes et difficiles à réparer, et que la valeur morale de ceux qui dirigent et commandent doit se hausser au niveau des responsabilités à assumer, de l'importance des décisions à prendre.

Prolongement de la France au-delà de la Méditerranée, l'Algérie, nonobstant l'infériorité du chiffre des colons à celui des indigènes, s'assimile de plus en plus à la France. Si fière et si indépendante que soit une race, elle finit toujours par subir l'ascendant d'un vainqueur intelligent et tolérant qui lui donne, avec la sécurité, les moyens de vivre et de s'enrichir. Romaniser, comme le faisait Rome avec ses rois sujets, une contrée qu'elle convertissait plus tard en province, ouvrant largement aux nouveaux-venus la porte de la Cité, est enfin devenu, après bien des essais, le procédé adopté. Les traditions de Rome survivent sur ce sol où elle a laissé des traces profondes. En les reprenant, la première des races latines ne fait que renouer la chaîne brisée.

III.

Auprès du palais de l'Algérie, dont le sépare l'exposition de ses forêts de chênes-liège, la Tunisie dresse le sien, construit par M. Henri Saladin, et dont on ne saurait trop louer l'intéressante et savante disposition. Ici encore l'on a prodigué les cartes, les statistiques et les chiffres. Ils ont leur éloquence. Le jeune et brillant architecte s'est heureusement inspiré, lui aussi, de ses études en Tunisie, des documens sur l'art arabe recueillis dans le cours de deux missions confiées par le ministère de l'instruction publique. Il a demandé au Bardo, à la zaouia de Sidi-Ben-Arouz, au souk El-Bey, sa façade principale et ses principaux motifs d'ornementation ; à la mosquée d'Okba, à la porte de la Salla Réjour, sa façade de gauche surplombant une cour originale que borde le bazar voûté, ou Souk tunisien, et le pavillon du Djérid.

Ici aussi une large place est faite aux souvenirs du passé. Voici le temple de Suffetula, avec son enceinte à peine entamée par les siècles, sa vaste cour jonchée de débris d'où émergent des fûts de colonnes, sa façade éventrée gardant grand air. Bustes romains,

déformés, rongés par le temps, aux nez meurtris et aplatis, mais reconnaissables encore ; puis, près d'une sépulture romaine, ce tombeau punique, caveau sombre et voûté. Par l'étroite ouverture, dans la lueur crépusculaire, l'œil dilaté finit par apercevoir sur le sol la saillie d'un crâne, les côtes effritées, les ossemens des bras et des jambes du squelette tombant en poussière. Près de lui, intactes, telles qu'elles sortirent des mains du potier, les amphores et les vases en terre cuite semblent défier les âges qui ont eu raison de ce puissant d'un jour. La lampe funéraire oscille au-dessus de ses restes informes, éteinte depuis des siècles, prête à servir demain. Ils dorment là, côte à côte, vainqueurs et vaincus des grandes guerres puniques, Romains et Carthaginois ; adossé à leurs sarcophages, le temple de Thugga dresse ses élégantes colonnettes et ses chapiteaux encore debout qui rappellent les beaux restes du Forum.

Dans ces vases et ces amphores, dans ces coupes et ces aiguières modernes, nous retrouvons les formes déjà vues des amphores antiques et des urnes funéraires ; dans ces coffrets de cuivre, d'argent laminé, produits de l'industrie tunisienne, les proportions et les ornemens des coffrets des patriciennes romaines. L'empreinte indélébile et profonde de Rome persiste encore aujourd'hui sur ce sol conquis par elle. Elle disparaît dans ce salon tunisien où, vis-à-vis d'un trône drapé de riches étoffes, apparaît le portrait du bey. Ici, l'Europe domine ; un dos à dos capitonné fait un étrange contraste avec ces sièges incrustés de nacre, ces étoffes éclatantes, ces coussins brodés de fils d'or, ces tissus d'or et de soie formant portières. La pièce est éclairée de haut ; les divans, dans la pénombre, ressemblent à des lits larges et bas, et les couleurs adoucies se fondent dans un fantastique coloris. Au centre du palais, autour de l'atrium d'où jaillit une fraîche fontaine, un encadrement de colonnes de brèche reliées par d'élégans arceaux ; sur les murs intérieurs, des carreaux de faïence provenant du Bardo, tandis que la muraille extérieure profile ses lignes alternées de pierres noires et blanches.

Les huiles et les grains, les vins et les pâtes, les amandes et les cocons de soie s'étalent à l'intérieur des salles, et dans le pavillon du Djérid : lits et tables dorés et laqués, étoffes miroitantes, coupes, étagères de laque, aux tons rouges, jaunes, aveuglans, jettent aux yeux leurs notes aiguës, auxquelles répondent les notes plus aiguës encore des instrumens et des voix du concert tunisien.

Et, dans le frais jardin, au murmure de l'eau qui s'épanche dans sa vasque, devant le tapis de verdure qu'ombrage un frissonnant palmier, le visiteur repose ses yeux fatigués avant de pénétrer dans le souk tunisien, l'Afrique des *mercantis*.

Ils sont là, sous ces arcades basses où ils étalent leur déballage

d'Orient : tapis de Kairouan et soieries de Tunis, burnous du Djérid et couvertures de Djerba, bracelets d'ambre, d'or et d'argent, porte-cartes et porte-cigarettes, fumoirs d'ambre et colliers de sequins. Ils vous hèlent de leurs cris gutturaux que la foule imite et répète, les soulignant de sa gouailleuse intonation, de sa note et de son diapason. Vous les retrouvez à l'exposition du Maroc, dans cette rue du Caire, dès le premier jour et du premier coup populaire; attirant et retenant la foule par son bariolage éclatant; note lumineuse et claire ; par ses tentures vives et ses banderoles déployées : gamme chantante de couleurs. Là s'étalent colliers et bracelets, babouches écarlates et rutilantes chéchias, œufs d'autruche et nougats, dattes et tambourins, vestes et chibouques ; tout cela chante et rit au soleil, tout cela éblouit et miroite.

Par les fenêtres entr'ouvertes du café marocain des notes aiguës, perçantes, vibrent, mêlant un bruit de foire africaine à la gaîté contenue d'une foule en belle humeur; plus loin, l'orchestre égyptien accompagne en sourdine les danses des almées, et des chants monotones flottent dans l'air.

C'est une autre Afrique : l'Afrique mercantile, remuante, errante, vagabonde, l'Afrique des ports et des bazars, des matelots, des âniers et des touristes; l'Afrique qui confine à l'Orient; celle d'Alexandrie, de Suez et d'Aden. Dans cette rue du Caire, tout Paris a passé, souriant, égayé, allant des almées aux gitanas, puis aux danseuses javanaises, allant où l'appelait sa fantaisie soudaine de l'exotisme, son caprice du moment, en apparence inexplicable.

C'est que Paris, la ville mobile et changeante, est aussi celle qui a, plus qu'aucune autre, l'intuition des choses qui vont finir. D'instinct, sa curiosité s'y attache, plus intelligente et moins capricieuse qu'on ne le croit, captivée par ce qui va disparaître et ce qu'elle ne reverra plus. Ainsi en est-il de l'*exotisme*. Dans le cours de l'Exposition, on s'est étonné de l'engouement subit de la grande ville pour le côté exotique offert à ses yeux, de l'intérêt qu'elle manifestait pour des costumes et des coutumes, pour des dehors qui tranchaient avec son cadre habituel. On a insisté sur ce qu'avait de puéril et d'enfantin cette vogue imprévue; on ne s'est pas fait faute de commentaires sur le fond de badauderie inhérent au Parisien.

Il y avait de cela, mais il y avait aussi autre chose : l'instinct que l'exotisme s'en va, que dans dix ans d'ici il aura cessé d'être. L'Europe déteint sur l'Orient, et l'Orient s'habille à la mode européenne. Les Japonais ont commencé; la Chine et l'Afrique tiennent bon encore, mais l'universelle uniformité aura raison de leurs résistances. L'exotisme disparaît en Amérique, en Australie, en Océanie. Le jour est proche où, entre Londres et Canton, entre

Paris et Saïgon, entre Amsterdam et Manille, il n'y aura plus qu'une différence de climat et de race, un contraste interne, qu'extérieurement rien ne révèlera plus.

Ce contraste est saisissant quand, du souk tunisien, franchissant le seuil du pavillon de la République sud-africaine, on se trouve transporté à 1,700 lieues de distance, à l'autre extrémité du continent noir. Un monde nouveau s'y révèle aux yeux, étonnés de rencontrer, là, dans un cadre si différent, le sérieux, tenace et taciturne Boër, descendant des colons hollandais, refoulé par l'envahissante Angleterre, maîtresse du Cap.

Sentinelle avancée de l'Europe à l'extrémité de l'Afrique, la vieille cité hollandaise a subi le sort de la plupart des colonies situées sur un point stratégique ou commercial. Elle est tombée, il y a près de deux siècles et demi, aux mains des Anglais. Mais pour avoir changé de maîtres elle n'a guère changé d'aspect. Les Hollandais ne campaient pas ; là où ils s'établissaient, ils s'établissaient solidement. Les rafales du cap des Tourmentes, les furieux coups de vent du sud-ouest ont passé, sans les ébranler, sur leurs constructions massives, d'aspect seigneurial, dorées par les rayons d'un clair soleil alternant avec les lueurs blafardes d'un ciel tempétueux, adossées aux puissantes assises du *Table mountain*, derrière lesquelles les montagnes Bleues fuient à l'horizon. Dans ces rues étroites, Hottentots, Cafres, nègres, Malais se croisent et fourmillent. Puis des plaines onduleuses semées de buissons, d'agaves, d'arbrisseaux épineux. Au nord, le continent noir, contenu par l'élément hollandais, par les Boërs, race indépendante et redoutable, parce qu'elle s'accroît dans de grandes proportions. Les Boërs ont jusqu'à dix et douze enfans ; les Anglais sont loin de ce nombre. Les Boërs ne conspirent pas, ils attendent. Quand les Anglais voulurent leur imposer leur langue, ils refusèrent ; attaqués, ils résistèrent ; flegmatiques et tenaces, ils écrasèrent les Anglais à Lange-Neck, puis à Ingago et enfin à Majuba Hill. L'Angleterre fit la paix.

Le Boër avait gain de cause, mais il hait le voisinage britannique. Si fertile que soit le champ défriché, si commode que soit la maison bâtie de ses mains, il n'hésite pas à *trekt*, c'est-à-dire qu'il attelle ses bœufs à son monumental chariot, qu'il y entasse sa famille, ses meubles, ses provisions, semences et outils, et qu'il part silencieusement chercher ailleurs la solitude qu'il aime, l'indépendance qu'il préfère à tout. Moralement et numériquement, les Boërs sont les maîtres de cette extrémité de l'Afrique.

Ils ne pardonnent pas aux Anglais d'avoir affranchi les noirs, sans indemnité, et de leur vendre des armes ; mais, confians dans leur nombre croissant, dans leur énergie et dans l'avenir, ils patientent, sentant que cette partie du continent est à eux, ne de-

vançant ni ne redoutant l'heure de la lutte avec le nègre, fuyant le contact de l'Anglais. Hommes du XVIIe siècle, ils ont conservé les mœurs, la foi, les préjugés et les aversions de leurs ancêtres. L'*Orange Free State*, conquis, peuplé et gouverné par eux, est leur citadelle entre le territoire des Basoutos et la colonie du Cap.

Maîtres du Transvaal, mais épuisés et ruinés par la lutte soutenue, ils vivaient péniblement sur ce sol déboisé, mal irrigué, déroulant à perte de vue ses plaines arides et monotones; ils n'espéraient et n'attendaient rien que de leur indomptable persévérance. Ils n'attendirent pas longtemps; en 1885, ils découvraient de l'or à Lydenburg, puis à Witwatersand, et, soudainement, tout changeait de face.

Au seuil du pavillon de la République sud-africaine, crânement peints sur les piliers, deux cavaliers attirent les regards, cavaliers à la mâle carrure, à la solide ossature, pasteurs, chasseurs, mineurs et soldats, deux types de cette race vigoureuse, mélange d'émigrans hollandais et de huguenots français, endurcie et fortifiée par les rudes travaux des champs, la vie à ciel ouvert, les luttes incessantes avec la nature et les hommes. A l'intérieur, la principale industrie représentée est celle de l'extraction de l'or, de l'argent, de la houille, du cuivre et du fer; puis, à côté de ces richesses métalliques : les richesses agricoles qu'ont créées l'or et le travail, matières premières qui s'accroissent avec le chiffre de la population.

Sur une superficie de 200,000 kilomètres carrés, égale à celle de l'Angleterre et de l'Irlande : 12,000 fermes, 130,000 blancs et 300,000 noirs, désignés sous le nom de Cafres, mélange confus de tribus nombreuses, en majorité Basoutos, population vagabonde, louant ses services, mais ne se fixant pas, regagnant le nord aux premiers froids, revenant aux premières chaleurs. Pas de villes; des villages, comme Prétoria, le centre le plus important, qui compte à peine 5,000 âmes. De son origine et de sa vie première, cette population a gardé un amour farouche de l'indépendance et de l'isolement, des grands espaces et des fermes disséminées, de la vie de famille opposée à la vie sociale. Sur les terrains miniers la concentration, forcément, s'opère, et, loin de diminuer avec l'exploitation, la production s'accroît. De 1885 à 1889 elle s'est élevée à 16,608 kilogrammes représentant 43 millions de francs, et, dans la même période, les importations ont monté de 10 millions de francs en 1885, à 61 millions en 1888, et les exportations d'or de 1,700,000 francs à 22 millions 1/2. Par une singulière anomalie, la valeur des autres produits exportés n'est pas indiquée, même approximativement, dans les documens officiels, la douane n'en prenant pas note.

Trop peu nombreuse encore pour l'étendue du territoire qu'elle occupe, la population boër se borne le plus souvent à demander à ses fermes la quantité de céréales et de bétail suffisante aux besoins de la famille et des serviteurs, ainsi qu'aux achats d'articles qu'elle ne peut fabriquer elle-même. La dissémination des *settlements* et le manque de routes entravent l'écoulement des produits. Dans certaines localités il faut franchir, avec des charrettes, par des chemins à peine tracés, des espaces de 300 à 400 kilomètres avant d'atteindre un centre commercial. Les voies ferrées remédieront à cet état de choses et, partout où l'on peut irriguer, le sol produit en abondance le blé, dont on obtient deux récoltes par an, l'orge et l'avoine, le tabac, l'indigo, l'arachide de Marico, le café de Prétoria, le coton de Zoutpansberg.

Baromètre de la prospérité publique, le tableau des recettes et des dépenses de la jeune république indique, depuis 1886, des excédens de recettes, qui, de 1,800,000 francs au 1er janvier 1887, atteignent 7 millions au 1er janvier 1889; la dette publique, qui, il y a neuf mois, dépassait 9 millions de francs, ne s'élève plus aujourd'hui, par suite des remboursemens effectués, qu'à 5,358,000 fr.

La ténacité des Boërs a donc eu raison des circonstances adverses. Dépossédés par l'Angleterre, ils ont vu toutefois leur échapper, de l'autre côté du Vaal, ces riches mines de diamans dont l'exposition attire une foule curieuse dans le pavillon du Cap, au Champ de Mars. On y assiste aux successives opérations d'un gisement diamantifère, au lavage des terres, au triage des pierres, à la taille et au polissage. De 1870 à 1887, on a extrait de ces gisemens 7,000 kilogrammes de diamans représentant une valeur de plus de 1 milliard. L'année 1887 seule a donné un rendement de 100 millions de francs. Les pierres précieuses et l'or appellent, sur ces terres lointaines, une émigration chaque année croissante. Elle s'y fixe, y prend racine, et le Transvaal en absorbe la plus grande partie. Cet afflux d'émigrans, joint à l'accroissement rapide d'une race étonnamment prolifique, assure l'avenir de ce nouvel état, barrière européenne contre l'invasion noire, poste avancé et point d'appui des expéditions pour gagner, dans l'intérieur, les rives du Zambèze.

C'est au palais des Colonies françaises qu'il faut aller chercher l'exposition du Sénégal et de la Guinée. L'ouverture du canal de Suez, en détournant vers la Mer-Rouge les navires qui passaient au large de leurs côtes et souvent y faisaient escale, a rejeté dans l'isolement ces ports, portes entr'ouvertes sur le Soudan. Repliées sur elles-mêmes, ces colonies n'en entretiennent pas moins avec le reste du monde un commerce d'une certaine importance et qui, pour les arachides seules, employées à Marseille pour la fabrica-

tion des huiles et des matières grasses, se chiffre par un total de 40 millions de francs. L'or est abondant dans le Haut-Sénégal, ainsi que dans les établissemens du golfe de Guinée; un jour ou l'autre il deviendra l'objet d'une exploitation régulière; en ce moment ce n'est encore qu'une promesse d'avenir. Les colonies exposent surtout, avec leurs produits agricoles, les peaux, les fourrures, les plumes d'autruche et l'ivoire; puis les types des races indigènes qui peuplent ces régions, de ces Maures, descendans des Berbères, à la haute taille, aux cheveux lisses et longs, aux traits réguliers, nomades, vivant sous la tente et promenant dans les grands espaces herbeux leurs nombreux troupeaux, échangeant contre le mil qui fait, avec le lait, la base de leur nourritures, leurs bœufs, leurs moutons et leurs chevaux, puis les gommes, les pelleteries et les plumes que le Sénégal nous montre dans ses vitrines. Classée avec une scientifique précision, l'ethnographie de ces races est l'une des parties les plus intéressantes de l'exposition de nos colonies dans l'Afrique occidentale. Il y a là les élémens d'un musée africain qui ne tarderait pas à s'enrichir de types curieux et peu connus.

Le Gabon et le Congo exposent le bois rouge et l'ébène, le caoutchouc et l'ivoire, l'huile de palme, richesse principale de leur sol. Arrosées par de nombreux cours d'eau, inondées pendant des mois par les pluies torrentielles de l'équateur, sous une température très élevée, ces régions sont envahies par une végétation exubérante dont certaines contrées de l'Amérique centrale peuvent seules donner une idée. La faune y est à la hauteur de la flore, et la vie animale intense; les grands pachydermes abondent. M. Stanley évalue à 200,000 le nombre des éléphans du Congo. En estimant à 25 kilogrammes le poids des défenses de chacun d'eux, cette masse d'ivoire, rendue en Europe, représenterait 125 millions. Mais cette source de richesse que l'exploitation épuiserait promptement est bien inférieure à celle que peut fournir le palmier à huile. On le rencontre partout, dans les bassins de l'Ogooué, du Niari, du Congo. « Pas un bouquet d'arbres, dit Stanley, où l'on n'aperçoive la tige élancée de cet arbre, si précieux au point de vue économique. Dans certaines régions, entre le Loumani inférieur et le Congo, par exemple, on en trouve des forêts entières. »

Après le palmier, le produit forestier le plus important est la gomme du *Landolphia Florida*, ou plante à caoutchouc, dont divers échantillons figurent à l'exposition du Congo, ainsi que des gommes utilisées pour la fabrication des vernis. Toute cette région recèle des produits abondans, mais pour les exploiter et les amener à la côte, les voies de communication font encore défaut; les fleuves ne sont navigables que sur une faible partie de leur cours; la con-

struction de routes de pénétration reviendrait fort cher. Tout au plus pourrait-on, dans la vallée du Niari, et à partir du point où le fleuve cesse d'être navigable, établir une voie ferrée remontant à Brazzaville.

On suggère d'autres tracés, mais c'est ce dernier que préconisent les hommes compétens et que recommande Stanley. Suivant lui, un chemin de fer, tel qu'il le faudrait pour desservir cette région, coûterait 62,500 francs par kilomètre, soit 5,250,000 francs, plus le coût de quatre steamers à 125,000 francs chacun. Cette voie de communication permettrait d'amener dans la circulation 60,000 tonnes d'arachides et d'huile de palme valant approximativement 26 millions de francs. On pourrait en outre y ajouter facilement 7 millions 1/2 d'ivoire et de caoutchouc ; les forêts de Borindi et du N'gama que traverserait la voie ferrée fourniraient le combustible. Si l'on poussait jusqu'à Stanley-Pool, ce tracé de 376 kilomètres exigerait une dépense de 20 millions, et on estime à 8 millions le revenu brut que donnerait le transport des produits d'une surface de 600,000 kilomètres carrés rendus exploitables.

Des faits notés au cours de cette rapide visite aux divers pavillons de l'Afrique, aussi bien que des chiffres puisés aux sources officielles et des observations que suggère une étude attentive des ressources connues du continent noir, une conclusion se dégage, déjà mise en vive lumière par M. Marcel Dubois dans son remarquable volume consacré à la géographie économique de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie (1), c'est « que l'Afrique n'est plus, à vrai dire, qu'une colonie européenne, et que tout ce qui n'est pas encore officiellement placé sous un protectorat quelconque fait partie du moins de la sphère d'influence de telle ou telle puissance. » L'Exposition de 1889 donne à cette assertion une pleine et entière confirmation ; elle la fait passer du domaine des faits politiques dans le domaine économique et pratique. Les Anglais, à l'est et au sud, en Égypte et au Cap ; la France, au nord et à l'ouest, en Algérie, en Tunisie, au Sénégal, au Gabon, projettent leur ombre sur les régions avoisinantes ; celle de l'Espagne s'étend sur le Maroc, comme celle de l'Italie, campée à Massouah, sur l'Abyssinie et sur la Tripolitaine, qu'elles convoitent. L'Allemagne ambitionne la région intérieure des grands Lacs qui fait face à Zanzibar ; elle occupe la côte septentrionale du Somal et Cameroun ; la Belgique administre l'état intérieur du Congo.

Le jour est proche où ce vaste continent, que l'Europe dépèce et se partage avant même de le connaître en entier, envahi, colo-

(1) Un vol. in-8° ; G. Masson.

nisé par elle, apportera, lui aussi, sa quote-part à l'actif de l'humanité. A l'heure actuelle, on ne saurait évaluer à moins de 2 milliards le mouvement de son commerce annuel avec l'Europe. A en juger par les produits qu'il expose, par ce que l'on peut entrevoir de ses richesses intérieures, par ce qu'en disent et ce qu'en montrent les explorateurs, il semble vraisemblable que, dans un demi-siècle d'ici, l'Afrique sera, à l'Europe d'alors, ce qu'est, à l'Europe d'aujourd'hui, l'Amérique actuelle.

IV.

La même instinctive prévoyance qui pousse les grands États européens à prendre, dès maintenant, position, et, devançant les événemens, à procéder à un hypothétique partage de l'Afrique, que bien des circonstances imprévues peuvent encore modifier, les attire à l'autre extrémité du monde, dans l'Océan-Pacifique. Là, ce n'est plus un continent à se répartir qui éveille leurs convoitises; ce continent est pris, l'Angleterre le détient; s'il lui échappe, ce sera pour affirmer son indépendance, pour revendiquer son incontestable prépondérance dans l'Océanie du sud, pour y devenir lui-même un vaste et puissant empire. Mais, en dehors de l'Australie, que d'îles verdoyantes et fertiles, que d'archipels aux richesses entrevues! 40 millions d'habitans sur une superficie encore peu connue, mais qui, pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande seules, atteint 9 millions de kilomètres carrés, peuplent ces îles dont l'Exposition de 1889 nous révèle les productions multiples et que convoitent l'Angleterre et la France, les États-Unis et l'Allemagne.

Elles y ont pris pied et, solidement assises, attendent l'heure; moins soucieuses de s'emparer de ces terres nouvelles que d'empêcher leurs rivales de les occuper : phase d'attente et de transition qui ne saurait longtemps durer, qu'une mainmise par l'une d'elles convertira promptement en annexions, en partages à l'amiable ou en luttes ouvertes. Déjà, en tous sens, s'exercent les influences avouées ou occultes, préliminaires obligés; les escales navales se multiplient, chacune tenant à familiariser les indigènes avec la vue de son pavillon, à les impressionner par le déploiement de ses forces, à les amener par ses missionnaires et ses trafiquans, par la persuasion morale ou l'appât du gain, à se déclarer ses cliens, en attendant de devenir ses protégés ou ses sujets. Chacune d'elles a sa pierre d'attente sur laquelle elle rêve d'édifier sa grandeur coloniale.

L'Angleterre occupe l'Australie et la Nouvelle-Zélande, les Fidjis et la Nouvelle-Guinée. La France a Tahiti, les Marquises et la Nou-

velle-Calédonie; les États-Unis, lentement, envahissent l'archipel des Sandwich, cette clef de l'Océanie septentrionale. Par le traité de réciprocité, ils l'enrichissent, et commercialement y règnent. Le roi du sucre, Sprekels, le grand millionnaire californien, y est l'arbitre financier. L'afflux croissant des visiteurs de San-Francisco tend à faire de Honolulu, capitale de l'archipel, la Nice océanienne des états du Pacifique. Tard venus, mais impatiens de regagner le temps perdu, âpres au butin et persévérans dans leurs efforts, les Allemands s'étendent, drainant à leur profit un trafic croissant, inquiétans pour les Anglais qu'ils dépossèdent de leurs principaux marchés, inquiétans aussi pour les Américains, inondant l'Océanie de produits à vil prix, accaparant à Tahiti, comme aux Sandwich, aux Carolines comme à Samoa, le commerce de détail et de demi-gros, maîtres, sinon en droit, du moins de fait, des Marshall et des Tonga, d'Apia, où les Goddefroy, rois des mers du Sud, ont leur principal entrepôt. A la Nouvelle-Guinée, leur drapeau flotte près de celui de l'Angleterre; il couvre aussi l'archipel Bismarck et les îles Salomon.

Incomplète, comme elle l'est forcément encore, l'exposition des terres de l'Océan-Pacifique n'est pas une des moindres curiosités qui sollicitent le visiteur. Il y a là plus que des promesses : de substantielles réalités, et dans ce défilé de pays lointains, l'Australie n'occupe pas seulement le premier rang; elle dépasse en importance bien des États civilisés, en superficie les plus grands, en richesses elle égale les plus riches et les plus prospères. Son mouvement commercial annuel la classe déjà au sixième rang, entre l'Autriche-Hongrie et la Belgique. Elle figure au premier rang dans la statistique des télégrammes, au second dans celle des communications postales échangées, au huitième pour le développement des voies ferrées. Melbourne est plus peuplée que Marseille, que Madrid et qu'Amsterdam; Sydney que Rome, Lisbonne et Édimbourg, et cependant la population actuelle de cet énorme continent est encore inférieure à celle de la Suisse, à peine supérieure à celle du Chili.

Quand, dans les travées qui relient l'Esplanade des Invalides au Champ de Mars, on franchit le seuil de l'exposition australienne, la première impression est une impression de grandeur et d'étendue. Sur les hautes toiles murales revivent dans leur solitaire magnificence les forêts de l'Australie, les troncs lisses et superbes, portant fièrement leurs hautes ramures, forêts grandioses sillonnées de rivières ensoleillées; l'illusion redouble au murmure de l'eau qui court entre les rocailles semées de fougères arborescentes dont les feuilles vous frôlent au passage. On s'arrête; on contemple ces sites merveilleux, explorés par l'homme, reproduits

par son pinceau, mais encore inhabités. On entrevoit le jour où, sur ces coteaux, la vigne remplacera la faune envahissante, où le gigantesque projet conçu par MM. G. et W.-B. Chaffey, projet appuyé par les hommes d'etat et les capitalistes de la colonie et de la mère-patrie, ouvrira à l'Australie, par l'irrigation et des *settlements* de Mildura et du Renmark, 500,000 acres de terres merveilleusement appropriées à la culture des céréales, de l'olivier et des arbres fruitiers. Ces hardis colonisateurs n'en sont pas à leurs débuts. En 1882, leur intelligente initiative créait en Californie un district actuellement occupé par 2,500 agriculteurs, une ville qui se peuple rapidement. Forts de leur expérience, disposant d'énormes capitaux, l'œuvre qu'ils entreprennent est appelée à donner à l'immigration australienne une impulsion nouvelle.

Un des traits saillans de notre fin de siècle, un de ceux que l'Exposition de 1889 met le plus en relief, est l'ardeur avec laquelle les États nouveaux s'efforcent d'attirer à eux le surplus de la population de l'Europe. Aux anciennes notions qui faisaient de l'émigrant sans ressources un hôte incommode pour une communauté naissante, un indigent à charge à tous ou un concurrent qui, réduisant le prix de la main-d'œuvre, portait préjudice au colon artisan, ont succédé des idées plus justes et plus saines. On s'est aperçu que l'homme, arrivé à son plein développement, représentait un capital actif; on a chiffré ce capital et on l'a évalué, au plus bas, à 7,500 francs; on en a conclu que tout émigrant sain, débarquant sur une terre nouvelle, y apportait avec lui, ne possédât-il rien, un capital immédiatement utilisable, et que son intelligence pouvait décupler et centupler. L'apparente non-valeur devenait une valeur réelle. En attirant en Australie 50,000 nouveaux colons, MM. Chaffey doteront la colonie d'une plus-value de 375 millions. Les bras et la terre ne suffisent pas, il est vrai; mais ils ont le troisième facteur : des millions pour première mise de fonds, et, ici, les capitaux abondent.

On n'en saurait douter après avoir jeté un coup d'œil sur cette énorme et massive colonne représentant la moitié seulement de l'argent extrait des mines de Broken-Hill, de mai 1886 à mai 1889, soit 303,585 kilogrammes. On n'a pu tout mettre, ni l'élever plus haut; elle eût dépassé le faîte. A côté, la Tasmanie dresse sa pyramide d'or; au Champ de Mars, c'est par une arche d'or représentant cinq milliards et demi de francs que le visiteur surpris pénètre dans la section australienne où le fauve reflet de l'or brille dans les vitrines, sous la forme de monstrueuses pépites : ici, le *Precious*, estimé 171,000 francs, là, le *Welcome stranger*, le bienvenu, d'une valeur de 250,000, fortunes subites dues à un heureux coup de pioche, et que l'on tiendrait pour de fabuleuses légendes si on ne

les voyait de ses yeux, pépites monstrueuses, blocs d'or pur roulés par les torrens, enfouis dans les sables ou dans le lit des ravins, détachés de quelque riche filon ignoré. Puis l'épaisse et massive voûte d'étain de la Tasmanie, les galènes du mont Tachan, les minerais de plomb et de fer, de cuivre et d'antimoine, de manganèse et de platine, de bismuth et de cobalt, attestent l'inépuisable richesse de ce sol à peine effleuré.

Plus et mieux encore que les métaux et les minerais, les blés et les farines, les cuirs et les laines affirment la fertilité de ces terres vierges. Si l'on tient compte que la colonie de Victoria figure seule à notre exposition, que la superficie totale de cette région de l'or et du soleil n'est que la trente-quatrième partie de celle du continent australien, on peut juger par elle du rendement que ce continent est appelé à donner dans un avenir prochain. Cinquante-trois années seulement se sont écoulées depuis le jour où le premier colon planta sa tente sur ce sol occupé aujourd'hui par un million d'Européens, sillonné par 3,800 kilomètres de chemins de fer et couvert de villes naissantes. Le commerce d'importation de la province de Victoria dépasse 500 millions à l'année, l'exportation 412 millions. Ses manufactures produisent pour 310 millions de produits fabriqués; ses revenus publics s'élèvent à 175 millions.

Sur ce continent, découvert en 1542 par un Français, pilote provençal, Guillaume le Testu, entrevu ensuite par les Portugais, les Espagnols et les Hollandais, retrouvé par Cook en 1770, tout apparaît démesuré, excessif : la faune et la flore, la fertilité du sol et sa superficie, la sécheresse et aussi les nombreux cours d'eau, les réalités et les rêves, les ambitions et les visions. Ici, comme dans la plupart des pays neufs appelés à un grand avenir, confusément consciens de leurs hautes destinées, s'agite une force inconnue. Il semble que, dans ces cadres plus vastes, l'homme se sente plus grand, que ses pensées et ses aspirations se haussent au niveau des circonstances et des possibilités entrevues. Ce qui, dans un milieu autre, dans un cercle restreint comme celui de nos sociétés modernes, semblerait imprudence et folie, devient une prévoyante audace; ce qui passerait pour un défi jeté à la fortune n'est qu'une amorce tendue au succès. La foi dans l'avenir transporte les montagnes et les nivelle, écarte les obstacles, et surmonte les difficultés.

Qui reconnaîtrait dans ces dessins de la *ville de toile, canvas' town*, d'il y a trente ans, la Melbourne d'aujourd'hui? dans les fondrières de boue où s'engloutissaient chariots et attelages, Collins Street, l'artère principale et la voie luxueuse de la grande métropole, parcourue, à l'heure du *Block*, par de brillans équipages, par une foule élégante que les colons d'alors, hommes dans la maturité de l'âge,

montrent avec un éclair d'orgueil aux nouveaux débarqués, étonnés d'un changement si rapide.

Ils sont fiers de leur œuvre, et à juste titre; fiers aussi du succès de leur remarquable exposition pour laquelle on n'a pu leur allouer qu'à peu près la moitié de l'espace qu'ils demandaient, 16,000 pieds carrés sur 40,000. Qu'eût-il fallu si l'Australie entière eût exposé? Forcée, faute d'emplacement, de réduire le chiffre de ses envois, de faire sa place à la Nouvelle-Zélande, Victoria a dû se borner à ne nous montrer qu'une partie de ses richesses et a dû exclure certains produits de ses manufactures.

Telle qu'elle nous apparaît avec ses vins et ses laines, son or et ses cuirs, son argent et ses blés, ses minerais et ses conserves alimentaires, sa faune gigantesque dont les échantillons se comptent par centaines, on comprend la foi ardente des intrépides pionniers auxquels ces résultats sont dus et dont M. Julien Thomas s'est fait, dans sa brochure de *Victoria en 1889*, l'interprète éloquent et convaincu : « Quand on voit, écrit-il, les progrès réalisés dans cette colonie qui ne compte que cinquante ans d'existence, on se demande, ébloui, fasciné, où s'arrêteront ces merveilles de civilisation et de bien-être. Nos pères ont beaucoup fait; à nous d'achever ce qu'il reste à faire dans ce beau pays d'or et de soleil. Les tours de nos édifices, les clochers de nos cathédrales, nous redisent l'histoire du passé, les labeurs de nos devanciers, et nous prédisent ce que la terre fertile et généreuse nous réserve dans l'avenir. L'avenir! Il est là, devant nous, plein de promesses. Il nous laisse entrevoir qu'un jour existera une région bénie où le paupérisme sera inconnu. Dans les siècles futurs, des millions d'êtres humains béniront la mémoire du capitaine Cook, qui a découvert cette terre de la Croix-du-Sud et l'a léguée à leurs ancêtres. Debout, Australiens, et en avant! »

Rêve ou vision, qu'importe? Dans sa marche laborieuse vers l'avenir inconnu l'espérance précède; l'humanité suit.

Dans les travées de l'Exposition anglaise, au Champ de Mars, la Nouvelle-Zélande étale, à côté des produits australiens, ses minerais et ses marbres, ses soufres et ses gommes. Archipel montagneux, dont la cime principale s'élève à 12,349 pieds au-dessus de la mer, aux pentes verdoyantes et boisées, aux larges plateaux couverts d'une herbe épaisse, arrosés par de nombreux cours d'eau, la Nouvelle-Zélande possède une population de plus de 600,000 habitans et plus de 3 millions d'hectares en rapport. Quinze millions d'hectares cultivables attendent encore les bras de l'émigrant. Pays de culture, d'élevage et de mines, elle produit en abondance la laine, les céréales, la viande et l'or. Ses forêts donnent des bois de construction et d'ébénisterie, la gomme kauri. La part faite aux viandes

conservées par le froid indique les progrès rapides de cette industrie. De 72,000 quintaux en 1883, l'exportation, en Angleterre, de la viande congelée s'est élevée, en 1888, à 400,000, et tend à s'accroître dans des proportions rapides. La Nouvelle-Zélande est, avec l'Australie et la République Argentine, l'un des grands centres d'exportation de la viande conservée par le froid; et si l'on tient compte que ces trois états possèdent, à eux seuls, 170 millions de moutons et plus de 27 millions de têtes de gros bétail, que ces chiffres augmentent chaque année, malgré l'exportation grandissante, on entrevoit les réserves importantes qu'ils détiennent pour l'avenir.

Les organisateurs de l'exposition de la Nouvelle-Zélande ont, ainsi que ceux de l'Australie, multiplié les cartes géographiques, les scènes de la vie des mines et des champs, les diagrammes qui frappent les yeux et permettent de mesurer d'un coup d'œil la marche ascendante de la population, de la production, de l'élevage, de la mise en culture des terres. Devant ces lignes coloriées, s'élevant par bonds annuels, montant avec une incroyable rapidité, sans temps d'arrêt, sans retour en arrière, élargissant toujours l'espace qui les sépare, on demeure confondu. Cette échelle aux degrés abrupts donne mieux qu'aucun chiffre la sensation de vertigineuse prospérité, d'invraisemblables progrès réalisés en peu d'années. Lente et graduée aux débuts de la colonisation, elle pousse chaque année plus haut ses lignes parallèles dont la comparaison s'impose. En moins de trente années, cet archipel a produit 1,100 millions d'or, 5 millions de tonnes de charbon; en 1888, il exporte pour 15 millions de viande, pour 30 millions de produits agricoles; de 1853 à 1889, la Nouvelle-Zélande a contribué, déduction faite des produits consommés sur place, pour 3 milliards 1/2 à l'actif de l'humanité.

Ni Taïti, ni la Nouvelle-Calédonie ne nous montrent rien d'égal. Au palais des colonies, leurs produits tropicaux méthodiquement classés n'accusent guère que l'essor d'une industrie nouvelle, celle du nickel, dont la Nouvelle-Calédonie expose de nombreux échantillons : minerais, métal pur et articles fabriqués; mais la note caractéristique de leur exposition est autre. Pour la première fois, dans cette revue des états nouveaux d'Amérique et d'Océanie, sur ces terres récemment ouvertes aux colons européens, il nous est donné de voir et de constater la large part faite à la race indigène, l'autochtone non plus dépossédé par le blanc, traqué et pourchassé, réduit à traîner une existence misérable, à chercher un abri précaire dans ses forêts. Ici, nous le voyons protégé dans l'exercice de ses droits, dans ses héréditaires possessions; il vit libre, sur son sol natal, et la main qui s'étend sur lui n'est ni lourde ni cruelle. Si les progrès sont plus lents et la production moins active, inutilement

entravés souvent par une bureaucratie méticuleuse et compliquée, en revanche, la civilisation, dans sa marche, n'opprime ni n'écrase aucun de ceux dont les lois supérieures de l'humanité lui font un devoir de protéger la faiblesse, d'élever le niveau intellectuel et moral.

Dans l'Amérique du Nord, comme en Australie, où domine la race anglo-saxonne, dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique méridionale où domine l'élément espagnol, la race indigène, quantité négligeable et négligée, ne compte plus guère que de rares survivans, parqués dans les *réserves*, ou ne représente qu'une population servile, embarras et remords de ceux qui, occupant sa place, attendent du temps l'achèvement de leur œuvre et la disparition, trop lente à leur gré, de ces tribus éparses. Ici, rien de pareil. Si le génie profondément humain de la France ne peut aller à l'encontre de l'inexorable loi qui, partout où se produit le heurt de deux races, condamne l'inférieure à céder la place à celle qui lui est supérieure, il s'efforce du moins de l'élever à lui, de retarder, et, qui sait, peut-être d'éviter l'heure fatale. Si cette traditionnelle politique enraie, dans une certaine mesure, le développement matériel de ses colonies océaniennes, elle lui gagne les sympathies des indigènes, elle élargit le cercle de son influence morale. Réduits bientôt à l'alternative de choisir un maître ou de le subir, d'instinct ils se tournent vers elle, ne doutant pas de trouver, sous son protectorat, des garanties qu'aucune autre puissance ne saurait leur offrir.

Partout où la France a passé, nous retrouvons les traces indélébiles d'une sympathie profonde. Au Canada, perdu depuis un siècle; dans la Louisiane, cédée aux États-Unis; dans l'Inde; en Afrique comme en Océanie, elle apparaît aux races indigènes respectueuse de leurs droits, humaine et patiente, incarnant en elle les idées de justice et de tolérance, de pitié pour les faibles et les vaincus. D'eux-mêmes ils viennent à elle, se groupent autour d'elle, assurés qu'elle plaidera leur cause et que partout où s'élèvera sa voix, dans les congrès diplomatiques, à la tribune ou dans la presse, ils auront un avocat convaincu et chaleureux, et le cas échéant, un protecteur.

Unique représentant, aussi bien dans l'Océanie qu'à l'Exposition universelle, de la race autochtone qui peuple les archipels océaniens, le royaume havaïen, répondant à l'appel de la France, est venu, lui aussi, exposer dans son pavillon, près du palais des Indes, les produits de son industrie croissante et les vestiges de son passé d'hier. N'est-ce pas la France qui, il y a un demi-siècle, consacrait, avec l'Angleterre, l'indépendance de ce petit État, protégeait la plante naissante, lui permettait de grandir et de fructifier? Si, au-

jourd'hui, ce royaume, d'étendue restreinte, mais riche et prospère, incarne en lui une race disséminée dans ce vaste Océan-Pacifique, dans cette voie lactée d'îles sans nombre, il le doit en partie à cette politique respectueuse des droits des petits, sympathique et sage.

En moins d'un siècle, l'archipel havaïen a passé de la plus profonde barbarie à un degré de civilisation remarquable. Roi constitutionnel, David Kalakaua gouverne son royaume avec un ministère responsable devant une chambre des nobles et une chambre élue par le suffrage universel. Le pays est fertile, les finances bien administrées, la sécurité absolue. On n'y trouverait pas un homme ou une femme ne sachant lire, écrire et compter.

Contraste saisissant entre ce qui fut et ce qui est, entre ces idoles et ces fétiches et ces photographies de temples chrétiens; entre ces huttes de feuillages et ces luxueuses demeures de riches planteurs ou d'opulens banquiers; entre ces primitifs canots à balancier et ces bâtimens à vapeur qui relient Honolulu, capitale de l'archipel, à San-Francisco, à l'Australie, au Japon; entre ce village de pêcheurs, occupé il y a un demi-siècle par des sauvages nus et bronzés, et cette ville de 20,000 habitans, aux rues éclairées par l'électricité, sillonnée par des tramways et des fils téléphoniques, déployant, sous l'épaisse verdure des tropiques et un incomparable climat, sa flore merveilleuse, ses jardins et ses parcs, ses hôtels et ses monumens. Ici encore nous retrouvons le sucre, principale richesse de l'archipel, le café, le riz. Ici encore et surtout, nous constatons l'impulsion donnée à l'instruction publique, impulsion trop rapide peut-être et qui, développant plus d'ambitions que le pays n'en saurait satisfaire, a failli, il y a quelques mois, mettre en péril la stabilité du gouvernement. De cette épreuve aussi le pays est sorti à son honneur; et le bon sens public a fait justice des folles visées de jeunes novateurs élevés aux frais de l'état, en Europe, et désireux de conquérir le pouvoir par un hardi coup de main.

Là n'est pas le danger : il est dans ce développement rapide qui a fait de l'archipel havaïen l'un des plus prospères de l'Océanie, dans sa situation géographique qui en fait la clé de l'Océan-Pacifique du Nord, le point de relâche et de rencontre des nombreux paquebots qui, de San-Francisco, en Australie, au Japon, en Chine, s'y croisent et s'y ravitaillent. L'ombre de la grande république américaine s'étend sur ce petit état, qui, commercialement, vit de sa vie, lié à elle par des traités de réciprocité qui l'enrichissent, et dont la dénonciation peut porter un coup terrible à son industrie. L'annexion assurerait sa fortune, mais détruirait son indépendance. Absorbé par les États Unis, il verrait promptement

disparaître sa population indigène, qui déjà, lentement, décroît et fond comme la cire au contact d'un feu trop ardent.

Et cependant, pour qui le connaît, ce peuple a mérité de vivre; docile à l'impulsion européenne, il a répudié ses dieux, ses traditions superstitieuses, ses instincts belliqueux, sa barbare féodalité, son autocratie tyrannique. Il a adopté les idées, les coutumes, la religion, les mœurs et les lois, non de ses vainqueurs, mais de ses initiateurs et de ses aînés. Reconnaissant et sympathique, il est venu, lui aussi, prendre part à la fête pacifique à laquelle la France conviait l'univers et revendiquer sa place à l'ombre de notre drapeau. Sur le sien est inscrit la noble devise de Kaméhaméha Ier : « *Ka mau o ka aina i ka pono :* la justice est la clé de voûte d'un état. » Ce devrait être aussi, dans ces mers lointaines, la devise de l'Europe.

Et maintenant, la grande Exposition de 1889 va fermer ses portes. Favorisée par un temps radieux et aussi, jusqu'à la dernière heure, par un de ces irrésistibles courans qui font époque dans l'histoire des nations, courans de sympathie extérieure et de foi intérieure, elle a vu affluer dans ses palais et ses pavillons, dans ses galeries et dans ses jardins, les représentans de cent races diverses. Des extrémités du monde les visiteurs sont venus, plus nombreux que jamais, dépassant tout ce que jusqu'à ce jour on avait pu réunir. La grande ville a bien accueilli ses hôtes; ils la quittent à regret, comme à regret elle les voit s'éloigner. Elle n'oublie ni leur bienveillant intérêt ni la part qu'ils ont prise à la réussite de la grande œuvre. A leurs compatriotes ils diront ce qu'ils ont vu : un peuple travailleur et pacifique, vivant et debout, affirmant sa vitalité puissante, gardant intact son artistique génie; un peuple qui ne prétend dicter la loi à personne, qui, d'aucun, n'entend la subir.

Reconnaissante du concours de tous, plus touchée de la sympathie des nations que froissée de l'abstention des souverains, trop intelligente pour ne pas faire la part des erreurs du passé et pour ne pas compter sur l'avenir pour l'aider à dissiper les appréhensions sans cause et les malveillances sans effet, la France gardera le souvenir de ses hôtes lointains. S'ils ont admiré les résultats de son industrie, de sa main-d'œuvre, de son goût sûr et délicat, ils lui ont apporté les produits de leur sol et de leur intelligente culture, les productions de leur industrie et de leur génie particulier. Dans ce dénombrement des richesses de l'univers, si sa part est belle, la leur ne l'est certes pas moins, et le pacifique tournoi ne compte que des vainqueurs.

C. DE VARIGNY.

MIRABEAU

D'APRÈS UN LIVRE RÉCENT

Voici un livre qui vient à son heure (1). L'histoire de Mirabeau semble faite tout exprès pour le centenaire de 1789. Et cependant cette histoire aurait paru, sans doute, quelques années plus tôt, si celui qui en est le premier auteur, qui en avait tracé le plan et réuni les matériaux, n'avait été interrompu par la mort dans son œuvre commencée. On se rappelle le travail si curieux et si instructif de M. Louis de Loménie sur les Mirabeau, dont nous avons parlé au moment même où il venait de paraître. Dans la pensée de l'historien, ce n'était là qu'une œuvre préparatoire, le commencement d'une étude approfondie sur le grand orateur, dont il n'est guère possible de comprendre le génie tourmenté si on le sépare de sa race, de sa famille, du milieu dans lequel il a grandi, de l'influence qu'ont pu exercer sur lui certaines fatalités héréditaires et la contagion de certains exemples. M. Louis de Loménie venait de mettre la dernière main aux *Mirabeau;* il allait aborder le sujet principal de ses recherches lorsqu'il fut frappé prématurément, en

(1) Le titre exact du volume que publie l'éditeur Dentu est celui-ci : *les Mirabeau*, par Louis de Loménie. Deuxième partie continuée par son fils. — Avec un sentiment très respectable de piété filiale, M. Charles de Loménie se présente au public comme le simple continuateur de l'œuvre de son père. En réalité, ce nouveau volume, qui est le troisième de la série, devrait être intitulé *Mirabeau*, car il est consacré tout entier au grand orateur. Les deux volumes précédens ne sont en quelque sorte que la préface et l'introduction de celui-ci.

pleine activité de travail et en pleine vigueur d'esprit. Son fils, M. Charles de Loménie, reprend aujourd'hui l'œuvre paternelle au point où elle en était restée. Les matières étaient distribuées par ordre, des milliers de documens choisis et classés. Restaient un travail délicat de contrôle et un travail non moins délicat de rédaction qui appartiennent en propre au nouvel historien, qui ont exigé de lui plusieurs années d'efforts, et dont il est récompensé par l'heureux à-propos de sa publication. Les jeunes gens de nos jours sont très habiles. Je ne serais pas étonné que M. Charles de Loménie eût prolongé lui-même à dessein notre attente, afin de choisir le moment qui lui paraîtrait le plus favorable.

Que risquait-il, d'ailleurs, à attendre? Il disposait, comme son père, de documens inédits dont l'authenticité est incontestable, qui viennent de la source la plus sûre, que sa famille doit à des relations personnelles d'amitié avec les descendans de Lucas de Montigny, fils adoptif et unique héritier des papiers de Mirabeau. Le temps ne pouvait ni enlever à M. Charles de Loménie la possession exclusive de ces manuscrits ni en diminuer la valeur. A un autre point de vue encore, M. Charles de Loménie hérite d'une situation privilégiée. Les documens dont il se sert ont été confiés à son père sans conditions. Il n'est tenu de ménager aucun amour-propre de famille. Les héritiers de Mirabeau, qui ne portent point son nom, témoignent, au sujet de sa renommée, une grande liberté d'esprit. On ne demande au biographe aucune de ces atténuations de complaisance, aucune de ces précautions oratoires que la gratitude ou la simple convenance impose aux détenteurs de manuscrits lorsqu'ils en doivent la communication à des familles très entichées de leur gloire, très jalouses du bon renom de leurs ancêtres. M. Charles de Loménie n'éprouve aucun scrupule de ce genre, il n'a souci que de dire la vérité. Nous lui devons donc non pas un panégyrique, mais une histoire de Mirabeau véridique, impartiale et complète.

I.

Pour bien comprendre le caractère de l'homme, essayons d'abord de le replacer au milieu des siens, parmi les descendans de cette race dure, violente et inquiète qui vient peut-être d'Italie, peut-être simplement de Marseille, et qui a fini par porter jusqu'à Paris son originalité hautaine. Partout où ils passent, les Riquetti ou Riquet, devenus Mirabeau, se font remarquer depuis un siècle par un air de singularité tranchante. D'après le propre témoignage de l'un d'eux, lorsqu'ils se présentent dans le monde, on s'attend tou-

jours, de leur part, à quelque emportement ou à quelque saillie. Auprès du berceau de l'enfant qui sera le comte Gabriel de Mirabeau, au château du Bignon, dans le Gâtinais, le 7 mars 1749, se pressent trois personnes, dont deux au moins exerceront sur sa destinée une influence décisive. D'abord, la grand'mère, Mlle de Castellane, la veuve de l'héroïque marquis Jean-Antoine, laissé pour mort au combat de Cassano, où toute l'armée du prince Eugène lui passa sur le corps, guéri contre toute attente, et si bien guéri qu'il eut depuis sept enfans. Dans la maison de son fils, la vénérable aïeule est entourée de tous les respects en même temps qu'elle y jouit d'une autorité incontestée. Seulement elle se mêle peu au reste de la famille; elle ne se familiarise avec personne, elle tient à distance ses petits-enfans aussi bien que les étrangers. Les habitudes de piété austère qui l'absorbent la rendent impropre au rôle d'éducatrice. Il ne faut pas compter sur elle pour former le caractère du jeune comte; elle le verra trop peu et de trop loin. Le chef de la maison, le père de l'orateur, était au contraire un éducateur passionné. M. Louis de Loménie nous a fait connaître à fond ce personnage extraordinaire, qu'on ne connaissait guère auparavant que par le bruit qui s'est fait autour de l'*Ami des hommes* et par l'éclat de ses démêlés avec son fils. Nature puissante, mais peu équilibrée, le marquis de Mirabeau était plus capable de concevoir et d'exprimer des idées que de les mettre à exécution. Sa vie se consume en efforts que les événemens déconcertent. Son imagination a des visées grandioses et en même temps systématiques auxquelles ne se plie pas, en général, la nature des choses. Avant tout, et dès sa jeunesse, il est possédé du désir d'augmenter l'héritage qu'il a reçu de ses ancêtres, de laisser à ses descendans une grande situation sociale. C'est pour cela qu'il abandonne le service à vingt-huit ans, afin d'épouser une fille unique et une riche héritière, Mlle de Vassan. Malheureusement pour lui, la succession de Mme de Vassan se fit longtemps attendre; et, quand elle s'ouvrit, sa femme, brouillée avec lui, la réclama tout entière. Il eut donc tous les inconvéniens d'un mariage mal assorti, sans en recueillir les avantages.

En 1749, au moment où naquit Mirabeau, le ménage n'était pas encore désuni. Onze enfans se succédaient même, comme pour témoigner, disait le marquis, « de la sorte d'attachement turbulent dont sa femme le faisait enrager. » Mais le caractère de Mlle de Vassan, son inégalité d'humeur, ses emportemens, ses violences, le désordre de sa tenue et de sa toilette, détruisent peu à peu la paix du foyer domestique. Avec une femme pareille, le rêve du marquis, celui de consolider et d'agrandir sa maison, ne se réali-

sera jamais. La marquise ne sait se soumettre à aucune contrainte, obéir à aucun devoir, pas même s'assujettir à des heures de repas régulières. La présence de convives invités à sa table ne l'empêche pas de suivre sa fantaisie. Aucun souci des convenances, aucun respect de soi-même, le règne perpétuel du caprice et des orages, voilà le plus clair de la dot que Mlle de Vassan apporte à son mari. Dans ses rêves d'agrandissement et de gloire, le marquis trouve au contraire, parmi les siens, le plus dévoué des auxiliaires chez son frère le bailli. Celui-ci joue le rôle de frère cadet avec une abnégation admirable : tout ce qu'il possède, tout ce qu'il acquiert, il le met sans compter à la disposition du chef de la famille, en y ajoutant les témoignages d'affection les plus délicats. Il aime les enfans du marquis comme s'ils étaient les siens, et ne s'occupe de sa propre fortune que pour travailler à la leur. Mais le service du roi ou celui de l'ordre de Malte le retiennent bien souvent loin de la France. Il ne pourra donc, comme il le voudrait, prendre sa part de l'éducation de son neveu.

C'est cependant ce neveu, cet unique héritier du nom, qui, avant la naissance d'un second fils, remplit presque complètement la correspondance des deux frères. Sa naissance a été accueillie par eux avec transports; un premier enfant mâle était mort en bas âge par accident. Le comte Gabriel vint au monde un pied tordu et la langue enchaînée par le filet, mais dans des conditions de vigueur exceptionnelle, avec deux dents déjà formées, comme Louis XIV. Sur cette tête allaient reposer désormais les espérances d'un père et d'un oncle qui poussaient tous deux au plus haut degré le culte et l'orgueil de la race. Tout ce qui le concerne va prendre désormais entre les deux frères les proportions d'un événement. Ils éprouvent, pour commencer, à son sujet une première mortification. Jusqu'à lui, la race des Mirabeau a été remarquable par sa beauté. Celui-ci n'a point hérité des traits réguliers de ses ancêtres. Un accident l'enlaidit encore. Faute d'avoir subi l'opération alors fort redoutée de l'inoculation, il est atteint à l'âge de trois ans d'une petite vérole que sa mère ne sait pas soigner et qui laisse sur son visage des traces profondes. « Ton neveu est laid comme celui de Satan, » écrit le marquis au bailli en 1754. Des symptômes plus graves inquiètent le père. Il trouve dans son fils des traits de ressemblance frappante avec la famille de sa femme qu'il déteste. « Cet enfant, dit-il avec amertume, a la pourtraicture achevée de son odieux grand-père, M. de Vassan. » Ces appréhensions ne sont que trop justifiées. Mirabeau ne ressemblera pas seulement à sa mère au physique, il lui ressemblera aussi beaucoup trop au moral.

Il faut néanmoins faire de lui un homme. Le marquis s'y applique

avec un soin qui pourrait paraître excessif si nous ne connaissions les habitudes systématiques de son esprit et les projets ambitieux qu'il caresse pour l'aîné de sa race. Il appartient à un siècle où tous les problèmes de l'éducation sont soulevés ; lui-même professe sur cette question des idées personnelles et il élève son fils d'après des principes qui font penser à l'*Émile* de Rousseau. D'abord, quoique sa fortune soit déjà embarrassée et que la charge soit lourde, il le confie à un gouverneur qui paraît avoir été choisi de la manière la plus heureuse. Voici le portrait qu'en fait le marquis après cinq ans d'expérience : « Un homme vraiment supérieur par le maintien, l'esprit, et surtout le cœur, également propre aux grandes choses et aux moindres, maître dans tous les arts libéraux, né même avec cette sorte de talent qui comprend l'intelligence et l'exécution de tous les arts mécaniques... un homme enfin que je n'ai pu trouver faible et intercadent sur rien et dont le cœur excellent s'est pris d'un attachement sans bornes pour moi. » Avec un tel maître, l'esprit de l'enfant sera bien dirigé, peut-être même trop dirigé. Plus tard Mirabeau s'en plaignit souvent. Il semble qu'une main trop lourde ait pesé sur sa jeunesse pour en comprimer l'essor. C'était l'avis de l'excellent bailli, qui, dans une de ses rares visites, avait jugé le gouverneur et l'élève. « J'avoue, écrit-il, que Poisson m'a paru un homme de mérite ; je crains cependant qu'il n'ait pas laissé assez de ce que les Italiens appellent *sfogo* aux saillies de l'esprit chaud de cet enfant, et qu'en le contenant il n'ait pour ainsi dire encombré le fourneau. »

Si « le fourneau » avait été moins solide, il aurait pu en effet éclater. Mais la puissante organisation de Mirabeau résista à cet encombrement de matières, à l'accumulation de connaissances que l'imagination fumeuse du père et l'érudition solide du gouverneur entassaient à l'envi dans ce jeune cerveau. Il en tira même ce profit particulier, d'acquérir des notions de tout supérieures à celles de son âge, de ne se trouver plus tard dépaysé dans aucun genre d'études, et d'avoir appris de bonne heure à supporter sans fléchir une somme de travail extraordinaire. Par la fécondité et par l'activité de son esprit, Mirabeau sera bien le digne fils de son père. Au milieu des entraînemens d'une vie dissipée, il écrivit presque autant et sur autant de sujets que l'infatigable *Ami des hommes*. « Si ma main était de bronze, disait le père, elle serait usée à force d'écrire. » La plume à la main, le fils lui tiendra tête sans jamais se lasser.

Le marquis ne peut méconnaître la précocité de cette belle intelligence. Il en est même quelquefois étonné. Le caractère de son fils, qu'il étudie de près, le surprend surtout par des inégalités dont

on suit la trace dans les confidences qu'il adresse tantôt à Mme de Rochefort, tantôt à son frère le bailli. Un jour il est content de lui, il fait son éloge; le lendemain il le juge avec une extrême sévérité. En septembre 1759, il annonce que l'enfant « promet un fort joli sujet, n'ayant plus trace d'humeur, de bassesse ni de mensonges. » Un mois auparavant il écrivait à Mme de Rochefort : « L'aîné de mes garçons vendra son nom. » A mesure que Mirabeau grandit, les appréhensions du père augmentent.

Il y a surtout un moment difficile. C'est celui où, l'excellent gouverneur Poisson ayant épuisé sa science, n'ayant presque plus rien à apprendre au jeune comte, il semble nécessaire d'éloigner celui-ci de la maison paternelle pour le préparer au service militaire, comme il convient à un gentilhomme de son nom et de sa race. « On ne le peut, écrit le marquis, ni lâcher ni tenir davantage. » Un autre serait naturellement envoyé à une de ces académies dans lesquelles la jeune noblesse se forme pour la guerre. Mais le marquis craint la liberté dont on y jouit, il cherche un moyen terme entre la vie de famille et l'académie. Après avoir essayé sans succès d'une maison particulière, il se décide à placer son fils dans une pension célèbre du temps, chez l'abbé Choquard, rue et barrière Saint-Dominique à Paris. Ce n'était point du tout, comme l'ont dit quelques biographes, une maison de correction. C'était, au contraire, une institution fort à la mode, où Mirabeau passa plusieurs années avec des étrangers de distinction, notamment avec les deux Elliot, dont l'un devint comte de Minto et resta son ami.

Chez l'abbé Choquard, on consacrait beaucoup de temps aux exercices militaires, mais on ne négligeait pas la vie intellectuelle. C'est là que, pour la première fois, Mirabeau va être jugé par ses pairs. Il donne déjà de lui une opinion analogue à celle que le monde portera plus tard sur sa personne. « Tranchant dans la conversation, gauche dans ses manières, disgracieux de tournure, sale dans ses vêtemens, par-dessus tout d'une suffisance sans bornes. » Voilà la première impression qu'il produit sur ses camarades. Mais ce qui corrige, ce qui adoucit ce jugement, c'est que, malgré ces défauts extérieurs, il y a en lui une irrésistible puissance de séduction. Chaque fois qu'il le voulut ou qu'il y eut intérêt, il réussit à séduire et à dominer ceux qui l'entouraient, son père lui-même, quoique celui-ci fût si en défiance, si prévenu contre des manières « qui sentent le comédien. » Le marquis ayant voulu le transférer un jour dans une pension plus sévère, tous les élèves de l'abbé Choquard protestent et pétitionnent en faveur du jeune comte.

Là aussi ils applaudissent à ses débuts littéraires et oratoires. Le jour de la Saint-Louis, en 1769, toute la pension écoute un éloge

du prince de Condé mis en parallèle avec Scipion l'Africain, dont l'abbé Choquard est si content qu'il en fait faire un compte-rendu dans les journaux, sans doute, pour recommander sa maison au public. Le rédacteur du recueil de Bachaumont dit à ce propos : « On voit que ce jeune aiglon vole déjà sur les traces de son illustre père. » Et il ajoute avec raison : « Le fils a plus de netteté, plus d'élégance dans son style. » Les idées tumultueuses du père s'éclairciront, en effet, dans le cerveau mieux équilibré du fils.

En attendant, le futur orateur fait son apprentissage à Saintes dans le régiment de Berri-cavalerie, que le marquis a choisi parce qu'il est commandé par un colonel très sévère. Cet apprentissage réserve au père plus d'une pénible surprise. Mirabeau passe en prison une partie de la première année et au commencement de la seconde se sauve à Paris après avoir fait au jeu une dette de 80 louis. On le rattrape et on l'enferme à l'île de Ré. A ce moment, le bailli, qui craint de nouveaux éclats, enverrait volontiers son neveu aux colonies hollandaises, d'où on ne revient pas. « Ces choses-là, répond le marquis, sont plus faciles à projeter qu'à parfaire, surtout dans le temps qui court et avec un drôle qui a toute l'intrigue du diable et de l'esprit comme un démon. Le marquis de Lambert me disait l'autre jour qu'il avait partagé la ville et la province et que, malgré son caractère odieux, il aurait trouvé dans la ville de Saintes 20,000 livres qui n'y sont pas. »

Le bailli subira à son tour l'ascendant de ce neveu maudit lorsque Mirabeau reviendra de l'expédition de Corse, où il servit comme sous-lieutenant dans la légion de Lorraine. Il semble qu'il y ait eu là une heureuse secousse dans cette vie jusqu'alors si dissipée. L'action a été un instant pour cette nature fougueuse le meilleur des dérivatifs. A quelque tâche que Mirabeau s'applique, il y paraît tout de suite supérieur. C'est là le secret de l'empire qu'il exerce. En Corse, il se croit fait pour la guerre, il le dit hautement, il le prouve dans une certaine mesure et il le persuade autour de lui. Le major de la légion de Lorraine, le chevalier de Villereau, déclarait « n'avoir pas connu d'homme né avec de plus grands talens que le comte de Mirabeau pour le métier des armes. »

Ce sera aussi l'avis du bailli, qui, lassé de ses longues croisières, a fini par s'établir en Provence, où il défend les intérêts de son frère et où il reçoit son neveu. Celui-ci, comme dit son père, « joue aussitôt ses grandes marionnettes » pour s'emparer de l'esprit du bailli dont il connaît la bonté et l'influence. Il compte sur lui pour rentrer en grâce auprès du marquis toujours résistant. Dès le soir de son arrivée, il pousse sa pointe et enlève la position d'assaut. Il laisse l'honnête marin tout étourdi de sa verve méridionale, de sa faconde,

de la prodigieuse facilité avec laquelle il traite au pied levé les questions les plus difficiles. S'agit-il du militaire, il en parle en homme du métier, on dirait qu'il a blanchi sous le harnais. S'agit-il d'histoire ou de politique, il a commencé une histoire de Corse qui émerveille le bailli : « S'il n'est pas pire que Néron, écrit l'excellent homme au marquis, il sera meilleur que Marc-Aurèle, car je ne crois pas avoir jamais trouvé tant d'esprit. Ma pauvre tête en était absorbée... ou c'est le plus adroit et habile persifleur de l'univers, ou ce sera le plus grand sujet de l'Europe pour être pape, ministre, général de terre ou de mer, chancelier et peut-être agriculteur. Tu étais quelqu'un à vingt-deux ans, mais pas la moitié. » Pendant que le bailli parle, Mirabeau prend des notes comme pour témoigner de l'intérêt qu'il prend à ce qu'on lui dit et pour flatter la vanité de son interlocuteur. C'était du reste son habitude. Il meublait ainsi sa mémoire et son cerveau aux dépens des autres. Son père l'appelait ironiquement « la pie des beaux esprits et le geai des carrefours. »

Le bailli reste sous le charme, tant qu'il garde Mirabeau auprès de lui. Après son départ, il en rabat un peu, lorsqu'il s'aperçoit que le bon apôtre, non content de faire payer ses anciennes dettes, en a contracté de nouvelles en tirant à vue sur son excellent oncle. Le père, qui connaissait mieux le caractère de son fils pour l'avoir pratiqué plus longtemps, avait cependant prévenu le bailli. « Prends garde, écrivait-il, si tu veux le mener dans le grand, qu'il ne mène ta bourse dans le vide... pour manger dans la main, c'est le premier homme du monde. » Si bien averti et si défiant qu'il soit, l'intraitable marquis ne résiste pas davantage à l'ascendant de Mirabeau, une fois qu'il a consenti à le recevoir dans le château d'Aigueperse en Limousin, où ses affaires l'appellent. Sa première impression a été peu favorable. « Or sus, s'est dit le père en écoutant et en regardant l'aîné de sa race, voici encore un Mirabeau tout craché, c'est-à-dire un être fort incommode, homme d'esprit d'abord et de mérite, ensuite sur le pavé. Adieu projets de fortune, etc. C'est la fable du pot au lait. » Puis la séduction personnelle opère, Mirabeau devient le secrétaire de son père, s'empare de sa confiance et pendant deux ans va le dominer. Il fait même sous la direction de l'*Ami des hommes* un premier apprentissage de la politique, d'abord en constituant dans la province du Limousin un tribunal de conciliation, une sorte de justice de paix ou de conseil de prud'hommes; puis en maintenant, au contraire, parmi les vassaux turbulens de Provence tous les droits du seigneur suzerain. Dans ces deux rôles si différens, il montre déjà les deux aspects de son caractère, le sentiment d'humanité et de justice qui fait de lui un homme des temps

nouveaux, la hauteur de manières par laquelle il se rattache, quand il le veut, aux vieilles races aristocratiques.

Surtout, il ne passe nulle part inaperçu. « Monsieur l'ouragan, » comme l'appelle son père, emporte de haute lutte les positions les plus difficiles. A Versailles, il se fait tout de suite sa place à la cour, il s'impose par son esprit et par son originalité autant que par la qualité de ses alliances. La première fois qu'il est présenté au vieux comte de Maurepas, il le saisit par le bouton de son justaucorps. « Au reste, écrit le marquis au bailli, depuis cinq cents ans on a toujours souffert des Mirabeau qui n'étaient pas faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci. Je te promets en outre que celui-là ne descendra pas le nom. »

Mirabeau aborde avec la même confiance en soi et la même audace l'entreprise capitale de sa jeunesse. Il se met en tête d'épouser une des plus riches héritières de Provence, M[lle] de Marignane, que se disputent les principaux gentilshommes du pays ; il a contre lui la famille et l'entourage de la jeune personne. Celle-ci ne témoigne même pas pour lui un goût très vif, elle paraît hésiter entre ses nombreux prétendans. Mais il la presse, il abuse de son humeur pacifique, il réussit à la compromettre et à rendre le mariage indispensable. Victoire sans lendemain du reste, qui n'a ni plus de durée ni plus de portée qu'une aventure. Au bout de quinze mois de mariage, Mirabeau, quoique sa femme et lui eussent un fort beau revenu, avait déjà souscrit pour 200,000 livres de lettres de change. Son père et son beau-père, justement effrayés, ne trouvaient d'autre moyen de le soustraire aux poursuites de ses créanciers que de le placer sous la main du roi, suivant l'expression du temps, en le faisant enfermer au château de Mirabeau.

Tel fut le commencement d'une série d'emprisonnemens qui allaient jeter le jeune comte hors de la famille et de la société. Interné au début à Mirabeau, un peu plus tard à Manosque, il commet l'imprudence de rompre son ban et d'aller se prendre de querelle à Grasse avec un gentilhomme provençal. Cette fois, il est accusé d'avoir voulu assassiner son adversaire et décrété de prise de corps. Le marquis en est réduit pour le sauver à solliciter des ministres l'internement de son fils au château d'If par une lettre de cachet.

C'est là un procédé dont l'*Ami des hommes* se servira trop souvent contre les membres de sa famille, que le pouvoir royal aura le tort de mettre à sa disposition, et dont l'abus pèse sur sa mémoire comme une infraction impardonnable aux idées de justice dont il se faisait volontiers le représentant. Les lettres de cachet sont un des plus odieux souvenirs de l'ancien régime. On peut juger de

leur puissance corruptrice par la facilité avec laquelle s'en accommodait une conscience aussi honnête que celle du marquis de Mirabeau. Il ne faut cependant pas se méprendre sur le premier effet qu'elles produisent. Mirabeau s'est beaucoup plaint de la tyrannie paternelle, il a dénoncé son père à l'opinion avec une véhémence croissante, mais il a commencé par profiter de la mesure contre laquelle il proteste. C'est grâce à son emprisonnement qu'il peut se soustraire aux menaces de ses créanciers, échapper aux conséquences d'une condamnation infamante prononcée contre lui pour tentative d'assassinat. Son père, il est vrai, se débarrasse de lui ; mais lui-même se débarrasse de tous ceux qui le guettent pour lui mettre la main au collet. Il n'est donc pas victime, du moins au début, il est plutôt protégé par la première lettre de cachet demandée contre lui. Les véritables victimes sont ceux auxquels il doit de l'argent ou qu'il a roués de coups sans qu'il leur soit possible d'obtenir satisfaction.

La translation du prisonnier au fort de Joux n'aggravait pas la peine de la détention. Quoique « ce nid de hiboux, égayé par quelques invalides, » ne fût pas un lieu de délices, Mirabeau allait y jouir d'une liberté relative dont il ne manqua pas d'abuser. Le commandant du fort, bon gentilhomme, se déclarait tout à fait incapable d'exercer le métier de geôlier. Mirabeau obtint de lui d'avoir un logement dans la petite ville voisine de Pontarlier, d'y prendre ses repas à l'auberge et d'y fréquenter la société du pays. En principe, il était tenu de rentrer chaque soir au château; mais, en réalité, il en vint à s'absenter plusieurs jours de suite et à pousser même ses courses jusqu'en Suisse.

II.

Le séjour de Mirabeau au fort de Joux rappelle surtout la célèbre histoire de ses amours avec Mme de Monnier. Cette aventure, qui fit tant de bruit et qu'ont immortalisée les *Lettres de Vincennes,* est racontée par M. Charles de Loménie avec la plus scrupuleuse exactitude. Le consciencieux historien a eu entre les mains, outre les dialogues inédits prêtés autrefois à Sainte-Beuve par M. Lucas de Montigny, la correspondance secrète de Mme de Monnier avec son amant. Il s'est servi de ces précieux documens pour retrouver la vérité sous la légende que les romans, les pièces de théâtre, et même de prétendus récits historiques ont répandue dans le public. Les *Lettres de Vincennes*, quoique souvent brûlantes de passion, ont un caractère oratoire ; elles sont destinées à être lues par le

lieutenant de police ou par son premier commis; elles sentent le plaidoyer, elles arrangent et dénaturent les faits pour le besoin d'une cause. Il n'y faut pas chercher une sincérité absolue. L'émotion y est fréquemment remplacée par la rhétorique. Le caractère des deux amans se montre plus au naturel dans l'intimité de leurs confidences secrètes. Leur liaison, qui a remué les cœurs et fait travailler les imaginations, se réduit au fond à une histoire d'amour assez prosaïque. Ce serait une profanation de rappeler ici les passions délicates de la fin du siècle, de prononcer les noms de Mmes de Sabran, de Custine, de Beaumont. Sophie de Monnier n'approche pas de ces femmes exquises. Quoiqu'elle appartienne à une bonne noblesse de robe, quoique son père, M. de Ruffey, soit un des correspondans de Voltaire; quoiqu'elle ait été destinée par ses parens à épouser sur le tard Buffon devenu veuf, il y a en elle un élément de vulgarité qui exclut toute idée de comparaison avec des natures plus fines. Rien de moins poétique pour commencer que l'histoire de son mariage. A seize ans, sa famille, qui paraît beaucoup plus occupée de sa fortune que de son bonheur la marie à un septuagénaire, le marquis de Monnier, premier président de la cour des comptes de Dôle et possesseur de biens considérables. « Je ne savais pas, écrit ironiquement Voltaire au président de Ruffey, que M. de Monnier fût un jeune homme à marier, je lui en fais mon compliment et je le trouve très heureux d'épouser mademoiselle votre fille. Je leur souhaite à tous deux toute la prospérité possible. » Dans une union si disproportionnée, il ne peut être question d'affection. C'est une affaire que concluent les parens de Sophie. On espère que le mari ne vivra pas longtemps et que la jeune femme, enrichie par ses libéralités, pourra suivre alors le penchant de son cœur. En attendant, Mme de Monnier s'ennuie au domicile conjugal, auprès de son vieil époux, elle cherche des distractions et elle en trouve. Ce qui classe la femme, c'est que Mirabeau ne sera ni son premier ni son dernier amant. Avant de le connaître, elle s'était éprise d'un officier d'artillerie qu'elle tutoyait et dont elle payait les dettes.

« Compromise et affichée dans Pontarlier, » comme elle le dit elle-même, par la fatuité de ce personnage, elle rencontre le prisonnier du fort de Joux au moment où elle commençait à se lasser d'une liaison embarrassante. Mirabeau, très supérieur à tout son entourage, exerce sur elle l'ascendant qu'il n'a jamais manqué d'exercer sur les personnes dont il entreprenait la conquête. La laideur de son visage couturé par la petite vérole, l'épaisseur de sa taille qui lui donnait « l'air d'un paysan, » la gaucherie et l'affectation de ses manières qui causaient au premier abord une impres-

sion déplaisante, étaient bientôt effacées par l'éclat de ses yeux pleins de feu, par la grâce de sa bouche spirituelle, par le charme de la conversation la plus séduisante. Lorsqu'il renonçait au ton cérémonieux qu'il prenait volontiers en se présentant dans le monde, l'à-propos de son langage, la vivacité de ses saillies, l'aisance de ses répliques, la facilité avec laquelle il jouait les personnages les plus divers, enchantaient et subjuguaient ses interlocuteurs. « Ne regrette pas, lui écrit un jour Mme de Monnier, le brillant d'esprit que tu prétends avoir perdu. Sais-tu pourquoi il fait avoir des femmes? C'est qu'il les interdit. Tu les mènes plus loin qu'elles ne voulaient, elles ne savent point répondre à tes raisonnemens; tu attaques leur tempérament, tu les as sans qu'elles le veuillent quelquefois. »

C'est le premier chapitre de son propre roman qu'écrit ici la marquise. Après une résistance de pure forme, facilement vaincue par des raisonnemens analogues à ceux de Saint-Preux dans *la Nouvelle Héloïse*, après un très court essai d'amour platonique, cette nouvelle Julie cède aux instances de Mirabeau. Le quatrième dialogue inédit où les deux amans se tutoient déjà indique le moment précis de la chute. « Quoi! dit le comte, tu partages mes désirs et tu repousses mes transports!.. tu m'as donné ton cœur et tu me refuses tes faveurs! Je presse de mes lèvres tes paupières mourantes. Je cueille sur ta bouche les plus délicieux baisers... mon âme enflammée s'élance vers la tienne... tu m'enivres d'amour et tu ne veux pas apaiser le feu qui me dévore, que tu as porté dans mes veines. » La personne qui permettait de telles privautés n'était plus en mesure ni en humeur de se défendre. Sophie n'y met du reste aucune hypocrisie. « Que je suis satisfaite, écrit-elle au mois de juin 1777, de ne pas t'avoir fait souffrir bien longtemps, de t'avoir fait presque aussitôt l'aveu de mes sentimens, et d'avoir vaincu mes résolutions et mes projets d'indifférence, de liberté pour faire notre bonheur à toux deux! Comme j'ai joui du tien avant de le sentir autant que je l'ai fait depuis! »

Au milieu de cette galante aventure, que devenait le mari? M. de Monnier fait penser à certains personnages des *Contes de Boccace* ou des comédies françaises dont l'extrême crédulité divertit le lecteur. Il a pris Mirabeau en amitié, il ne peut plus se passer de sa présence, il donne des fêtes en son honneur, il prend publiquement son parti contre le commandant du fort de Joux, qui s'est lassé des incartades de son prisonnier et lui ordonne de se remettre sous les verrous. Rassurée par la confiance de son mari, Mme de Monnier a l'audace de cacher son amant pendant deux jours dans un cabinet noir qui touche à sa chambre à coucher. Plusieurs fois

Mirabeau passe la nuit chez sa maîtresse. Un soir, au moment où il entre à la dérobée dans la maison, il est surpris et arrêté par les domestiques de M. de Monnier. Sans paraître déconcerté, avec un sang-froid imperturbable, il demande à être conduit auprès du président, se jette dans ses bras et, au lieu de s'excuser, se vante de son entreprise comme d'une attention délicate et aimable. Il arrivait de Berne, il allait droit à Paris se présenter au ministre, il n'avait pas voulu passer à Pontarlier sans remercier M. et Mme de Monnier de leurs bontés pour lui ; s'il avait choisi l'heure du souper de leurs gens, c'était avec intention, afin de ne mettre aucun domestique dans sa confidence. En même temps, il prie M. de Monnier de sonner ses gens pour leur ordonner le silence. La scène est si bien jouée, la crédulité de M. de Monnier est si complète, que le mari trompé et satisfait appelle ses domestiques en leur enjoignant de ne parler à personne de ce qu'ils viennent de voir.

La famille de Mme de Monnier n'était pas d'humeur à se laisser jouer comme le trop crédule président. C'est elle qui se chargea à son tour de garder la jeune femme. Elle le fit avec un luxe de précautions qui rappelle encore une fois les scènes les plus comiques de Boccace. Une chanoinesse, sœur aînée de Sophie, couche dans la même chambre qu'elle ; cette vigilante gardienne attache à son bras un ruban qui aboutit au pied de Mme de Monnier. Si celle-ci bouge, la chanoinesse en sera immédiatement avertie. L'histoire de la précaution inutile se renouvelle ici comme dans les contes italiens. L'amour est plus fort que toutes les entraves qu'on lui oppose. Toute surveillée qu'elle est, Mme de Monnier n'en donne pas moins des rendez-vous à Mirabeau dans un jardin où elle passe avec lui des heures délicieuses malgré le froid des nuits d'hiver sous un climat glacial.

Au plus fort de cette surveillance, Sophie trouva moyen de persuader à M. de Monnier qu'on lui faisait injure en la gardant de si près. Le mari débonnaire insista pour qu'on s'en rapportât à la vertu de sa femme et renvoya la famille. C'était le moment qu'attendaient avec impatience les deux amans pour réaliser un projet qu'ils préparaient depuis quelques jours : celui de fuir ensemble à l'étranger. Brouillé, comme il l'était, avec le commandant du fort de Joux pour avoir abusé de son indulgence, sommé de rentrer en prison pour n'en plus sortir, Mirabeau avait les plus fortes raisons de ne plus rester dans un pays où il n'entrevoyait aucune chance prochaine de recouvrer sa liberté. Il semble même, d'après quelques documens, que les ministres et son père, las du bruit qui se faisait autour de son nom, n'aient pas été fâchés de se débarrasser de lui. Qu'il partît seul, rien de mieux. Mais qu'il enlevât une

femme mariée, la femme d'un premier président, c'était un scandale qui devait l'exposer, lui et sa complice, à la répression la plus sévère.

Si la société du XVIIIe siècle avait des trésors d'indulgence pour les amours élégantes et discrètes, la sévérité des lois romaines et des ordonnances des rois de France subsistait tout entière pour l'adultère affiché et public. Le séducteur risquait sa tête dans cette aventure. Il fut, en effet, condamné par contumace à la peine capitale, tandis que le même jugement condamnait Mme de Monnier à être enfermée, sa vie durant, dans une maison de refuge de Besançon « pour y être rasée et vêtue comme les filles de la communauté. »

Mirabeau n'ignorait pas cette conséquence certaine de sa fuite. Quelle fut donc la raison qui le décida à braver le péril ? Il a dit et peut-être même a-t-il cru sincèrement qu'il était alors emporté par la violence de sa passion. L'excuse est plus vraie pour Mme de Monnier que pour lui. Sophie s'était donnée tout entière avec la véhémence d'une nature passionnée, avec le dévoûment et l'esprit d'abnégation que les femmes apportent plus que les hommes dans les sacrifices que demande l'amour. Elle revendiqua hautement la responsabilité de son départ et s'employa généreusement à laver son amant de l'accusation de rapt. « C'est moi qui ai tout voulu, » écrivait-elle en se découvrant avec une vaillance qui la relève. D'esprit un peu court, avec un tempérament et des mœurs de fille, avec un cynisme de langage qui rend la lecture de ses lettres secrètes intolérable pour les esprits délicats, elle savait du moins se dévouer et souffrir pour celui qu'elle aimait. Sans hésiter elle eût pris sur elle tout le châtiment comme elle prenait toute la faute. Quoi que Mirabeau pût dire, il n'était pas au même diapason. L'amour ne fut pas le seul mobile de sa fuite avec Mme de Monnier.

Criblé de dettes, n'ayant d'autre ressource que la très modique pension que lui faisait son père, s'il passait seul à l'étranger, il y trouvait la misère noire. La pension elle-même allait cesser de lui être servie dès qu'il aurait franchi la frontière. Mme de Monnier pouvait seule le tirer de cette difficulté. Elle était de ces femmes qui « fournissent à leurs amans, » comme on disait dans la langue du XVIIIe siècle ; Mirabeau le savait quand il l'avait aimée, et il ne se faisait pas faute d'en profiter.

Les mémoires et les comédies du temps indiquent que, sous l'ancien régime, on n'attachait pas aux libéralités de ce genre une idée de déshonneur absolu pour le jeune homme de qualité qui en était l'objet. On riait aux dépens de la personne libérale, surtout si elle était vieille; mais on ne traitait pas avec trop de sévérité ce-

lui qu'elle enrichissait. Il passait même dans certains cas pour un homme avisé, en état de bien mener ses affaires. « Moins que personne, dit avec raison M. Charles de Loménie, Mirabeau était capable de se passer d'argent; à l'origine des déterminations les plus graves de sa vie, il faut toujours chercher une préoccupation de cet ordre.

Les pièces des deux procès instruits contre Mirabeau, à l'occasion de l'enlèvement de Mme de Monnier, sont conservées au greffe du tribunal de Pontarlier (1). Elles établissent avec certitude que, pendant les journées qui ont précédé la fuite, Mme de Monnier avait dévalisé la maison de son mari et fait passer par petits paquets à Mirabeau des rouleaux de louis, des effets de prix, des bijoux et des dentelles. L'infortuné président évaluait ses pertes à 25,000 livres. On ne savait pas ce qu'il regrettait le plus, de sa femme ou de son argent. Sophie, du reste, ne cachait ni ses larcins ni son amour ; elle convenait de tout et se justifiait à sa manière. « Mes parens m'ont mariée à seize ans, disait-elle, alors que je ne pouvais réellement disposer de ma personne; aujourd'hui je me marie moi-même, et par la même occasion je rentre dans ma dot. »

Les provisions d'argent qu'avait emportées Mme de Monnier auraient pu suffire à un homme moins prodigue que Mirabeau; mais après quelques mois de séjour en Hollande, où les deux amans s'étaient réfugiés, leur bourse était à sec. « Je dois plus de cent louis ici, écrivait Mirabeau à sa mère, et je n'en ai pas six. » Avec l'activité habituelle de son esprit et sa puissance de travail, il avait espéré trouver de l'occupation chez les libraires français d'Amsterdam; il arrivait auprès d'eux précédé du commencement de réputation littéraire que lui avait valu son *Essai sur le despotisme*. On lui confia des traductions, il fit imprimer un *Avis aux Hessois et autres peuples de l'Allemagne vendus par leurs princes à l'Angleterre*. Mais le temps lui manqua pour entreprendre une œuvre considérable. La famille de Ruffey d'une part, le marquis de Mirabeau de l'autre, exaspéré par les pamphlets que son fils écrivait de Hollande contre lui, à l'instigation de sa femme, sollicitaient l'extradition des deux fugitifs. Mme de Monnier aurait pu faire sa paix séparément avec M. de Monnier, qui lui avait envoyé un domestique de confiance et fait offrir de l'argent. Le mari ne mettait qu'une condition à son pardon, la séparation des deux amans. Avec la générosité qu'elle apportait dans la passion, Sophie refusa

(1) A ce sujet, M. Charles de Loménie a consulté avec fruit une brochure de M. Georges Leloir, intitulée : *Mirabeau à Pontarlier*, et l'ouvrage que vient de publier, à Berlin, M. Alfred Stern, professeur à l'École polytechnique de Zurich : *das Leben Mirabeaus*. Siegfried Cronbach.

d'abandonner son compagnon. Celui-ci, de son côté, aurait facilement échappé aux agens chargés de l'arrêter s'il avait voulu s'éloigner. Il faut dire à leur honneur qu'ils ne consentirent ni l'un ni l'autre à séparer leurs destinées. On les arrêta ensemble comme ils avaient fui ensemble. Lorsqu'ils arrivèrent à Paris, on enferma Mirabeau au château de Vincennes et Mme de Monnier dans une maison de correction.

Ils ne devaient plus se revoir que quatre ans après, dans une rapide entrevue qui ne se renouvela plus. Pour Mme de Monnier, c'était la fin de la folle aventure à laquelle elle avait sacrifié sa vie. Une douleur plus grande que celle de la séparation lui était réservée. Celui qu'elle avait tant aimé allait se détacher d'elle peu à peu. Après la dernière entrevue au couvent de Gien, les lettres de Mirabeau devinrent plus rares et plus froides. Puis toute correspondance cessa de sa part. La pauvre femme continuait à écrire sans recevoir de réponse. Le médecin qui la soignait raconte qu'elle avait presque perdu la vue à force de pleurer. Un peu plus tard, devenue libre par la mort de son mari, elle essaya de se consoler dans les bras d'un lieutenant de la maréchaussée qui la rebuta par sa brutalité et ses mauvais traitemens. Elle allait enfin épouser un jeune gentilhomme qui paraissait digne d'être aimé, lorsque son fiancé lui fut enlevé par un accident. Elle ne se sentit pas la force de lui survivre, elle alluma un réchaud et s'asphyxia. Plusieurs fois déjà son imagination avait été hantée par des idées de suicide. A Amsterdam, elle avait voulu s'empoisonner au moment de son arrestation, et n'en avait été empêchée que par les instances de Mirabeau. Celui-ci apprit sa mort au mois de septembre 1789, au pied de la tribune de l'Assemblée constituante. L'émotion qu'il en éprouva ne parut ni bien sincère, ni bien forte à ceux qui en furent les témoins. Les femmes ne devraient pas oublier que c'est presque toujours ainsi que finissent les amours des grands hommes. Pendant qu'elles sacrifient tout à leur passion, elles sont elles-mêmes sacrifiées aux plus impérieuses des maîtresses, à l'ambition, à la recherche du succès, de la popularité, de la gloire.

III.

Au donjon de Vincennes, Mirabeau fut enfermé pendant plus de trois années dans une prison beaucoup plus dure que toutes celles qu'il avait connues jusque-là. Il n'était plus question, comme au fort de Joux, de passer ses journées à la ville, d'y prendre ses repas et d'y coucher quelquefois. Les prisonniers du donjon étaient au régime du secret le plus absolu ; point de communications entre

eux, point de communications avec l'extérieur; point d'autres livres que ceux qui étaient fournis par le commandant du château, pas même la liberté complète d'écrire. On comptait les feuilles de papier qui leur étaient remises et qu'ils devaient représenter après les avoir remplies. Là, comme partout, Mirabeau réussit à obtenir les adoucissemens qui se conciliaient avec le régime général de la prison. On le laissa d'abord passer quelques heures, puis la plus grande partie de la journée hors de sa cellule, dans les jardins intérieurs du donjon ou dans les galeries de l'enceinte. Il lui arriva même d'échanger quelques mots avec les habitans du château et d'attirer sous sa fenêtre par des chansons qu'il chantait fort bien un petit cercle de curieux. Mais il ne lui fut pas permis de sortir une seule fois, de respirer l'air du dehors, de recevoir la visite de ses parens ou de ses amis (1).

C'était l'isolement et la claustration à l'âge où l'homme a le plus besoin de dépenser son activité physique et son activité intellectuelle. Qu'on songe aux horreurs de la réclusion pour ce corps d'athlète, pour cette imagination ardente, pour cet esprit toujours en mouvement. Une constitution moins robuste, une âme moins forte, eussent fléchi dans cette épreuve. Il semble, au contraire, que le prisonnier se soit raidi contre le malheur de toute l'énergie de sa volonté. Non seulement il ne sortit pas de Vincennes amoindri, mais il y avait fortifié son intelligence par la méditation, rassemblé ses forces pour les luttes de la vie. Comme les natures vigoureuses, au lieu de plier sous la contrainte, il se redressa plus hardi et plus redoutable que jamais. Ni dans ces années de solitude, ni dans la période précédente, il ne ménagea son père, dont il avait tant de motifs de maudire la sévérité. Il lui devait cependant sans s'en douter quelque reconnaissance; c'est de lui qu'il tenait l'habitude et la puissance du travail. Le marquis avait noirci, sans se lasser, des milliers de feuilles de papier; son fils était de la même trempe. Enfermé entre quatre murs, sevré de tous les plaisirs et de toutes les affections, Mirabeau fut sauvé du désespoir par son goût pour l'écriture. La nomenclature de tout ce qu'il composa à Vincennes effraie l'imagination. D'abord il écrivait à Mme de Monnier, en caractères très serrés pour économiser le papier distribué aux prisonniers, une ou deux lettres par jour. Celles qui ont été publiées par Manuel ne donnent qu'une idée fort incomplète de cette correspondance. C'étaient, nous l'avons dit, des pièces, en quelque sorte, officielles, destinées à être lues par le lieutenant de

(1) Une exception paraît avoir été faite vers la fin pour Dupont de Nemours, qui venait voir le prisonnier de la part de son père.

police ou par son premier commis avant d'arriver à Sophie. Mirabeau s'épanchait avec plus de liberté et d'abondance dans la correspondance secrète à propos de laquelle Mme de Monnier disait, en 1780 : « Depuis un an juste que nous nous écrivons, je viens de faire le relevé de nos lettres ; nous nous en sommes écrit, tant toi que moi, entre nous deux, trois cent soixante. »

En même temps, il rédige à l'adresse du lieutenant de police, de son père, de M. de Maurepas, un grand nombre de mémoires. Ayant épuisé la bibliothèque de la prison, il demande et il obtient l'autorisation d'acheter des livres nouveaux qu'il dévore. Il en tire la matière d'une série d'ouvrages qu'il entreprend ; il traduit pêle-mêle *Tibulle*, *les Baisers de Jean second*, les *Contes de Boccace*, la *Vie d'Agricola ;* il compose un *Essai sur les élégiaques latins*, des *Mémoires sur le ministère du duc d'Aiguillon*, un *Essai sur la tolérance*, des *Mémoires sur l'inoculation*, *sur l'usage des troupes réglées*, une *Histoire de Philippe II*, deux tragédies et un drame bourgeois. Il y a dans tout cela beaucoup de fatras, mais le travail accompli est extraordinaire. La pensée persistante du prisonnier et son talent personnel éclatent surtout dans le livre décisif qu'il écrit sur les *Lettres de cachet et les prisons d'État*. Mirabeau qui avait passé successivement par le château d'If, le fort de Joux, le château de Dijon et le donjon de Vincennes, était plein de son sujet. Nulle part on n'a démontré avec plus de force et de chaleur l'illégalité des emprisonnemens arbitraires, d'après les maximes mêmes du droit public ancien. Celui qui écrivait de telles pages contre les abus de l'ancien régime, qui pouvait les appuyer d'exemples choisis dans sa propre vie, était naturellement désigné pour devenir bientôt le champion de la Révolution. Il était la preuve vivante du pouvoir exorbitant qu'un père pouvait s'arroger avec l'autorisation du roi sur un citoyen de plus de trente ans. Ce sont là des griefs qu'une âme fière ne pardonne ni n'oublie. L'humiliation et les souffrances qu'avait endurées Mirabeau le portèrent à l'Assemblée constituante dans les rangs du tiers-état, parmi les adversaires les plus résolus d'un ordre de choses dont il avait été si longtemps la victime.

Au bout de quarante-deux mois, lorsque le marquis croit son fils non pas corrigé, mais hors d'état de lui nuire et de se liguer de nouveau avec les membres révoltés de sa famille, surtout lorsque la mort de l'unique héritier légitime de Mirabeau lui inspire le désir d'avoir des petits-enfans pour continuer le nom et la race, il se décide à le faire sortir de prison. Mais il ne le fait qu'après les négociations les plus longues et les plus épineuses, après avoir imposé au prisonnier les plus cruels sacrifices. Il veut d'abord le rapprocher de

la comtesse de Mirabeau, qui, depuis des années, ne témoigne à son mari qu'une parfaite indifférence. Pour conquérir sa liberté, Mirabeau en est réduit à faire des avances à une femme qu'il méprise, qui l'a trompé le lendemain de son mariage, à laquelle il a généreusement pardonné, qui n'a répondu à sa générosité que par l'ingratitude, qui aurait pu le délivrer d'un mot si elle avait simplement annoncé l'intention de partager sa captivité, mais qui n'a jamais voulu y consentir. On exige de lui un sacrifice plus douloureux encore. On le condamne à insister auprès de Mme de Monnier pour qu'elle se réconcilie avec son mari, qui continue à offrir le pardon et l'oubli. La malheureuse femme, toujours consumée par le feu de la passion, se débat contre les instances de son amant et ne se résigne à céder que lorsqu'il est trop tard. Comment Mirabeau aurait-il pu oublier l'odieuse violence faite à ses sentimens, comment n'aurait-il pas pensé qu'une société où un père pouvait exiger de telles choses de son fils était une société à refaire? On peut dire du bien de l'ancien régime à distance, lorsqu'on n'en considère que les grandes lignes et l'architecture extérieure; dès qu'on y regarde de près, on s'aperçoit qu'aucune révolution n'était plus nécessaire, n'a été plus justifiée que la révolution de 1789.

Au moment où il rendait son fils à la liberté, le marquis espérait relever et reconstituer sa famille, d'abord en faisant purger par Mirabeau la condamnation capitale prononcée contre lui à Pontarlier, puis en l'envoyant à Aix auprès de sa femme pour y reprendre la vie conjugale. Le premier résultat fut obtenu sans trop de peine; mais la seconde entreprise trompa toutes les espérances du marquis. Celui-ci ne soupçonnait pas les griefs de son fils contre Mlle de Marignane. Il se doutait encore moins que la jeune femme s'effrayait par-dessus tout de retrouver un mari qu'elle avait outragé, dont la présence à son foyer eût été un reproche et pouvait devenir un danger. D'ailleurs, pendant neuf années de veuvage réel, la comtesse de Mirabeau s'était créé une existence nouvelle : elle vivait au milieu d'un cercle d'amis qu'elle charmait par sa grâce, dans un tourbillon de réunions joyeuses, de bals, de comédies, de petits soupers dont elle était l'âme. Le retour de son mari menaçait de troubler cette vie de plaisirs. Qu'avait-elle besoin d'un revenant que l'on regardait comme mort civilement, qui aurait dû avoir le bon goût de ne pas reparaître? Entourée d'hommages, elle se sentait soutenue par la résistance de sa famille, par l'émotion que causait, dans la société provençale, la crainte de la perdre. En échange de cette souveraineté élégante qu'avait-on à lui offrir? La gêne domestique, les embarras financiers, des récriminations possibles sur

le passé, des ombrages pour le présent. Elle reculait devant cette perspective. Avec une politesse et une mesure calculées, non point assurément par amour, mais pour se refaire un état social et reprendre son rang dans le monde, Mirabeau réclamait son droit. Forcés dans leurs derniers retranchemens, obligés de prendre un parti, M. de Marignane et sa fille répondirent à ces instances par un procès en séparation de corps.

L'histoire du procès a été bien souvent racontée. Il n'en faut retenir que la hardiesse avec laquelle Mirabeau plaide lui-même sa cause. C'était un signe des temps, l'indice d'un profond changement dans les mœurs. A une époque où la noblesse d'épée et le barreau formaient deux classes tout à fait distinctes de la société, il semblait extraordinaire de voir un gentilhomme de race, un ancien capitaine de dragons, descendre au rôle d'avocat. Le cas paraissait même si nouveau que les syndics de l'ordre des avocats se réunirent pour en délibérer et n'accordèrent qu'avec peine l'autorisation demandée par Mirabeau. Le marquis y voyait l'annonce d'une révolution qu'il prédisait du reste depuis longtemps et dont les symptômes frappaient ses yeux à Versailles aussi bien que dans les provinces : « Quoique ayant de la peine, écrit-il, à avaler l'idée que le petit-fils de notre père tel que nous l'avons vu passer sur le Cours, tout le monde ôtant de loin son chapeau, va maintenant figurer à la barre de l'avant-cour, disputant la pratique aux aboyeurs de la chicane, je me suis dit après que Louis XIV serait un peu plus étonné s'il voyait la femme de son arrière-successeur en habit de paysanne et tablier sans suite, pages ni personne, courant le palais et les terrasses, demander au premier polisson en frac de lui donner la main qu'icelui lui prête seulement jusqu'au bas de l'escalier. Autre temps, autre mœurs. »

Depuis le temps où il haranguait en Limousin les tenanciers de son père, Mirabeau va parler en public pour la première fois. Il n'y aura chez lui ni apprentissage ni tâtonnemens; il a si naturellement un tempérament oratoire qu'il produit tout de suite sur ceux qui l'entendent l'impression la plus forte. N'oublions pas que nous sommes dans le midi, que c'est un méridional qui parle et qu'il s'adresse à une population facile à émouvoir. Rien de ce qu'il dit ne sera perdu pour ses auditeurs; se sentant soutenu par leur attention, bientôt par leur sympathie et par leur émotion, il dominera peu à peu l'embarras d'un début; s'inspirant des circonstances à mesure qu'elles lui paraîtront plus favorables, il s'abandonnera à des mouvemens plus libres et finira par électriser l'auditoire. Dans ce long débat, il prit la parole à quatre reprises différentes devant deux juridictions successives, et chaque fois il obtint un succès extraordinaire. Avec un art infini, en artiste déjà consommé, il renou-

velle par la variété des argumens et des intonations une cause qui ne change pas. Il commence avec mesure et avec dignité, il cherche à attendrir le public sur ses malheurs, il parle de sa femme avec grâce, avec tendresse, en homme qui a aimé et qui a souffert, et dès le premier jour il arrache des larmes de tous les yeux. Son beau-père lui-même, qui écoutait en ricanant le commencement de la plaidoirie, quitte l'audience, suffoqué par l'émotion.

On ne répond aux avances de l'orateur que par des insultes. Alors piqué au vif, animé d'une indignation légitime, il s'échauffe à son tour, il rend à ses adversaires coup pour coup, il attaque, il accuse et il cloue à son banc l'avocat de Mlle de Marignane foudroyé. Quoique préparés avec le plus grand soin et en partie écrits, les quatre plaidoyers de Mirabeau n'ont pas été publiés; mais M. de Loménie, qui possède le manuscrit du plus important de ces discours, nous le donne aux pièces justificatives. C'est celui du 23 mai 1783, le jour où Mirabeau plaida, nous dit son père, « depuis huit heures et quart du matin jusqu'à une heure, sans cracher ni moucher. » La lecture en est attachante sans cependant nous rendre l'impression exacte de l'audience. Bien des passages ont dû être changés dans le mouvement de l'improvisation, sous les yeux et en quelque sorte sous l'influence du public. Il faudrait d'ailleurs ajouter à la parole écrite et nécessairement refroidie le port, le geste, la voix, la mimique, l'action oratoire en un mot, qui était merveilleuse chez Mirabeau et que sa sensibilité méridionale rendait irrésistible. Il ne lui arriva pas une fois de prendre la parole devant le public d'Aix sans être applaudi et suivi par la foule jusqu'à sa voiture.

Malgré un succès si éclatant, il perdit sa cause et il devait la perdre. On a souvent cité cet exemple pour détourner les orateurs même les plus habiles de se défendre personnellement en justice. Outre que le parlement, composé d'amis de M. de Marignane, était prévenu contre Mirabeau, le tempérament passionné de celui-ci devait l'entraîner à commettre des fautes de tactique presque inévitables. Ses adversaires l'avaient prévu; leur injurieuse campagne avait pour objet de le mettre hors de lui : « Il faut le piquer, disait Pascalis, il s'emportera comme un cheval entier, et nous le tiendrons. » On réussit, en effet, par ce moyen à mettre les juges contre lui; mais s'il perdit son procès devant eux, il le gagna devant le public : « Il est incroyable, écrit le marquis, comme ce bourreau-là a gagné le peuple. » Il l'avait si bien gagné que, six ans plus tard, lorsqu'il retournera en Provence pour y briguer la députation aux états-généraux, il retrouvera les mêmes sympathies et le même enthousiasme. La foule reconnaîtra dans l'orateur politique l'avocat qu'elle avait tant applaudi.

Mirabeau se rendait instinctivement compte de la victoire morale

qu'il venait de remporter. Il sortait de l'audience, non en vaincu, mais en triomphateur, il savourait la jouissance d'avoir enfin montré et déployé son talent. Célèbre jusque-là par les aventures scandaleuses de sa jeunesse, il acquérait une célébrité plus relevée par le double succès que venaient d'obtenir ses mémoires judiciaires à Pontarlier et son éloquence à Aix. Le retentissement du procès, le bruit qui se faisait autour de son nom, n'étaient pas non plus de nature à lui déplaire. En attendant la gloire, il entrait dans la popularité : « C'est uniquement ce qu'il a en vue, disait son père, et de cette race extravagante il n'y en a aucun dont le tic physique ne soit de regarder comme un triomphe le jour où ils sont pendus, parce qu'il a été question d'eux. » Le marquis commençait à s'effrayer du murmure de l'opinion publique et du cri universel qui retentissait, disait-il, à ses oreilles : « N'entendrons-nous jamais parler que de cette race effrénée des Mirabeau? » Son fils, tout entier à la joie de rentrer avec éclat sur la scène du monde, après de longues années d'emprisonnement, n'avait ni les mêmes frayeurs ni les mêmes scrupules.

Si l'issue du procès avait été différente, si Mirabeau s'était rapproché de sa femme, il aurait pu reprendre son rang dans la société et retrouver au foyer conjugal la paix d'une vie régulière. Tel était l'espoir du marquis et de l'excellent bailli, qui, dans cette campagne judiciaire, avait soutenu son neveu de toute l'autorité de son caractère et de tout le poids de sa fortune : « Si cet homme, disait le chef de la famille, avait une femme non gâtée, ou seulement sensée, elle en ferait ce qu'elle voudrait. » Le jugement prononcé coupait court à ces espérances. Par la perte de son procès, Mirabeau allait être rejeté dans tous les hasards d'une vie aventureuse et besogneuse. Hors d'état de satisfaire à ses goûts de dépense avec le modique revenu qui lui restait, il en était réduit encore une fois à vivre d'expédiens ou à intenter des procès à un père dont il avait précipité la ruine. Il ne trouvait même pas un asile dans la maison paternelle, qui lui fut impitoyablement fermée quand il revint à Paris. Pendant cinq ans, les communications du père et du fils se borneront à des envois mutuels de papier timbré.

La comtesse de Mirabeau, qui avait l'âme plus frivole que méchante, regretta plus tard de n'avoir pas joué dans la vie de son mari le rôle bienfaisant qu'on lui réservait. Quand elle le vit entouré de gloire, elle eût voulu le rejoindre. Les habitans du pays l'en pressaient. Les paysans des environs d'Aix la suppliaient de partir : « C'est une trop belle race, lui disait-on, ce serait péché qu'elle manquât. » — « Vous savez sans doute, écrit un Provençal à Mirabeau, que Mme la comtesse veut retourner absolument dans

les bras de son cher et glorieux époux, malgré la famille qui a intérêt à s'y opposer. » Il était trop tard. Mirabeau ne se souciait plus d'un rapprochement dont il n'avait plus besoin depuis que l'argent de la cour affluait chez lui. Il mourut sans avoir même revu sa femme. Celle-ci se remaria pendant l'émigration; mais après avoir perdu son second mari, elle reprit le nom du premier pour lequel elle s'enflamma d'une passion rétrospective. En 1800, elle habitait l'hôtel de Mirabeau, où une de ses belles-sœurs lui avait offert l'hospitalité : « C'est là qu'elle mourut, dit M. Lucas de Montigny, dans la chambre et dans le lit même de Mirabeau, dont le souvenir lui inspirait chaque jour des regrets plus passionnés. »

IV.

Le rôle que n'avait pas voulu jouer à temps Mme de Mirabeau, une autre femme allait le reprendre et apporter quelque douceur dans la vie tourmentée du grand homme. C'était une étrangère, fille naturelle d'un personnage considérable des Pays-Bas et d'une Française, Mme de Nehra, que M. Louis de Loménie nous a fait connaître dans un chapitre attachant de ses *Esquisses historiques et littéraires*. M. Charles de Loménie complète par de nouveaux détails le portrait charmant que son père a tracé d'elle. Il s'agit ici d'une personne tout à fait supérieure à Mme de Monnier par la distinction de l'esprit et par la délicatesse morale : « Jamais femme, dit Étienne Dumont dans ses *Souvenirs*, ne fut plus faite pour mériter de l'indulgence à l'amour. » Elle aima en effet Mirabeau avec une tendresse infinie et n'aima que lui. Comment une jeune fille de dix-neuf ans, d'une physionomie charmante, d'une réputation intacte, tout à fait libre de ses actions puisqu'elle était orpheline, mais habituée à une vie décente et retirée, se décida-t-elle à partager publiquement la destinée d'un homme de trente-six ans, vieilli avant l'âge, déconsidéré par le scandale de ses aventures, réduit à vivre d'expédiens, « ignorant toujours, comme il le dit lui-même, les ressources du mois qui suit? » Il faut d'abord tenir compte de la liberté des mœurs au XVIIIe siècle, de l'indépendance philosophique dont se piquaient beaucoup de femmes qu'auraient retenues au siècle précédent les conventions sociales et les principes religieux. Cela explique à la rigueur que Mme de Nehra se soit résignée à une union libre, mais cela n'explique pas pourquoi elle a aimé Mirabeau. Elle avait résisté longtemps. Séduit par le charme de cette nature exquise, Mirabeau alla pendant trois mois la voir chaque jour au parloir grillé de son couvent sans obtenir autre chose que des témoignages d'amitié.

Elle nous explique elle-même pour quels motifs désintéressés elle finit par céder. « Je m'aperçus, dit-elle simplement, combien le refus constant de m'attacher à lui le rendait malheureux, j'osai croire que j'étais la femme qui convenait à son cœur, j'espérai calmer quelquefois les écarts d'une imagination trop ardente; mais ce qui me détermina surtout, ce furent ses malheurs. Dans ce moment-là tout était contre lui : parens, amis, fortune, tout l'avait abandonné, je lui restais seule, et je voulus lui tenir lieu de tout. Je lui sacrifiai donc tout projet incompatible avec nos liaisons, je lui sacrifiai une vie tranquille pour m'associer aux périls qui environnaient sa carrière orageuse. Dès lors je fis serment de n'exister que pour lui, de le suivre partout, de m'exposer à tout pour lui rendre service dans la bonne ou la mauvaise fortune. Je laisse aux amis de Mirabeau à juger si j'ai rempli fidèlement cet engagement sacré. »

Elle le remplit avec un dévoûment admirable, souvent même aux dépens de son bonheur. Elle eut à souffrir plus d'une fois, non-seulement de la situation précaire dans laquelle se débattait son amant, mais de l'influence qu'exerçaient sur l'imagination mobile et sur les sens corrompus de Mirabeau des rivales indignes d'elle. En dehors de ces heures de passion, il rendait justice à Mme de Nehra, il ne parlait d'elle et il ne lui écrivait que dans les termes les plus tendres, avec un sentiment de respect qu'il n'a jamais témoigné à aucune autre femme. « Je vous jure, disait-il à Chamfort, que je ne la vaux pas, et que cette âme est d'un ordre supérieur par la tendresse, la délicatesse, la bonté. » — « Chère amie, lui écrivait-il à elle-même, je n'ai été heureux qu'un jour en ma vie, celui où je vous ai connue, où vous me donnâtes votre amitié... Il faut renoncer au bonheur lorsqu'on est loin de vous. Depuis les plus petits détails jusqu'aux pensées les plus hautes, tout sentiment est détruit lorsque je ne le partage pas avec vous. » Ce langage délicat contraste singulièrement avec la passion toute sensuelle qu'expriment les *Lettres de Vincennes*.

Mme de Nehra pouvait bien mettre un peu d'ordre, d'économie et de décence dans l'intérieur de son ami jusque-là fort misérable. Mais n'ayant elle-même qu'une modeste pension viagère, elle était sans cesse débordée par les goûts de dépense de ce bourreau d'argent. Les années qui précèdent la convocation des états-généraux sont pour tous deux des années de gêne et d'embarras financiers, pour lui des années d'intrigues, d'efforts et de travail à la recherche d'une position sociale. Un instant Mirabeau espère s'établir en Angleterre. Ses anciens camarades de la pension Choquard, les deux frères Elliot, y occupaient des positions

importantes. L'un d'eux lui ayant donné une marque de souvenir à propos de son ouvrage sur les *Lettres de cachet*, il se persuade qu'il trouvera auprès d'eux un appui, des conseils, peut-être le moyen de faire fortune ou de s'ouvrir une carrière à l'étranger. Hugh Elliot, alors ministre d'Angleterre à Copenhague, qui avait d'abord témoigné beaucoup de bonne volonté, se refroidit sensiblement sans doute à la suite des renseignemens qui lui furent envoyés de France sur son ancien condisciple. Ce fut Gilbert Elliot, membre du parlement, qui accueillit Mirabeau, sans se faire néanmoins aucune illusion sur le compte de son hôte. La correction anglaise ne devait guère s'accommoder du sans-gêne, du débraillé et de la faconde méridionale du voyageur.

« J'ai retrouvé, écrit Gilbert à son frère, notre ancien camarade d'école persécuté... aussi peu changé que possible par vingt années, dont six se sont passées en prison, et le reste en agitations domestiques et personnelles... Mirabeau est aussi tranchant dans sa conversation, aussi gauche dans ses manières, aussi laid de visage et mal tourné de sa personne, aussi sale dans ses vêtemens, et avec tout cela aussi suffisant que nous nous le rappelons il y a vingt ans. » L'impression produite sur les femmes de la maison par l'arrivée du nouveau-venu est encore moins favorable. « Il a fait une cour si précipitée à Henriette (la sœur des deux Elliot), qu'il ne doutait pas de subjuguer en une semaine, si absolument abasourdi ma *John Bull* de femme, si bien épouvanté mon petit garçon en le caressant, si complètement disposé de moi depuis le déjeuner jusqu'au souper, tellement étonné tous nos amis, que j'ai eu grand'-peine à avoir la paix à son endroit, et s'il n'avait pas été rappelé à l'improviste à la ville, ce matin, je suis sûr que la patience de ma femme, je ne veux pas dire sa politesse, n'y aurait pas tenu. »

Gilbert Elliot n'en rend pas moins justice aux talens, à l'énergie et aux vastes connaissances de Mirabeau; il le présente même à quelques-uns des plus grands personnages de l'Angleterre, notamment au marquis de Lansdowne et à Burke; mais il ne réussit pas à lui trouver la position sociale dont son ami a besoin. Mirabeau ne rapporte d'Angleterre qu'un assez grand mépris pour les Anglais avec une grande admiration pour la liberté dont ils jouissent. Suivant lui, quoiqu'ils aient plus de défauts que la plupart des peuples connus, ils valent mieux qu'eux, uniquement parce qu'ils ont une constitution libérale. C'est bien là l'esprit dans lequel va se faire chez nous la révolution, la donnée première que Mirabeau y apportera.

En attendant l'heure de la délivrance, le voyageur revient en France, où il établit pour vivre une véritable fabrique de brochures

et de pamphlets. C'est un moyen de gagner un peu d'argent, c'est aussi un moyen d'être compté par le pouvoir, de lui faire sentir le poids de son influence et d'obtenir de lui quelque faveur en échange. Déclassé et décrié, Mirabeau entend forcer la société à le reconnaître comme une puissance, lui imposer l'ascendant d'une popularité grandissante. Il aborde ainsi les questions à la mode, il parle de finances, de politique, de diplomatie avec une imperturbable assurance. D'habiles collaborateurs, le banquier suisse Panchaud, Clavière, Dumont de Genève, lui préparent des matériaux, quelquefois même des parties d'ouvrage complètement rédigées ; il les retouche, il y met le *trait* et le *vernis*, pour employer ses expressions favorites, et il inonde la France de publications fréquemment composées par d'autres, mais toujours signées du nom sonore de Mirabeau. Il prend à partie tantôt M. de Calonne, tantôt M. Necker, il engage même avec Beaumarchais un duel de plume d'où il ne sort pas à son honneur. Il serait difficile de distinguer aujourd'hui la part de travail personnel qui lui appartient dans chacune de ces œuvres. Elles sont à la fois trop éphemères et trop collectives pour ajouter quelque chose à sa gloire. Elles indiquent seulement la prodigieuse activité de son esprit et le besoin qu'il a de faire parler de lui. Il poursuit avec passion la célébrité, et il l'atteint. Dès 1787 il peut se flatter en écrivant à Mme de Nehra qu'il n'y ait pas « un salon, un boudoir, une borne qui ne retentisse du nom de Mirabeau. » Vienne maintenant la convocation des états-généraux, il sera résolu et tout prêt à y jouer son rôle. Dans ce premier volume, M. Charles de Loménie nous conduit jusqu'à la veille de la révolution ; il abordera enfin les années glorieuses de la vie de Mirabeau dans un second volume, qui est terminé, qu'il soumet en ce moment à un dernier travail de revision et que nous lui demandons de ne pas nous faire attendre trop longtemps (1).

A. Mézières.

(1) Nous adressons cet appel à M. Charles de Loménie avec d'autant plus d'insistance que M. Rousse prépare, depuis quelque temps déjà, pour prendre place dans la collection des grands écrivains français de la maison Hachette, une étude sur Mirabeau. Cet important travail ne pourra évidemment pas être terminé tant que M. Charles de Loménie n'aura pas lui-même fait usage des documens inédits qu'il a entre les mains.

LA

PEINTURE ÉTRANGÈRE

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

L'organisation des sections étrangères au Palais des Beaux-Arts n'est pas due, en général, comme celle de la section française, à l'action gouvernementale. La plupart, en l'absence de commissaires officiels, n'ont été installées qu'au dernier moment par l'initiative privée, soit d'un comité local, soit d'un comité parisien, soit même d'un groupe d'artistes isolés. Pour qui est au courant de l'activité des arts dans le monde, il est évident que les collections de peintures, réunies de la sorte, ne représentent que bien incomplètement, pour plusieurs pays, le niveau de la production actuelle, soit parce que les chefs d'école n'y sont pas représentés, soit parce que la meilleure place s'y trouve prise par des ouvrages d'importance secondaire. En plusieurs endroits, notamment aux États-Unis, en Autriche, en Suisse, on se croirait toujours en France, tant l'imitation française y semble dominer, et ce sont, en effet, les artistes domiciliés et travaillant chez nous qui y sont venus en majorité. Néanmoins, en beaucoup d'autres, les œuvres indigènes, soit par la provenance, soit par l'esprit, y figurent en assez grand nombre pour qu'il soit possible de se rendre compte si l'art y est mort ou vivant, si l'on y reste humblement et irrémédiablement soumis à l'influence parisienne ou si au contraire, soit par un retour réfléchi à des traditions autochtones, soit par une observa-

tion indépendante et nouvelle de la nature, on se prépare à tirer, de l'enseignement français ou de l'enseignement local, des développemens originaux.

Le grand intérêt pour nous, en des occasions pareilles, est-il seulement de constater que nos maîtres vivans, comme nos maîtres disparus, continuent d'exercer une action dominante sur les écoles étrangères? Faut-il donc compter, par exemple, quels sont du nord au midi les élèves ou les imitateurs de Cabanel ou de Millet, de MM. Meissonier et Gérôme, Bonnat et Carolus Duran, Jules Breton et Vollon, Jean-Paul Laurens et Jules Lefebvre? La liste en serait longue et pourrait flatter notre vanité. Mais au-dessus des intérêts de notre vanité, il y a les intérêts de notre activité, et, plus l'émulation avec les écoles étrangères deviendra sérieuse et réelle, plus nous avons chance de voir la nôtre prospérer et grandir sans tomber dans cet engourdissement présomptueux auquel n'échappent guère les écoles trop longtemps prépondérantes. Ce qui nous importe donc, avant tout, c'est d'examiner dans les pays qui nous entourent et qui nous imitent, si ce voisinage et cette imitation y déterminent, au double point de vue imaginatif et technique, un simple courant de dilettantisme stérile et d'habileté superficielle, ou si le mouvement qui en procède prend le caractère d'un mouvement de rénovation indépendant, original et fécond pour l'avenir.

C'est toujours par le contact d'un art extérieur, florissant ou dégénéré, qu'on voit naître ou renaître les arts dans une contrée barbare ou civilisée. L'histoire de la peinture, plus encore que celle de l'architecture et de la sculpture, parce que la matière transmissible y est plus mobile, n'est guère que l'histoire de ces échanges intermittens et réciproques d'exemples et d'excitations entre les différentes nations. Durant plusieurs siècles, l'Italie et les Pays-Bas ont été, successivement ou conjointement, depuis Giotto et Van Eyck jusqu'à Rembrandt et Tiepolo, les deux centres actifs d'où rayonnaient l'inspiration et l'enseignement, et, pour ainsi dire, les deux pôles du courant qui, tantôt partant du nord et tantôt du sud, n'a cessé d'échauffer et d'agiter l'imagination des peintres. Placée au centre, la France, pendant longtemps, ne fit guère que recueillir, dans un foyer tranquille et clair, les étincelles brillantes de ce double courant. Malgré la concentration puissante ou charmante qu'elle en sut déjà faire au XVIIe et au XVIIIe siècle, ce n'est pourtant qu'en notre temps qu'elle est devenue à son tour la tête et la source du mouvement, et qu'elle a dirigé l'activité générale dans le sens de son génie national, jetant et répandant de tous côtés cet esprit de vérité, de liberté, d'humanité qui depuis la Révolution se manifeste dans ses

productions artistiques autant que dans ses agitations politiques et sociales.

Pour qui a pu voir l'exposition des artistes étrangers au palais Montaigne en 1855, pour qui se souvient de l'état d'abaissement dans lequel était alors tombé l'art de la peinture chez la plupart des peuples européens, même les plus glorieux par leur passé, tels que l'Italie, l'Espagne, la Hollande, et de l'état de barbarie dans lequel il se trouvait chez les peuples nouveaux, soit de l'Europe septentrionale, soit de l'Amérique, l'exposition actuelle, si incomplète qu'elle puisse être, montre, de toutes parts, en l'espace de trente ans, une série d'étonnans progrès accomplis. Sous l'influence des exemples français, presque partout, les études techniques et historiques ont été renouvelées ou entreprises. Presque partout, même dans la Grande-Bretagne, le centre d'art le plus intact en 1855, grâce à la répétition des expositions internationales, sous cette même influence, les écoles se sont multipliées, rajeunies, échauffées. Presque partout, nous pouvons assister, après une lutte plus ou moins violente entre la tradition académique et l'individualisme naturaliste, à la fusion rapide et à l'entente féconde des deux principes, à une évolution plus ou moins marquée dans le sens même qu'ont indiqué depuis longtemps les artistes français, celui d'une observation directe, libre, personnelle, de la réalité comme fondement nécessaire de tout art vivant.

I.

C'est toujours dans les salles de la Grande-Bretagne qu'on se sent le plus agréablement dépaysé. L'art anglais, mieux connu aujourd'hui, ne nous surprend plus sans doute par une de ces sensations aiguës et piquantes, comme celles que ressentirent nos grands-pères au Salon de 1824 et nos pères à l'Exposition de 1855. De la première rencontre avec les peintres britanniques est sortie notre école de paysage, de la seconde une rénovation de notre dilettantisme poétique. Depuis, les rapports entre les deux écoles sont devenus assez réguliers, et chacune y trouve son compte. Nous devons beaucoup à l'Angleterre : MM. Gustave Moreau, Puvis de Chavannes, Cazin, Besnard, entre autres, en savent bien quelque chose. L'Angleterre nous doit beaucoup aussi ; elle n'est nullement restée insensible à notre évolution : l'influence de MM. Meissonier et Gérôme, de Millet et de M. Jules Breton, s'y est fortement marquée en plus d'un endroit. Mais ce qu'il y a d'admirable dans ce tempérament anglais, si robuste et si personnel, ce qui nous en étonne et nous en réjouit, c'est la faculté pro-

digieuse qu'il possède de s'assimiler tous les élémens qu'il absorbe et d'imprimer la marque de sa personnalité à tout ce qu'il produit. Nulle part peut-être on ne sent des esprits plus ouverts à tout ce qui vient du dehors; les artistes anglais sont essentiellement cosmopolites; aucun d'eux qui n'ait tour à tour étudié en Italie, en France, en Espagne, en Orient, en Hollande, qui ne s'y promène et qui n'y retourne sans cesse; mais partout il reste Anglais, et tout ce qu'il acquiert ne contribue qu'à développer son moi. Dans aucun pays, l'art, à première vue, ne semble plus artificiel et le résultat de plus continuelles importations et excitations étrangères; s'imagine-t-on Reynolds sans Titien, Gainsborough sans Van Dyck, Constable sans Hobbema, Turner sans Claude Lorrain, M. Millais et presque tous les modernes sans les Quattrocentisti italiens et flamands? Cependant, qu'y a-t-il de plus personnel que Reynolds et Gainsborough, Constable et Turner, M. Millais et ces poètes charmans trop tôt disparus, que nous admirions en 1878, Walker et Mason? La puissance de fascination du sol anglais est si forte que les artistes étrangers qui s'y fixent n'y sauraient échapper; au bout de peu de temps, ils deviennent Anglais. A l'heure actuelle, comme en 1878, deux des artistes qui font le plus d'honneur à la section anglaise, qui expriment le mieux la pensée anglaise, sont deux continentaux naturalisés : un Hollandais, formé à l'école belge et à l'école française, M. Alma-Tadema, un Bavarois, formé à Munich, M. Herkomer.

A quoi tient ce phénomène? En partie à la conscience opiniâtre que les Anglais mettent à bien faire tout ce qu'ils entreprennent, en partie à l'amour profond qu'ils portent, comme toutes les races germaniques, à la nature extérieure, en partie aussi à ce sens moral et pratique qui ne leur permet de considérer aucune œuvre de l'homme, moins encore l'œuvre d'art, comme indifférente et inutile. Lorsqu'un Anglais peint ou lorsqu'il écrit, c'est qu'il a quelque chose à dire; il le dit comme il peut, le plus fortement qu'il peut, insistant sur tous les détails, torturant la palette comme le vocabulaire, sans souci des formes convenues, mais créant, à chaque instant, des formes inattendues. De là, dans leurs peintures, ces inégalités d'exécution qui surprennent, ces maladresses de touche qui font sourire, ces aigreurs de colorations qui blessent la vue; de là aussi cette précision soutenue et touchante, presque religieuse, dans l'observation analytique, ces accens incorrects et hardis d'une sensibilité délicate ou fière, ces éclats d'harmonie audacieux et profonds qu'on chercherait vainement ailleurs. Moins sûrs de leur main et moins ambitieux, comme ouvriers du pinceau, que les ouvriers de Paris, ils se risquent peu dans les grandes toiles,

mais ils remplissent jusqu'aux bords les cadres bien proportionnés où ils se renferment et se concentrent. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ils entretiennent et fortifient leur individualité ; l'abandon de la peinture de chevalet, de la peinture méditée et soignée, conduit vite à la décadence ; une école ne saurait vivre longtemps par la seule pratique décorative. Une des autres raisons qui expliquent certaines de leurs tendances est le climat même de l'Angleterre et les habitudes sociales qui en découlent ; les peintures y sont faites pour orner des appartemens confortables, pour être vues, à travers une glace, tour à tour sous un jour brumeux ou sous la lumière artificielle ; l'aspect d'aquarelles, mat et clair, qu'elles gardent presque toutes, même lorsqu'elles sont exécutées par d'autres procédés, est fait pour répondre à ces exigences spéciales.

Il y a bien, en Angleterre, une école classique ; mais la liberté avec laquelle on y traite les sujets traditionnels et qui rappelle, par plus d'un trait, la liberté de ses poètes en semblable matière, ne ressemble plus en rien au pédantisme éphémère qu'y avaient importé au commencement du siècle les émules de notre David. Le mouvement préraphaélite, en reportant les imaginations aux œuvres primitives, d'une saveur vive et bizarre, des Italiens du XV[e] siècle, les a fait remonter du même coup vers les origines de l'art antique. C'est à travers la Renaissance italienne, à travers Botticelli et Mantegna, que la plupart aperçoivent la Grèce comme Shakspeare devinait Rome à travers Boccace et Bandello. Bien que sir F. Leighton, le président de l'Académie, s'efforce, avec une remarquable volonté, de retourner à une antiquité plus pure, il est facile de surprendre, dans ses peintures comme dans ses sculptures, les traces de ses premières admirations ; nous ne saurions nous en plaindre. C'est par les bons côtés, par la vivacité nerveuse du mouvement, par le rythme fort et souple de l'attitude, que ses deux statues, le *Paresseux* et *Fausses alarmes*, rappellent Donatello et Benvenuto. Il est encore passé beaucoup de ces élégances florentines, avec leur grâce un peu contournée, dans les silhouettes des belles filles qui accompagnent *Andromaque captive* à la fontaine. Même, à dire vrai, les qualités de cette noble composition, longue et disposée en bas-relief, sont plutôt sculpturales que pittoresques. Les couleurs y parlent bas, sans toujours bien s'accorder ; le travail de la brosse y est délicat, savant, fin, mais d'une égalité consciencieuse trop prudente et trop égale. En revanche, l'ordonnance est savante et originale ; presque tous les groupes présentent des combinaisons de mouvemens et d'expressions d'une cadence admirable. L'Andromaque, enveloppée de noir, est une

figure d'un beau caractère; on ne trouve pas moins de noblesse dans la grâce chez les choéphores, indifférentes ou curieuses, de tout âge, qui l'entourent.

L'antiquité de M. Alma-Tadema est plus familière que l'antiquité de M. Leighton; la grâce y est plus vivante, et, pour transfigurer les *misses* et les *ladies* en fiancées grecques ou en matrones romaines, M. Alma-Tadema possède, sur sa palette claire et lumineuse, d'admirables recettes d'incantation. Quelle carrière a parcourue M. Alma-Tadema depuis que nous l'avons vu, laborieux élève de Leys, tenter, dans une gamme noire et lourde, ses premières restitutions archéologiques! Comme il s'est allégé, éclairé, vivifié depuis, acquérant chaque jour une science plus intime de la femme antique et de la femme moderne! Une anecdote de Plutarque, citée par George Eliot, lui a inspiré sa jolie composition des *Femmes d'Amphissa*. Voici comme notre Amyot la raconte: « Il advint que les femmes dédiées à Bacchus, que l'on appelle les Thyades, qui vaut autant à dire comme les forcenées, furent esprises de leur fureur, et courans vagabondes, çà et là, de nuit, ne se donnèrent de garde qu'elles se trouvèrent en la ville d'Amphisse; là où estans lassées, et non encore retournées en leur bon sens, elles se couchèrent de leur long au milieu de la place et s'endormirent. De quoy estans adverties les femmes des Amphisséiens, et craignans qu'elles ne fussent violées par les soudards des tyrans, dont il y avoit garnison en la ville, elles accoururent toutes en la place, et se mettans alentour d'elles sans mot dire, les laissèrent endormir sans les esveiller. Puis, quand elles se furent d'elles-mêmes esveillées, elles se mirent à les traiter chascune la sienne et à leur donner à manger; puis, finablement, ayans demandé congé de ce faire à leurs maris, les convoyèrent à sauveté, jusques aux montagnes. » Le peintre a saisi le moment où les folles du dieu, allongées sur les dalles, sortant de leur sommeil halluciné, se soulèvent, s'étirent, se frottent les yeux pour se reconnaître. Les Amphissiennes hospitalières, rangées en ligne au fond de la place, les regardent avec compassion et tendresse; quelques-unes, les plus vieilles d'abord, les plus jeunes ensuite, se détachent pour leur apporter quelque nourriture. Tout ce groupe, vêtu de tuniques et de péplos clairs, s'enlève en blanc sur le fond blanc des colonnades de marbre; les Thyades aussi sont vêtues de blanc, et c'est au milieu d'exquises blancheurs que rougissent leurs visages plus allumés que ceux des honnêtes ménagères, les gardiennes de leur vertu. Et cette délicatesse de la couleur n'est point une délicatesse superficielle, car M. Alma-Tadema est aussi fin dessinateur que fin coloriste. Toutes ces Grecques ont l'allure cadencée, l'expression

nette, la draperie souple et serrée des figurines de Tanagra et mêlent, dans une fusion charmante, la pudeur intelligente des filles d'Albion à l'élégance attique. Il n'y a pas de pédantisme ou de réalisme qui tienne, c'est là une délicieuse fantaisie archéologique, un art particulier et délicat qui ne s'adresse point sans doute au gros public, mais qui n'en a, pour cela, ni moins de charme, ni moins d'intérêt. Un peu plus loin, M. Alma-Tadema nous montre une jeune Gréco-Anglaise assise sur un banc en marbre (le marbre est une matière dont le peintre tire des effets surprenans), devant la mer bleue, se faisant de la main un abat-jour pour apercevoir la barque qui amène le bien-aimé, et cette petite scène est encore ravissante par le naturel de la pose, la grâce de l'ajustement, l'éclat du marbre, des fleurs, de l'eau, du ciel, la transparence sereine de l'air. Les *Ménades*, plus classiques, bien anglaises pourtant, de M. John Collier, semblent banales à côté de ces évocations fraîches et gracieuses; et, si l'on songe au parti que M. Alma-Tadema a su tirer de ses premiers modèles en ce genre, Ingres et M. Gérôme, on se prend à regretter que M. Calderon, l'auteur agréable d'une *Aphrodite* couchée sur les flots, n'ait pas pris conseil à la même école; il eût certainement doté sa nageuse blonde de formes moins abondantes, mais plus juvéniles.

MM. Burne Jones, Watts, Strudwick, Walter Crane, représentent le dilettantisme anglais s'inspirant de la renaissance comme chez MM. Leighton et Alma-Tadema il s'inspire de l'antiquité. On ne saurait tous les appeler des préraphaélites, car si M. Strudwick, dans sa *Circé*, s'en tient à la stricte imitation de Mantegna, et M. Walter Crane, dans sa *Belle dame sans merci*, à celle d'autres primitifs, M. Watts, dans ses allégories poétiques, souvent peu intelligibles, se livre à des combinaisons savantes de formes contournées et de colorations vaporeuses qui procèdent des maniéristes du XVIe siècle bien plus que de leurs prédécesseurs. Le plus intéressant de ce groupe distingué, mais un peu trop porté à confondre la littérature avec la peinture, est M. Burne Jones. Il a traduit, dans son *Roi Cophetua*, la ballade de Tennyson, *The Beggar Maid*, avec une exactitude scrupuleuse, et avec une puissance extraordinaire : « Elle se tenait les bras croisés sur sa poitrine; — elle était plus belle qu'on ne peut dire; elle vint, pieds nus, la mendiante, — devant le roi Cophetua. — En robe et en couronne, le roi descendit — pour la rencontrer et la saluer sur sa route .— « Ce n'est point étonnant, disaient les lords, — elle est plus belle que le jour. » — Comme brille la lune en un ciel nuageux; — elle, dans sa pauvre parure, apparaissait : — l'un louait ses chevilles, l'autre ses yeux, — l'autre sa noire chevelure et sa mine aimable. — Un si doux visage, une grâce

si angélique! — il n'en fut jamais dans toute cette terre! » — Cophetua jura un royal serment : — « Cette mendiante sera ma reine. » — Dans le tableau de M. Burne Jones, la fille, en robe grise, les pieds nus, est assise, doucement rêveuse, sur des degrés de marbre. A ses pieds le jeune roi, couvert d'une riche armure, se tient, sa couronne à la main, également assis, dans une attitude méditative. Deux seigneurs, accoudés en haut, sur un balcon, regardent la scène. La vigueur du dessin, la force des colorations, la profondeur des expressions, la perfection des détails, l'harmonie de l'ensemble donnent à cette toile, tout imprégnée d'un vigoureux amour pour Carpaccio et pour Mantegna, un attrait fort et durable. L'imitation des maîtres, poussée à ce degré d'intelligence, n'est plus seulement une satisfaction donnée à la curiosité des amateurs et des lettrés, c'est encore un exemple salutaire pour toute une école et un rappel fécond aux vrais principes de la peinture. Un morceau senti, dessiné, peint comme le *Roi Cophetua* rend les yeux plus difficiles pour tout ce qui l'entoure.

Le talent supérieur de MM. Alma-Tadema et Burne Jones justifie et anime leur dilettantisme. Il n'en est pas moins vrai qu'une école ne vit pas d'évocations rétrospectives; c'est dans sa lutte avec la nature et avec la réalité qu'elle acquiert ses forces et qu'elle les éprouve. Les peintres anglais, sous ce rapport, ne sont pas en retard sur ceux du continent; dans le portrait, dans l'étude de mœurs, dans le paysage, ils conservent leur originalité avec une ténacité surprenante. Quatre portraits d'hommes, celui du *Très honorable W.-E. Gladstone*, par M. Millais, celui du *Cardinal Manning*, par M. Ouless, celui de *Sir Henri Rawlinson*, par Holl, celui de *M. Henry Vigne, maître des lévriers de la forêt d'Epping*, par M. Shannon, sont surtout caractéristiques. L'homme d'état anglais, l'ecclésiastique anglais, le savant anglais, le gentleman anglais, tous robustes, sérieux, calmes et dignes, tout à la fois hommes d'action et hommes de réflexion, s'y trouvent représentés par des procédés assez différens, mais où l'on retrouve toujours l'exactitude et la conscience britanniques. Tandis que les portraitistes français établissent la dignité de leurs figures et ennoblissent l'aspect de leurs physionomies, soit par la fermeté des contours et du modelé, soit par l'ampleur et la puissance de la touche colorée, les portraitistes anglais arrivent à l'expression de la grandeur par l'extraordinaire justesse des détails multipliés. Cette façon de comprendre et d'exprimer, tout à fait semblable à la façon de leurs romanciers et de leurs historiens, ne saute pas aux yeux chez MM. Holl et Shannon, plus pénétrés des méthodes continentales; mais elle est flagrante chez MM. Millais et Ouless, dont les œuvres sont d'ail-

leurs typiques et de premier ordre. Qu'on compare le martelage pointillé, minutieux, acharné, de taches innombrables, au moyen duquel sont construits les corps, si solides pourtant, et les visages, si nobles et si parlans, de M. Gladstone et du cardinal Manning, avec la simplification rapide de touches fermes et hardies par lesquelles MM. Bonnat ou Carolus Duran représentent un personnage intéressant, on comprendra, du coup, la différence entre les deux écoles. Il y a plus de saveur pittoresque chez nos peintres, il y a peut-être plus de saveur intellectuelle chez les peintres anglais, au moins chez ceux-là, car lorsque le système n'est pas appliqué par des artistes de cette force, il n'aboutit qu'à des enluminures froides et mesquines, d'un aspect sec et jaunâtre, assez pénibles à regarder. M. Millais lui-même ne se gare pas toujours des dangers où peut conduire cette excessive analyse. Son portrait de *M. Hook*, le peintre de marines, est certainement très individuel et très ressenti; mais le faire en est si pénible et si compliqué qu'on souffre, en le voyant, du labeur auquel s'est condamné l'artiste. C'est un artiste bien particulier, d'ailleurs, que M. Millais, tout plein de surprises et assez inégal. A côté de ces beaux portraits, il expose quelques fantaisies sentimentales, comme on les aime en Angleterre, une jolie *Cendrillon* au coin du feu, une fillette jouant avec des *Cerises*, un bambin rose soufflant des bulles de savon, qui ressemblent à des frontispices de romances. Ce dernier tableau, reproduit par la lithochromie, est devenu sans peine le prospectus d'une maison de parfumerie.

Sa *Dernière rose d'été*, une étude de jeune femme, est d'une exécution plus franche et plus chaude. C'est même un des bons portraits féminins de la section, où les images du beau sexe abondent, mais sont, en général, traitées avec une mièvrerie proprette qui nous met bien loin de Reynolds, de Gainsborough et de Lawrence. M. Herkomer a eu sous les yeux deux bien belles personnes, *Miss Katherine Grant*, et la dame en noir, regardant fixement devant elle, qui, dans le livret, devient l'*Extasiée*. Toutes les deux ont ce type ferme et régulier, qui serait le type antique, n'étaient de plus la délicatesse aristocratique des carnations et la finesse intelligente du regard. Les images que nous en donne M. Herkomer sont fidèles et nettes, d'une allure distinguée et fière, mais d'une sécheresse mal dissimulée et d'une tonalité froide qui va tourner au jaunâtre. Il y a moins de style et de beauté, mais plus de souplesse, de douceur et de sentiment anglais dans les portraits de M. Gregory, de M. Luke Fildes, de M. Carter. Quant à M. Whistler, c'est toujours le peintre habile, volontairement étrange, tant soit peu paradoxal, que nous connaissons. Son *Portrait de lady Archibald Campbell* n'est pas

seulement le portrait d'une grande dame, c'est, paraît-il, dans l'œuvre du peintre, *l'arrangement en noir n° 7*, comme son autre tableau, le *Balcon,* est *une harmonie couleur chair et couleur verte.* Nous ne sommes pas assez au courant de la classification whistlérienne pour savoir si l'arrangement en noir n° 7 est plus ou moins foncé que l'arrangement n° 8 ou l'arrangement n° 6. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est fort noir et qu'on a toutes les peines du monde à distinguer de lady Archibald Campbell dans ces ténèbres autre chose qu'un profil qui se perd et un pied qui s'enfuit. La chose est menée avec science et sûreté par un homme fort au courant des ruses les plus subtiles du pinceau ; ce n'est point une raison pour voir une rénovation de l'art dans ce qui n'est qu'un raffinement de métier et ressemblerait fort, si l'on s'en tenait aux termes du livret, à une mystification régulière à l'adresse des Philistins.

Il n'est point probable d'ailleurs que ces excentricités maladives aient grande influence sur le génie anglais, qui ne redoute pas, il est vrai, l'étrange et le bizarre, qui saute, avec une brusquerie surprenante, de la sentimentalité pleurnicheuse à la brutalité tragique, mais qui aime par-dessus tout le naturel et la santé et qui revient toujours, en fin de compte, à l'observation consciencieuse. Les paysagistes, à cet égard, nous peuvent rassurer, et, en particulier les peintres de marines. Il en est trois au moins, MM. Moore, Hunter et Hook, qui sont des artistes de premier ordre, sans pédantisme et sans prétentions, aimant la mer d'une passion énergique et attentive, la connaissant si bien qu'il leur suffit pour nous émouvoir profondément de gonfler, dans leurs toiles modestes, les vagues irritées ou calmes de l'océan, sans avoir besoin de les peupler d'incidens dramatiques. Dans la plus belle toile de M. Moore, *Après la pluie le beau temps*, pas une voile à l'horizon, pas une roche au premier plan ; la mer seule, la pleine mer, d'un bleu intense, profonde, transparente, avec de grandes vagues qui s'apaisent et se régularisent ; au-dessus, à l'horizon, une longue percée dans le ciel, une percée lumineuse, fraîche, rassurante, dans un air rasséréné qui s'allège, avec des essaims de petites vapeurs, affolées, en déroute, qui remontent vite, regagnent le dernier débris de l'orage, un gros nuage que le vent balaie. Le scrupule, l'amour, la sincérité, la science que l'on sent dans la forme comme dans la couleur du moindre flot et du moindre nuage, sont vraiment admirables, et l'exécution est d'une liberté et d'un entrain superbes. Les marines de M. Hook et de M. Hunter ne sont pas si désertes ; dans la plus intéressante du premier, *A quelque chose malheur est bon,* on voit, au premier plan, un pêcheur et sa femme, tirant de toutes leurs forces une corde à harpon pour ramener sur la grève une

épave; dans celle du second, *Leur part du travail*, ce sont trois emmes qui trient le poisson sur le sable. Le faire de MM. Hook et Hunter est plus heurté, plus laborieux, moins magistral et moins sûr que celui de M. Moore, mais ils possèdent comme lui une connaissance profonde de la vie des eaux et des mouvemens de la lumière.

Les marins que MM. Hunter et Hook mettent en scène ne sont pas moins vrais que leurs paysages. On en trouve de bien caractérisés encore chez M. Reid, l'un de ceux qui représentent avec le plus d'originalité les types populaires. Dans sa *Rivalité entre grands-pères*, un vieux loup de mer, assis contre le parapet d'un quai, ajuste devant les yeux de sa petite-fille une longue-vue, tandis que son rival, l'autre grand-père, la main sur l'épaule de l'enfant, médite ce qu'il fera de mieux encore pour l'amuser. Le titre est un peu subtil, visant à l'esprit littéraire, comme beaucoup de titres anglais; mais l'ouvrage, en lui-même, est très simple et très librement peint. Les deux bonshommes ont des têtes tannées et recuites, avec des expressions de grosse tendresse, fort amusantes, la petite fille est à croquer. C'est tout à fait dans la direction de notre école moderne, mais en restant très anglais. On en peut dire autant du *Retour de la foire* de M. Bartlett et de la *Société philharmonique au village* par M. Forbes. Dans cette dernière toile qui représente de bons bourgeois et ouvriers exécutant le soir un concert dans un grenier, toile pleine d'observations justes et fort bien peinte, M. Forbes se montre beaucoup plus sensible que ses confrères aux procédés larges et gras des vieux Hollandais et des Français modernes. Il y a encore bien des cadres intéressans à signaler dans la section anglaise, d'abord quelques agréables tableaux de genre, soit historiques, comme la *Garnison défilant avec les honneurs de la guerre*, de M. Gow, le *Marlborough après la bataille de Ramillies* de M. Crofts, le *Monmouth et Jacques II* de M. Pettie, soit romanesques, comme le *Tout seul* de M. Orchardson, le *Retour de la pénitente* de M. Fildes, la *Femme du joueur* de M. Stone, les œuvres de MM. Morris, Smythe, Lengley, soit purement descriptifs, comme les *Gardes du corps de la reine* de M. Beadle, *En temps de paix* de M. Millet. Presque partout l'observation des types est juste et fine, la composition dramatique ou spirituelle; mais, sauf chez M. Gow, qui est un peintre plus ferme, l'exécution, pour nos yeux français, reste un peu mince, ou extrêmement sèche et pointillée, ou trop amollie et fuyante, et tournant presque toujours plus ou moins à ces tonalités sourdes et jaunâtres qui donnent aux toiles une apparence vieillotte et fanée.

Pour quitter les salles anglaises sur la bonne bouche, il est bon de s'arrêter devant les paysages de terre, qui parfois valent autant

que les paysages de mer. Comme nous l'avons dit, c'est dans de petites toiles, à l'exemple de Ruysdaël et d'Hobbema, de Jules Dupré et de Théodore Rousseau, que les Anglais concentrent leurs émotions et leurs réflexions devant les accidens des forêts et des plaines. S'ils les agrandissent un peu, par exception, comme M. Leader, ce n'est point simplement pour occuper plus de place sur une muraille d'exposition ainsi que font nos jeunes paysagistes, c'est parce qu'ils ont de quoi la remplir. Et vraiment la toile de M. Leader, qui serait d'ailleurs une petite toile dans nos Salons annuels, est toute débordante d'impressions et d'expressions. *Ce soir, il y aura de la lumière!* Titre bien anglais, peinture bien anglaise aussi, saisissante, pénétrante, touchante, admirable! Une plaine inondée, d'où émergent au loin, entre les bouquets d'arbres secs, des toitures basses de villages; à la gauche, une sorte d'îlot sur lequel se dresse, au milieu du cimetière, près de la petite église, un cèdre énorme, étendant ses larges branchages noirs au-dessus des tombes abandonnées. Pas une âme dans ce grand espace vide, attristé, silencieux. Tandis que l'eau se retire, ne brillant plus que dans les fossés et les sillons, la lumière du crépuscule, dorée, tendre, puissante et rassurante, emplit lentement de sa splendeur pacifique le ciel rasséréné et la campagne consolée. Ici, l'exécutant est tout à fait à la hauteur de l'observateur et du poète; la force et la délicatesse éclatent aussi bien dans la vigueur des arbres et dans la transparence des nuées que dans la majesté simple de l'ensemble. C'est vraiment une œuvre hors ligne, et ce n'est pas la seule; nous nous y sommes arrêté parce qu'elle est la plus typique, mais il faut voir aussi les œuvres de MM. Wyllie, Corbett, Fisher, Aumonier, Knight, Brewtnal, Johnson, Bates et bien d'autres. Il y a là un art vivant, consciencieux, observateur, chercheur, indépendant et audacieux, qui vit par lui-même et qui nous réserve sans doute dans l'avenir bien des surprises encore et bien des enchantemens!

II.

Les salles de l'Autriche-Hongrie nous offrent plusieurs compositions vastes et dramatiques, le *Christ devant Pilate* et le *Christ au Calvaire* de M. Munkacsy, le *Kosciuszko après la bataille de Raclavice,* par M. Jan Matejko, la *Défénestration de Prague,* par M. Brözik, les épisodes de la *Perte de l'expédition de John Franklin au cap Nord,* par M. J. de Payer, et, en même temps, un grand nombre de peintures habiles, soignées, spirituelles, amusantes, celles de MM. Charlemont, Ribarz, Hynaïs, etc. Néanmoins, c'est un des en-

droits de l'Exposition internationale où l'on éprouve le moins le sentiment de la surprise ou celui d'une transplantation dans une atmosphère lointaine et nouvelle. Que cela tienne à des traditions d'enseignement conservées dans les écoles locales, aux habitudes de dilettantisme invétérées dans les classes aristocratiques qui, à Vienne et à Pesth, restent encore les protectrices les plus éclairées et les plus sûres des artistes, la peinture austro-hongroise est une de celles qui se rajeunissent le plus lentement et le plus péniblement. Les artistes de ce pays se laissent difficilement pénétrer par ces aspirations vers la vérité, la simplicité, la lumière qui agitent en ce moment l'Europe autour d'eux, ou lorsqu'ils en sont touchés par l'intermédiaire des maîtres français, ils demeurent si étroitement attachés à l'imitation de ces maîtres, qu'on ne saurait actuellement prévoir, par contre-coup, dans ce milieu, le développement d'une originalité spéciale. La résidence, à Paris, de la plupart des artistes autrichiens explique d'ailleurs, en même temps que leur habileté, leur absence de caractère particulier et le peu d'influence qu'ils exercent dans leur propre pays.

Le plus habile artiste, dans l'ordre décoratif et monumental, dont l'Autriche s'enorgueillissait en ces dernières années, Hans Makart, récemment décédé, représentait à merveille ce dilettantisme mondain, sans profondeur et sans avenir, dont les meilleures productions gardent l'allure théâtrale d'un romantisme attardé. Son *Entrée de Charles-Quint à Anvers,* qui eut tant de succès en 1878, restera comme l'exemple le plus brillant de cette manière élégante et factice, de cette facture superficielle et surannée. *La Walkyrie et le héros mourant,* la seule toile qui rappelle sa mémoire, ne donne qu'une idée fort incomplète de son talent. Il y a sans doute de la tendresse, une tendresse affectée et langoureuse, dans le baiser que la déesse guerrière, demi-pâmée elle-même, applique sur le front du blessé; mais combien tout cela est loin du style héroïque et du grand décor, tant par la mesquinerie du dessin et de l'expression que par la banalité sourde et terne des colorations roussies et fanées! Ces harmonies jaunâtres, dues à l'imitation des vieilles peintures altérées et ternies par la superposition des vernis et des poussières, ne restent plus guère à la mode que dans quelques ateliers d'Allemagne où l'on étudie plus les musées que la nature. Chez nous, au temps du romantisme, il y eut une heure aussi où l'on vit jaune, à force de regarder les Rembrandt dorés et salis par les années, et quelques-uns ne crurent pas à la couleur en dehors du brûlé et du recuit; mais il y a longtemps que ce voile factice, interposé, par une admiration ignorante, entre les yeux de l'artiste et la réalité des choses, a été déchiré

et dispersé, grâce à une étude plus attentive des maîtres anciens, grâce aux protestations des paysagistes épris de vives et douces lumières, d'air pur et de fraîcheur.

MM. Matejko et Munkacsy, les deux seuls maîtres originaux de la section, ne sont pas d'Autriche. L'un est Polonais, l'autre Hongrois. Ils ne sont pas exempts de quelque faiblesse pour ces tons neutres, soi-disant chauds, qui n'ont, en général, d'autre effet que de donner aux jeunes peintures une apparence fâcheuse de maturité hâtive et de vieillesse prématurée. L'échantillonnage, bariolé et papillotant, de taches vives et heurtées, qui donne aux toiles du doyen de Cracovie l'aspect pointillé et fourmillant de tapisseries primitives, les crudités du découpage en saillie des figures claires sur des fonds opaques auxquels se complaît le maître hongrois, tiennent à cette façon de comprendre l'harmonie pittoresque par le choc et l'opposition des couleurs et non par leurs rapprochemens et leur fusion. Il n'y a rien de plus contraire au sentiment qui dirige en ce moment presque toute l'école française et qui a trouvé sa formule dans Corot, Millet, M. Puvis de Chavannes.

A première vue, il est assez malaisé de se retrouver dans la longue toile de M. Matejko ; c'est comme un frétillement indéchiffrable de parcelles éclatantes s'agitant avec vivacité dans un vaste kaléidoscope : toutes les couleurs, pêle-mêle, s'y poussent ensemble au premier plan avec la même intensité. Il n'est guère possible de pousser plus loin l'ignorance des sacrifices nécessaires et le mépris des simplifications indispensables. Peu à peu, cependant, l'œil se fait à ce grouillement bizarre, et, dans cette cohue de figures bariolées, on découvre des personnages bien inventés et bien campés, d'une expression ingénieuse et vive, des groupes vivans et mouvementés, et l'on regrette qu'un artiste, d'une imagination si abondante et d'une habileté si singulière, ne cherche pas à mettre plus de clarté dans ses inventions en même temps que plus de simplicité et de vérité dans son exécution.

M. Munkacsy se présente comme l'antithèse criante de M. Matejko. Autant les figures de l'un, bariolées et détaillées, s'entremêlent et s'enchevêtrent en des fouillis compliqués de couleurs, autant celles de l'autre, presque monochromes et simplifiées, se détachent et s'isolent violemment dans un milieu d'une neutralité monotone. L'absence systématique de liaison harmonique entre les personnages est presque aussi notable dans le *Christ devant Pilate* que dans le *Christ au Calvaire*. Ce parti-pris ne contribuait pas peu à donner à ces scènes, lorsqu'elles étaient exposées sous un éclairage bien approprié, une apparence de réalité dure et brutale qui faisait pousser des cris d'enthousiasme aux gens pour qui le

trompe-l'œil est le dernier mot de l'art. Le musée Grévin, à ce compte, serait la plus grande œuvre du siècle. M. Munkacsy, heureusement, possède d'autres qualités que cette habileté de rendu assez commune aujourd'hui chez les brosseurs de panoramas. Il a essayé de renouveler les deux grandes scènes évangéliques par l'introduction raisonnée d'un élément réel et vivant, populaire et moderne, tout en conservant à ces divines tragédies plus de solennité et de dignité que n'avaient fait, au XVII[e] siècle, les réalistes italiens et espagnols appliquant des procédés similaires dans les mêmes circonstances. Pas plus qu'eux, il n'a pu ni voulu éviter sans doute, en groupant autour du Christ des plébéiens incontestables et des pharisiens authentiques, un aspect général de vulgarité passionnée qui surprend plus qu'il n'émeut; c'est avec une intention évidente, le plus souvent très bien rendue, qu'il a imprimé à ces figures juives des expressions décidées de fureur fanatique, de sottise raisonnante, de jalousie hypocrite, d'égoïsme vindicatif, de basse cupidité, et la légende évangélique l'autorisait à le faire. La plupart de ces personnages sont présentés, surtout pour les physionomies, avec une énergie de vérité brutale, mais expressive, qui n'est pas le fait d'un artiste ordinaire; combien cette trivialité des comparses eût pris plus de valeur dramatique si, comme chez Rembrandt, la beauté ou la noblesse rayonnante de la figure principale, du dieu méconnu et conspué par cette tourbe de sots et d'envieux, en avait à la fois accentué et poétisé le contraste! M. Munkacsy s'y est bien efforcé; y a-t-il réussi? Dans la scène du Calvaire, on peut dire que non, car le Christ ne s'y distingue guère de ses deux voisins de supplice ni par l'intelligence ni par la noblesse de la physionomie. Le Christ traduit devant le prétoire est moins laid; il se présente avec une certaine fierté, assez digne, mais provocante et dédaigneuse, qui n'a rien de la douceur, de la tendresse, de la résignation évangéliques. C'est encore un prophète, raisonneur et discuteur, prêt à répondre à ses adversaires, non pas le Messie définitif et convaincu, le berger prêt à mourir pour ses brebis, le fils divin soumis aux ordres de son père. Il y a, en somme, plus de force que de tendresse, plus de fermeté que de souplesse, plus de volonté que de chaleur, plus de métier que d'inspiration dans le remarquable talent de M. Munkacsy, et, quelle que soit la valeur des morceaux de peinture, hardis et résolus, juxtaposés dans ses grandes compositions, il est difficile d'y voir des transformations vraiment inattendues, personnelles et suggestives de la légende évangélique.

Les tableaux de M. Munkacsy dépassent de beaucoup, pour l'invention et pour l'exécution, toutes les autres productions du dilet-

tantisme austro-hongrois. Tout le reste pourrait être classé dans la section française, et l'on ne se douterait pas de l'origine. Les plus habiles parmi ces imitateurs éclectiques sont de purs Parisiens, habitant autour de la Trinité ou de l'avenue de Villiers. La *Défenestration de Prague*, par M. Brözik, marque un progrès marqué sur les œuvres précédentes du même peintre. Sa palette s'est éclaircie, sa brosse s'est allégée. Les qualités de composition qu'il possède depuis longtemps se sont complétées et fortifiées. L'étude attentive et patiente qu'il a faite de Hals et de Van der Helst, contemporains de ses personnages, lui a servi autant pour l'assouplissement de son exécution que pour l'exactitude de sa mise en scène. Parmi les conjurés, il en est plus d'un qui arrive tout droit du Musée de Harlem ou du Musée d'Amsterdam; la plupart de ces seigneurs bohémiens sont des gardes civiques et des bourgeois hollandais. Ces transplantations sont de bonne guerre quand elles sont faites avec aisance, et l'on ne saurait nier que M. Brozik a apporté beaucoup de savoir et d'habileté dans l'arrangement de sa vaste toile. Le travail de M. de Payer, qui a traité trois episodes de la *Perte de l'expédition Franklin* avec une émotion sérieuse, est plus inégal et plus incertain. La *Baie de la mort*, déjà recompensée au Salon, reste le meilleur morceau de la série.

Presque tous les autres Austro-Hongrois sont aussi des Parisiens de Paris, d'un dilettantisme avisé, d'une virtuosité extrême, mais chez lesquels on chercherait vainement un accent exotique : Parisien, M. Hynais, dans ses jolis portraits comme dans ses décorations faciles et élégantes du théâtre de Vienne, aussi Parisien que le Hollandais M. Kaemmerer, dont il partage l'amour pour les minois et les falbalas XVIIIe siècle. Parisien, M. Charlemont, un praticien d'une dextérité surprenante, qui imite tour à tour, presque à s'y méprendre, Pieter de Hooghe et M. Gérôme, Van der Meer et M. Meissonier. Parisiens, MM. Bukovac, Axentowicz, Russ, Melnik; Parisiens, les paysagistes eux-mêmes, M. Ribarz, le plus libre et le plus dégagé, qui se souvient partout, en Hollande ou en France, de Decamps, de Van der Meer et de bien d'autres, et M. Jettel, et ce pauvre Van Thoren, mort pendant l'Exposition, animalier distingué, mais qui se range dans la suite de Troyon. On peut saisir plus de conviction et quelque lueur d'individualité chez MM. Lerch, Sochor, Pettenkofer, Ebner, Brück-Lajos, mais, cependant, on ne voit nulle part un groupement de tendances permettant d'espérer que les artistes austro-hongrois, par une observation plus directe de la nature et par un développement plus spontané de leur imagination particulière, apporteront prochainement des élémens nouveaux dans l'activité européenne.

La petite salle allemande, où l'on ne trouve pourtant que soixante-quatre peintures et vingt-quatre dessins ou aquarelles, presque tous de petite dimension, en dit bien plus long et sans grand fracas. A Munich et à Berlin, on travaille dur, cela est clair, on y travaille avec méthode et patience, on s'efforce d'y créer un art allemand, un art moderne, dans le sens du courant naturaliste déterminé par la France. Le premier directeur de ce mouvement aura été M. Menzel, ce compositeur ingénieux et fantasque, cet observateur ironique et pénétrant, ce dessinateur à l'emporte-pièce, âpre, incisif, expressif, qui procède à la fois de M. Meissonier et d'Albert Dürer, et qui joint parfois, à la finesse vive de l'esprit français, la vigueur compliquée de l'imagination germanique. Il n'y a de lui, au Champ de Mars, que quelques petites gouaches; mais qu'on observe seulement, sur ces feuilles si vivement peintes, la puissance extraordinaire de l'expression physionomique, notamment dans le *Diplôme d'honneur offert à M. Schwabe par la ville de Hambourg* et dans le *Moine quêteur,* on concevra l'influence qu'un analyste si énergique et si sensible, doué d'une si libre intelligence pittoresque, peut exercer sur son pays. La simplicité seule lui manquait et la poésie profonde qui en découle; c'est la simplicité que cherchent, en plus, ses successeurs.

Les quatre maîtres dont les œuvres ont frappé tous les visiteurs par leur accent résolu, M. Liebermann, de Berlin, MM. Leibl, Uhde, Kuehl, de Munich, marchent avec ensemble, sans se confondre, dans cette direction nouvelle qui correspond si bien aux tendances scientifiques et positives de l'esprit allemand. Le groupe qu'ils représentent fort incomplètement est déjà très nombreux; on s'y exerce au dessin par les illustrations de journaux et par la caricature; c'est là que les *Fliegende Blätter* trouvent leurs plus amusans collaborateurs. M. Liebermann est celui de tous qui développe le système avec le plus d'opiniâtreté et d'âpreté. Comme beaucoup de ses compatriotes, il a choisi la Hollande pour champ de ses expériences, sans doute parce que le voisinage des beaux maîtres du lieu, si chaleureux et si colorés, lui paraît utile pour se garer de la dureté et de la sécheresse où tombaient volontiers ses prédécesseurs. Précaution intelligente et utile, car si M. Liebermann penche d'un côté, c'est, en effet, de ce côté-là. Dans toute sa série d'études curieuses, la *Cour de la maison des Invalides* et la *Cour de la maison des Orphelines à Amsterdam,* les *Femmes raccommodant des filets à Katwick,* l'*Échoppe de savetier hollandais,* c'est avec une âpreté brutale, insistante, implacable, que M. Liebermann se mesure en artiste qui simplifie avec l'appareil photographique qui détaille, qu'il modèle et qu'il fait saillir,

sous l'éparpillement agité des reflets solaires ou le faisceau massif d'un éclairage concentré, la vérité anguleuse des mouvemens, l'individualité osseuse des visages, le plissement saccadé des vêtemens, la netteté expressive des physionomies. Les qualités foncièrement hollandaises, l'unité pittoresque, la fusion harmonieuse, la tendresse et la souplesse dans les transitions, lui échappent absolument; il les remplace par des qualités allemandes, plus volontaires et plus réfléchies, et dont il ne faut pas médire, car elles ont leur prix.

Dans l'école bavaroise, avec des restes de virtuosité plus marqués, on sent moins de rigueur et de système, plus de laisser-aller aussi et plus d'émotion, au moins chez M. Uhde. Nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier ici le mérite de sa *Cène*. Le sentiment qui l'a inspirée nous semble toujours élevé et délicat, mais la peinture, d'une pâte laborieuse et terne, a déjà vieilli depuis deux ans. M. Kuehl est aussi un habitué de nos Salons annuels; son *Maître de chapelle*, ses *Joueurs de cartes*, ses *Orphelines* surtout, ont gardé fort bon air. C'est du Menzel attendri, du Liebermann modéré avec une finesse ingénieuse assez particulière et une prestesse de touche qui a fait vite école. Le plus personnel de tous, le moins francisé, est pourtant M. Leibl. Celui-là est bien de son pays, il y reste, il l'aime, il l'étudie, il le connaît. Son imagination ne le tourmente pas; des études de paysans et de paysannes, quelques portraits d'amis, voilà toute son œuvre, mais c'est une œuvre consciencieuse, poussée avec un soin extrême, avec la patience méticuleuse d'un primitif et d'un solitaire; la forte volonté qu'on y sent empreinte ne laisse pas d'agir sur l'esprit de ceux qui la regardent. Son *Portrait de chasseur*, au bord d'un lac, bien qu'étonnamment caractérisé, blesse trop peut-être nos yeux français par l'excès de sécheresse et de minutie auquel la passion de l'exactitude à outrance entraîne ce dessinateur acharné. Dans la *Paysanne du Vorarlberg* et dans le *Paysan et paysanne de Dachau*, au contraire, la rigueur de l'analyse se tempère par l'éclat simple et fort des colorations. Le talent de l'artiste atteint son maximum de liberté et de science dans le beau morceau des deux *Femmes de Dachau*, en robes noires agrémentées de rubans rouges, avec de hautes coiffes empesées et des bas à jour, assises, l'une près de l'autre, dans leur intérieur. Ce sont-là, avec les toiles de M. Liebermann, les ouvrages les plus intéressans de cette petite galerie où l'on remarque encore quelques peintres de scènes modernes assez personnels, MM. Olde, Hoecker, Firlé, Herrmann, Petersen, M. Claus Meyer, un imitateur tout à fait habile des vieux Hollandais, M. Mueller, un paysagiste précis et vigoureux,

et même plusieurs parisianisans, MM. Van Stetten, A. Keller, Scarbina, Mlle Dora Hitz. Ces derniers suivent trop fidèlement encore les traces de leurs maîtres ou guides français, académiciens ou boulevardiers.

III.

La Belgique occupe six salles au Champ de Mars et les occupe bien. Depuis que Brackelaer et Leys ont dessillé les yeux de leurs compatriotes longtemps oublieux du passé par leurs puissantes études rétrospectives, les écoles de Bruxelles, d'Anvers et de Gand n'ont cessé de prendre une part active au mouvement européen. Si les exemples venus de France n'ont pas été inutiles aux Flamands, les efforts des Flamands n'ont pas été non plus indifférens aux Parisiens. Dès 1855, on fut ici frappé de la décision avec laquelle plusieurs Belges ressaisissaient la tradition interrompue de leurs anciens maîtres les plus vigoureux et les plus chaleureux, Flamands ou Hollandais, Frans Hals, Jordaens, Nicolas Maes, Van der Meer, Pieter de Hoogh. Depuis, c'est toujours dans le même esprit d'observation sincère et d'exécution robuste, un esprit de réalisme toujours franc et sain, sinon toujours délicat, énergique plutôt que raffiné, éclatant plutôt que spirituel, que tous les maîtres de ce pays ont lutté avec les nôtres en maintes occasions. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait chez eux des groupes variés et diversement influencés, les uns s'enfermant plus résolument dans ce naturalisme vigoureux et brillant qui procède surtout de l'école anversoise du XVIIe siècle, les autres se conformant à une tendance aussi ancienne et persistante du tempérament national, le goût de l'ordre, de la propreté, de la minutie, et regardant au loin les maîtres consciencieux de Bruges, quelques autres enfin s'efforçant de combiner, dans une fusion savante, des qualités qui ne sont contradictoires qu'en apparence, la force de la couleur et la souplesse du dessin, la justesse de l'observation et la finesse de l'expression, la tradition indigène et le sentiment moderne. Néanmoins, il n'est presque aucun d'eux qui ne conserve, malgré tout, la saveur du terroir, c'est-à-dire un sens juste et ferme des colorations chaudes et harmonisées, un maniement hardi et libre du pinceau, un sain amour pour la bonne et solide matière, pour les généreuses et abondantes coulées de pâtes brillantes.

C'est dans tous les genres où le peintre consulte directement la nature, dans le portrait, dans l'étude de mœurs, dans le paysage, que les Belges sont à l'aise et qu'ils excellent. Lorsqu'ils font de l'his-

toire, ils se compassent, veulent être trop savans et trop corrects, et n'aboutissent, en général, qu'à des travaux de bons professeurs, exacts et sages, mais sans originalité et le plus souvent insignifians. Bien qu'ils possèdent beaucoup d'académies, ils n'ont point le sang académique; le classique et la plastique n'ont jamais été leur affaire. Certes, il faut de la science, de l'intelligence, de la volonté pour mener à bien une grande scène comme la *Translation à Louvain du corps du bourgmestre Van der Leyen* assassiné par des nobles bruxellois en 1379, de M. Hennebicq. L'artiste a même donné à son cortège une dignité dans le désespoir, une simplicité dans l'indignation, qui montrent chez lui une saine horreur des exagérations mélodramatiques. Les figures sont bien comprises, les visages bien étudiés, le parti-pris d'éclairage net, puissant et calme; néanmoins l'ensemble, laborieusement peint dans une note égale et terne, ne produit pas l'effet qu'on pouvait attendre de tant de qualités réunies. M. Delpérée déploie plus de facilité, de mouvement, d'entrain dans son *Luther à la diète de Worms,* mais c'est une facilité superficielle, d'illustrateur plus que de peintre, la facilité courante, que nous connaissons trop dans nos monumens publics. Il n'y a plus rien là de l'intensité pénétrante et virile avec laquelle Leys s'efforçait d'évoquer les personnages du XVI[e] siècle. La *Polyxène* de M. Stallaert, la *Psyché* de M. Herbo, l'*Homme piqué par la fourmi* de M. Van Bisbroeck, les études vénitiennes de M. Smits, sont des travaux estimables et distingués, mais sans accent inattendu.

Il n'en est pas de même des œuvres de MM. Wauters et Alfred Stevens, qui, comme peintres de figures, tiennent toujours la tête. Tout Français qu'ils soient ou par leur éducation ou par leurs habitudes d'esprit (M. Stevens réside même à Paris), ils ont gardé intact leur fonds belge de beaux coloristes et de bons ouvriers, manipulant la pâte avec cette dextérité résolue et brillante qui est comme la marque de fabrique indigène. Les sept portraits de M. Wauters présentent son talent, souple et pénétrant, sous les aspects les plus variés; on y retrouve toujours la note flamande, le coup de brosse ferme et vibrant, visible surtout dans les accessoires. La robe en satin bleu clair de *Madame Somzée,* debout, appuyée à son piano, les meubles et les tapis qui garnissent son salon, le cheval isabelle sur lequel est monté le jeune *M. Daye,* la veste en velours de ce petit cavalier, le pelage du terrier qui lui apporte sa cravache entre les dents, le paysage maritime qui l'entoure, la robe grenat de *M[me] la baronne de Coffinet,* tous ces détails sont traités avec cette exactitude vive et brillante qui est traditionnelle dans les Flandres. Il arrive même chez M. Wauters, comme chez plusieurs de ses compatriotes, que l'accessoire nuit quelquefois au

principal, que la solidité des meubles, la somptuosité des tentures, le miroitement des étoffes prennent trop de place, surtout dans ses portraits d'apparat; les carnations y semblent alors minces et sèches, et c'est grand dommage, car les visages y sont traités avec un sentiment physionomique très libre et très franc. On apprécie mieux la valeur de ce sentiment loyal dans des images plus simples comme celle de *Feu M. Jamar, gouverneur de la Banque nationale*, assis dans son fauteuil, un livre rouge à la main. Entre temps, M. Wauters fait des excursions en Afrique; il en rapporte des études en plein air, ensoleillées et joyeuses, d'une sincérité évidente, comme le *Pont de Kasr-el-Nil* et le *Pont de Boulaq* au Caire.

L'exposition de M. Alfred Stevens, le plus Parisien des Belges et le plus Belge des Parisiens, est aussi extrêmement brillante. Nul plus que M. Stevens n'a contribué à mettre en honneur, dans la peinture contemporaine, la jolie femme et la femme élégante, mondaine ou demi-mondaine, avec tout le raffinement luxueux de ses toilettes compliquées, sa sensibilité nerveuse d'enfant gâtée, ses accès de coquetteries rêveuses et de dépits mélancoliques. Nos modernistes les plus hardis, les plus raffinés et les plus délicats, MM. Duez, Gervex, Doucet, procèdent de lui par leurs meilleures qualités, leur sentiment fin des attitudes élégantes, leur goût pour le confortable et pour la richesse, pour les mobiliers de choix, les étoffes de prix, leur amour surtout, un amour communicatif et heureux pour la belle peinture, claire et joyeuse, souple et solide, aimable et vibrante. Les excursions de M. Stevens dans la fantaisie historique ne sont pas, il est vrai, des plus heureuses; sa *Madeleine* n'est guère plus accablée par son repentir que sa *Lady Macbeth* par ses remords; le peintre n'a point la foi de l'apôtre ni du justicier; il ne pourrait voir, sans pitié, se flétrir dans la pénitence ou dans l'insomnie, ces douces chairs de femme. Nous le retrouvons, au contraire, tout entier, avec ses expressions de visages inquiétantes et mystérieuses, ses pêle-mêle chatoyans de soieries et de fleurs, de dorures et de chevelures, son orchestration subtile et vive de tons savans, tour à tour éclatans et tendres, pénétrans et assourdis, dans ces études originales qui portent les titres de la *Bête à bon Dieu* et de *Fédora*. Quelques jolis portraits, quelques hardies études de mer portent aussi la marque d'un peintre de race.

Non loin de MM. Wauters et Stevens, quoique d'un tempérament moins ferme, se place M. Verhas, dont la facture bien qu'un peu mince, est pourtant libre, claire et gaie. Sa *Promenade sur la plage*, des adolescens montés sur des ânes et sa *Revue des écoles* de petites filles au parc de Bruxelles, sont aussi intéressantes par l'étude attentive des physionomies enfantines que par l'aimable aisance de l'exé-

cution. Avec M. Van Beers, qui continue à savonner des figurines sèches et froides, lustrées et lissées, aux attitudes provocantes, aux toilettes excitantes, nous tombons dans l'enluminure photographique, patiente, indifférente, inexpressive. Sauf dans le *Portrait de Pieter Benoît*, c'est beaucoup d'habileté, une habileté impersonnelle, presque mécanique, dépensée en pure perte. Exemple utile, d'ailleurs, pour montrer une fois de plus que l'exacte et minutieuse imitation de la réalité n'est point du tout de l'art.

Ce qui fait l'œuvre d'art, on ne saurait trop le répéter, c'est la force du sentiment qu'un individu y fixe et y éternise ; la nature n'est que l'arsenal toujours ouvert où il va chercher ses moyens d'expression. Si l'on veut voir des œuvres d'art formant le plus frappant contraste avec les productions de M. Van Beers, on n'a qu'à regarder les deux toiles, tristes et sombres, de M. Struys, le *Gagne-Pain* et le *Mort*. Dans la première, auprès d'une fenêtre, un jeune homme, un phtisique, affaissé dans un fauteuil, pâle, ses deux grandes mains, des mains d'ouvrier, blanches et décharnées, allongées sur ses genoux, attend, d'un air accablé, la potion que sa vieille mère, debout devant lui, verse avec précaution dans une cuillère. Dans la seconde, la scène est plus déchirante encore : le *mort*, c'est l'enfant, l'enfant de l'ouvrière, veuve ou abandonnée ; il vient de s'endormir de l'éternel sommeil dans le berceau qu'enveloppe un grand drap. La pauvre mère, assise sur une chaise, près de ce berceau, s'affaisse en sanglotant. On ne voit pas plus son visage qu'on ne voit l'enfant. Toute l'angoisse s'exprime par le ramassement douloureux de cette masse noire qu'on sent vivante et suppliciée au pied de cette masse blanchâtre sous laquelle on devine la mort irréparable et incompréhensible. Nulle contorsion, nulle déclamation. Toute cette scène poignante et silencieuse se passe dans l'ombre ; au-dessus, éclairés par la misérable lueur d'une chandelle fixée dans un goulot de bouteille, se détachent sur la muraille blanche tous les objets familiers soigneusement rangés par la bonne ménagère flamande sur la commode ou fixés à la paroi : les verreries dépareillées, les tableaux de sainteté, le Crucifix consolateur entre les angelots de faïence peinte. La douleur maternelle a rarement été exprimée avec plus de simplicité par des moyens plus franchement pittoresques. M. Struys est un dessinateur ferme et consciencieux, un coloriste grave et solide ; il pourrait être un virtuose, s'il le voulait ; c'est un rare mérite, avec ces qualités, de s'enfermer si naturellement dans son sujet. M. Struys n'est pas le seul qui, dans son pays, apporte cette grande sincérité dans la représentation des types populaires. MM. Halkett, Meunier, Frédéric, Impens, sont des observateurs moins touchans, mais

précis et convaincus. Leur manière âpre et brutale d'analyser les figures plébéiennes est curieuse à comparer avec la manière raffinée jusqu'à la langueur, qui donne aux études mondaines de M. Khnopff, *Mlle Marguerite K..*, et *Un Soir à Fosset*, le charme délicat et maladif d'un art distingué, mais tout prêt à s'évanouir.

Il va sans dire que, dans les paysages, surtout s'ils sont peuplés d'animaux, les Belges continuent à employer cette pâte, grasse et lourde, qui souvent prend l'éclat et parfois la dureté de l'émail. Des bestiaux pacifiques et sommeillans de MM. Vervée, Stobbaerts et de Mlle Collart, c'est à qui montrera la musculature la plus ferme, l'allure la plus solide, le poil le plus luisant. L'*Embouchure de l'Escaut* par M. Vervée caractérise bien cet amour de la force tranquille. Dans un pâturage plantureux, à quelques pas d'une vaste nappe d'eau jaunâtre, troublée, opaque, qui se traîne avec lenteur, plusieurs vaches sont couchées. Allongées pesamment, les yeux troubles, il semble qu'elles soient écrasées par l'orage qui s'approche et qui fait tournoyer, au-dessus d'elles, un cercle noir de nuages massifs, entraînant, dans leur mouvement en spirale, un essaim d'oiseaux effarés. L'air, les eaux, le ciel, les bêtes, tout est lourd, accablé, dans cette étrange toile. Quant à M. Stobbaerts, un coloriste inégal, mais parfois d'une intensité audacieuse et rare, il pousse l'enthousiasme de la solidité jusqu'à changer ses vaches en de véritables statues de jaspe et d'agate. Ses *Intérieurs d'étable* ont plutôt l'aspect de mosaïques en pierres dures que de toiles colorées. C'est l'excès de la consistance; chez nos impressionnistes, au contraire, nous avons l'excès de l'inconsistance. M. Stobbaerts est plus près qu'eux, de Rubens et de Cuyp. Sa *Sortie de l'étable* mérite bien, en effet, d'appartenir au musée d'Anvers.

Parmi les paysagistes, il y a scission; les uns tiennent pour la clarté lumineuse, la précision des objets, la minutie des details, conformément aux antiques traditions; les autres penchent vers la facture sommaire ou compliquée, pâteuse et brouillée, pourvu qu'elle soit large et expressive et qu'elle corresponde à une émotion vive, d'ordinaire grave et triste. Ces derniers se rattachent moins à la France qu'à l'école moderne de Hollande. Ils comprennent, avec un charme élevé, la mélancolie de leur climat changeant et pluvieux. Tels sont M. Denduyts, l'auteur du *Dégel* et d'un *Hiver* particulièrement saisissans, M. Verstraete avec son *Soir d'été* et son *Soir de novembre*, M. Vanderecht avec sa *Neige* et son *Moulin de Wesembeek*. Parfois aussi ils appliquent cette liberté de brosse au rendu d'effets plus lumineux. M. Courtens exprime, avec une ardeur puissante, la pesanteur des ciels d'été sur les toitures en briques des maisons peintes et les feuillages affaissés des arbres

trapus. Ses paysages trop grands font oublier qu'ils sont un peu vides par un rayonnement intense de chaleur concentrée. Dans le camp opposé, M. Lamorinière, travaillant au microscope sur les écorces des sapins et comptant une à une les graminées dans les clairières, prouve qu'on peut produire des résultats presque identiques par des moyens exactement contraires. La *Sapinière* peut ne sembler qu'un prodige d'exécution patiente, mais l'*Hiver* est un paysage très ressenti. Entre MM. Courtens et Lamorinière, il y a encore bien de la place pour de moins dégagés ou de moins pointilleux; c'est celle qu'occupent MM. Asselbergs, Artan et Claus. Ce dernier, trop influencé, à notre gré, par l'exactitude tranchante des images photographiques, est à la fois bon peintre de figures et bon peintre de paysages. Il exprime à merveille la transparence des eaux fraîches sous la limpidité de l'atmosphère. Sa *Vieille Lys, une après-midi, en octobre,* portant une barque avec un vieux passeur qui allume sa pipe, donne, plus encore que son *Pique-Nique*, une excellente idée de son talent.

IV.

La Hollande, malgré son voisinage, a moins de parenté avec la Belgique qu'avec les états scandinaves, Danemark, Suède, Norvège, dont les organisateurs de l'exposition l'ont avec raison rapprochée. Il court, à l'heure actuelle, parmi les artistes de ces divers pays, un souffle commun, parti des Pays-Bas, qui les agite et qui les pousse tous dans le même sens. C'est là que brûle depuis quelques années le foyer silencieux et actif de la révolution qui s'opère dans la vision des artistes et dont nous avons suivi les progrès au Salon annuel. L'influence de climats brumeux et sombres, où les hivers sont longs, où le soleil est rare et précieux, entre pour beaucoup dans cette tendance marquée à chercher l'émotion poétique et pittoresque dans une analyse de plus en plus subtile des nuances de la lumière, soit naturelle, soit artificielle. D'un autre côté, la simplicité des mœurs, les habitudes de vie intérieure, y préparent certainement les esprits à un travail d'observation plus naïf et plus spontané. Le fait est que, lorsqu'on entre dans ces sections, on est surpris par la familiarité douce et tendre de la plupart des sujets traités, par l'étrangeté consciencieuse et expressive de leur éclairage, tantôt rare et mystérieux, tantôt aigre et papillotant, et en général, par une discrétion d'effet qui n'a pas toujours pour cause l'insuffisance technique, mais qui revèle souvent un sentiment délicat et profond dans la conception, une honnêteté ferme et modeste dans l'exécution.

Les peintres familiers de Hollande, MM. Artz, Neuhuys, Sadée,

Kever, marchent presque tous sur les traces de M. Israëls. C'est, en général, la même disposition d'un groupe unique, presque toujours une femme et un enfant, ou quelque réunion de famille, dans un intérieur obscur, le même procédé d'éclairage sourd et mystérieux frôlant d'un demi-jour le visage et les parties expressives des figures, les mêmes frottis et hachures de pâte martelée et grisâtre à travers lesquels transperce un sentiment confus et doux de tendresse et d'intimité. Le système n'est pas sans danger; cette incertitude des formes, cette tristesse du coloris, qui ne sont nullement indigènes dans le pays de Hals, de Metzu, de Rembrandt, ne conduiront pas bien loin les Hollandais s'ils s'y entêtent et s'y enferment. Il est plus facile, il est vrai, d'obtenir ainsi, par un ensemble d'atténuations, cette fusion douce et mélancolique des tonalités qui semble être leur principal souci et dont ils tirent, en vérité, des effets assez heureux. Les *Travailleurs de la mer*, les *Paysans à table*, l'*Enfant qui dort*, par M. Israëls, malgré l'insuffisance et la monotonie de cette technique pâteuse, se sauvent par la grandeur et la sincérité du sentiment. Dans les *Momens de peine*, de M. Neuhuys, dans la *Consolation*, de M. Artz, dans l'*Enfant malade*, de M. Kever, le sentiment est presque aussi fort, mais l'évidence de l'imitation atténue la valeur de l'expression. Il y a plus d'effort chez MM. Luyten et Valkenburg pour donner du corps à leurs figures et de l'éclat à leurs colorations. MM. Henkes et Hubert Vos, que nous connaissions déjà, nous paraissent aussi dans la vérité en demandant des conseils aux maîtres plus sains du XVIIe siècle.

Sans apporter dans leurs marines et dans leurs paysages l'intensité d'observation des Anglais, les Hollandais s'y montrent toujours respectueux de la vérité. S'il n'est pas aussi énergiquement saisissant que MM. Moore et Hood, M. Mesdag est plus intelligible pour le grand nombre; il sait exprimer les mouvemens, calmes ou violens, de la mer du Nord, sous les effusions lumineuses des crépuscules apaisés ou l'amoncellement des nuées menaçantes, avec une force de poésie remarquable. Sa *Marée montante* et sa *Nuit au bord de la mer* ne marquent, dans l'impression ou dans l'exécution, aucune trace d'affaiblissement chez ce maître vaillant. A côté de lui M. Jacob Maris, fidèle, lui aussi, à la tradition nationale des formes précises, des tonalités chaudes, de la facture solide, montre une connaissance approfondie des ciels brouillés et inquiets de son pays dans le *Moulin*, le *Canal à Rotterdam* et *Au bord de la mer*. La même entente de l'unité lumineuse, avec moins de force dans le rendu, mais des accens fins et variés d'une délicatesse attendrie, donne encore du charme et du prix aux paysages de MM. Ten Cat, Roelofs, Gabriel, Du Chattel, Tholen, Willem Maris, Mauve,

Meulen. Les toiles des trois derniers sont habitées par des animaux d'apparence douce et d'humeur pacifique.

A mesure qu'on avance vers le nord, on se trouve en face d'artistes de moins en moins soumis aux habitudes de l'enseignement classique, regardant les gens et les choses d'un œil plus candide et plus hardi, et s'acharnant, avec plus de témérité, dans leurs solitudes, loin du public et de la critique, à l'étude de ces complications du clair-obscur. Le Danemark possède en M. Kröyer un artiste qui, presque du premier coup, a atteint, dans cet ordre d'idées, des résultats qu'on ne pourra guère dépasser. Le *Départ des pêcheurs* et les *Pêcheurs sur la plage* avaient déjà paru au Salon; mais ces peintures, aérées et lumineuses, d'une transparence incomparable, gagnent singulièrement à se trouver dans un milieu plus homogène, au moins pour la naïveté de la recherche et la simplicité de l'expression, car si M. Kröyer rencontre actuellement des rivaux pour l'entente du plein air et de la sérénité atmosphérique, c'est en Suède et en Norvège bien plus que dans son propre pays. Les peintres danois vivent surtout dans leurs intérieurs; ils ont beaucoup d'enfans, ils les aiment bien, ils les connaissent bien; leur section abonde en repas, conversations et discussions de famille, surtout en scènes amusantes ou touchantes de la comédie enfantine. Le *Grand nettoyage* et *Après dîner* par M. Johansen, le *Concert d'enfans* par M. Haslund, la *Parade* par M. Hennigsen, *Chez le curé* par M. Seligmann, sont de bons spécimens de cet art honnête et bourgeois, dont le fonds est peu de chose, mais qui est relevé assez souvent par une ingénieuse analyse des reflets et des ombres sur les figures, jouant au milieu d'un mobilier compliqué, et par l'agrément d'une touche habile et expressive. Quelques beaux portraits d'une exécution ressentie et libre par MM. Hammershöj, Jerndoff et Mlle Vegmann, les études populaires de MM. Tuxen, l'auteur de la *Rentrée des pêcheurs au crépuscule*, Michel Ancher, Irminger, les *Chevaux de labour* de M. Otto Bache, l'*Attelage des bœufs*, de M. Mols, les marines de MM. Niss et Locher, les paysages de M. Pedersen, prouvent que l'école danoise est aussi à la recherche d'un art national dans des genres plus graves et dans des genres très différens.

En Suède, en Norvège, en Finlande, le mouvement est plus décidé qu'en Danemark. C'est du côté des études en plein air, de la poésie saine et simple des travaux rustiques et des mœurs maritimes, que s'y tourne l'activité de trois écoles déjà nombreuses, unies par des aspirations communes. Ici le Danois, M. Kröyer, peut trouver en MM. Zorn, Heyerdahl, Skredsvig, Petersen, Otto Sinding, Gallen, des émules, sinon des vainqueurs. La plupart des

artistes scandinaves viennent faire leur éducation technique à Paris; ils y conservent d'ordinaire, dans les premières années, une verdeur native qui se manifeste, lors de leurs débuts au Salon, par des éclats d'une originalité saisissante. C'est ainsi que nous avons tous été charmés et surpris par les premières œuvres, si individuelles et si délicates, de MM. Salmson et Hagborg, Smith-Hald et Edelfelt; mais, si un premier contact avec les ateliers parisiens est utile aux septentrionaux pour leur apprendre le métier et leur donner le tour de main, on ne saurait dire qu'un séjour prolongé aux Batignolles, encore moins qu'une résidence définitive leur soit en général aussi favorable. Il se passe pour eux ce qui s'est passé, pendant plusieurs siècles, pour les Flamands et les Français allant travailler à Rome; il était bon d'y faire ses études, il était dangereux de s'y éterniser. Après nous avoir communiqué ce qu'ils apportaient de chez eux, ces Scandinaves s'absorbent en nous et perdent peu à peu, dans cette absorption, leurs qualités premières, sans s'assimiler suffisamment les nôtres. Certes, le talent des quatre artistes dont nous parlons est encore en pleine floraison; les *Communiantes dans un verger*, les *Fleurs du Printemps*, par M. Salmson, forment un concert exquis de vaporeuses fraîcheurs blanches, roses et vertes; M. Hagborg possède toujours ce sens des limpidités atmosphériques qui donne tant de charme à sa *Grande Marée*, M. Smith-Hald comprend toujours en poète la solitude et la mer, M. Edelfelt exécute ses portraits vivans et souples avec une désinvolture de plus en plus facile; mais il faut bien reconnaître qu'à force de peindre des paysans français, des sites français, des modèles français, ils cessent assez rapidement d'être Suédois, Norvégien, Finlandais; et que leur première originalité, un peu âpre et pleine de saveur, se tourne peu à peu en une virtuosité courante qui ravit les amateurs superficiels et les marchands de peintures, mais qui désole tous ceux qui comprennent l'art comme une révélation incessante de sensations neuves et de sentimens personnels.

L'Exposition universelle nous apporte les œuvres d'un petit groupe nouveau d'artistes suédois qui ont dû faire aussi leur apprentissage à Paris; quelques-uns en portent déjà les marques trop apparentes, quelques autres paraissent décidés à conserver leur façon particulière de voir et de comprendre, ce dont nous ne saurions trop les féliciter. Les artistes, comme les poètes, ne sont-ils pas faits pour protester contre ces absurdes théories, heureusement irréalisables, qui rêvent le nivellement intellectuel et l'uniformité physique et morale pour toutes les nations civilisées? C'est à eux à nous conserver, à nous révéler, à nous poétiser les particularités fatalement persistantes de leurs pays, de leurs races,

de leurs mœurs. Que deviendront MM. Bergh, Larsson, Zorn, les plus habiles, au premier abord, et les plus séduisans des Suédois? Tous trois habitent Paris; Dieu veuille qu'ils ne s'en repentent pas! Le talent de M. Bergh, un portraitiste franc, simple, d'une naïveté intelligente vraiment rare, nous paraît seul assez robuste pour résister à ce milieu énervant. On peut constater déjà, dans la virtuosité singulièrement fine et avisée de MM. Larsson et Zorn, une surexcitation maladive des sensations subtiles, un besoin excessif de chiffonnages, de papillotages, de tripotages, une affectation boulevardière d'indifférence ou de mépris pour la solidité et pour l'exactitude des formes, qui semblent bien être les symptômes de la contagion décadente. Ce seraient deux pertes fâcheuses, car M. Larsson est un harmoniste très délicat et un figuriste spirituel, et M. Zorn joint à un sentiment tout à fait particulier des éclairages nuancés et tendres une intelligence vive et rapide des physionomies modernes, par exemple dans ses portraits de *M. Antonin Proust* et de *M. Coquelin cadet*. Ils sont encore assez Suédois pour être sauvés. Chez MM. Norström, Osterlind, Liljefors, Pauli, Mme Pauli-Hirsch, Mlle Éva Bonnier, MM. Josephson, Biorck, Ekström, Schultzberg et quelques autres, on constate aussi la présence d'un élément indigène qui cherche à se reconnaître et à se manifester en prenant conseil soit en France, soit en Allemagne; leurs maladresses et leurs témérités même sont des preuves de leur tempérament. Peut-être vaut-il mieux être ainsi trop imprudens que trop sages, comme le sont tels et tels de leurs compatriotes, plus expérimentés et plus Parisiens, qui feront longtemps sans doute bonne figure à nos Salons, MM. Forsberg, Wahlberg, Burger, Westman, Kreuger, Arsénius, mais qui ne s'y distinguent plus guère de leurs voisins.

La Norvège paraît plus rebelle à l'assimilation. Il y a là tout un groupe d'artistes vraiment personnels, convaincus, intéressans, qui nous apportent sur leur pays des révélations curieuses et saisissantes. M. Werenskiold, parmi eux, est un modéré. Son *Enterrement à la campagne* est cependant une œuvre très personnelle, d'une émotion sincère, d'une exécution un peu atténuée, mais grave et délicate. On remarque moins de retenue, plus d'indépendance et de liberté pittoresque dans ses paysages et dans ses portraits. Chez MM. Peterssen, Heyerdahl, Thaulow, l'âpreté honnête de l'observation s'accentue avec une résolution extraordinaire. Ceux-là sont vraiment des artistes nouveaux, et, s'il y en a beaucoup de cette valeur à Christiania, l'école norvégienne comptera bientôt en Europe. L'*Attente du saumon,* par M. Peterssen, où l'on voit, sur un îlot, quelques pêcheurs assis, dans une perspective

tranquille et profonde d'eau, de rochers et de ciel d'une clarté admirable, est l'œuvre d'un poète naïf et d'un paysagiste supérieur. Les études de M. Heyerdahl, le *Soir d'été*, les *Deux sœurs*, la *Fille aux fraises*, bien supérieures à son tableau de l'*Ouvrier mourant*, trop imprégné de dilettantisme, montrent, en lui, devant la nature, un praticien inégal et heurté, mais étonnamment sincère et pénétrant. Les quatre paysages d'hiver de M. Thaulow sont d'une exactitude vive et délicate avec de l'esprit et de la dextérité dans l'arrangement des figurines. Tandis qu'un grand nombre de septentrionaux se fixent à Paris, quelques autres se fixent à Berlin : M. Normann, le paysagiste minutieux et implacable des fiords norvégiens, gagnera-t-il, au contact de l'école allemande, le charme harmonieux qui manque à ses panoramas si extraordinairement clairs et véridiques? M. Otto Sinding y conservera-t-il cet enthousiasme presque enfantin pour les vives clartés d'un ciel bleu à travers les pommiers en fleur, ses scintillemens et ses reflets dans une nappe d'eau transparente qui nous attirent délicieusement dans son *Printemps* et son *Été?* De Berlin comme de Paris, peut-être feraient-ils bien de n'en pas tant user, et de rentrer, avec leurs bons outils, dans leur pays qui les inspire beaucoup mieux. Nous avons sans doute à Paris quelques Norvégiens, timides ou téméraires, d'une individualité presque intacte, MM. Skredsvig, Wentzel, Soot : pourvu qu'ils ne se fassent pas trop à nos belles manières!

V.

Les petits états du Nord : Belgique, Hollande, Danemark, Suède, Norvège, apportent, nous le voyons, un élément sérieux de fermentation dans la peinture moderne. En est-il de même de pays plus considérables, soit par leur histoire, soit par leur étendue, l'Italie, l'Espagne, la Grèce, la Suisse, la Russie, les États-Unis? Les artistes de toutes ces contrées se sont présentés en assez grand nombre, et nous pouvons juger leurs tendances. Dans la Grèce, où tout était à refaire, on ne perçoit encore que des tâtonnemens et des lueurs; le plus distingué des Hellènes, M. Ralli, est un élève fidèle de M. Gérôme, qui pourra exercer une action utile s'il applique plus constamment son talent à l'étude des mœurs locales. En Suisse, il y a trop de contacts avec Paris ou Munich pour qu'il s'y forme aisément une école locale; M. Giron, le plus brillant des portraitistes genevois, a toute la désinvolture et le brio d'un Parisien pur-sang ou d'un Américain parisianisé; MM. Jules Girardet et Eugène Girardet, qui, tous deux, comme peintres d'anecdotes,

d'histoire ou de portraits, déploient beaucoup d'esprit et de savoir-faire, marchent à côté de nos bons peintres de genre. Il y a plus de couleur locale, avec une certaine familiarité un peu grosse, chez MM. Ravel et Simon Durand, et, sous l'influence allemande combinée avec l'influence française, Zurich a produit deux portraitistes de mérite : M[lle] Breslau et M[lle] Rœderstein. Toutefois, c'est dans le paysage et ses annexes qu'on retrouve plus naturellement la tradition, un peu sèche et méticuleuse, mais profondément honnête, des anciens peintres du pays. M. Eugène Burnand, M. Baud-Bovy, M. Gaud, renouvellent et rajeunissent cette tradition par une habileté pittoresque plus chaleureuse et plus large.

En Italie et en Espagne, on constate, pour le moment, beaucoup d'activité et d'agitation, une ardeur inquiète de recherches dans tous les sens, une mêlée de réactions séniles et d'insurrections enfantines, des explosions d'ambitions énormes suivies de déceptions profondes, en somme, un état de malaise et d'anxiété qui présage peut-être des résurrections, mais qui, en tout cas, est bien préférable à l'ancien état de prostration et d'inertie. A la suite des révélations accablantes de 1855 et de 1867, l'Italie et l'Espagne n'ont pas été les dernières à faire leur examen de conscience et à se remettre en marche. C'est même avec un certain éclat que ces glorieuses endormies parurent se vouloir réveiller, et les noms de M. Morelli en Italie, de Fortuny en Espagne, s'attachent au souvenir de cette récente tentative de renaissance. Ce mouvement n'a pas abouti. Pourquoi? Par une raison bien simple. Au lieu de remonter aux véritables sources de leur grandeur passée, au lieu de reconstituer, par une étude sérieuse, un enseignement fondé sur une observation grave de la réalité et sur l'étude technique des maîtres complets et forts, on s'est arrêté, de part et d'autre, aux brillans artistes de décadence, aux manieurs habiles et superficiels de la pâte et de la couleur, à Baroccio, à Tiepolo, à Goya! Dans ces derniers temps, on s'est avisé de l'erreur; on paraît avoir compris que tout ce système amusant d'effilochages polychromes et de frétillemens aveuglans, fût-il soutenu par un noble sentiment dramatique, comme chez M. Morelli ou par une science ingénieuse d'observation, comme chez Fortuny, ne pouvait conduire à grand'chose. Le fonds sérieux manquait trop, c'est-à-dire la fermeté du dessin, la consistance des formes, la puissance et la simplicité de l'analyse physiologique et psychologique.

A l'heure actuelle, on s'est remis à travailler sur nouveaux frais, en regardant du côté de Paris, quelquefois y regardant trop. On peut à peine prendre pour des Italiens M. Boldini, le plus pétillant et le plus spirituel de leurs portraitistes, MM. Pittara, Ancillotti, Ros-

sano, Cortazzo, Marchetti, Spiridon, Detti, paysagistes, anecdotiers ou costumiers, ayant tous de la main, quelques-uns de la finesse, mais tous archifrancisés. M. Boldini, qui n'a plus rien de l'âpreté chaude des vieux Ferrarais, ses compatriotes, est, il est vrai, un de nos modernistes les plus subtils et, au besoin, les plus excentriques, si l'on en juge par l'excessive gracilité et les contorsions javanaises des baguettes gantées qu'il donne à ses jeunes dames en guise de bras et de mains. Nonobstant ces bizarreries, M. Boldini est un physionomiste des plus incisifs et un harmoniste des plus délicats, avec des prestesses d'exécution tout à fait imprévues et raffinées. Son *Portrait de Verdi* au pastel, représentant l'illustre compositeur, un chapeau noir, de haute forme, sur la tête, un cache-nez autour du cou, n'a rien sans doute de lyrique, ni d'héroïque; mais c'est une pochade joyeuse, vivante, familière; on y peut lire la bienveillance et la bonhomie, sinon la force passionnée de l'auteur du *Trovatore* et de la *Traviata*. C'est un art amusant, ce n'est point un art créateur. Heureusement, à Rome, à Florence, à Milan, on semble se préoccuper d'aller plus loin dans la voie de la vérité.

Les Romains manqueraient à toutes leurs traditions, s'ils n'avaient de hautes ambitions. Ils ont envoyé d'immenses toiles, l'*Ave Maria* pendant la moisson, au moment d'un orage, dans la campagne romaine, par M. Corelli, les *Enfans de Caïn* par M. Sartorio, l'*Alexandre à Persépolis* par M. Simoni. La force et l'effort sont visibles dans ces compositions. On ne saurait refuser à M. Corelli de la franchise et de la fermeté dans les attitudes de ses figures, à M. Sartorio un sentiment grandiose dans les contorsions héroïques de ses nudités musculeuses, à M. Simoni, moins personnel que les premiers, de l'habileté dans la mise en scène; mais ces trois œuvres sont gâtées par une lourdeur pénible de facture, une certaine opacité triste et sale, et parfois une trivialité prétentieuse, qui montrent combien ces habiles praticiens ont besoin de se mettre au vert et de se nettoyer les yeux par des promenades en plein air et devant les fresquistes du XIVe et du XVe siècle! M. Milanolono, imitateur de M. Cormon dans son *Sacrifice préhistorique*, a plus de clarté et moins de caractère. L'œuvre la plus remarquable de la section romaine est une série de dessins par M. Maccari, représentant trois épisodes de la vie parlementaire dans la Rome antique. Nous ne connaissons pas les peintures que M. Maccari a exécutées, d'après ces dessins, dans les salles du sénat à Rome; si nous en jugeons par la fermeté et l'habileté de ces crayons, ce doivent être des œuvres supérieures. On y voit le principe scientifique et naturaliste appliqué à l'histoire romaine par un Romain, comme M. Jean-Paul Laurens l'applique à l'histoire de France. Chaque composition,

disposée avec aisance dans un milieu architectural, restitué sans pédantisme, mais selon la vraisemblance archéologique, réunit, dans une action intéressante, une multitude de personnages en toges étudiés avec le plus grand soin dans leurs types, dans leurs gestes, dans leurs attitudes. C'est par des recherches patientes de ce genre qu'on renouvelle un art affaibli, non par des pétarades de couleur et des fantasmagories du pinceau.

A Florence, à Milan, à Venise, on se tient plus terre à terre, mais on y observe, avec une attention plus sérieuse et plus libre qu'autrefois, soit le pays, soit les habitans. Les *Maremmes toscanes* et le *Retour du pâturage* par M. Gioli, le *Chœur de Sainte-Marie-Nouvelle* par M. Pesenti, la procession de jeunes filles entourant la bannière de la *Madone de l'Impruneta* par M. Faldi, les notes plus modestes de MM. Lega, Signorini, Fattori, marquent un mouvement, trop timide encore, mais délicat et sincère, vers l'analyse de la réalité environnante. Dans la Haute-Italie, à Milan surtout, l'activité dans ce sens est encore plus marquée ; c'est de là que semble devoir se répandre la lumière. Le remarquable tableau de M. Morbelli, les *Derniers jours*, représentant une salle d'hospice où sont assis, sur des banquettes, plusieurs rangées de vieillards, n'est point différent sans doute, par son aspect, des bons ouvrages français ou belges représentant des scènes de ce genre: mais l'unité grave de la coloration, la distribution discrète, juste, nuancée, de la lumière, l'expression précise, variée, délicate des physionomies, y apparaissent comme des qualités longtemps négligées par la virtuosité méridionale et qu'on voit rentrer avec satisfaction dans l'ordre de ses préoccupations nouvelles. Les tentatives de MM. Bazzaro, Segantini, Carcano, dans le paysage animé ou vide, sont plus hardies, plus originales, plus italiennes. La vue d'un pont de *Chioggia* par M. Bazzaro, sur lequel passent, au coucher du soleil, plusieurs femmes enveloppées dans leurs voiles blancs, a frappé avec raison le public, non-seulement par l'allure recueillie des figures, mais aussi par l'exacte et poétique entente de la lumière évanouie. Les études, violentes et dures, parfois maladroites encore, de bestiaux et de paysans que M. Segantini poursuit hardiment dans les hautes régions des Alpes, ont un accent de sincérité résolue et un ferme éclat dans l'air et dans la lumière tout à fait remarquables. Le dessin de M. Segantini est net et tranchant jusqu'à la brutalité, mais n'est-ce pas une réaction nécessaire après tant de fadeurs et d'amollissemens? On remarque aussi quelque dureté, par les mêmes raisons, dans les études panoramiques de M. Carcano, le *Lac d'Iseo* et la *Plaine lombarde,* mais l'exactitude rigoureuse de ces paysages leur donne une grandeur âpre et réelle. Si, à côté de ces trois peintres, on

regarde encore MM. Ciardi, Dell'Oca Bianca, Dell'Orto, Calderini, Gignons, Sartori, tous Vénitiens, Milanais ou Piémontais, on se prend à croire que c'est par les paysagistes, et par les paysagistes de la Haute-Italie, que l'art de la péninsule va entrer à son tour dans les voies modernes.

En Espagne, l'habileté courante est plus grande encore qu'en Italie. M. Domingo Marquez, dans la figure et dans la fantaisie, M. Rico, dans le paysage, sont des exemples frappans de cette virtuosité extraordinaire qui séduit toujours des yeux peu exercés, mais qui ne suffit pas à régénérer une école. Les Espagnols ont conservé un goût singulier, un peu théâtral, pour les grandes scènes tragiques, douloureuses et sanglantes. On a appelé leur galerie la salle des suppliciés, et de fait, les massacres et cadavres y abondent. Presque toutes ces énormes toiles sont traitées en décors, avec cet éclat un peu factice de colorations voyantes et fondantes, ces encombremens de tentures, de mobilier, de draperies, d'accessoires qui sont comme une derrière traînée du bric-à-brac romantique. Il s'y mêle de la vivacité d'ailleurs, et de la verve, et parfois une certaine grandeur forte et terrible dans les figures! Telles sont la *Cloche de Huesca* par M. Casado, la *Chaise de Philippe II* par M. Alvarez, la *Conversion du duc de Gandia* par M. Morero Carbonero. L'*Exécution des Torrijos en 1831* par M. Gisbert est dessinée avec plus de recherche et de tenue, mais aussi avec plus de froideur. La *Prise de Grenade* par M. Pradilla est une mise en scène brillante, une noble parade historique en riches costumes, qui ne fait point oublier pourtant le grand succès de 1878, cette douce et touchante *Jeanne la Folle* pleurant devant le cercueil de son mari. Tout cela est chatoyant, scintillant, vivement brossé, dans le véritable goût du terroir; il suffirait de donner plus de fond à ces bariolages, à ces corps plus de consistance, aux expressions plus de précision pour qu'il sortît de là un art sérieux et original. Ni l'imagination, ni la verve, ni la finesse d'observation ne manquent aux Espagnols lorsqu'ils veulent s'en donner la peine; nous en avons la preuve dans les dessins chaleureux et vifs de MM. Aranda et Vierge; mais il faudrait qu'ils pussent transporter avec une science plus sûre ces qualités précieuses de l'illustration lilliputienne dans la peinture héroïque et monumentale dont ils ont la passion!

C'est donc en Espagne, selon nous, sur des modèles espagnols, dans le paysage espagnol, que ce travail de régénération studieuse devrait s'accomplir. Les Espagnols, comme les Italiens, sont si bien doués par la nature, si facilement habiles, ils se mettent si vite au courant de toutes les adresses techniques, que, lorsqu'ils s'in-

stallent à Paris, ils y deviennent très vite les égaux, mais aussi les ménechmes de nos peintres. Parmi nos portraitistes en vogue, il n'en est guère de plus aimable, de plus séduisant, de plus spirituel que M. Raimundo de Madrazo; mais que lui reste-t-il d'essentiellement madrilène? M. Melida, dans ses charmantes et sérieuses études, se rapproche, presque à s'y méprendre, de M. Bonnat; on peut dire, il est vrai, que M. Bonnat a beaucoup du tempérament espagnol. Et la peinture la plus nouvelle, la plus hardie, l'une des plus importantes de la section, celle à laquelle le jury a décerné la médaille d'honneur, la *Salle d'hôpital*, par M. Jimenes, n'est-elle pas toute parisienne? Que M. Jimenes, dont l'œuvre est vraiment sincère, bien exécutée, simplement et fortement émue, se soit mis au courant de tous les procédés septentrionaux, qu'il ait voulu apporter à son pays un certain nombre de révélations utiles sur le charme des harmonies apaisées, la poésie des perspectives bien aérées, la puissance de l'observation juste et de l'expression vraie, rien de mieux assurément, et c'est ainsi qu'il faut commencer; mais quel service il rendrait à son pays en appliquant son talent à l'étude des choses indigènes, quel service il rendrait au nôtre en développant à côté de l'art français un art espagnol!

Chez les peuples jeunes, comme les Russes et les Américains, qui naguère avaient tout à apprendre, on comprend mieux cette soumission excessive devant leurs maîtres, que chez les Italiens et les Espagnols, dont le tempérament pittoresque est héréditaire et qui trouvent chez eux tant d'exemples d'indépendance. Cependant chez les Russes, dont l'exposition est fort intéressante, au milieu des imitations françaises, bavaroises, autrichiennes qui sont dues à MM. Makowski, Szymanowski, Swiedomski, tous trois peintres vigoureux, mais d'un caractère indéterminé, on voit déjà poindre un sentiment original d'observation sagace et hardie chez un certain nombre de peintres familiers. Les scènes de mœurs de M. Chelmonski, *le Marché aux chevaux* et le *Dimanche en Pologne*, d'une exécution triste et lourde, mais d'une force extraordinaire dans la définition des figures, avec un mélange piquant d'ironie bienveillante et de grossièreté tendre, sont, à cet égard, remplies de promesses. Il n'est pas douteux que Mlle Marie Bashkirtseff, la jeune fille si avisée et si indépendante, que son journal posthume a rendue célèbre, ne fût entrée dans cette voie; quelques-uns de ses portraits nettement accentués l'attestent hautement. Les études de MM. Pranishnikoff, Sokoloff, Endogouroff, Pankiewicz, Kouznetzoff sont également intéressantes, parce qu'on y constate la recherche sincère d'un art national.

Les États-Unis auront-ils bientôt un art à eux? C'est à quoi

leur exposition, très importante, la plus considérable même des expositions étrangères, ne permet pas encore de répondre. C'est dans la galerie américaine surtout qu'on peut se croire en pleine galerie française. Presque toutes les œuvres qui y sont exposées ont déjà paru au Salon de Paris, et nous avons eu l'occasion d'en parler. Presque toutes aussi, d'une habileté extraordinaire, d'une technique savante et raffinée, représentant des sujets modernes dans de grandes dimensions, se rattachent soit à l'école française, soit à l'école hollandaise, soit aux deux écoles combinées. On y retrouve avec un grand plaisir les toiles, si brillamment brossées, qui ont fait la réputation de leurs auteurs, les brillans portraits de M. Sargent où il se montre le rival de son maître, M. Carolus Duran, *le Quatuor* espagnol de M. Dannat, d'une exécution si ardente et si vigoureuse, *les Pilotes* de M. Melchers, le *Crépuscule* et *la Vague* de M. Harrison, un paysagiste vraiment hardi et original, *le Benedicite* de M. Gay, un certain nombre d'ouvrages de MM. Knight, Chase, Vail, Davis, Bridgman, Boggs, Mac-Ewen, Mosler qui se rattachent, presque tous, à quelqu'un de nos maîtres en renom; mais toutes ces toiles, médaillées à nos expositions, sont trop connues pour que nous ayons à y revenir. En général, d'ailleurs, tous ces artistes varient peu leurs sujets et leur manière. Il serait contraire aux lois ordinaires de l'évolution artistique qu'il ne sortît pas de cette virtuosité si brillante, un mouvement d'art particulier, lorsque cette habileté se sera transportée sur le territoire natal. La section des aquarelles et des dessins donne, à cet égard, plus que des espérances. Chez bon nombre d'illustrateurs habiles, tels que MM. Abbey, Reinhart, Low, on voit déjà s'opérer la combinaison du naturalisme franco-hollandais et de l'imagination anglo-germanique d'où sortira sans doute l'art du nouveau monde. Jusqu'à présent toutefois les peintres proprement dits de la jeune Amérique ont subi chez nous la transformation que subissaient autrefois les septentrionaux en Italie; ils sont devenus si Français que nous avons peine à les distinguer de nous-mêmes, et leur talent nous fait trop d'honneur pour que nous songions à nous en plaindre.

GEORGES LAFENESTRE.

A TRAVERS L'EXPOSITION

IX[1].
DERNIÈRES REMARQUES.

I.

Devant « l'Histoire du siècle, » nous avons suivi à travers toute cette histoire le travail logique des principes de 1789. Restés en face du dernier groupe contemporain, celui des maîtres qui ont aujourd'hui pouvoir sur notre intelligence, nous nous sommes promis d'interroger ces savans, ces historiens, pour savoir si leur symbole actuel est toujours d'accord avec les principes qui continuent de régir l'institution sociale.

Jusqu'à une époque récente, l'autorité du dogme révolutionnaire avait peu souffert des attaques doctrinales dirigées contre lui. Depuis Bonald et de Maistre, quelques voix isolées lui opposaient la conception théologique de l'homme; guidée par des regrets politiques, inféodée à tout un passé enseveli pour jamais, l'école traditionnelle ne prêchait que des convertis; la masse du pays restait sourde à ces voix qui criaient du fond d'une tombe des vérités éternelles, éternellement désagréables à notre orgueil. La protestation théologique n'a pas cessé de suivre les principes triomphans; mais elle les suivait en diligence, tandis qu'ils disposaient des chemins de fer. D'ailleurs la conscience religieuse avait le choix entre cette protestation rigide et les transactions du catholicisme libéral, qui se ré-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août, du 1er et du 15 septembre, du 1er et du 15 octobre.

clamait de 1789. Quant au spiritualisme éclectique, philosophie officielle de la bourgeoisie française, il fut un serviteur respectueux du dogme national; fils du XVIIIe siècle, lui aussi, il déplorait souvent les écarts de son frère, mais il n'en faisait pas moins bon ménage avec cet aîné. En dehors de la petite école traditionnelle, négligée par les grands courans contemporains, toutes les oppositions se bornaient à discuter quelques conséquences des principes, en s'inclinant devant eux; on rejetait certains fruits trop difficiles à digérer, on se serrait de plus belle contre l'arbre qui les portait.

Cette quiétude prit fin avec l'entrée en scène d'une philosophie moins complaisante que l'éclectisme, plus radicale dans ses démolitions. Des esprits qui avaient fait leurs preuves dans la liberté de pensée se permirent de scruter la nouvelle religion laïque; comme ceux-là n'étaient pas suspects de routine, comme ils ne parlaient point au nom d'une autre orthodoxie, on les écouta: un schisme naquit avec eux. L'un des premiers, il y a trente ans, M. Renan écrivait ce qui suit, dans la préface des *Essais de morale et de critique:* « J'avais encore sur la Révolution et sur la forme de société qui en est sortie les préjugés ordinaires en France, et que de rudes leçons devaient seules ébranler. Je croyais la Révolution synonyme de libéralisme, et, comme ce dernier mot représente assez bien pour moi la formule du plus haut développement de l'humanité, le fait qui, selon une trompeuse philosophie de l'histoire, en signale l'avènement m'apparaissait comme sacré. Je ne voyais pas encore le virus caché dans le système social créé par l'esprit français; je n'avais point aperçu comment, avec sa violence, son code fondé sur une conception toute matérialiste de la propriété, son dédain des droits personnels, sa façon de ne tenir compte que de l'individu, et de ne voir dans l'individu qu'un être viager et sans liens moraux, la Révolution renfermait un germe de ruine qui devait fort promptement amener le règne de la médiocrité et de la faiblesse, l'extinction de toute grande initiative, un bien-être apparent, mais dont les conditions se détruisent elles-mêmes... Ce qui importe par-dessus tout, c'est que l'attachement fanatique aux souvenirs d'une époque ne soit point un embarras dans l'œuvre essentielle de notre temps, la fondation de la liberté par la régénération de la conscience individuelle. Si 89 est un obstacle pour cela, renonçons à 89. »

Ce cri trouva de l'écho, il courut sur les sommets de l'intelligence. Mais les opinions individuelles, de si haut qu'elles tombent, peuvent être mises sur le compte du dilettantisme, elles n'entament pas facilement un préjugé populaire; il n'est jamais déraciné que par un autre préjugé. Or ce dernier se créait lentement. A ce moment de l'histoire des idées, les sciences expérimentales étaient

en grand crédit; elles avaient accaparé les meilleures forces intellectuelles, en France et dans les autres foyers du travail européen; elles donnaient le branle à toutes les catégories de la pensée. Des théories scientifiques, renfermées jusqu'alors dans le cabinet de leurs inventeurs ou dans un petit cercle d'adeptes, se communiquèrent au monde civilisé et se fixèrent vers cette époque dans quelques formules courantes. Il se créa un symbole philosophique, commun à tous ceux qui remuaient des idées; on peut en résumer les principaux articles en quelques lignes. J'expose, je ne discute pas.

L'univers, cristallisation incessante d'une volonté obscure, est le théâtre et le résultat perpétuellement changeant d'un jeu de forces. La même définition s'applique à l'homme, cellule de ce vaste organisme. L'homme n'est pas libre; soumis à l'empire du déterminisme universel, il poursuit inconsciemment le développement de sa nature intime; cette nature le mène à ses fins par une suite de duperies ingénieuses. L'individu ne saurait être considéré isolément; distrait de la série, il n'a pas plus de valeur et de signification que l'anneau séparé de la chaîne; produit de la race, du milieu et du moment, il n'est explicable que par l'hérédité et la collectivité. Son effort personnel, ajouté à l'effort héréditaire, tend à créer sans cesse l'inégalité par la sélection. La sélection s'opère par la lutte implacable de tous contre tous, par le triomphe du plus fort, — ou, si l'on fait intervenir une notion morale, du meilleur, les deux mots ayant le même sens en morale naturelle, — sur le plus faible, sur le pire. La force est de la vertu accumulée, *virtus*, adaptation d'un être à sa fin particulière. Il n'y a donc pas lieu de dire que la force prime le droit, ce qui est un non-sens, mais que la force crée le droit. La loi de sélection est contrariée par une loi antagoniste, l'atavisme, ou tendance du type primitif à reparaître; dans l'homme, le retour de l'animalité primitive est une menace constante pour la société. En histoire comme en biologie, les états antérieurs reviennent sous des formes nouvelles, la concurrence illimitée est la condition du progrès, l'apparition d'un organe justifie son emploi, le droit des espèces et des individus est proportionnel à leur puissance vitale.

Il serait superflu d'insister sur les conséquences sociales de ces doctrines; elles pivotent autour de trois points fondamentaux, le déterminisme, la sélection par l'hérédité, le droit de la force. — Liberté, égalité, fraternité. Sommes-nous assez loin de la philosophie qui inspira la Déclaration des droits? Comment cette philosophie a-t-elle abouti à une négation formelle de ses prémisses? Par une marche très logique sous les contradictions apparentes. La raison pure, lâchée dans l'univers avec des pouvoirs illimités, ne

devait plus s'arrêter dans son œuvre critique. Elle a ruiné l'un après l'autre tous les établissemens du passé; elle a tout détruit, ne respectant que l'idole en qui elle s'adorait elle-même. Un jour est venu où cette création du rationalisme est restée seule intacte, dans le désert de croyances fait autour d'elle; l'instrument critique, incoercible de sa nature une fois qu'on l'a mis en mouvement, ne trouvait plus devant lui d'autre sujet d'analyse. La raison a retourné son scalpel contre l'idole; qu'on me passe l'image familière, elle lui a ouvert le ventre, et elle a vu qu'il n'y avait rien dedans. Les phénomènes démontrés par l'expérience sont aujourd'hui la seule source de certitude qui ait le don de persuader la raison; c'est sa marotte actuelle. Ces phénomènes protestaient à l'unanimité contre la conception de l'homme et des choses humaines sur laquelle nous avions bâti notre maison géométrique. Ainsi est née la crise des principes de 1789; ils sont pris entre deux feux, entre la protestation théologique, qui les suivait de loin, et la protestation scientifique, qui s'est dressée subitement en face d'eux.

Les savans, très peu enclins de nos jours à généraliser leurs doctrines, ne prétendent pas en tirer une philosophie sociale; beaucoup d'entre eux reculent devant les conséquences extrêmes énoncées plus haut: ceux mêmes qui les acceptent se refuseraient à les transporter de l'histoire naturelle dans l'histoire humaine. Il suffit à notre propos qu'ils ne puissent pas nier la légitimité de ces conséquences, ni le penchant de l'esprit public à en faire la règle universelle des jugemens. Il y a dans l'esprit public, à toutes les époques, une force plastique et généralisatrice; elle tend invinciblement à modeler l'ensemble des idées et la conduite de la vie sur les principes qui ont pour eux l'apparence de la certitude et la séduction de la nouveauté. Comme le régime des eaux détermine, dans chaque région d'un pays, le caractère et les productions du sol, ainsi les idées épanchées de quelques cerveaux donnent à chaque moment de l'histoire sa physionomie particulière. Notre temps doit la sienne à l'infiltration des théories scientifiques, au besoin d'imiter en tout les procédés de la nature. Pour définir cette physionomie, on emploie tour à tour les mots de *positivisme*, de *naturalisme*, de *réalisme*; ils sont d'une exactitude médiocre; tenons-nous au dernier, faute d'un terme plus compréhensif. Ce serait un regard restreint, celui qui n'apercevrait la transformation réaliste que dans la littérature et dans les arts; elle agit partout; elle se déclare dans nos affaires publiques par la substitution croissante des ingénieurs aux avocats; elle a éclaté dans les affaires de l'Europe par le triomphe d'un homme; cet homme a réussi à changer et à maîtriser l'Europe, parce qu'il incarnait la forme d'intelligence actuellement toute-puissante. La lutte de M. de

Bismarck et de Napoléon III pourrait s'appeler la lutte du réalisme et de l'idéalisme; c'est un état d'esprit qui a succombé, pour un temps, avec le vaincu de Sedan. Depuis la chute de l'empire, nul n'a plus fortement agi sur notre pays que Gambetta; il eut dans une certaine mesure le sens des temps nouveaux, il essaya d'approprier la formule révolutionnaire aux méthodes modernes; mais le fond du tempérament restait classique, girondin. Je viens de relire des discours de Gambetta en les comparant à ceux du chancelier d'Allemagne; la comparaison est d'autant plus frappante que tous deux parlèrent quelquefois à la même heure : le discours de Romans, par exemple, fut prononcé le surlendemain du jour où le chancelier avait exposé au Reichstag ses vues sur le socialisme. Entre la parole de l'homme d'état allemand et celle du tribun français, les différences sont de même nature, tout aussi caractérisées, qu'entre un livre ou un tableau de l'école réaliste et l'œuvre d'art d'il y a quarante ans, entre une boutade de Schopenhauer et un développement oratoire de M. Cousin.

J'entends les protestations indignées : Eh! quoi! voudriez-vous inoculer à l'esprit français, en place des généreuses ambitions de 1789, ce qu'il y a de plus dur et de plus déplaisant dans la pensée germanique? — Nous retombons dans l'erreur accoutumée, la prétention de façonner les hommes sur un idéal séduisant, au lieu de les prendre comme ils sont. Je voudrais tout autre chose, mais je constate. Je constate que depuis 1870, — en ne donnant, bien entendu, à cette date qu'une valeur très approximative, car il est impossible de fixer une date à l'origine des transformations morales, — l'élite intellectuelle des jeunes générations se présente à l'observateur avec un nouvel ensemble de qualités et de défauts; disons, pour ne rien préjuger, d'acquisitions et de pertes. Si ces acquisitions et ces pertes proviennent d'influences germaniques ou américaines, turques ou thibétaines, s'il faut s'en désoler ou s'en réjouir, la question n'est pas là pour le moment. Dans cette élite, tous les esprits se sont assimilé le symbole qu'on essayait de résumer plus haut. Pour la plupart, ils n'ont pas puisé aux sources, ils n'ont jamais lu les inventeurs des doctrines qui agissent sur eux; ils n'en sont pas moins pénétrés, souvent à leur insu, par les idées répandues dans l'air ambiant. De même, à la fin du siècle dernier, beaucoup de gens qui n'avaient jamais ouvert l'*Encyclopédie* ni le *Contrat social* vivaient de la pensée générale créée par ces livres. Acquise aux théories scientifiques, la jeunesse règle ses jugemens sur toutes choses d'après ces théories, en vertu de la force plastique dont nous parlions. Vis-à-vis de ce qui nous occupe, les principes de 1789, l'indifférence d'une grande partie de cette jeunesse

ne saurait faire doute. Je ne prétends point qu'elle soit hostile à l'état politique qu'on rattache aux principes, oh! pour cela non, et nous y reviendrons tout à l'heure. Mais elle n'a plus foi dans le dogme fondamental; les maîtres qu'elle écoute le plus volontiers lui en ont démontré l'insuffisance, par le seul procédé de raisonnement auquel elle soit sensible, la leçon des faits. A l'inauguration de la Sorbonne, parmi ces jeunes gens qui applaudissaient de si grand cœur la République et son premier magistrat, je gage que si l'on eût mis en cause la valeur philosophique de la Déclaration des droits, elle eût trouvé bien peu de défenseurs. Les logiciens la discutent; les autres laissent dormir en paix des erreurs historiques, désormais dénuées d'intérêt pratique. Il semble que ce soit la disposition la plus habituelle dans nos grandes écoles; quand on veut les stimuler sur ce chapitre, on a autant de succès que si l'on demandait à un pommier de porter des glands. A l'occasion du Centenaire, la Faculté de droit de Paris avait mis au concours ce programme : « Formuler les principes de 1789 en matière de droits publics, écrire leur histoire, examiner leur autorité en France, étudier leurs destinées à l'étranger. » Les juges n'ont reçu qu'un seul mémoire, insignifiant sans doute, puisqu'ils n'ont pu décerner ni prix ni mention. Un éminent professeur de l'École s'en plaignait en ces termes, dans son rapport : « Ce n'est pas la première fois que la Faculté constate la faiblesse relative des mémoires destinés au concours de droit constitutionnel... Tout ce que demandait la Faculté, c'était de voir où en était l'édifice à l'heure actuelle. Elle regrette encore une fois de n'avoir trouvé personne qui ait sérieusement tenté cette œuvre. Peut-être sera-t-elle plus heureuse au prochain centenaire. » — Attendons. Il y a des ormes tout proches, au jardin du Luxembourg.

La foi est-elle plus vivace parmi les champions qui combattent pour les principes de 1789, à la tribune et dans la presse? Sans être bien avant dans le secret des coulisses, il n'y a pas un Parisien qui ne sache avec quel scepticisme facile on « lâche » les principes, dans l'abandon d'une franche causerie, après l'article rédigé ou le discours prononcé. La parole et la plume trouvent encore des argumens à leur service, on les loue comme un mort officiel; mais dès que le cœur s'ouvre, regardez au fond : le mort est bien mort. En marquant ici cette contradiction habituelle entre la fermeté du langage et la faiblesse de la croyance, telle que chacun a pu l'observer, rien n'est plus loin de ma pensée qu'un reproche d'hypocrisie. La presse est aujourd'hui le premier pouvoir public; elle sent sa responsabilité, elle est tenue à ces conventions de protocole, à ces professions solennelles dont aucun pouvoir ne saurait se dispenser; il est très naturel qu'elle parle comme les cours et

les cabinets, où l'on se doit à soi-même, à l'heure des plus cruelles irrésolutions, d'affirmer l'unité et la continuité des vues. Un peuple a mis dans une arche le signe et la sauvegarde de sa nationalité; pour ceux qui gouvernent ce peuple ou qui ont mission de lui parler, les bons usages et les convenances veulent qu'ils chantent des hymnes devant l'arche, qu'ils dansent au besoin, tout en étant renseignés sur le vide du meuble sacré. Mais le doute qui a gagné les lévites ne tarde pas à descendre dans le peuple; il fait des progrès rapides, quand il est aidé par l'esprit réaliste, dont c'est la spécialité de briser les arches. Pourtant, si la foi aux principes de 1789 devait persister quelque part, c'était parmi les classes populaires; là, ils ne peuvent être l'objet d'un examen rationnel, ils se réduisent à quelques mots cabalistiques, synonymes d'émancipation et de bonheur. Le peuple commence-t-il à se détromper? Son humeur actuelle vient de se révéler par un engouement où l'on discerne un peu de tout, excepté le pieux souci de la Déclaration des droits.

Ainsi, en 1889, l'année commémorative du centenaire nous retrouve dans un état de perturbation morale très semblable à celui de 1789; aujourd'hui comme alors, il y a lutte entre les idées officielles et les idées réelles, entre les principes affichés dans les actes publics et ceux qui opèrent un travail efficace dans le for intérieur. Nous voyons à distance comment l'ancien régime reçut un coup mortel, le jour où l'on représenta le *Mariage de Figaro;* on écrira peut-être dans cent ans que l'institution révolutionnaire fut aussi grièvement touchée, le jour où pour la première fois on a professé en France la doctrine de Darwin. A la veille des états-généraux, un observateur superficiel pouvait se méprendre sur l'ébranlement profond de la société française; l'ancien régime subsistait, intact en apparence; la royauté commandait au nom du droit antique, elle était obéie par ses organes; le peuple idolâtrait son souverain, les témoignages contemporains sont formels à cet égard. Cependant la majesté de l'étiquette ne cachait plus que le néant; dans tous les esprits pensans, conducteurs de la société, la philosophie avait détruit les racines de l'arbre encore debout. On allait rendre à Versailles des hommages de bienséance, comme sous Louis XIV, mais on rentrait à Paris en s'entretenant des changemens inévitables; chacun pressentait une révolution qui ferait passer dans la pratique sociale les théories maîtresses des intelligences. De même aujourd'hui. Les principes qui triomphèrent alors ont à leur tour la possession d'état; ils sont gravés sur tous nos murs, ils président à la confection des lois; on les célèbre dans les cérémonies, ils protègent des intérêts; mais leur vertu est épuisée; leur décadence fait l'entretien public des écrivains, l'entretien secret des

politiques; d'autres principes, produits d'une philosophie nouvelle, les ont remplacés dans les intelligences directrices. Chacun se demande ce qui sortira de l'évolution attendue; les uns la croient imminente, d'autres la voient moins prochaine; mais il n'est pas douteux que la force plastique fera son office une fois de plus, qu'elle façonnera des institutions en harmonie avec les idées régnantes.

II.

Si rien ne devait amender ces idées, nous ne gagnerions pas au change. Qu'on relise les articles du symbole scientifique; ils semblent inventés pour servir de préambule au code du despotisme et de la violence; ils peuvent justifier toutes les férocités de l'égoïsme, tous les caprices de la force heureuse. Transportée du domaine de la science sur le terrain des faits sociaux, l'expérience concluante s'appelle le succès; et cette équivalence tend en effet à s'établir dans les esprits. Notre philosophie de la nature, dernier effort d'une civilisation raffinée, le Grand Turc l'appliquait sans la connaître, quand il y avait encore un Grand Turc. Le rêve métaphysique du siècle passé proposait aux hommes un idéal irréalisable; il leur a procuré quelque allègement, au prix de l'anarchie, de l'instabilité, d'un excès d'individualisme incompatible avec la garantie sociale et la grandeur nationale. Le réalisme physique de notre siècle ramène les hommes à la stricte imitation de la nature; il rétablirait un ordre sommaire, au prix de la servitude, du fatalisme, d'un retour à la vie animale du troupeau. Pour conjurer ces conséquences, il faudrait que la nouvelle théorie des rapports humains fût complétée par le correctif qui a manqué à l'ancienne; il faudrait qu'un principe moral, représentant la réaction de la conscience contre la dureté des lois naturelles, vînt adoucir ce qu'il y aurait d'intolérable dans une législation inspirée par les seuls enseignemens de la physiologie. Ce principe moral, faute duquel la Déclaration des droits pend dans le vide avec tout ce qui est sorti d'elle, ce principe qui peut seul donner un fondement solide à la notion du devoir, on le chercherait en vain dans tout le monde des idées rationnelles: l'humanité ne l'a jamais ressaisi que dans le fort où il réside, dans le sentiment religieux.

Je ne viendrais pas à ce sujet s'il ne donnait lieu à une constatation de fait; elle doit trouver place dans notre rapide enquête sur quelques tendances du temps présent. — A côté du grand courant qui emporte les esprits, depuis tantôt un quart de siècle, vers le réalisme théorique et pratique, les spectateurs attentifs ont vu naître, durant ces dernières années, un courant contraire en appa-

rence. Comment le qualifier? Réveil religieux? L'expression est trop affirmative, si l'on entend par là une restauration de la discipline chrétienne. Mysticisme? Le mot a mauvaise réputation, la littérature en fait un usage immodéré, souvent avec peu de discernement. Au lieu de chercher des qualifications d'une exactitude douteuse, consultons les maîtres que leurs fonctions mettent en rapports constans avec la jeunesse; tous tombent d'accord sur les observations suivantes.

L'esprit de nos grandes écoles, de celles mêmes qui passaient de tout temps pour les citadelles de l'irréligion, subit des modifications sensibles. Chacune d'elles compte un groupe de jeunes gens très décidés dans leurs convictions religieuses; pour les autres, pour la majorité incrédule, ces convictions sont l'objet d'une curiosité bienveillante. L'humeur, autrefois générale, qui s'appelait le voltairianisme, devient un phénomène très rare. Les générations nouvelles abordent les questions religieuses, comme les autres problèmes scientifiques, avec sérieux et sans prévention; elles les soumettent à leurs méthodes habituelles d'investigation. Là comme partout, les argumens de passion ou d'ironie ont peu de prise sur elles; les conclusions tirées des faits déterminent seules les opinions. La disposition la plus fréquente peut se résumer ainsi : Nos aînés écartaient d'une façon trop sommaire tout un ordre d'idées qu'ils jugeaient anti-scientifique; il faut voir.— Les enseignemens orthodoxes ne persuadent guère cette jeunesse; ils commencent par condamner en bloc tout le système de vérités provisoires sur lequel elle vit. Le résultat serait autre, peut-être, si ces enseignemens revendiquaient les parties les plus fermes des doctrines en faveur, s'ils montraient comment ces doctrines rentrent, avec une transposition de vocabulaire, dans l'explication théologique de l'univers : le déterminisme, dans les notions de grâce et de prédestination; l'hérédité, avec toutes ses conséquences biologiques, dans le péché originel, dans la réversibilité des mérites et des fautes; la sélection, dans le rachat par les œuvres; les duperies de la nature, dans les tentations de la matière; la volonté collective de l'univers, dans le concept de la Providence. Ce n'est pas le lieu d'appuyer sur ces indications; c'est assez qu'elles suggèrent quelques titres de chapitres, pour un livre qui doit être déjà ébauché dans un cerveau de notre temps; la phase intellectuelle où nous sommes l'appelle; ce livre ne fera que développer la page fameuse où Joseph de Maistre traçait d'avance les grandes lignes du système darwinien, avec le seul secours de la révélation théologique. — Chez un certain nombre de nos jeunes contemporains, ces curiosités de l'esprit se doublent du sentiment, quelque nom qu'on lui donne, qui fait fléchir la raison

devant l'intervention possible du divin, sans qu'elle se résolve à se soumettre aux conséquences dogmatiques.

On admet communément qu'il faut chercher dans la littérature les préoccupations d'une société; à la condition de distinguer à chaque époque, dans le fatras de la production courante, un petit nombre de livres documentaires par le jour qu'ils jettent sur la marche des idées. Les opinions les plus opposées ne varient guère sur le choix de ces livres. Pour l'année où nous sommes, tous les critiques nommeraient en première ligne une œuvre supérieure, *le Disciple;* beaucoup voudraient y joindre une étude intime d'une rare sincérité d'accent, *le Sens de la vie*, de M. Rod. Or les deux ouvrages finissent de même, sur la première phrase de l'oraison dominicale; les personnages analysés par les deux écrivains murmurent cette prière, comme le dernier mot de leurs angoisses dans la poursuite de la vérité. La rencontre est significative; elle n'étonnera aucun de ceux qui ont suivi de près le mouvement littéraire depuis cinq ou six ans. — Certaines préférences en matière d'art sont tout aussi instructives. Au Salon de cette année, le cri public désignait pour la première récompense le tableau de M. Dagnan-Bouveret, *les Bretonnes au pardon*. Quelques semaines après, l'*Angelus* de Millet, reparaissant dans une vente, soulevait des transports d'enthousiasme; les connaisseurs, qui placent plus haut d'autres peintures du même maître, ne comprenaient rien à cet engouement. La fortune de ces deux toiles s'expliquerait mal par l'habileté d'exécution, égale ou supérieure dans des œuvres rivales qui nous laissent plus froids; et il ne semble pas qu'on se soit rendu compte du sentiment auquel obéissait le public, à son insu. Dans l'un et l'autre cas, il acclamait le « tableau de sainteté » tel qu'il nous le faut aujourd'hui, la représentation discrète d'une émotion religieuse dans des âmes simples. — Les manifestations de tout ordre prêteraient à des remarques pareilles pour les milieux de haute culture. Si nous descendons dans la masse de la nation, il n'y a qu'une voix sur la volonté qu'elle vient de signifier; elle ne veut plus s'associer à la campagne anti-religieuse; et dans le monde politique, où l'on voit toutes choses sous un angle particulier, il n'est bruit que de tolérance, de transactions.

J'avoue ne pas bien comprendre ces mots, ni les subtilités qu'ils couvrent; il est douteux qu'un grand pays, très entêté de logique, les comprenne beaucoup mieux. La question se pose plus franchement. D'une part, on croit à la nécessité de fortifier le principe de la vie morale; les uns par attachement traditionnel, les autres parce qu'à force de voir chanceler l'édifice social, ils ont été conduits à chercher une pierre d'angle pour

le consolider. D'autre part, l'un des anciens partis qui ont divisé la France considère ce principe comme un ennemi qu'il faut abattre à tout prix, pour lui substituer une idée philosophique. Quand les hommes de ce parti désavouent l'intention qu'on leur prête, quand ils prétendent s'en tenir à des règlemens de police, c'est leur faire injure que de les prendre au mot ; de même qu'on est injuste pour eux en ne voyant dans leurs actes qu'un vulgaire esprit de tracasserie. Leur entreprise avait sa grandeur. Changer l'âme d'un peuple, en remplaçant dans chaque hameau l'église par une maison d'école, ce n'est pas une conception étroite. Mais l'expérience l'a condamnée ; le pays se refuse à la substitution projetée. Comme le pays ne peut pas rester dans le vide, comme une législation purement compressive du principe moral est un non-sens et une chimère, si elle ne parvient pas à faire triompher un principe opposé, les compromis ne sont pas viables. Ils placent l'État dans une posture humiliante, tant elle est bizarre ; tous les discours qu'il tenait naguère encore au clergé peuvent se ramener à cette drôlerie : « Je vous institue et je vous paie pour enseigner certaines doctrines, reconnues d'utilité publique ; mais comme j'ai horreur de ces doctrines, comme j'entends travailler contre elles, je vous casse aux gages si vous soufflez mot dans les momens graves, ceux-là mêmes où, pour bien gagner mon argent, vous devriez rappeler à vos ouailles que la doctrine comporte certains devoirs de conduite. » — L'église enseignant un talent d'agrément, comme le piano, dont on ne doit jouer qu'aux heures de loisir ; la source même de l'éducation morale mesurée à l'enfant comme on dose un poison, quand on est forcé de l'administrer à un malade ; ce sont là des conditions trop artificielles pour être durables. Proscrire ou encourager, il n'y a pas de milieu pour la puissance publique, quand elle se trouve en face du principe sur lequel est fondée toute la théorie de la vie.

Est-ce à dire qu'il faille prévoir un retour offensif de je ne sais quelle théocratie, tyrannique pour les opinions dissidentes? L'énoncé d'une pareille crainte fait sourire, quand on regarde la société contemporaine. Il est permis de croire que beaucoup de philosophes indépendans, mais soucieux d'accroître la force nationale, se mettraient facilement d'accord sur les conditions du problème, si on les définissait de la façon suivante.

En matière d'éducation, il y a deux axiomes consentis par tous : l'enfant doit être laissé en dehors des controverses de l'homme fait ; l'enfant doit recevoir un principe moral approprié à son intelligence, très simple et très fort, avec une sanction très claire. Ces axiomes dictent son devoir à l'État, qui est chez nous le principal éducateur. L'État, dira-t-on, n'est pas juge des doctrines religieuses.

Il est encore moins bon juge des doctrines scientifiques; elles seront peut-être ruinées par d'autres au siècle prochain ; cependant, aussi longtemps qu'elles fournissent une base à l'enseignement, l'État travaille à leur diffusion en multipliant les chaires, les écoles; il s'efforce de propager des notions dont il ne garantit pas la qualité, dont il accepte la discussion en dehors de l'école, mais qu'il estime préférables à l'absence de notions, à l'ignorance. L'État ne risque rien à raisonner comme font presque tous les particuliers. L'homme le plus rebelle aux croyances reçues voit surgir devant lui une responsabilité redoutable, quand vient le moment d'élever son enfant; presque toujours, il raisonne ainsi : je n'ai pas le droit de faire une expérience sur cet enfant; son esprit réclame des affirmations et non l'exercice prématuré de l'instrument critique; n'ayant pas de certitudes personnelles à lui offrir, je lui dois les certitudes qui ont satisfait jusqu'ici le commun de ses semblables; je dois avant tout le rattacher à la tradition humaine et nationale. Plus tard, quand il sera homme à son tour, son intelligence livrera le grand combat; elle choisira sa voie, suivant son degré de développement. Mais dans l'ignorance où je suis des vents et des soleils qui détermineront la direction de l'arbre futur, je dois au jeune plant le tuteur nécessaire à sa croissance normale; le désordre de la forêt succédera assez tôt à la régularité de la pépinière. — Regardons autour de nous; instinctifs ou raisonnés, ces principes dirigent la conduite de la plupart des pères, quels que soient leurs sentimens, lorsqu'ils n'abandonnent pas au hasard l'éducation de leurs enfans. L'État, qui est la somme des volontés particulières, ne peut que s'y conformer. Plus que personne, il a mission de maintenir la tradition humaine et nationale; son office est de lier fortement à la base la gerbe qu'on lui confie, sauf à se désintéresser ensuite des divergences ultérieures. — Ces conclusions, jé le reconnais, vont directement contre la formule en crédit, la neutralité de l'école; formule spécieuse, car ce mot de neutralité ne signifie pas ici la tolérance mutuelle que se doivent les diverses confessions : jamais une difficulté ne s'élève de ce chef; il signifie l'éviction de l'élément religieux. Si des conclusions défavorables à la neutralité sont justifiées par le bon sens et par la pratique constante de presque tous les non-croyans, est-il sage de s'attacher à une formule sociale que chacun de nous transgresse dans l'habitude de la vie? Est-il vraisemblable que cette formule subsiste longtemps? Je laisse à la raison du lecteur le soin de répondre.

La première éducation terminée, chacun a la faculté de penser et de vivre à sa guise; mais il reste une dette envers l'éducateur. C'est la loi fondamentale de notre société que chacun sacrifie quelques-unes de ses préférences au bien du plus grand nombre. L'ex-

périence universelle prouve que l'institution religieuse, quelque opinion qu'on se fasse sur sa valeur absolue et sur ses abus possibles, est efficace pour procurer ce bien; et le vœu du plus grand nombre en réclame le maintien. Il y a pour toutes les intelligences un devoir de charité, et en quelque sorte de courtoisie morale, à tenir compte de ce vœu dans leurs conceptions particulières. L'Angleterre nous donne à cet égard un grand exemple. C'est peut-être le pays où la pensée indépendante a produit les plus remarquables travaux, depuis un demi-siècle; mais dans ces travaux, la liberté des conclusions s'allie tout naturellement avec une déférence respectueuse pour les besoins religieux du corps social. Le savant moderne ne se demande pas si un besoin est fondé en raison; l'existence de ce besoin en crée la légitimité. Nul ne pourra s'offusquer si l'État réserve une place importante à la religion dans les services qu'il offre à tous. Et comme la pire maladresse est de traiter en ennemi celui à qui l'on ouvre sa maison, la dignité même de l'État veut qu'il entretienne avec son allié des rapports prévenans et cordiaux. Ce doivent être les rapports d'une famille avec son médecin; on ne le consulte pas pour chaque vétille; on ne le tient pas toujours pour infaillible; quelques-uns font profession de ne pas croire à la médecine et se passent des conseils du docteur; néanmoins il est l'oracle du foyer, le confident de la femme, le gardien de la santé des enfans; dans les cas graves, la plupart des hommes n'hésitent pas à se remettre entre ses mains. Vis-à-vis de cet hôte indispensable, il n'y a pour le chef de famille qu'une attitude possible, la confiance amicale.

Entre toutes les raisons qui militent pour le bon accord, il en faut signaler deux, spéciales au moment présent. La première est d'ordre intérieur. Notre société est menacée par des revendications violentes, contre lesquelles elle n'a d'autre défense que la force pure, en un temps où cette force se déplace lentement et s'accumule dans les mains qui revendiquent. Nous venons d'examiner les principes de la vie civile : nous avons vu que non-seulement ils sont impuissans à protéger la société actuelle, mais qu'ils se tournent fatalement contre elle, pour lui faire subir le sort qu'elle a infligé à sa devancière, au nom de ces principes. La religion offre son secours. On ne me fera pas l'injure de se méprendre sur l'idée exprimée ici; il ne s'agit pas d'utiliser l'église comme un engin pour museler le peuple. Il s'agit de lui laisser expérimenter l'arbitrage où elle croit réussir. Depuis quelque temps, elle se prépare à ce rôle, elle intervient chaque jour plus délibérément dans les questions sociales. On doute fort de la vertu de sa recette; peut-être avec raison. Mais en avons-nous une autre? Sauf les grandes phrases, chacun sait bien que nous n'en avons pas. N'y eût-il dans

l'action religieuse qu'une chance sur cent, n'y eût-il qu'un retard et une atténuation des secousses à prévoir, on serait impardonnable de paralyser cet auxiliaire.

Le second motif est d'ordre extérieur. En revenant d'inaugurer l'Exposition, nous avons salué avec joie la force prodigieuse que la France révélait au monde. Mais nous faisions nos réserves; nous disions qu'il y a plusieurs catégories de forces dans le monde. Comptons-en trois principales. D'abord la force industrielle, économique, celle qui provient du travail; elle est puissante de nos jours, et c'est la nôtre. Ensuite, la force militaire, brutale, comme on dit souvent, et le mot n'est juste qu'à demi. J'espère bien que nous la possédons aujourd'hui; mais dans l'opinion de l'Europe, et jusqu'à preuve du contraire, cette seconde force a son maximum autre part que chez nous; du moins l'Europe agit comme s'il y avait chose jugée à cet égard. Reste la force spirituelle, dont l'Église est dépositaire; on est parfois tenté de la négliger, tant ses élémens sont impalpables; et pourtant, au cours des années récentes, elle a contre-balancé les autres; elle a contraint ces dernières à traiter d'égal à égal avec un rien matériel qui domine tout. L'équilibre du monde actuel repose sur le jeu de ces trois forces; une politique avisée doit fonder ses calculs sur leurs combinaisons. La force spirituelle, un moment sollicitée par la militaire, est redevenue libre après désillusion; nous serions maintenant dans des conditions très favorables pour l'allier à la nôtre, si notre politique se faisait avec des réalités et non avec des passions. Reportons-nous à l'inauguration solennelle, au Champ de Mars; supposons la cérémonie rehaussée aux yeux des étrangers par le concours des dignitaires de l'église, par la présence même du nonce romain. Ce résultat pouvait être préparé par quelques années d'entente amicale, décidé avec un *Te Deum* après la *Marseillaise*. L'hypothèse n'a rien de chimérique, les républicains de 1848 l'eussent réalisée, s'ils avaient fait une exposition. Je le demande à tous ceux qui ont l'usage du clavier diplomatique : ces ambassadeurs dont l'absence nous a chagrinés, quel n'eût pas été leur embarras en pareil cas? L'abstention devenait impossible pour plusieurs d'entre eux; si quelques-uns y avaient persisté,.. je ne voudrais pas risquer ici une parole aventurée, mais vraiment, les places laissées vides n'auraient guère attiré les yeux.

Les considérations qui précèdent s'adressent aux esprits désintéressés de la foi, mais exempts de haine. Je n'ai pas la naïveté de croire qu'elles persuadent des hommes encore chauds de la bataille, retranchés derrière leurs partis-pris. D'autres temps et d'autres hommes viendront, peut-être très vite. Une fois déjà, dans

notre histoire, après les longs déchiremens de la conscience nationale, la génération de l'édit de Nantes a rendu possible ce qui eût paru invraisemblable aux générations de la Saint-Barthélemy et de la Ligue. Si la jeunesse est telle qu'on la dépeint, ils ne se feront pas beaucoup attendre, les cœurs calmes et libres qui accompliront l'œuvre de demain.

III.

Tout en reconnaissant l'efficacité du principe religieux, un grand parti préconise un autre remède pour nos maux; ce parti met sa confiance dans une formule de politique contingente : la monarchie restaurée, avec les principes de 1789. Je m'incline devant l'espérance robuste qui concilie les deux termes de cette proposition. Nous avons entendu les historiens, les philosophes, les critiques : favorables ou contraires aux principes de 1789, ils sont tous d'accord sur le développement de ces principes dans notre histoire ; soit qu'ils applaudissent aux révolutions subséquentes, soit qu'ils les déplorent, ils concluent avec M. Goumy : « Tout cela sort de la date que nous célébrons comme le fruit sort de l'arbre. » Devant l'évidence du pouvoir destructif, il se trouve encore des architectes pour essayer de reconstruire avec des blocs de dynamite. Quand ils disent : Revenons à 1789, — on est toujours tenté de leur demander : à quel mois? Et même à quelle année, car des esprits accommodans consentent à ne couper la chaîne logique qu'en 1790, en 1791... Le cauchemar provoque parfois une illusion très pénible : on essaie de se retenir sur une paroi à pic, on cherche une aspérité où s'accrocher, avec l'espoir de déjouer la loi fatale de la pesanteur. Certains rêves politiques, hélas! les plus honnêtes et les plus beaux, donnent une sensation analogue. Le plus grand obstacle à leur réalisation, c'est la conviction où nous sommes tous, après une expérience séculaire, qu'un nouvel essai peut réussir momentanément, mais qu'il aurait à bref délai le sort des précédens. Parmi ceux-là mêmes qui mettent la main à l'ouvrage, combien disent dans leur for intérieur : Essayons encore une fois de faire tenir le château de cartes. — La sagesse, la vertu, les talens, tout ce qui promet cette fois un événement plus heureux, tout cela ne prévaut pas dans nos esprits contre la leçon du passé, contre une loi de chute qui semble tenir de la nécessité des lois physiques. Si quelqu'un venait nous dire : Restaurons la monarchie absolue, avec toutes ses conséquences, — nous serions surpris; nous serions peut-être moins sceptiques. Tous les reviremens sont possibles, avec le grain de foi qui transporte les montagnes et les trônes. Mais où est le dernier grain de foi, de la vraie

foi du charbonnier, depuis le 24 août 1883? Dans les lierres de Goritz. Ce qui reste de foi politique dans notre peuple est au service de la république ; et l'on ne peut constituer un peuple qu'en utilisant la somme de foi qui vit encore en lui. Pour se convaincre de l'attachement des Français à cette étiquette de gouvernement, il n'était pas besoin des dernières élections; cet ordre de démonstrations est peu concluant, le lendemain apporte parfois une démonstration contraire. La conviction s'est créée, chez plusieurs d'entre nous, en observant ce peuple dans les occasions où son âme se montre en liberté. Elles nous ont été souvent offertes; depuis les funérailles de Victor Hugo, où le sentiment général de la foule se dégageait avec tant de clarté, jusqu'à l'inauguration de la Sorbonne, où le vœu de la jeunesse instruite se déclarait aussi nettement. En d'autres circonstances, dans des manifestations populaires dirigées à leur insu contre l'existence de la république, l'attachement à la république ne se révélait que mieux. Après chacune de ces journées, qui n'est rentré chez soi avec une impression indéfinissable par des mots, incommunicable par des raisonnemens, mais absolument déterminante, et que nous traduisions ainsi : la formule est pour longtemps indestructible; on y pourra tout mettre, même les choses les plus douloureuses aux vrais républicains; mais on ne pourra pas la changer.

On est conduit ainsi à l'opinion exprimée par le feu duc de Broglie, dans ses *Vues sur le gouvernement de la France :* « S'il arrive, disait-il, que plusieurs prétendans se rencontrent, inégaux en titres aux yeux de la raison et de l'histoire, mais égaux ou à peu près en chances de succès; dans ce cas, il sera sage de préférer la république à la guerre civile; ce sera, dans ce cas encore, le gouvernement qui divise le moins, et qui permet le mieux à l'esprit public de se former, à l'ascendant légitime de grandir et de triompher en définitive. Il sera donc, au besoin, sage de s'y résigner. » L'illustre homme d'état ajoutait : « Il sera sage en même temps de ne considérer le régime républicain que comme un pis-aller, comme un état de transition. » — C'est à peu près ce que répètent aujourd'hui beaucoup de voix découragées; et les échos ne nous parlent que de résignation, d'espérances qui se réservent.

Ce langage, autorisé par des opinions considérables, répond sans doute aux nécessités de l'heure présente, telles qu'on les voit dans les milieux politiques. Se fera-t-il entendre sans peine en dehors de ces milieux? Les esprits sont si divers! Ne parlons point des soldats qui veulent rester sous les armes, en selle pour la bataille. Rien de plus naturel et de plus explicable. Parlons de ceux qui veulent bien désarmer, et qui réfléchissent autant qu'on peut réfléchir dans une position fatigante, entre deux selles. — Il y a les

esprits simples, inhabiles à concevoir des « espérances qui se réservent. » Ceux-là se disent que la république serait vraiment bonne fille, si elle écoutait ce doux propos : « J'aime ailleurs, mais je réserve mes espérances; voulez-vous que nous fassions bon ménage, jusqu'à l'heure où je pourrai vous jeter dehors pour introduire ici celle que j'aime? » Le peuple est comme la femme; il a un flair merveilleux pour pénétrer ceux qui lui cachent quelque chose en lui parlant d'amour. — Il y a les cœurs fiers, qui pratiquent difficilement cette humble vertu, la résignation. Ceux-là comprennent mal qu'on entre dans une barque pour s'asseoir tristement à l'arrière et se laisser mener où l'on ne veut pas; ils comprennent qu'on y entre d'un pied ferme, pour saisir le gouvernail, conduire la barque où l'on veut, dans le vent que l'on croit bon; mais ceci n'est possible qu'avec l'assentiment de l'équipage; et l'équipage ne donne son assentiment qu'à ceux qui le persuadent de leur loyauté, qui lui répondent du salut de l'embarcation; et on ne persuade qu'avec ce que l'on a de plus vrai dans le cœur. — C'est toujours le même cercle; on y tournerait longtemps. — Il y a les sceptiques, j'entends ceux qui ne seront pas tout à fait damnés, parce qu'ils ont encore deux idées fixes : le souci de la grandeur nationale, le souci des souffrances populaires; ils se demandent si les autres opinions ne sont pas des boulets au pied, très mal commodes à qui veut travailler pour ces deux idées. — Il y a surtout les enfans. On en a quelquefois. Cela arrive encore. On les mène à l'église, où ils entendent chanter : *Domine, salvam fac rempublicam.* Pour eux, tout ce que le prêtre prononce est véridique et sacré. Quel trouble dans ces petites têtes, quand ils entendent maudire sur le seuil ce que le prêtre recommandait à la bénédiction de Dieu ! Il y a bien les explications complaisantes de la philologie : *respublica,* la chose publique, etc. Oui, mais l'enfant est comme le peuple : il ne saisit que les notions droites et simples; l'image de la patrie ne peut s'incarner à ses yeux que sous une forme concrète, présente, invariable; ce qu'il doit aimer, il l'aime tout entier, comme cela est. Faut-il le dissuader d'aimer, l'instruire au doute, lui apprendre à « réserver ses espérances, » déjà? Avec celui-là, on ne biaise pas, il ne comprend pas la stratégie parlementaire, lui : sa nature veut qu'il se donne ou qu'il se refuse d'un seul coup... Oh ! pour ceux qui ont déjà traîné sur la route, ce n'est pas une affaire de finir comme on a commencé, dans un aimable dilettantisme, en causant avec un sourire des espérances de l'hiver prochain. Mais il est permis d'hésiter avant de dévouer encore une génération à l'isolement, à la séculaire et lamentable procession des émigrés à l'intérieur. — Je n'ai parlé que des difficultés soulevées par les résistances de l'esprit ou par

les angoisses de la conscience. Si nous passions au chapitre des intérêts, ne pensez-vous pas qu'il nous retiendrait plus longtemps? Et toujours pour arriver à la même conclusion : la république a de beaux jours en perspective, si elle n'est menacée que par ses adversaires.

Mais alors, diront quelques personnes, c'est la consécration des principes de 1789. — A moins que ce ne soit un moyen de nous en guérir. Ferai-je partager une idée qui peut sembler d'abord paradoxale? Je l'ignore, et pourtant j'avais hâte d'arriver à ce point. Plus d'un lecteur a dû me croire bien aveugle, s'il a pensé qu'en dénonçant le défaut de l'instrument de réforme, je n'apercevais pas tout ce qu'il y a de grand, de bon, et en tout cas d'irrévocable dans le changement du monde. On pourrait discuter longtemps la question de savoir si les gains véritables du XIXe siècle sont dus à l'action des principes, ou s'ils ont été réalisés malgré cette action, par la force naturelle de notre race, par le progrès nécessaire de la civilisation, et j'ajouterai par le développement constant de l'esprit évangélique, la Déclaration des droits n'étant qu'un exemplaire déchiré et mal copié de cette déclaration antérieure. Épargnons-nous une vaine discussion, accordons aux principes tous les bons résultats que leurs défenseurs réclament pour eux. Serait-ce donc la première fois qu'un poison aurait produit des effets admirables, avant de détruire le corps sur lequel il agit? Mais toute l'histoire des organismes animaux et toute l'histoire des sociétés ne montrent pas autre chose. Il n'y a pas deux opinions, que je sache, sur le principe du pouvoir absolu, tel que Louis XIV en avait exagéré les conséquences : ce système funeste portait en soi son germe de ruine rapide. Cependant il n'y a pas deux opinions sur la grandeur de la France, telle que Louis XIV l'avait faite. Il n'est pas un de nous qui n'admire, qui ne regrette la magnificence et la puissance de notre pays, durant cette période. Il n'est pas un de nous qui ne blâme le vice de l'organisation sociale, qui ne voie comment le terrain, trop dégarni et trop foulé, s'effondrait sous les pieds du monarque déifié. De même pour le siècle qui finit; malgré le vice de notre organisation ou par l'effet de ce vice, comme on voudra, il fut grand autrement, mais il fut aussi grand, j'ose le dire, que le siècle de Louis XIV; il marquera davantage dans l'histoire générale. Ce que nous appelons une grande époque, n'est-ce pas très semblable à un homme qui ne respirerait que de l'oxygène pur? Il ferait des choses merveilleuses tant qu'il vivrait, seulement il ne vivrait pas longtemps. Sous Louis XIV, on respirait l'oxygène d'un absolutisme sans frein; de notre temps, on a respiré l'oxygène d'une liberté sans frein. Mettons au compte de ce stimulant un prodigieux épanouissement scientifique, intellec-

tuel, économique, une facilité de vie matérielle que l'homme n'avait jamais connue, et l'ivresse joyeuse de l'individu complètement émancipé. Mais il faut payer la note des terribles chimistes qui ont procuré cette ivresse; la monnaie, ce sont des révolutions et des provinces perdues; ce seraient peut-être l'indépendance nationale et la sécurité sociale, si nous ne savions pas nous dégriser à temps.

Heureusement, un principe malsain ne tue pas à coup sûr. Ici encore, la physiologie s'accorde avec l'histoire pour nous enseigner que les virus, mortels en certains cas, s'atténuent, s'éliminent ou se transforment en d'autres cas. Le nôtre s'épuise, le discrédit intellectuel des principes de 1789 en est la preuve. Son opération s'achève, avec tout ce qu'elle comportait de bon ou de mauvais. Il reste de cette opération une substance nouvelle, produit naturel que nul ne peut songer à modifier, et qu'il faut apprendre à traiter. C'est la démocratie, une grande démocratie qui cherche confusément à s'organiser. Comme elle est placée dans des conditions que l'histoire n'avait pas encore présentées, nous ne pouvons pas deviner ce que sera la future organisation. Nous pressentons seulement qu'il faudra, durant une période assez longue, compter avec trois élémens irréductibles : le suffrage universel, le service militaire également universel, la forme républicaine.

Le suffrage universel, nous ne pourrions pas vivre avec lui, si l'on en croit ce que disent tout bas ses serviteurs les plus empressés; ils en parlent comme de ces despotes d'Asie qu'on maudit en les flattant, et contre qui l'on médite toujours un coup de poignard qu'on n'ose pas donner. J'ai moins mauvaise opinion de l'épouvantail; à la condition qu'on n'y cherche pas un ressort délicat de gouvernement, mais une sorte de régulateur mystique des autres ressorts, au sens de l'adage : *vox populi, vox Dei*. A ceux que ces mots feraient sourire, je demande humblement l'explication d'un contraste singulier qu'ils auront certainement médité. Si l'on examine, à l'instant de la délibération, un acte isolé des pouvoirs *raisonnables*, ministères, chambres hautes ou basses, etc., cet acte est presque toujours justifié par des motifs plausibles, il marque du discernement, souvent de l'habileté. Mais si l'on prend, au bout d'un petit nombre d'années, une série de ces actes raisonnables, c'est à n'y plus rien comprendre : tout a tourné contre les intentions des gouvernans, tous leurs desseins ont échoué, le hasard pur n'aurait pas fait pire. Dans les manifestations du suffrage universel, l'ordre de ces phénomènes est renversé. Une élection isolée est presque toujours baroque, tous les gens sages conviennent qu'elle n'a pas le sens commun; mais si l'on considère l'ensemble des élections durant une période un peu longue, cet ensemble

témoigne d'un instinct de conservation et parfois même d'un bon sens qui rendent la raison stupide. Qu'on se rappelle les grandes étapes du suffrage universel depuis vingt ans : il n'a cessé de chercher un gouvernement, avec une bonne volonté digne d'un meilleur succès. Au lendemain des catastrophes, il nomme une assemblée monarchique, avec blanc-seing pour faire la monarchie ou tel autre gouvernement que les docteurs politiques jugeraient le meilleur. Il attend avec patience, sept ou huit ans. Rien ne vient. Je sais combien les circonstances étaient difficiles, je n'ai garde de récriminer ; mais enfin, on ne lui donne rien, et il est excusable, lui qui voit si gros, de n'avoir pas saisi le fin des querelles entre les centres. Un autre personnel lui promet un port dans la république : le suffrage universel essaie les services de ces nouveaux législateurs, avec sa docilité habituelle. Effrayé de leurs imprudences, tourmenté par leurs vexations, il se retourne en 1885 vers les « conservateurs. » Cette fois encore, les temps étaient si néfastes qu'on ne put rien faire pour le malade. Il n'avait pas essayé des vrais radicaux ; il frappe à cette porte : on le plume, on blesse son honnêteté. La grosse caisse bat ; il y court, en désespoir de cause. Condamnez-le, si vous pouvez jurer que vous n'irez jamais chez une somnambule ou chez un zouave, quand tous les médecins patentés se seront déclarés impuissans à vous guérir d'une douleur aiguë. Trompé une fois de plus, le suffrage universel vient de nous crier : « Je ne sais plus à qui m'adresser, je ne cherche même plus ; pour Dieu, qu'on me mette des cataplasmes et qu'on me laisse travailler en paix ! » Soyons justes : le plus raisonnable et le plus savant d'entre nous, eût-il fait d'autres démarches, durant ces vingt ans, eût-il cherché avec plus de méthode et d'impartialité ? — Et l'on dit que ce peuple est ingouvernable ! Comme les moutons, qui vont bêlant après un pasteur, laissant un peu de leur laine à chaque main ! Mais peut-être leur reproche-t-on de ne pas savoir inventer eux-mêmes la meilleure tondeuse.

Le service militaire universel jouera un rôle décisif dans notre reconstitution sociale. Le legs de la défaite, le lourd présent de l'ennemi, peut être l'instrument de notre rédemption. Seul, il peut nous donner ce que réclamait le sage Littré, dans les dernières pages qu'il ait écrites avant de mourir. « Je prêche toujours la même doctrine qui, comme je l'ai dit, m'a été inculquée par J. Stuart Mill : c'est qu'en démocratie, il importe de reconstituer non une aristocratie fermée, ce qui est impossible, mais une aristocratie ouverte, et de lui emprunter tous les correctifs qu'exige la domination démocratique. » Cette aristocratie indispensable à toute société qui veut vivre, l'argent est seul à la fonder aujourd'hui ; ce que l'argent crée à lui tout seul est mouvant, énervé d'avance.

Il ne faut pas compter pour cet office social sur l'élite intellectuelle; une loi curieuse lui refuse la condition première d'une aristocratie, la continuité héréditaire; dans toute notre histoire, si féconde en grands noms intellectuels, on n'en compterait pas dix qui aient fait souche. Il ne faut compter que sur les défenseurs du sol, attachés à ce sol. — Il est probable que la nouvelle loi militaire retiendra de plus en plus sous le drapeau, dans nos provinces, les enfans de la bourgeoisie peu enclins aux carrières libérales; ayant la facilité de gagner promptement l'épaulette, ils prendront goût au métier. Si la loi est complétée par un recrutement régional effectif, il se formera entre ces officiers et les soldats de leur province des liens de patronage, d'autorité durable, une hiérarchie continuée dans la vie civile, bref un cadre social, une petite caste terrienne et militaire pareille à celle qui a fait la grandeur de la Prusse. — Si cette espérance ne devait pas se réaliser, il est un autre bienfait que nous devrons certainement au service universel : un chef dans les momens difficiles, un pouvoir fort et dirigeant, faute duquel nous sommes une victime désignée aux coups du dehors. C'est chose inconcevable que nos chambres, avec les sentimens qu'on leur connaît, aient pu voter une loi qui engendrait infailliblement ce dont elles ont le plus de crainte, un chef d'état militaire. C'est chose inconcevable qu'elles n'aient pas aperçu cette conséquence électorale : tous les nouveaux électeurs, désormais, sortiront de la *classe;* ces jeunes gens dont l'opinion se formait jadis sous l'influence du juge de paix, de l'avocat, du médecin de canton, ils apporteront dorénavant l'opinion de la caserne, formée sous l'influence de l'officier. Qu'un de ces officiers sorte du pair, qu'il acquière, pour un motif ou pour un autre, les sympathies des *classes* qui auront servi sous ses ordres, ces classes reviendront dans leurs foyers en tournant les yeux vers lui : son nom sera forcément matière à scrutins. J'aurais mauvaise grâce à insister; la preuve est trop récente : mais pour faire saisir la transformation rapide de notre état social par la loi militaire, il faut isoler le fait le plus significatif de notre temps : cette année, à Paris, dans les circonscriptions les plus radicales, avec les programmes les plus avancés, deux anciens ministres de la guerre ont brigué la députation. Qui eût prédit cela il y a dix ans aurait fait rire à ses dépens. C'est un danger, il est terrible; mais avec tout ce qu'il y a de bon et de sain dans notre pays, dans notre armée, on a autant et plus de droit d'en attendre un Washington qu'un Soulouque. Deux fois déjà, en 1848 et de nos jours, la république a eu des chefs militaires; elle n'eut jamais de magistrats plus loyaux, plus attachés au devoir. En d'autres circonstances, avec

des dons appropriés au moment, un chef semblable peut être l'espoir de tous les bons citoyens.

Un mot, enfin, du dernier élément qui semble irréductible dans notre état social, la formule républicaine. Cela nous paraît étrange, à nous autres gens d'étude qui attachons si peu d'importance aux formules, sachant qu'elles recouvrent la mue perpétuelle des choses. Mais c'est ainsi. Le grief le plus sérieux contre cette étiquette, pour les esprits non prévenus, c'est la défiance qu'elle inspirerait à l'étranger, en ces années graves où nous devons compter avec tous. Je puis me tromper, et très fort; mais voulant dire ici toute la vérité, je résume l'impression qui m'est restée d'un long séjour à l'étranger ; une république bien conduite trouvera autant d'alliés qu'il lui plaira ; les principes de 1789 n'en trouveront jamais, du moins parmi les puissans. Je n'oublie pas les instructions prophétiques données au comte d'Arnim; mais elles souhaitaient une république désorganisée par les principes de 1789. Ma distinction revient à ce dilemne; si nous voulons garder notre dogme de peuple messie, avec son prosélytisme et sa menace morale, il n'y a rien à faire; si nous voulons être une république comme les autres, comme la grande sœur d'Amérique, nous aurons audience partout. Je ne méconnais point ce qu'avait de flatteur, pour notre orgueil, cette situation unique de prêtres du dogme; tant que nous pouvions l'imposer, c'était parfait. Ces jours ne sont plus. Il faut traiter d'égal à égal. Si nous consentons à rentrer dans le dogme humain, universel, on traitera. — Reste la répulsion que la formule républicaine rencontre au dedans. Chez beaucoup, cette répulsion est profonde, enracinée. Que faire? Il y a quinze ans, on disait : « La France appartiendra au plus sage. » Je crois bien que l'auteur du mot ajoutait tout bas : « le plus sage, ce sera moi. » Je crois même qu'il continuait, plus bas encore : « le plus sage, et le plus malin... » C'est souvent vrai. Néanmoins, je préfère cette tournure : La France se donnera à qui l'aimera le mieux. A qui l'aimera comme il faut aimer, en sacrifiant beaucoup de soi. Ce peuple tient à un mot : c'est peut-être naïf, mais il y a aussi quelque chose de touchant et de fort dans cet attachement à un idéal. Accordez-lui la formule, et il vous aidera sans peine à y mettre ce que chacun de vous rêve de meilleur. Je vois bien venir la grande objection : « mais la république ne s'ouvrira jamais. » Qu'entend-on par là? La défense acharnée d'un parti vainqueur? Je ne suis pas grand clerc en politique parlementaire; pourtant je gagerais tout le premier que ce parti ne cèdera jamais. Cela, c'est dans la nature des choses, et des hommes, qui est de ne point partager ce que l'on détient. Mais l'erreur est de ne pas aller au réservoir des eaux profondes, et de considérer uniquement les bulles éphé-

mères qui ont émergé à sa surface. Oubliez-les donc, pour un temps! Allez droit au peuple, demandez-lui ce que vous voulez pour son bien, pour la patrie, pour vos croyances et vos justes intérêts; il vous donnera beaucoup, si vous le persuadez que vous ne toucherez jamais à la formule qu'il chérit; et vous ne le persuaderez sur ce point que si votre promesse sort du dernier repli de votre âme. — Je reviens toujours au cercle où tourne notre raisonnement; j'y reviens à satiété, dans cette page qui va manquer sous ma plume. Mais je ne m'inquiète pas de littérature, chacun le sentira, dans cette page où tombe une conviction absolue. Avant de la traiter d'ingénue, qu'on me cite un essai complet, probant. — Nous avons vu le semblant d'essai; encore une fois, je ne m'étendrai pas sur ce triste sujet. *Res sacra miser*. Mais il est bien permis de croire que l'essai fut tout en parade. Et cependant, au premier appel d'une voix que le peuple estimait désintéressée et véridique, sous le tumulte des passions factices ou mauvaises, vous vous la rappelez, la traînée de poudre, et tous les cœurs se jetant d'eux-mêmes à celui qui semblait répudier tous les partis pour ne connaître que le parti de la France. Si ces cœurs avaient trouvé, non point du génie, non pas même de l'habileté, mais un cœur ferme et sincère, digne de recevoir tous ceux qui s'offraient à lui,.. qui signerait aujourd'hui les mandats de caisse et les brevets de croix? — Lecteur, je ne sais qui vous êtes et ce que vous pensez; je ne sais ce que vous répondrez si vous me lisez tout haut, devant un autre; mais si vous lisez tout bas, lecteur de France, votre réponse m'est connue.

Nous voici loin de la tour Eiffel et de la galerie des machines. Avant la clôture du Centenaire, il fallait étudier autour de l'Exposition les transformations d'idées qu'elle a traduites aux yeux. Elle nous les a montrées dans les choses, dans les sciences, dans l'architecture, dans les efforts du travail. La belle féerie va s'évanouir. Il en restera l'admirable preuve de force que la France s'est donnée à elle-même, qu'elle a donnée au monde. L'Europe est unanime à saluer notre triomphe. Jouissons-en, sans oublier ce qui lui manque. Remercions tant d'ouvriers dévoués qui l'ont fait, depuis ceux qui en furent l'âme jusqu'aux plus humbles bras. J'ai bien senti ce que nous leur devions, en causant avec les étrangers nos hôtes : pour la première fois depuis vingt ans, il nous revenait, ce sentiment de vie et de fierté que dut éprouver Lazare en remontant du tombeau. Nous ne dirons pas adieu sans regret à l'Exposition qui nous l'a rendu.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LES

MÉMOIRES DU COMTE VITZTHUM

La littérature diplomatique est une plante qui a pris dans ces dernières années un prodigieux accroissement ; elle a fleuri, fructifié avec abondance, et de jour en jour elle pousse de nouveaux rejetons. Les hommes d'état, les diplomates qui s'étaient trouvés mêlés à quelque négociation et ceux mêmes qui n'avaient jamais négocié ont vidé leurs portefeuilles, publié leurs dépêches, raconté tout ce qu'ils avaient fait, ce qu'ils avaient vu, ce qu'on leur avait dit et ce qu'ils avaient répondu. Cette littérature, comme toute autre, a produit des œuvres excellentes, qui resteront, d'autres fort médiocres ou tout à fait insignifiantes. Mais bonnes ou médiocres, toutes ces publications, si inégales de valeur, ont modifié singulièrement l'idée superstitieuse que les profanes se faisaient de la politique et du gouvernement des choses humaines. Ils étaient disposés à ranger la diplomatie parmi ces sciences mystérieuses, telles que la cabale et l'alchimie, dont les secrets ne sont connus que des initiés, des adeptes parvenus au grand œuvre. Les diplomates qui se sont obligeamment chargés de nous instruire nous ont prouvé que leur science n'a rien de mystérieux, qu'elle est très simple dans ses principes, et que c'est précisément pour cela qu'elle est si difficile à acquérir et qu'elle demande un long et laborieux apprentissage. De quoi qu'il s'agisse, les idées simples sont les dernières qui viennent à l'esprit, il faut aller jusqu'au fond des choses pour les trouver.

Balzac, qui était à la fois un grand et profond observateur et le plus imaginatif des hommes, croyait avec ferveur aux sciences occultes,

qu'il aurait voulu voir enseigner au Collège de France. Il mettait les voyans au-dessus des sages, il pensait que les idées projettent leurs spectres dans l'atmosphère spirituelle qui nous enveloppe, et que certaines créatures exceptionnellement douées ont seules la faculté d'apercevoir ces fantômes. Il pensait aussi que les sociétés sont gouvernées par des puissances cachées, qui ne sont aperçues que des devins et des devineresses, que ce qu'on voit est moins important que ce qu'on ne voit pas, que les grands événemens s'expliquent par de sombres conspirations ignorées des historiens, que la véritable histoire est une affaire ténébreuse. Ce puissant esprit avait ses chimères, et le mélange d'une étonnante sagacité et d'un mysticisme amoureux de ses illusions donne un charme singulier à certaines de ses œuvres.

La littérature diplomatique, étrangère à tout mysticisme, nous apprend qu'il n'y a pas tant de ténèbres ni de sorcellerie dans ce qui se passe ici-bas, que dans le gouvernement des sociétés comme dans la vie il y a beaucoup de hasards, que le grand homme d'état est celui qui sait le mieux et le plus vite calculer ses chances, que les grandes combinaisons politiques réussissent par les mêmes procédés qui font prospérer une boutique, une maison de commerce, une banque, une entreprise financière quelconque. La seule différence est que, les calculs de probabilité de l'homme d'état s'appliquant à des objets plus vastes, plus complexes, il est tenu d'avoir cette ampleur d'esprit qu'on appelle le génie et dont un petit négociant peut se passer. A la ménagère qui tient bien ses comptes l'arithmétique suffit; l'astronome recourt au calcul infinitésimal; ce sont deux choses très différentes, et dans le fond c'est la même chose. La qualité la plus nécessaire à l'homme d'état est ce souverain bon sens qui, s'exerçant sur de grands objets, suppose une connaissance aussi étendue qu'approfondie des situations et des hommes. Au bon sens il doit ajouter cette vigueur d'âme, cette puissance de caractère qui rend capable d'agir malgré l'incertitude des événemens. Les étourdis entreprennent à la légère et se perdent; les faibles, les indécis ont peur et ne font rien. L'homme fort ose et se risque à propos, il sait que la politique est une science conjecturale, il a formé ses conjectures, il a fait d'avance son compte, il a pris ses précautions contre les accidens et la malice de ses ennemis, et autant qu'il est en lui, il gouverne la fortune : elle a toujours montré du goût pour l'audace qui sait prévoir. Malheureusement rien n'est moins ordinaire que de joindre le caractère au bon sens, et les vrais hommes d'état sont aussi rares que les grands généraux et les grands poètes.

Un gentilhomme saxon, le comte Frédéric Vitzthum d'Eckstaedt, qui, après avoir été secrétaire de la légation de Saxe à Vienne, fut nommé ministre plénipotentiaire auprès de la cour de la Grande-Bretagne, n'a pu résister à la tentation de vider, lui aussi, ses portefeuilles, et aux

trois volumes déjà parus de ses mémoires il vient d'en ajouter un quatrième, où il raconte la grande crise de 1866, les phases diverses du conflit austro-prussien et les événemens qui l'ont préparé (1). Les mémoires du comte Vitzthum ne figureront pas parmi les chefs-d'œuvre de la littérature diplomatique. Il a de l'esprit, de la pénétration, et, quand il s'en donne la peine, il conte avec agrément; mais l'art de composer lui est inconnu. « Le père Gaillard, écrivait M[me] de Sévigné, reprit son discours avec tant de prospérité que, mêlant sur la fin Philisbourg, Monseigneur, le bonheur du roi et les grâces de Dieu sur sa personne et sur tous ses desseins, il fit de tout cela une si bonne sauce que tout le monde pleurait; le roi et la cour l'ont loué et admiré. » Le comte Vitzthum mêle aussi beaucoup de choses dans son discours, mais sa sauce n'est pas si bonne que celle du père Gaillard, et nous ne pouvons lui promettre la même prospérité. Il n'est pas l'ennemi du fatras, il n'omet rien, n'abrège rien, ne nous fait grâce ni d'une pièce de vers trochaïques qu'il composa en 1865, à son retour d'un voyage à Rome, et que publia le *Journal de Dresde*, ni du toast qu'il aurait porté à la reine d'Angleterre, le 26 août de la même année, si son souverain l'avait envoyé à Cobourg pour y assister à l'inauguration du monument du prince Albert; par malheur, le roi Jean lui donna l'ordre de n'y pas aller. Il dut garder pour lui son toast fort éloquent, mais un peu long, il nous le sert.

Cela dit, il faut convenir que, dans ce gros volume de 520 pages, il y en a une centaine au moins d'où l'on peut tirer quelque instruction, et qui sont des os pleins de moelle. En écrivant les meilleurs chapitres de son livre, M. Vitzthum se proposait sans doute de prouver, une fois de plus, qu'en 1866 la victoire est restée à ceux qui étaient prêts, avisés, prévoyans, résolus; que d'un côté on savait nettement ce qu'on voulait et qu'on le voulait bien, que de l'autre on n'avait que des volontés flottantes et qu'on faisait le plus souvent le contraire de ce qu'on avait décidé. Des dieux bénins avaient donné à M. de Bismarck des ennemis tels qu'il les pouvait souhaiter, c'était à croire qu'il les avait fait faire sur mesure. A Paris, il avait trouvé un complice involontaire dans un rêveur inappliqué, auquel il avait tâté le pouls à Biarritz, et le cabinet de Vienne lui venait en aide par sa politique ambiguë et louche, par la confusion et le désordre de ses conseils, par ses hésitations, par ses lenteurs et par ces imprudenees que commettent les timides à bout de voie.

En ce qui concerne la politique française en 1866, les mémoires du comte Vitzthum n'ajoutent rien à ce que nous avait appris le livre si

(1) *London, Gastein und Sadowa*, 1864-1866, Denkwürdigkeiten von Karl Friedrich Graf Vitzthum von Eckstädt. Stuttgart, 1889; Cotta.

solide et si agréable de M. Rothan, qui a sur le diplomate saxon l'avantage d'avoir jugé Napoléon III avec plus d'équité et en véritable historien. Personne n'a mieux exposé que lui les erreurs de ce souverain, mais il a tenu à montrer aussi ce qui se mêlait d'illusions humanitaires à ses ruses et à ses faux calculs. Le comte Vitzthum ne voit dans l'empereur, selon sa propre expression, « qu'une grande araignée étendant partout les fils de sa toile, où il a fini par se prendre lui-même. » Il ne nous dit pas que cette araignée avait une imagination généreuse, qu'elle s'était fait un certain idéal de la civilisation, du droit public au XIX[e] siècle. Napoléon III n'admettait pas qu'on traitât les peuples comme des troupeaux; il sentait vivement la nécessité de les consulter en réglant leur sort ou de leur faire agréer le régime qu'on leur impose. On peut être certain que, si jamais il avait conquis les provinces rhénanes, il les eût traitées tout autrement que l'Allemagne ne traite les malheureuses populations de l'Alsace-Lorraine. Il a toujours pensé que, si la force a des droits, elle a aussi des devoirs à remplir, et qu'elle se déshonore quand elle y manque.

A son machiavélisme, dont il a tiré peu de profit, Napoléon III joignait une sorte de romantisme politique qui l'a fait tomber dans plus d'un piège. La politique romantique conduit fatalement aux déceptions. Elle aime les coups de théâtre et sacrifie souvent la pièce au décor; tout lui semble possible, elle prête aux choses une souplesse, une promptitude d'obéissance qu'elles n'ont que dans les rêves; emportée par son goût pour les improvisations brillantes et hâtives, elle néglige de préparer ses entreprises; elle oublie que le monde appartient aux habiles, et, comme le dit le proverbe italien, aux inquiets, toujours attentifs, à ceux qui, dormant peu, sont tout entiers à leur affaire : *il mondo è de' solleciti.*

Il est difficile de dire si l'empereur a été plus desservi par ses qualités ou par ses défauts, s'il s'est nui davantage par d'astucieux projets, qu'il était incapable d'exécuter, ou par les entraînemens d'une sympathie inconsidérée qui lui a fait sacrifier plus d'une fois ses intérêts à ceux d'autrui. C'est ainsi qu'au lendemain de Sadowa, après l'amère déception que lui avait attirée sa politique allemande, il usait de ce qui lui restait d'influence pour protéger la Saxe humiliée et battue contre les convoitises du vainqueur, sans que la France eût rien à gagner dans cette affaire. Il est vrai que M. Vitzhum s'efforce d'atténuer, de rabaisser, de contester le service rendu par l'empereur au roi Jean, qui avait sollicité ses bons offices. M. de Beust s'en est expliqué tout autrement dans ses mémoires : il jugeait que l'intervention française avait sauvé la Saxe. « Avec quelque chaleur, écrivait-il, que du côté de l'Autriche on s'entremît en faveur de la monarchie saxonne, celui qui au jour des négociations de Nikolsbourg a vu comme moi au Ballplatz

les deux meneurs du ministère des affaires étrangères, et qui a connu le caractère et les dispositions des négociateurs, est en droit de douter que le cabinet de Vienne eût persisté dans son bon vouloir s'il n'avait eu la France derrière lui. » Il paraît qu'il en coûte beaucoup de reconnaître une dette contractée envers un souverain malheureux, et qu'il faut être deux fois gentilhomme pour ne pas battre le chien devant le lion.

Depuis la guerre de Crimée, l'hégémonie de l'Europe avait appartenu dix ans durant à Napoléon III ; il en avait dépossédé l'empereur Nicolas, et le roi Guillaume devait la lui prendre. En 1866, on croyait encore à sa puissance : on s'abusait et sur l'état d'une constitution profondément atteinte, qui avait affaibli ses facultés, et sur la force de son gouvernement miné par une fièvre lente. La maison commençait à se crevasser ; mais la foule n'apercevait pas les lézardes. Quelques esprits clairvoyans avaient seuls deviné les misères cachées du second empire et pressenti la destinée qui l'attendait. Nous trouvons à ce sujet d'intéressans et curieux témoignages dans les mémoires du comte Vitzthum.

Le ministre du roi de Saxe à Londres recevait quelquefois la visite d'un de ces agens secrets que les gouvernemens emploient avec défiance, mais non sans profit, et qui vivent sous terre comme les taupes. Ils s'exagèrent beaucoup leur importance, mais quand ils ont de l'esprit, ils fournissent quelquefois aux diplomates d'utiles informations. Souvent les braconniers savent mieux que les garde-chasses ce qui se passe dans les forêts : ils ne craignent pas de déranger les faisans en pénétrant dans les fourrés. Cet agent, que M. de Beust appelait l'homme mystérieux, mangeait à tous les râteliers ; on se gardait bien de croire tout ce qu'il disait, mais on ne laissait pas de l'écouter. Il rédigeait des rapports, des mémoires, que lord Palmerston lui payait grassement. Plus d'un souverain et M. de Bismarck lui-même le recevaient et le faisaient causer ; on l'introduisait par l'escalier dérobé et par la petite porte. « Comme l'Atta Troll de Heine, nous dit M. Vitzthum, ce n'était pas un caractère, mais il ne manquait pas de sagacité et de talent. » Au mois de mars 1866, il disait à l'auteur des mémoires : « Soyez sûr que pour Napoléon la question du dedans a aujourd'hui beaucoup plus d'importance que toutes les questions étrangères. Il ne peut se dissimuler que l'eau lui monte jusqu'au cou. Il ressemble à ces malades qui savent assez de médecine pour compter leurs pulsations. Il est aussi comme un homme dont la montre retarde, et qui sait l'heure où elle s'arrêtera ; il cherche vainement la clé pour la remonter. Morny est mort, Walewski n'est pas un Morny. L'empereur n'est pas un homme de guerre, il l'a appris à Solférino. Il n'a pas de généraux, et ceux qui se donnent pour tels n'ont pas sa confiance. Ses mi-

nistres ne peuvent s'entendre, et chacun d'eux se méfie des autres. C'est le règne de l'anarchie. S'il se résigne à faire des concessions libérales, pourra-t-il se maintenir quelques années encore? C'est possible, mais invraisemblable. Il est malade, très malade, et les diplomates accrédités à Paris ne s'en doutent pas. »

Plus significatif encore était le jugement que portait Disraeli sur ce propriétaire malade, usé, vieilli, qui sentait crouler sa maison. Dès le mois d'août 1866, il annonçait que Napoléon III était un homme perdu. Quelques semaines plus tard, pendant un séjour que le comte Vitzthum faisait au manoir d'Hughenden, l'ingénieux auteur de *Tancrède*, revenant sur ce sujet, prophétisait avec assurance « la fin prochaine de la tragi-comédie du second empire. » — « La banqueroute morale de l'empereur, disait-il, est évidente. Il est du nombre de ceux qui, pour prolonger leur vie, sont condamnés à agir sans cesse. Un homme qui, comme lui, est forcé de toujours agir, doit se créer artificiellement des occasions à exploiter. Dans ce jeu continuel, les faux calculs ne peuvent manquer. Dans l'action, tous les hommes font des fautes, en ne différant que du plus ou du moins. Napoléon III, durant de longues années, a accoutumé les Français à le rendre responsable de tout. Maintenant l'heure du reflux est venue. Tout s'est passé au Mexique et en Allemagne autrement qu'il ne l'avait cru et souhaité; les conséquences ne tarderont pas à se produire. Il lui est également impossible d'échapper à la guerre avec la Prusse et d'en sortir avec succès. »

Les gouvernemens vraiment forts ne se croient pas tenus d'agir toujours, de donner sans cesse des preuves de force; mais ils sont capables de commettre des erreurs et des fautes sans se perdre. L'empereur s'était condamné lui-même à l'infaillibilité perpétuelle. Ce fut en vain que, par l'organe de M. de La Valette, il essaya de donner le change à la France en l'assurant que le système des grandes agglomérations et la disparition des états secondaires n'avaient rien d'inquiétant pour elle, « qu'il fallait renoncer aux préjugés étroits et mesquins d'un autre âge, que, grâce à son imposante unité, grâce au rayonnement de son génie, elle n'était pas moins grande ni moins respectée. » Cette circulaire fameuse, que le futur lord Beaconsfield appelait un *testimonium paupertatis*, et dont il disait que jamais les mots et les phrases n'ont pu servir à déguiser la défaite diplomatique d'un souverain qui, après avoir poussé à la guerre, en revient les mains vides, cette circulaire par laquelle on déclarait tout à la fois qu'on était content, mais qu'on n'avait pas assez de soldats pour se mettre en défense, ne fit illusion à personne.

La France savait qu'un pays diminue quand ses voisins s'accroissent, et que l'empereur s'était gravement trompé dans ses calculs. Elle disait avec le marquis de Gallifet : « Nous avons été battus à Sadowa, et si

nous donnons à M. de Bismarck le temps de refaire son armée, qui doit avoir diablement souffert, nous sommes perdus, et c'est nous qui payerons les pots cassés. » De son côté, notre chargé d'affaires à Londres, le baron Baude, s'écriait avec un singulier sans-gêne : « Ils sont à Paris dans une fichue position. » L'empereur ne vivait plus que de prestige, et ce prestige s'était évanoui dans les fumées d'un champ de bataille où il ne s'était pas battu. On attribuait au roi de Prusse ce mot aussi caractéristique que l'exclamation du baron Baude : « Que Napoléon est devenu petit! Personne ne le craint plus, nous surtout. » Cri de soulagement d'un homme qui, après avoir pris un épouvantail au sérieux et en avoir eu grand'peur, le reconnaît pour ce qu'il est, en constatant que les maraudeurs ont pu piller le jardin sous ses yeux sans qu'il bougeât.

Une femme d'esprit avait dit à M. Vitzthum « que quand la vertueuse Autriche se résolut enfin à accorder ses faveurs à Napoléon III, elle eut affaire à un Abélard... après l'opération. » Il est permis de douter que ce fût par un scrupule de conscience que la vertueuse Autriche eût refusé si longtemps ses faveurs au neveu du grand Napoléon. Il en est des gouvernemens comme des particuliers, ceux qui manquent d'industrie se font une vertu de leur maladresse, mais le monde ne s'y trompe pas. Il faut avouer pourtant que la politique embarrassée de l'Autriche trouvait son excuse dans les embarras d'une situation difficile et compliquée. Depuis la malheureuse guerre de 1859, cette vaste monarchie, composée d'élémens hétérogènes, ne pouvait plus subsister telle qu'elle était; il fallait tout changer, et on ne savait comment s'y prendre.

On était résolu à se rattacher les provinces non allemandes, mais elles étaient fort exigeantes. Les Hongrois surtout se montraient intraitables; ils demandaient de grandes concessions et refusaient d'en faire. Dès le commencement de 1866, l'empereur François-Joseph était déterminé à se faire couronner comme roi de Hongrie. On inclinait déjà vers le système dualiste qui fut adopté depuis; restait à découvrir le mode d'exécution. On se pliait aux circonstances, on renonçait à ses vieilles prétentions et à ses habitudes séculaires, mais on entendait que l'armée et les affaires extérieures demeurassent sous la dépendance du gouvernement central. Les faiseurs de projets, les donneurs d'avis abondaient; auquel fallait-il entendre? On désirait le maintien du *statu quo* en Allemagne jusqu'à ce que les difficultés intérieures fussent réglées; n'avait-on pas besoin de la paix pour arranger son ménage? Tout serait devenu plus facile si on avait trouvé dans le roi de Prusse un allié sûr et fidèle; mais cet allié était le plus dangereux, le plus perfide des ennemis. Il se souvenait d'Olmütz et méditait sa revanche.

Aux ennemis du dedans et du dehors s'ajoutaient les faux amis, qui de Paris ou de Londres conseillaient de jeter du lest pour alléger le navire. L'Autriche avait perdu à Solférino ses plus riches provinces italiennes; ses faux amis l'engageaient à renoncer aux autres, ils lui représentaient qu'elle s'affranchirait ainsi de grands ennuis. M. de Beust a raconté qu'en 1878, au dîner du lord-maire, lord Beaconsfield, revenu de Berlin, prononça un brillant discours pour glorifier l'œuvre du congrès; il déclara qu'on avait fortifié la Turquie en la débarrassant du soin de faire la police en Bulgarie et en Bosnie. Après le banquet, M. de Beust lui dit : « La pensée que vous venez d'exprimer avec tant d'éloquence est géniale, mais pas neuve. Jadis, on nous a dit la même chose à nous autres Autrichiens après nous avoir débarrassés de nos soucis italiens, et pour faire mieux encore, on nous a débarrassés ensuite de nos soucis allemands, de telle sorte que nous voilà tout à fait délivrés. » A toutes les propositions captieuses qu'on lui faisait, le cabinet de Vienne répondait qu'il y a pour un grand pays des questions d'honneur sur lesquelles il ne transige pas, qu'il ne peut céder une portion de son territoire, sans se manquer à lui-même, que par nécessité, après une guerre malheureuse, ou volontairement, après une guerre très heureuse, qui lui permet de se procurer ailleurs des compensations et des indemnités à sa bienséance.

Dans les situations difficiles, la conduite la plus correcte est presque toujours la plus sûre ou la moins dangereuse. Un gouvernement qui passe pour avoir des principes et se fait une réputation d'exacte probité inspire la confiance, et la confiance est une force morale dont on peut tirer de grands secours. Tout le monde se défiait de l'Autriche, de sa politique hésitante ou équivoque. Après avoir travaillé au démembrement du Danemark, il eût été de son intérêt de s'assurer l'appui de l'Allemagne, qui considérait le prince Frédéric d'Augustenbourg comme le propriétaire légitime des provinces détachées de la monarchie danoise. Si au lendemain de la paix de Vienne, l'Autriche, comme ses vrais amis le lui conseillaient, avait adopté le prince pour son candidat et pesé sur lui pour qu'il déférât aux désirs de la Prusse en lui cédant le port de Kiel et en se liant avec elle par une convention militaire, les plans du grand conspirateur de Berlin eussent été, sinon déjoués, du moins fort dérangés.

M. de Beust se rendit à Vienne tout exprès pour présenter un mémoire à ce sujet, et M. Vitzthum a été bien aise de nous faire savoir que c'était lui qui l'avait composé et rédigé, à la demande de son chef. Le mémoire fut lu, approuvé, jeté au panier, et quelques jours après, on ordonnait au comte Blome de signer avec M. de Bismarck la funeste convention de Gastein, en vertu de laquelle, au grand scandale de tous les patriotes allemands, on se partageait avec la Prusse l'administra-

tion des deux provinces de l'Elbe et on se rendait complice d'un acte de spoliation, dont tous les bénéfices étaient pour le cabinet de Berlin. L'encre n'était pas encore sèche que M. de Bismarck disait au comte Blome avec sa cynique franchise : « En vérité, je n'aurais jamais cru trouver un diplomate autrichien qui consentît à me signer ce papier. » L'Autriche s'avisa bientôt qu'elle avait été dupe, et se retournant vers l'Allemagne, elle lui dit : « Nous sommes avec vous. » Il était trop tard. On jouait le rôle d'un voleur qui se trouve fraudé dans le partage du butin et qui invoque la sainte justice. Il n'est pas dans ce monde de plus piteux personnage que celui d'un trompeur trompé, d'un renard qui a laissé sa queue dans quelque trébuchet où il flairait une bonne aubaine.

Il y avait à Vienne des hommes d'état qui désiraient sincèrement la paix et pensaient que le seul moyen d'éviter la guerre était l'entente intime avec la diète de Francfort. D'autres se disaient, au contraire, que si jamais il fallait en découdre, ce ne serait pas un grand malheur, qu'après des avantages balancés cette guerre indécise se terminerait par un accord, par un partage, qu'on donnerait aux Prussiens tout le nord de l'Allemagne et qu'on prendrait le sud. Les royaumes secondaires et les petits états avaient eu vent de ces projets ; faut-il s'étonner que leur zèle en fût refroidi ? Au jour du danger, ils n'ont prêté à l'Autriche, à l'exception de la Saxe, qu'une tiède et molle assistance ; n'avait-on pas tout fait pour les inquiéter ? La Bavière avait promis 100,000 hommes ; ce fut à grand'peine qu'elle en mit 40,000 sur pied, et les affûts manquaient aux canons, les chevaux à la cavalerie. M. de Beust a toujours pensé que, si elle avait été prête et résolue, si elle avait envoyé 30,000 soldats en Bohême, le général Benedek aurait gagné la bataille de Kœnigsgraetz, qu'il perdit par la faiblesse de son aile gauche. Mais si la Bavière haïssait la Prusse, elle se défiait de l'Autriche. Elle ne prit que des demi-mesures, et les demi-mesures sont de la graine de malheurs.

Comment, dans ces années critiques, la politique autrichienne n'eût-elle pas été indécise et changeante, équivoque et louche ? Si à Paris la politique officielle, que représentaient les ministres, était sans cesse contrariée, traversée par la politique personnelle et secrète du souverain, il y avait à Vienne deux ministres des affaires étrangères, celui qu'on voyait et qui était responsable, celui qu'on ne voyait pas et qui ne répondait de rien, et c'était celui qu'on ne voyait pas qui décidait de tout. Quelques années après la catastrophe de Sadowa, le comte Mensdorff disait à M. Vitzthum : « Que voulez-vous ? J'étais général de cavalerie, l'empereur m'avait appelé aux affaires étrangères, j'acceptai à contre-cœur, et on mit à mes côtés un diplomate qui avait de l'école, sans avoir le courage d'assumer les responsabilités. »

Il se trouva que ce général de cavalerie, qui avait représenté respectueusement à son souverain qu'il n'était qu'un soldat, sans vocation pour la diplomatie, sans aucune des qualités de l'emploi qu'on lui imposait, avait beaucoup de bon sens, de jugement; il ne tarda pas à se débrouiller : tout aurait mieux marché si on l'avait laissé à ses propres inspirations. Il estimait que l'Autriche n'était pas prête, qu'elle avait besoin de la paix ou tout au moins de gagner du temps, et il s'était prononcé contre la convention de Gastein, dont il avait prévu les fatales conséquences. Malheureusement, il était atteint d'une incurable défiance de lui-même, et il se soumettait aux décisions qu'il condamnait. Plus d'une fois il fut tenté de donner sa démission, mais il aurait craint de manquer à son devoir, et à ceux qui lui disaient : « Allez-vous-en! » il répondait : « On voit bien que vous n'êtes pas soldat. »

Le second qu'on lui avait adjoint pour le réconcilier avec ses fonctions et lui alléger son fardeau était le comte Esterhazy, le mystérieux Moritz, qui passait pour avoir pris des leçons du prince de Metternich. Il se flattait d'avoir le génie de la politique, se faisait la plus haute idée de sa perspicacité et de ses talens. M. de Beust raconte dans ses mémoires qu'un jour qu'il conférait avec le comte Mensdorff, la porte s'ouvrit et qu'à son grand étonnement, un petit homme entra, avança une chaise et vint s'asseoir à côté du ministre, « comme un professeur de musique s'assied au piano à côté de son élève. »

Ce professeur de musique était fort inférieur en jugement à son disciple. L'un démêlait sans peine le nœud des questions et voyait tout de suite ce qu'il y avait à faire. L'autre était tout négatif, abondait en objections, en difficultés, grossissait comme à plaisir les plus petits inconvéniens, dont il se faisait des monstres. Un Ragusain, attaché à la légation d'Autriche à Dresde, prétendait « que le comte Esterhazy passait sa vie à examiner au microscope une goutte d'eau, pour y découvrir toute sorte de vermine que le créateur a voulu dérober à jamais à nos yeux. » Après avoir rejeté ce qu'on lui proposait, il recommandait les expédiens les plus dangereux, les plus propres à gâter les affaires. Ce fut lui qui par ses fausses mesures rendit inévitable la convention de Gastein, ce fut lui qui plus tard empêcha le comte Mensdorff d'accepter la conférence, qui eût procuré trois semaines de répit à l'Autriche pour compléter ses armemens. Il avait l'influence, le crédit, l'oreille de l'empereur. Il ne montrait à son souverain que les papiers qui lui plaisaient, il escamotait les autres, et le très sensé général de cavalerie en était réduit à signer, en les désapprouvant, les dépêches les plus néfastes, qui étaient de nature à aggraver la situation ou à précipiter les événemens qu'il redoutait. Si on avait réussi à lui donner un peu plus d'assurance, de hardiesse et d'estime de lui-

même ou à désinfatuer le comte Esterhazy, l'Autriche aurait eu sans doute de meilleures destinées.

Quel contraste entre la façon dont les affaires étaient conduites à Vienne et ce qui se passait à Berlin! Là un homme prodigieusement avisé et prévoyant, homme de conseil et de main, dirigeait tout, répondait de tout. Que lui importait d'avoir contre lui le prince impérial, le landtag prussien, la landwehr prussienne, l'Allemagne et les puissances neutres de l'Europe? Son unique souci était de persuader son roi, dont il avait peine, disaient les naïfs, à endormir la conscience. Le prince Gortchakof s'était promis, paraît-il, que si la conférence avait lieu, le jour même où M. de Bismarck partirait pour Paris, un aide-de-camp du tsar apporterait à Berlin une lettre d'Alexandre II suppliant son oncle de profiter de l'absence du grand boute-feu pour se débarrasser à jamais de son mauvais génie.

On s'abusait étrangement. Le grand boute-feu, qui était un très grand magicien, avait jeté un charme sur son maître en déroulant devant ses yeux des perspectives de gloire, d'agrandissemens et de conquêtes qui lui faisaient battre le cœur. Lord John Russell rapporta un jour à M. Vitzthum que la reine Victoria ayant écrit au roi Guillaume pour lui prêcher une politique de paix, il avait répondu qu'il voulait et devait avoir les provinces de l'Elbe, que c'était le désir de son peuple et que son devoir était de faire ce que son peuple désirait, que ses sujets lui reprochaient avec raison d'avoir dépensé trop de sang et d'argent pour la délivrance des duchés sans que la Prusse en retirât le moindre avantage : « Je n'ai jamais vu une lettre pareille, disait lord Russell, elle ne contient pas un grain de vérité. » M. Vitzthum se plaît à croire qu'en l'écrivant le roi Guillaume était sincère. Longtemps le monde s'est laissé séduire par sa fausse bonhomie. Non, ce n'étaient pas ses scrupules que M. de Bismarck eut tant de peine à combattre, c'étaient ses craintes. Il ne se faisait aucune conscience de troubler la paix de l'Europe, mais il n'osait pas, et sans son ministre, il n'eût jamais osé : « Que de mal ne me suis-je pas donné, disait M. de Bismarck, pour lui faire sauter le fossé! » Quelques mois plus tard, au lendemain de la victoire, il ne comprenait pas qu'on l'empêchât de démembrer l'Autriche, qu'on l'engageât à se contenter du beau butin qu'il avait gagné dans cette affaire; il en pleurait. Ce remarquable souverain, qui a joué avec tant d'art et de naturel le rôle du conquérant malgré lui, dissimulait plus facilement son désir de prendre que son chagrin de ne pas prendre assez.

Le comte Vitzthum se trouvait à Vienne dans la nuit du 4 juillet 1866, et ce fut de l'empereur François-Joseph lui-même qu'il apprit le désastre de Sadowa. Il eut en même temps la douleur de voir arriver à la gare son souverain, le roi de Saxe, qui, ignorant encore la foudroyante nouvelle, avait le sourire aux lèvres. Pendant quelques mois,

le diplomate saxon considéra M. de Bismarck comme un fléau, et il le ménageait peu dans ses entretiens. Aujourd'hui, il est absolument consolé : « Tout patriote allemand, nous dit-il dans sa préface, ne peut que se réjouir du fond de l'âme de ce qu'on est parvenu à rétablir l'unité de l'Allemagne, sa puissance et sa grandeur sur de solides fondemens. Allemands et Autrichiens sont tenus de rendre les plus sincères actions de grâces à l'homme de génie qui dirige depuis vingt-cinq ans les destinées de notre patrie. Le prince de Bismarck a fait de l'Allemagne le bouclier de la paix de l'Europe, et il a couronné sa création par l'alliance qui unit l'Allemagne à l'Autriche et qui est l'honneur et le salut des deux empires. » Peu s'en faut qu'il n'accuse cet homme de génie d'avoir usé trop modérément de sa victoire, trop ménagé les confédérés de la Prusse, leurs droits de souveraineté et ce qui peut leur rester de prestige. Il lui reproche de n'avoir pas créé une chambre haute, composée de rois et de grands-ducs siégeant en personne ou votant par procuration. Le chancelier de l'empire a plus de respect et d'égards pour les petites couronnes que l'ancien envoyé du roi Jean. Il a déclaré un jour qu'il considérait trop un roi de Saxe pour vouloir le réduire à la condition de simple pair.

On ne peut passer condamnation de meilleure grâce, et jamais homme ne fut plus heureux que M. Vitzthum d'avoir été battu. On aurait tort de dire un mot qui pût troubler son bonheur. Mais pourquoi, en 1866, l'empereur Napoléon III a-t-il voulu empêcher la Prusse de s'annexer la Saxe ou de lui imposer des conditions trop dures ? De l'aveu même de M. de Bismarck, il s'est attiré par sa chevaleresque intercession l'âpre malveillance et les rancunes du vainqueur. M. Robert se trouva mal d'avoir pensé qu'il n'y a que les coquins qui battent leur femme et de s'être mis en tête de protéger Martine contre Sganarelle et son bâton. « De quoi vous mêlez-vous ? lui dit-elle. Est-ce là votre affaire ? Qu'avez-vous à voir là dedans ? Voyez un peu cet impertinent qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes ! Et si je veux, moi, qu'il me batte ! Et s'il me plaît d'être battue ! » La politique de M. Robert est précisément cette politique romanesque qui nous a été si pernicieuse. La France a cru plus d'une fois qu'il était de son devoir d'empêcher les maris de battre leur femme. Que lui en est-il revenu ? Des déconvenues, des mécomptes, des inquiétudes, des chagrins. Un Français assez aveugle pour n'être pas dégoûté à jamais du romantisme mérite qu'on le condamne à lire d'un bout à l'autre, sans sauter une ligne, les instructifs, mais prolixes mémoires du comte Vitzthum.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

Voltaire, *Bibliographie de ses œuvres*, par M. George Bengesco. Paris, 1882-1889; Rouveyre et Perrin.

Parmi nos grands écrivains, s'il en est un dont la *Bibliographie* soit indispensable à l'intelligence entière de ses œuvres, c'est assurément Voltaire, — et on en voit aisément les raisons. Il a d'abord, lui tout seul, autant ou plus écrit que Montesquieu, Rousseau, et Diderot ensemble. En second lieu, s'il a comme eux écrit quelquefois sous son nom, il a peut-être écrit encore davantage sous des noms supposés; — et Quérard, qui jadis, dans sa *Bibliographie voltairienne*, ne relevait pas moins de cent trente-sept pseudonymes du grand homme, en a certainement oublié quelques-uns. Enfin, son œuvre est plus ou moins qu'une œuvre, c'est une action, et tout le monde sait que la littérature, pendant plus de soixante ans, n'a pas été pour l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* et du *Dictionnaire philosophique* un art, mais proprement une arme. Il en résulte que, s'il y a des écrits qu'on ne puisse pas détacher de leur cause ou de leur occasion, dont le sens et la portée ne dépendent pas moins de la date et des circonstances de leur publication, en dépendent même davantage, que de l'effet qu'ils peuvent produire encore aujourd'hui sur nous, ce sont les siens. Un seul exemple le fera bien voir. En quelle année les grands comédiens, ceux de l'Hôtel de Bourgogne, ont-ils joué le *Polyeucte* de Corneille? en 1640 ou en 1643? La question est intéressante, sans doute, et, à la réponse qu'on en donne, plusieurs autres questions sont liées; elle n'est pas importante, je veux dire qu'elle ne fait rien, ou peu de chose, à l'histoire du théâtre français et à la connaissance du génie de Corneille. Mais, en quelle année précise, ou plutôt en quel mois de l'année 1762 a paru le *Sermon des cinquante?* avant ou après la *Profession de foi du Vicaire Savoyard?* La question n'est pas intéressante seulement, elle est

presque capitale pour l'histoire des idées de Rousseau, pour la connaissance du caractère ou de la politique de Voltaire, et pour l'histoire même du mouvement philosophique au XVIIIe siècle, si, comme Condorcet l'assure, « le *Sermon des cinquante* est le premier ouvrage où M. de Voltaire, qui n'avait jusqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, ait osé l'attaquer de front. » Et, en réalité, sur ce point particulier, je crois que Condorcet se trompe; mais s'il se trompe, c'est faute justement de connaître assez bien la *Bibliographie* des œuvres de son maître; et nous, si nous sommes en mesure de rectifier son erreur, c'est qu'après cent ans écoulés, nous commençons à la connaître mieux.

Nous ne saurions donc trop remercier M. Georges Bengesco du service qu'il vient de rendre à l'histoire de la littérature française en composant une *Bibliographie des œuvres de Voltaire*, dont l'intérêt, pour être autre et moins piquant au premier abord, n'est pas moindre que celui des *Études sur Voltaire*, de M. Gustave Desnoiresterres, ou des précieux commentaires de Beuchot dans sa monumentale édition des *Œuvres*. Ce que d'ailleurs les bibliographes de profession pourront penser des trois volumes présentement parus de l'ouvrage de M. Bengesco, ce qu'ils y trouveront à reprendre ou à critiquer, je l'ignore; et même je ne veux pas le savoir. Mais ce que je puis dire, comme sachant un peu les difficultés et surtout l'étendue de la tâche, c'est que, pour aucun de nos grands écrivains, nous n'avons de *Bibliographie* comparable à celle de M. Bengesco. Le savant et laborieux auteur lui-même de la *Bibliographie cornélienne*, M. Émile Picot, ne m'en démentirait pas au besoin. Heureux en éditeurs, et heureux en biographes, car depuis Condorcet jusqu'à M. Desnoiresterres presque toutes les biographies de Voltaire participent de l'intérêt de sa vie, — ce qu'on ne pourrait pas dire des biographies de Rousseau, — Voltaire ne l'aura pas été moins en fait de bibliographe.

On peut diviser l'œuvre entière de Voltaire en trois parts d'inégal volume, d'inégale importance, et d'inégal intérêt. La première, et à tous égards la moins considérable, s'enfonce tous les jours plus profondément dans l'oubli : on peut prévoir avec assurance que de son *Théâtre* entier, — qui ne fait pas moins d'une cinquantaine de tragédies, de comédies, d'opéras, — et de ses *Poésies*, il ne surnagera plus dans quelques années, que *Zaïre*, une douzaine d'épigrammes, autant de madrigaux, et quelques vers passés en proverbes. La troisième, — c'est la *Correspondance*, — est aujourd'hui la seule, ou à peu près, que l'on lise; et, au fait, quand on la lit bien, quand on sait la lire, car il y faut tout un apprentissage, on y retrouve tout Voltaire, et les plus fameux de ses contemporains avec lui. Mais la seconde, — les *Histoires* et les *Contes*, le *Dictionnaire philosophique* et les *Mélanges*, les *Mélanges* sur-

tout, — voilà de beaucoup la plus volumineuse, comme aussi la plus importante, celle qu'il faut ne pas se lasser de lire et de relire, si l'on veut savoir et mesurer la nature, la grandeur, et la direction de l'action que Voltaire a exercée sur son siècle. La tâche en est au surplus beaucoup moins fatigante, et plus profitable aussi qu'on ne le croit. Si Voltaire est en effet souvent superficiel, il ne l'est pas au moins faute de voir ou de comprendre ; et, sans jamais l'affecter, il a souvent atteint, par la seule et merveilleuse agilité de sa compréhension, la véritable profondeur. En proposant, d'ailleurs, pour les problèmes que nous agitons encore entre nous, des solutions trop simples, et par cela même, si l'on peut ainsi dire, éminemment contestables, il n'en a pas moins fait le tour des idées. Et puis, et enfin, Voltairiens que nous sommes sans le savoir ou même en voulant ne pas l'être, c'est là que nous avons nos origines; et l'on est étonné, pour peu qu'on les lise avec quelque attention, de tout ce qu'il y a dans le *Dictionnaire philosophique*, par exemple, — moins encore que cela, dans une simple facétie, comme la *Conversation d'un Intendant des Menus avec l'abbé Grizel*, ou comme l'*Histoire d'un bon Bramin*, — de choses que nous croyons avoir inventées ou trouvées depuis hier.

Conformément à cette division, M. George Bengesco nous a donc donné, dans son premier volume, la *Bibliographie* des œuvres dramatiques, poétiques, et historiques de Voltaire. Il a consacré le second aux *Mélanges*. Enfin, dans le troisième, qui vient de paraître, il s'occupe uniquement de la *Correspondance*. Le quatrième et dernier contiendra la description des collections d'*Œuvres complètes*, et l'examen des nombreux écrits plus ou moins faussement attribués à Voltaire. Mais nous nous reprocherions d'attendre pour parler de l'ouvrage qu'il soit entièrement terminé, puisque aussi bien nous n'avons pas attendu jusque-là pour nous en servir; et, parmi les questions qu'il décide, nous avons choisi deux où l'on verra clairement, je crois, le genre d'intérêt qu'il y avait à l'écrire.

La première est relative à l'influence que plus de trois années de séjour en Angleterre auraient exercée sur la formation ou le développement des idées de Voltaire. Si l'on en croyait effectivement la plupart des biographes, les Allemands, les Anglais surtout, M. John Churton Collins, par exemple, dans son *Voltaire en Angleterre* (1886), ou M. Édouard Herz dans son *Voltaire et la procédure criminelle au* XVIIIe *siècle* (1887), — pour ne parler que des plus récens, — — c'est à Bacon et à Locke, c'est à Newton et à Clarke, c'est à Collins, à Toland, à Woolston que Voltaire devrait les principes au moins de sa philosophie, de sa science, de sa théologie surtout; et son œuvre polémique, sous une forme assurément française, — aussi française qu'il y en ait au monde,— on veut bien l'accorder, serait cependant, dans son fond, tout anglaise. Aux environs de 1726, nous aurions donc député

dans la patrie de la tolérance, du déisme, et de la libre pensée, un poète, une façon de gentilhomme, un bel esprit de salon et de cour, l'auteur d'*Œdipe*, de *Mariamne*, de la *Henriade;* et l'Angleterre, trois ans plus tard, nous aurait rendu un philosophe, un sage, l'homme qui devait un jour au nom de la libre pensée, du déisme, et de la tolérance, porter à l'ancien édifice religieux les coups les plus sensibles et les plus retentissans qui l'eussent ébranlé depuis le temps de Calvin et celui de Luther. J'aimerais autant que l'on dît que c'est l'Angleterre qui a fait la Révolution française ; et que ce qu'il y a de louable et de bon dans le long effort de l'homme qui n'en fut pas le moindre ouvrier, c'est ce qu'il doit à ses maîtres anglais, mais que ce qu'il y a de moins bon, et même de condamnable, c'est ce qu'il y a mis de lui-même et du génie de sa race. Sans aller jusque-là, les biographes français de Voltaire, avec cette étrange manie que nous avons d'en croire les étrangers sur eux-mêmes et sur nous, me paraissent pourtant avoir beaucoup exagéré la dette de Voltaire envers les philosophes et les libres-penseurs anglais du commencement du XVIIIe siècle. Il était homme à se passer d'eux; et s'il lui fallait absolument des maîtres, il en avait eu de français qui valaient bien Woolston, Toland, Collins et Bolingbroke à la fois.

Rappelons-nous en effet l'état des esprits, même au XVIIe siècle : « Dans Paris seulement, écrivait le père Mersenne en 1623, dans ses *Questions sur la Genèse,* je ne compte pas moins de 50,000 athées, et l'on peut dire en vérité que cette superbe ville n'est pas plus infectée de l'odeur de ses boues que de celle de son athéisme; *Si luto plurimum, multo magis atheismo fœtet.* » On connaît également la phrase de Nicole, quelques années plus tard : « Il faut donc que vous sachiez que la grande hérésie du monde n'est pas le calvinisme ou le luthéranisme, que c'est l'athéisme, et qu'il y a toute sorte d'athées, de bonne foi, de mauvaise foi, de déterminés, de vacillans et de tentés. » Et Leibniz s'écriait à son tour, en 1696 : « Plût à Dieu que tout le monde fût au moins déiste, c'est-à-dire bien persuadé que tout est gouverné par une souveraine sagesse. » Mais déjà Bossuet avait mis le doigt sur l'origine du mal, sur sa cause toujours subsistante, et sur celle de ses progrès futurs quand il disait : « Je vois un grand combat se préparer contre l'église *sous le nom de la philosophie cartésienne.* » Sainte-Beuve a raison de faire observer à ce propos que le XVIIe siècle, considéré selon une certaine perspective, laisse voir l'incrédulité dans une tradition directe et ininterrompue. Les *Libres penseurs* français ont précédé dans l'histoire de la pensée moderne les *Free-thinkers* anglais, si même on ne doit dire qu'ils les ont inspirés, et, dans Bolingbroke ou dans Shaftesbury, mais surtout dans Toland et dans Collins, qui me paraissent tous deux absolument médiocres, je doute que l'on trouvât rien que quelqu'un des nôtres n'eût dit avant eux.

Il est surtout un livre et un homme dont on a méconnu dans cette question l'importance vraiment européenne, et qui nous appartiennent tous les deux tout entiers: l'homme, c'est Pierre Bayle, et le livre, c'est son *Dictionnaire*, trois ou quatre énormes in-folio dont il ne s'est pas succédé, — si je l'ai dit, il faut le redire, — de 1696 à 1740, en moins de cinquante ans, moins de douze éditions, y compris deux *adaptations* ou traductions anglaises. Entre Spinosa, que le XVIIe siècle a d'ailleurs peu connu, et Voltaire, dont nous parlons, Bayle a été non-seulement en France, mais en Europe, l'apôtre de la tolérance; et son *Dictionnaire*, entre le *Traité théologico-politique* et le *Dictionnaire philosophique*, a été le bréviaire de la libre pensée. Toutes les thèses que la philosophie du XVIIIe siècle a développées, ou presque toutes, — car il en faut excepter celle de la bonté originelle de l'homme, — c'est Bayle qui les a proposées, définies, et enseignées le premier. Avant que Locke eût écrit son *Essai sur la tolérance*, Bayle avait publié sa *France toute catholique sous le règne de Louis le Grand*, et son *Commentaire philosophique sur le Compelle Intrare*, dont le titre même ressemble à celui d'un pamphlet de Voltaire. Avant que Collins eût composé ses *Discours sur l'usage de la raison* et sur la *Liberté de penser*, Bayle avait donné ses *Pensées sur la comète*; et, dans son *Dictionnaire*, il avait épuisé tout ce qu'on a jamais produit d'argumens sur l'incompatibilité de la raison et de la foi. Avant que Toland eût écrit son *Pantheisticon*, qui est le compendium de l'athéisme anglais de ce temps, Bayle enfin avait osé dire « que la religion chasse tellement les idées naturelles de l'équité qu'on devient incapable de discerner les bonnes actions d'avec les mauvaises » et, en conséquence, que, catholique ou protestante, musulmane ou païenne, elle ne sert « qu'à ruiner le peu de bon sens que nous avions reçu de la nature. » Il exprime ailleurs la même idée d'une façon presque plus énergique, dont aucun des « philosophes » du XVIIIe siècle, anglais ou français, n'a dépassé la singulière et tranquille audace : « Les sentimens d'honnêteté qu'il y a parmi les chrétiens, dit-il, ne leur viennent pas de la religion qu'ils professent, et la nature les donnerait à une société d'athées, *si l'Évangile ne la contrecarrait pas.* »

Mais peut-être que ces idées n'étaient pas sorties du cabinet des érudits ou des philosophes, et qu'en les reprenant à Bayle ou en les exprimant après lui, ce sont les libres penseurs anglais qui les auraient répandues et popularisées en France. Tout au contraire; et quand les *Œuvres*, quand le *Dictionnaire* de Bayle n'auraient pas été pour Voltaire ce que nous savons qu'ils étaient alors pour une jeunesse avide de nouveautés, des livres où l'on apprenait pour ainsi dire à lire, et l'arsenal dialectique où lui-même devait toujours puiser plus tard de préférence aux livres anglais, il en eût encore retrouvé l'esprit tout entier dans la conversation des sociétés qu'il fréquentait. On oublie trop, en effet, que, lorsque Voltaire débarqua pour la première fois en Angleterre, au

mois de mai 1726, il avait passé la trentaine, et que depuis déjà plus de vingt ans, alors, il n'était guère de monde où son extraordinaire précocité ne l'eût familièrement mêlé. Chez la vieille Ninon de Lenclos, où son parrain, l'abbé de Châteauneuf, le menait aux jours de congé; au Temple, chez les Vendôme, où l'on tenait, après boire, académie de libertinage; ailleurs encore, chez les Maisons, où Dumarsais faisait le philosophe; au café Gradot, au café Procope, où Boindin donnait des leçons d'athéisme; à la cour du Régent ou chez Mme de Prie, tous ces audacieux paradoxes, toutes ces idées que Bayle avait insinuées sous le couvert de son érudition, Voltaire les avait entendu soutenir et discuter, il les avait discutées lui même, il les avait mises en vers faute d'oser encore les mettre en prose. Ou si peut-être enfin on aimait mieux cette autre manière de dire la même chose : avant qu'il fût Voltaire, il avait déjà trouvé, dans la France du temps de la Régence et de M. le Duc, une traditionde voltairianisme établie; — bien loin d'avoir aucun besoin de passer le détroit pour la rapporter d'Angleterre.

C'est ici qu'intervient le renseignement bibliographique pour compléter et achever la preuve. On peut lire, en effet, dans les *Poésies* de Voltaire, une pièce intitulée, selon les éditions, *Épître à Uranie* ou *le Pour et le Contre*, qu'il faut prendre d'abord grand soin de ne pas confondre avec deux autres pièces qui portent bien aussi le titre d'*Épître à Uranie*, mais qui sont adressées à Mme du Châtelet, et dont la date est d'ailleurs certaine. Celle dont nous parlons commence par ces vers :

> Tu veux donc, charmante Uranie,
> Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
> Devant toi d'une main hardie
> Aux superstitions j'arrache le bandeau...

La suite répond au début :

> Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux
> Une voix plaintive et sincère,
> Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
>
> . . . .
>
> Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Et l'épître finit sur ces mots, dont le sens est sans doute assez clair :

> Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus.
> Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices,
> Il nous juge sur nos vertus
> Et non pas sur nos sacrifices.

Les éditeurs de Kehl ne s'y sont pas trompés. Ils ont très bien vu que le déisme voltairien était déjà tout entier dans cette courte pièce, et ils

l'ont rapprochée de la *Profession de foi du vicaire savoyard.* « Cet ouvrage, dit Condorcet, a le mérite singulier de renfermer en quelques pages et en très beaux vers les objections les plus fortes contre la religion chrétienne. » Mais quelle en est la date? C'est ce qu'il a négligé de rechercher, et c'est ce qui importe.

La plus ancienne édition qu'on en connaisse est de 1738, mais on croit communément qu'elle dut paraître en 1734, ou en 1733 : Beuchot disait en 1732, et il est certain qu'elle courait manuscrite en 1731. Il y avait alors deux ans que Voltaire était revenu d'Angleterre. Mais, d'autre part, on lit, dans un factum de Jean-Baptiste Rousseau : *Au sujet des calomnies répandues contre lui par le sieur Arouet de Voltaire*, et daté de 1736 : « Tout allait bien entre nous, lorsqu'un jour, m'ayant invité à une promenade hors de la ville, il s'avisa de me réciter une pièce de vers de sa façon, portant le titre d'*Épître à Julie*, si remplie d'horreurs contre ce que nous avons de plus saint dans la religion, et contre la personne même de Jésus-Christ; enfin si marquée au coin de l'impiété la plus noire... que je l'interrompis, en prenant tout à coup mon sérieux. » Quelle est cette *Épître à Julie?* Il semble bien que ce ne puisse être que *le Pour et le Contre*, dont la composition se trouverait ainsi reportée jusqu'en 1722, puisque c'est en cette année-là que les deux poètes se virent, à Bruxelles, pour la dernière fois. Mais si ce n'est pas *le Pour et le Contre*, alors, à en juger d'après le langage de Rousseau, c'est quelque pièce encore plus hardie, qui n'a pas été recueillie dans les œuvres de Voltaire. Et dans l'un comme dans l'autre cas, une telle pièce étant de 1722, ou de 1721 peut-être, elle est antérieure de quatre ou cinq ans pour le moins au départ de Voltaire pour l'Angleterre. Avant d'avoir lu ni Toland ni Collins, avant même de connaître Bolingbroke, Voltaire était donc en possession des principaux argumens de sa polémique antichrétienne. Et puisqu'on ne veut pas qu'il fut capable de les trouver tout seul, nous avons indiqué à quelle source il les avait empruntés.

On demandera pour quelle raison il attendit à les produire. Si la discussion de la première question a jeté quelque jour sur l'origine de ses idées, la discussion de la seconde fera peut-être quelque lumière sur la vérité de son rôle et de son caractère.

Un an de Bastille, trois ans d'exil, et le bruit soulevé par ses *Lettres anglaises* en 1734 l'avaient rendu prudent. Nous n'avons pour nous en convaincre qu'à parcourir le second volume de la *Bibliographie* de M. Bengesco, dont les quatre cents pages, comme nous l'avons dit, sont uniquement consacrées aux *Mélanges*. Les *Mélanges* de Voltaire, si l'on veut se faire une idée du contenu des quatorze tomes qu'ils remplissent dans l'édition Beuchot, peuvent se diviser en littéraires, comme l'*Éloge de Crébillon*, ou les *Lettres sur la Nouvelle Héloïse;* en scientifiques, tels que les *Élémens de la philosophie de Newton* ou l'*Essai sur la nature du*

feu; et en polémiques enfin ou philosophiques, — puisque c'est alors ainsi qu'on les appelait, — comme les *Questions sur les Miracles* ou *le Dîner du comte de Boulainvilliers*. Ces derniers, qui sont les plus nombreux et aussi les plus importans, roulent un peu sur toutes les questions que le XVIIIe siècle ait agitées, depuis celle du « produit net » et de la liberté du commerce des grains, jusqu'à celle de l'authenticité des Évangiles ou des rapports de la morale et de la religion. Enfin, parmi ces questions, à dater de 1760, il en est surtout deux où Voltaire ne se lasse pas de revenir, sans autrement se soucier de se voir accusé de « rabâchage » par le baron de Grimm : l'une est la question de l'administration de la justice criminelle; et l'autre la question, non pas précisément de la divinité, ou de la vérité du christianisme, mais de sa conformité à la raison.

Je dis : à dater de 1760; et c'est ce que confirme l'examen bibliographique. Tandis qu'en effet, dans le second volume de M. Bengesco, les *Mélanges* antérieurs à 1760 s'inscrivent sous quatre-vingt-douze numéros seulement, — de 1548 à 1640, — dont la description n'occupe pas plus de soixante-quinze pages; les *Mélanges* postérieurs à 1760 se classent sous deux cent trente-huit numéros, — de 1641 à 1879, — dont la description remplit tout près de trois cents pages. On remarquera que cela fait environ treize ou quatorze pamphlets par an, dont quelques-uns sont de gros livres, comme *le Traité de la tolérance*, ou *la Bible enfin expliquée*. Encore, je ne parle ni des *Contes*, — *l'Ingénu* est de 1767, et *l'Homme aux quarante écus* de 1768; — ni des tragédies que l'infatigable rimeur continue de brocher, — *Tancrède* est précisément de 1760; — ni des *Épîtres* enfin ou des *Contes en vers*, — l'*Épître à Boileau* est de 1769, et *la Bégueule* de 1772; — ni du *Dictionnaire philosophique*, ni du *Commentaire sur Corneille*. Mais je crois devoir ajouter qu'il en est de la *Correspondance* comme des *Mélanges*, et que dans l'édition de M. Moland, par exemple, tandis que, de 1711 à 1760, pour un demi-siècle, nous n'avons que 4,011 pièces, nous en avons 6,250 pour les dix-huit années seulement de Ferney, de 1760 à 1778. Les pertes ou les manques se compensent; et si, pour la première période, nous n'avons plus les lettres de Voltaire à Mme du Châtelet, ni l'espérance qu'on les retrouve un jour, on publiera sans doute les six ou sept cents lettres de Voltaire au banquier Tronchin, mais elles ne sont pas encore dans nos éditions. Évidemment, à cette suractivité du « vieillard de Ferney, » il doit y avoir d'autres raisons que son éloignement de Paris; et la bibliographie, qui nous aidait tout à l'heure a besoin, maintenant, que nous l'aidions à son tour.

Oui, dès l'époque où Voltaire écrivait l'*Épître à Uranie*, si ses idées n'étaient pas encore arrêtées, comme l'on dit, il en avait au moins les commencemens de toutes; et c'était bien celles que, dans ses *Mélanges* ou dans le *Dictionnaire philosophique*, il devait un jour développer.

Même on pourrait observer, puisque l'*Épître à Uranie* ne parut publiquement qu'en 1732 au plus tôt, que, par où le vieillard devait finir, par là aussi le jeune homme avait commencé. En effet, le dernier ouvrage de Voltaire est une suite de *Remarques sur les Pensées de Pascal*, datée de 1777 ; et, dans ses *Lettres anglaises*, qui parurent en 1734, mais qui sont de 1728, rien n'avait tant ému l'opinion qu'une *Vingt-cinquième Lettre sur les Pensées de Pascal*. Autre preuve en passant que la polémique antireligieuse de Voltaire, pour être d'un goût généralement douteux, n'est pas du moins aussi superficielle qu'on l'a bien voulu dire. Éclairé par l'instinct, et aussi par la vive antipathie qu'il ressentait pour Armand Arouet, son « janséniste de frère, » il a bien pu n'opposer que de médiocres raisons à l'auteur des *Pensées*, mais il a reconnu en lui l'ennemi qu'il fallait vaincre d'abord, ou écarter, pour arriver au but qu'il entrevoyait. La « philosophie » de Voltaire ne pouvait s'établir que sur les débris de celle de Pascal ; et c'est ce que personne, au XVIIIe siècle, adversaire ou allié de sa cause, n'a discerné plus clairement que Voltaire, ni surtout avant lui. Cependant, après le premier éclat de 1734, il paraît un moment s'assagir. Il écrit bien, dans une lettre à son ami d'Argental, après la condamnation et le brûlement des *Lettres anglaises*, une phrase qui semble annoncer l'intention de redoubler d'audace : « Va, va, Pascal, laisse-moi faire ! tu as un chapitre sur les *Prophéties* où il n'y a pas l'ombre du bon sens. Attends, attends ; » mais cette menace, il n'y donne pas suite ; et, selon l'expression de Condorcet, il attendra maintenant, pour « attaquer de front la religion chrétienne » dans son *Sermon des Cinquante*, plus d'un long quart de siècle. Quelle en est la raison ? Car il a l'esprit hardi, s'il a le cœur timide, et, tout en calculant de loin les conséquences de ses actes, la vivacité de son imagination l'a rarement empêché d'en courir tous les risques.

C'est qu'il vient de contracter alors, avec Mme du Châtelet, une liaison où l'amour-propre semble d'ailleurs avoir autant ou plus de part que l'amour ou les sens ; et, du bel esprit de salon et de cour, du libertin ou du philosophe son Émilie a fait un géomètre. Dans le château de Cirey, restauré, meublé, entretenu à ses frais, « il y a des chapelles pour quelques divinités subalternes, » et il écrit *Alzire ;* il ébauche l'*Essai sur les mœurs ;* mais le « Dieu à qui l'on sacrifie, » c'est Newton, et la grande affaire, c'est la physique. Elle remplit la plupart de ses lettres à l'abbé Moussinot. De bons juges estiment d'ailleurs que, si les *Élémens de la philosophie de Newton* ne sont guère que ce qu'on appelle une œuvre de vulgarisation, l'*Essai sur la nature du feu* est un travail original, où peu s'en faut qu'on ne discerne un pressentiment au moins de la théorie mécanique de la chaleur. Nous pouvons ajouter que sans ses travaux scientifiques, Voltaire, quelques années plus tard, n'aurait jamais exercé l'influence qu'il devait avoir

sur les Diderot et les d'Alembert. Ces physiciens et ces géomètres, qui n'auraient jamais reconnu l'autorité du poète de *Zaïre* et d'*Œdipe*, feignirent de se soumettre au commentateur de Newton. Pour lui, en attendant, comme il ne séparait jamais la pensée de l'action, ni la théorie de la pratique, il comptait bien que l'*Essai sur la nature du feu* ou les *Doutes sur la mesure des forces motrices* lui ouvriraient l'Académie des sciences, et cette espérance, aussitôt que formée, lui avait inspiré toute une politique, à laquelle, autant que sa naturelle mobilité le souffrait, il essayait de conformer sa conduite.

L'épisode, si je pouvais ici le raconter en détail, n'est pas l'un des moins curieux de l'histoire de sa vie, et de l'histoire même du XVIIIe siècle. En réalité, pendant près de quinze ans, sans vouloir ni l'un ni l'autre s'engager à fond et se compromettre, mais en se réservant soigneusement le droit de se haïr et de se combattre, le pouvoir s'est efforcé de conquérir Voltaire, et Voltaire d'embrigader avec lui, si je puis ainsi dire, un pouvoir qui n'avait pas alors moins d'affaires que lui-même avec ses parlemens et avec son clergé. On sait la légende ou l'histoire de ces *contre-Provinciales* qu'il faillit écrire à la requête ou sur l'invitation de Fleury. On connaît celle de ses missions diplomatiques, et le rôle d'intermédiaire qu'avant d'en être prié seulement il voulut jouer entre Frédéric et Louis XV. On se rappelle encore les espérances qu'il fonda sur « l'avènement » de Mme de Pompadour à la charge de maîtresse en titre; sa nomination d'historiographe de France et de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Tout cela se rapporte à cette politique, et se confond ensemble dans la duplicité de la même partie. Pendant quinze ou vingt ans, le pouvoir, en cela fidèle à la tradition de Louis XIV, s'est efforcé, mais sans en prendre tous les moyens qu'il eût fallu, d'absorber la réputation de Voltaire au profit de la gloire du règne; et Voltaire s'est flatté que par le moyen des maîtresses, dont les ennemis, disait-il, étaient effectivement les mêmes que les siens, on inoculerait à Louis XV cette impiété théorique, cette insouciance relative, et ce mépris politique des choses de la religion qu'il a tant célébrés dans les rois « philosophes, » dans son grand Frédéric ou dans sa grande Catherine.

Joignez enfin que, si Voltaire aimait à parler et à écrire librement, il y avait une chose dont il était plus avide encore que de liberté : c'était la popularité. Jamais homme, — si ce n'est dans ses dernières années, — n'a été plus soucieux que Voltaire, et pour la mieux diriger, d'être en intime et perpétuel contact avec l'opinion, ni d'ailleurs plus habile, en lui rendant ce qu'il lui empruntait, à lui faire croire qu'il le lui donnait. Or, jusqu'aux environs de 1750 ou 1755, jusqu'en 1758, — si l'on veut bien prendre pour époque décisive du siècle la date de la suppression de l'*Encyclopédie*, — l'opinion hésitait, flottait encore, quoi qu'on en ait pu dire, et n'était déjà plus du côté du pouvoir, mais

n'était pas encore passée tout entière aux philosophes et à l'opposition. On s'en était bien aperçu, dans les premiers jours de l'année précédente, où l'attentat de Damiens avait ramené à Louis XV presque autant de sympathies qu'en avait jadis émues, douze ou treize ans auparavant, la nouvelle qu'il était malade et mourant à Metz. D'un autre côté, l'interminable querelle du jansénisme venait alors de s'éteindre ou de se transformer. En dépit des convulsionnaires et du ridicule ou de l'odieux qu'ils avaient jeté sur la religion, la société française, légère dans ses mœurs, cynique en ses propos, semblait ne l'être qu'en surface, et demeurer vraiment chrétienne en son fond. Ceux que l'on commençait d'appeler les philosophes, tous pauvres, tous inconnus, tous étrangers à l'usage du monde, d'Alembert, Diderot, Rousseau, scandalisaient l'opinion, l'étonnaient, si l'on veut, mais ne l'avaient pas encore convertie. Il fallait pour cela l'espèce de persécution, plus apparente que réelle, mais maladroite surtout, dont ils allaient être victimes. Et voilà pourquoi Voltaire, avant de se ranger pour eux, attendit qu'ils eussent l'opinion avec eux : il ne se sentait point né pour le martyre, mais encore bien moins pour l'impopularité; et je n'ose point dire qu'il eût gardé ses idées, mais assurément il n'en eût point donné les expressions hardies qu'il en a données dans ses *Mélanges*, s'il ne s'était piqué, quand il les vit en faveur, de surpasser les encyclopédistes en audace, « comme il les surpassait en génie. »

J'ai choisi ces deux questions parmi les plus importantes que soulève naturellement une *Bibliographie* des *Œuvres* de Voltaire. Ai-je besoin de dire qu'il y en a bien d'autres encore? Je ne parle pas ici des moindres, comme de savoir si Voltaire est effectivement l'auteur des *Anecdotes sur Fréron*, puisque, quand on déchargerait sa mémoire de ce fâcheux et malpropre pamphlet, il serait encore l'auteur de l'*Écossaise*. Est-il aussi l'auteur d'une *Lettre au docteur Pansophe*, assez célèbre dans l'histoire de ses démêlés avec Jean-Jacques Rousseau? Les uns le croient, dont M. Bengesco; et les autres non. Mais il est assurément l'auteur des *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*, qu'il fit signer au marquis de Ximenès; et cela nous suffit. Des renseignemens bibliographiques nouveaux, qui peuvent nous apprendre beaucoup de faits nouveaux de la vie de Voltaire, ne changeront rien, ou bien peu de chose, à ce que l'on sait de son caractère ; ils nous le rendront seulement mieux connu; et la ressemblance ne s'accroîtra pas, mais, au lieu de l'esquisse, nous aurons le portrait. Si l'acquisition a sans doute son prix, je ne voudrais pourtant pas qu'on en exagérât l'importance.

Autant en dirai-je d'un souhait que je forme d'ailleurs avec M. Bengesco, mais dont la réalisation n'intéresse pas beaucoup le jugement définitif à porter sur la *Correspondance* de Voltaire. Imprimée pour la

première fois, dans son ensemble, en 1789, à la veille de la Révolution, par les éditeurs de Kehl, — Beaumarchais, Condorcet et Decroix, — on sait peut-être que, pour diverses raisons, la *Correspondance* de Voltaire ne l'a pas été très fidèlement, avec le scrupule d'exactitude que nous apportons aujourd'hui dans ce genre de publications, et qu'aussi bien, en ce temps-là, nous pouvons dire que les éditeurs tenaient pour injurieux à la mémoire d'un grand écrivain. S'il avait laissé passer dans ses lettres familières quelque négligence et surtout quelque incorrection, on croyait lui rendre hommage en redressant les unes, et l'honorer en effaçant les autres. Nous le regrettons; et toutes les fois que l'existence des originaux permettra de rétablir dans son authenticité le texte de Voltaire, nous nous féliciterons qu'on le fasse. Mais, après cela, ne croyons pas, — si nous y gagnons toujours quelque chose, ne fût-ce que de mieux connaître l'histoire du « ménage » et des « finances » de Voltaire, — ne croyons pas que sur la plus diverse, sur la plus vivante, sur la plus amusante, sur la plus naturelle surtout des *Correspondances* qui nous soient parvenues, ces « restitutions » nous apprennent rien que nous ne sachions. Je ne dirai pas, avec Rivarol, que deux vers ou deux lignes de prose classent un écrivain sans retour, mais nous possédons aujourd'hui plusieurs milliers de lettres de Voltaire, dont il me suffirait qu'une centaine fussent authentiques pour me faire sur sa *Correspondance* une opinion motivée. Sous ce rapport, il en est du jugement littéraire comme de la vérité scientifique, dont la certitude, une fois acquise et démontrée, ne s'accroît point du nombre des vérifications qu'on en fait.

On entend bien au moins que ce que j'en dis n'est pas pour détourner un libraire, s'il s'en rencontrait un, de nous donner quelque jour, de la *Correspondance* de Voltaire, une édition plus complète, plus authentique, et surtout plus copieusement annotée que celles de Beuchot et de M. Moland. Un éditeur qui prendrait en effet pour modèle le *Saint-Simon* de M. de Boislisle ferait aisément de la *Correspondance* de Voltaire, — je me trompe, il ne le ferait pas aisément, — mais enfin il en ferait pour l'histoire du XVIIIe siècle un répertoire de renseignemens aussi précieux, et plus abondant encore que ne le sont pour l'histoire du XVIIe siècle les *Mémoires* de Saint-Simon. Car Saint-Simon enfin n'a guère connu que la cour; mais de qui et de quoi n'est-il pas question dans la *Correspondance* de Voltaire? et en hommes ou en femmes, depuis le grand Frédéric jusqu'à ce bohème de Thieriot, et depuis Mme Denis jusqu'à la grande Catherine, avec qui n'a-t-il pas été en relations? Même, si c'est le triomphe de sa souplesse que d'avoir su pendant soixante ans accommoder la diversité de son langage à toute sorte de gens, c'est le tour de force de sa politique que d'avoir su se garder, dans les cafés comme dans les salons, dans les taudis

comme à la cour, et à l'étranger comme en France, des amis, des complaisans, des admirateurs, — et au besoin des complices. Une édition bien annotée de la *Correspondance* de Voltaire formerait donc un tableau de l'histoire du XVIIIe siècle, et, sans compter qu'elle tiendrait lieu toute seule de la lecture de ses *Œuvres*, je ne vois pas de quel événement du temps elle ne serait pas le vivant commentaire.

Si jamais on l'entreprenait, cette édition nouvelle, c'est alors qu'on sentirait le prix du troisième volume de la *Bibliographie* de M. Bengesco. Année par année, en effet, avec une patience et un dévoûment à son œuvre que l'on ne saurait trop louer, M. Bengesco a dressé la liste de toutes les lettres qui nous sont parvenues de Voltaire, en indiquant pour chacune où l'on en retrouverait au besoin l'original, et, à défaut de l'original, la première édition. A mesure donc que l'on découvrira de nouvelles lettres de Voltaire, — et comme le disait Beuchot, on en découvrira jusqu'au jugement dernier, — elles s'intercaleront d'elles-mêmes, à leur date et à leur place, dans la liste de M. Bengesco. C'est ici le cadre de l'édition que nous voudrions ; et en attendant que M. Bengesco nous la donne peut-être lui-même, c'est la trame d'une biographie de Voltaire plus complète et surtout plus exacte qu'aucune de celles que nous possédions. Toutes ces questions de chronologie, dont chacune est de soi assez indifférente ou assez ingrate, mais qui n'en ont pas moins ensemble une importance capitale, nous avons en effet, dès à présent, tout ce qu'il faut pour les discuter, sinon toujours pour les résoudre, dans le travail de M. Bengesco.

Nous ne saurions donc trop recommander, en terminant, cette *Bibliographie* des œuvres de Voltaire à tous ceux qui s'intéressent à Voltaire, en particulier, et, plus généralement, à l'histoire de la littérature française. A peine avons-nous pu montrer ce qu'elle contenait de renseignemens utiles et d'indications précieuses. Pour faire mieux, ou davantage, il nous aurait malheureusement fallu entrer dans des détails dont la sécheresse aurait risqué de déguiser l'importance réelle. Œuvre de patience, de précision, et de plus d'ingéniosité souvent qu'on ne le croit, la bibliographie n'est pas l'histoire littéraire, mais elle en est pourtant la base. Et, de tous nos grands écrivains, comme nous le disions en commençant, si Voltaire est peut-être celui dont la bibliographie est le plus indispensable à la connaissance entière de son œuvre, sa fortune, constante encore après cent ans, aura voulu, répétons-le, qu'aucun autre n'ait trouvé un bibliographe plus consciencieux, plus savant, et d'ailleurs plus modeste que M. George Bengesco.

F. BRUNETIÈRE.

REVUE DRAMATIQUE

Le Père Lebonnard, pièce en 4 actes, en vers, de M. Jean Aicard.

Si je regrette vivement que la Comédie française, faute d'avoir pu s'entendre avec l'auteur, ait laissé *le Père Lebonnard* émigrer de la rue de Richelieu au boulevard de Strasbourg, ce n'est pas, à vrai dire, que la pièce soit bonne, ou seulement passable, ni, puisqu'elle est en vers, que les vers en soient de nature à faire illusion sur la sentimentalité puérile et déclamatoire du fond. Bien loin d'être étonné qu'après l'avoir reçue on ait demandé à M. Jean Aicard des suppressions, des concessions, et des corrections qui ne pouvaient être, à tous égards, que des améliorations, je m'étonnerais même plutôt qu'on l'ait reçue. Et si d'ailleurs on me disait que la Comédie française, en ces dernières années, a joué plus d'une pièce qui ne valait guère mieux que *le Père Lebonnard*, je commencerais par en tomber d'accord, et je répondrais que, justement, c'était une excellente raison de n'en pas jouer une de plus. Mais je suis fâché, dans l'intérêt des lettres, que la Comédie française ait donné prise à ses nombreux ennemis, en rompant elle-même, ou en laissant rompre à l'auteur, — le détail n'a pas d'importance, — le contrat qu'on peut dire qu'elle passe quand elle reçoit une pièce « à l'unanimité, » comme elle avait fait *le Père Lebonnard*. Je ne crains pas moins, d'un autre côté, que l'apparent succès du Théâtre libre, — où l'on eût cru, l'autre soir, que la direction avait interdit à la porte « les gants, les cannes, et tout ce qui ne produit que des applaudissemens sourds, » — en trompant M. Jean Aicard sur la valeur

de sa pièce, lui fasse prendre pour elle et pour lui des battemens de mains qui ne s'adressaient qu'à leur commune mésaventure. C'est au surplus le moindre inconvénient des représentations *uniques* du Théâtre libre. Comme elles n'ont pas de lendemain, elles n'ont pas de sanction; du public restreint et trié des *premières*, à un public plus étendu, ni les auteurs ne peuvent appeler d'une chute, ni la critique d'un succès; et les acclamations d'une coterie finissent par faire croire à de bons jeunes gens que l'originalité dans l'art ne consiste qu'à ignorer l'orthographe et la grammaire de l'art. Et, certes, c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez.

Passons rapidement sur l'espèce de prologue : *Dans le Guignol*, dont M. Jean Aicard a cru devoir faire précéder la représentation du *Père Lebonnard*. On y voit un auteur cruellement déçu, que l'honneur d'être interprété « par la vaillante troupe » du Théâtre libre a mal consolé de ne pas l'être par celle du Théâtre français, ce que je conçois de reste, mais à qui, par malheur, sa déception n'a rien inspiré qui ne la justifie. Avec l'évidente et assez naturelle intention de se donner le beau rôle, celui d'un défenseur de « l'art dramatique nouveau » contre la routine des gens de théâtre, — lesquels, il est vrai, ne laissent pas de confondre souvent l'art avec le métier, si les autres ne le distinguent pas assez du désir d'avoir du talent, — M. Jean Aicard n'y a pas du tout réussi. Des objections à sa pièce, qu'il a mises dans la bouche du « directeur » et du « principal acteur, » et qu'il a crues sans doute assez déclaratives de l'étroitesse de leurs préjugés, ou de la profondeur de leur incompétence, il y en a bien la moitié qui sont justes, et l'autre, que l'on se demande s'il a lui-même, Jean Aicard, comprises. Tout le mal qu'il s'est donné pour nous expliquer, par l'intermédiaire de M. Antoine, l'idée intérieure du *Père Lebonnard*, n'aurait vraiment pu servir, si l'on s'était souvenu de l'explication, qu'à rendre la pièce plus obscure et plus incertaine. Et, s'il est possible enfin que l'indignation ait quelquefois inspiré de beaux vers, on s'est bien aperçu, l'autre soir, que sa vertu s'arrêtait à la prose... Faisons donc au prologue la grâce de n'en rien dire de plus; et, sortant du « guignol », arrivons tout de suite à la pièce.

On y trouve de tout un peu : des vers, d'abord, que je n'ai reconnus, si j'ose l'avouer, vers le milieu du premier acte, qu'à la fréquence des chevilles dont ils sont remplis, mais parmi lesquels il y en a cinq ou six en tout, d'assez habilement tournés et surtout d'assez habilement placés pour accrocher, si je puis ainsi dire, les applaudissemens au passage. On y trouve ensuite les sentimens les plus nobles et les plus généreux, mêlés d'ailleurs à de vilaines histoires, qui en font ressortir d'autant la beauté chevaleresque; des commencemens d'idées,

dont M. Jean Aicard n'a pas eu le courage d'en choisir aucune pour la « pousser, » comme l'on dit, et pour en faire celle de sa pièce; une espèce de mysticisme, qui s'exprime couramment en des termes d'une violence ou d'une crudité toute naturaliste : « Les doux vaincront, » dit le père Lebonnard ; et je vous dirai dans un instant comme il entend la « douceur. » Enfin, on y trouve jusqu'à deux ou trois scènes qui seraient assez belles ou plutôt assez fortes, si l'on ne voyait trop clairement l'artifice des moyens ou des ressorts d'horlogerie qui leur communiquent une apparence de mouvement et de vie. Je ne parle pas des caractères : s'il y en a un d'assez bien tracé, je crains en effet qu'on n'en doive rapporter l'honneur au talent de M. Antoine plutôt qu'à la netteté, qu'à la précision, qu'à la vigueur du trait de M. Jean Aicard. J'oubliais le sujet, dont je sais bien que je vais inutilement essayer de faire sentir, en l'analysant, ce que la conception a de peu naturel et pourtant de naïf.

Il y avait une fois, dans une ville de province, un vieil horloger-bijoutier retiré des affaires après « fortune faite. » Il n'avait pas été toujours heureux; et, à soixante ans, il était si blanc et si cassé qu'on lui en eût donné quatre-vingts. Cela n'empêchait pas qu'il eût un fils et une fille, et il était la bonté même : aussi, pour ces raisons, l'appelait-on le père Lebonnard. Le seul défaut qu'on lui connût était de remonter trop souvent ses pendules, et sa femme le lui reprochait quelquefois avec une aigreur méprisante. On eût pu croire qu'elle rougissait de sa modeste origine, « la belle bijoutière; » et le fait est qu'elle n'avait maintenant à la bouche que comtes et marquis. Comme dans *le Gendre de monsieur Poirier*, elle commandait à sa cuisinière des menus compliqués, savans et aristocratiques, avec des choses « à la royale, » que le père Lebonnard effaçait pour les remplacer par du « bœuf saignant » et des « œufs à la coque : »

Je veux du bœuf saignant et des œufs à la coque.

criait-il à tue-tête; et c'était sa manière d'être doux. Il faut aussi savoir qu'en ce temps-là, sa fille Jeanne, qu'il aimait beaucoup, relevait d'une longue maladie, et il ne voulait pas qu'avec des sauces encore plus indigestes que nobles on lui abîmât l'estomac. Pour son fils Robert, qu'il aimait moins, et qui se portait mieux, il l'avait laissé fiancer par Mme Lebonnard à la fille d'un marquis voisin. Et ce n'était pas un mauvais enfant que Robert, mais, jeune encore, naturellement fier et même un peu dur, on peut penser si la joie de ce prochain mariage avait enflé son orgueil.

Or, — voyez comme la vie est étrange, — il advint que Jeanne, pendant sa maladie, s'était éprise du jeune médecin qui la soignait, et « la

première ordonnance » les avait liés pour la vie. Malheureusement, la mère de ce jeune homme avait jadis un peu fait parler d'elle ; même, son mari s'en était séparé bruyamment ; et il n'avait pas pu, je crois, désavouer l'enfant, parce qu'il y a des lois là-dessus, mais enfin il l'avait renié. Cette considération n'eût pas empêché le père Lebonnard de faire le bonheur de sa fille en la donnant à son médecin; il avait ses idées; et, puisque sa femme avait marié son fils à son gré, il pensait que ce fût à son tour, à lui, de marier sa fille comme il l'entendrait, et il agissait selon qu'il pensait. C'était un homme doux, mais ferme.

Croiriez-vous cependant qu'aussitôt qu'elle apprit les intentions de son mari, M[me] Lebonnard, assez étonnée, commença d'entrer dans une violente fureur? Oui; elle déclara qu'elle avait fait choix d'un autre mari pour sa fille, mit fort impertinemment le médecin à la porte, et jura ses grands dieux que, de son vivant, un pareil mariage n'aurait jamais lieu. De son côté, la petite marquise, qui aimait pourtant bien son petit Lebonnard, lui signifia nettement que « ses préjugés » de noblesse et d'honneur, — car elle savait très bien que ce n'étaient que des préjugés, — lui défendraient toujours d'accepter un pareil beau-frère. Elle essaya vainement de les faire partager à Jeanne Lebonnard. Le marquis lui-même parla fort bien de l'hérédité, mais ne gagna rien sur l'esprit du père. Et enfin, le fils Lebonnard, atteint du même coup plus profondément qu'on ne l'eût cru dans son amour et dans son orgueil, après avoir aussi lui, sans succès, essayé de provoquer en duel le médecin de sa sœur, et de faire renoncer sa sœur à son médecin, il prit contre son père, avec une violence outrageuse, le parti de sa mère et de sa fiancée, — et le sien.

La situation devenait embarrassante, et le père Lebonnard, avec toute sa douceur, s'en serait malaisément tiré, si, par un hasard qu'on pourrait appeler presque providentiel, sa femme ne l'eût trompé lui-même, avec un comte, quinze ou seize ans auparavant, et qu'il ne dépendît ainsi que de lui de mettre le

Fils du comte d'Aubly, — dit Robert Lebonnard,

dans la situation du prétendu beau-frère que ce fier jeune homme avait si insolemment repoussé. Il s'y résolut donc. Seulement, tandis qu'un autre eût fait discrètement entendre à sa femme qu'il « savait tout, » et l'eût chargée de faire entendre raison à son fils, lui, comme il était très doux, il leur fit à tous deux, en leur prodiguant les noms d'adultère et de bâtard, une scène effroyable. Et le moyen s'en trouva bon. Accablé sous le poids de cette révélation, le jeune Lebonnard en fit une maladie; et, quand il fut guéri, il voulut s'engager. On le loua fort de

cette résolution; puis, lorsqu'elle fut bien prise, on le dissuada de la suivre, et il goûta ce conseil. Comme d'ailleurs le scandale n'avait pas éclaté publiquement, et qu'il était de « bonne race, » on lui ramena sa petite marquise, et, tous les deux, renonçant à leurs anciens préjugés, ils consentirent au mariage de leur sœur avec son médecin. Était-ce bien la peine d'y résister si longtemps? Moralité : Quand vous voudrez marier votre fille avec un fils naturel, précautionnez-vous d'une femme qui vous en ait donné un adultérin.

Qui donc a raconté — ne serait-ce pas M. Jean Aicard lui-même — qu'à la Comédie française on lui avait conseillé de mettre cette fable en prose? Conseil perfide, ironique peut-être, et qu'en tout cas M. Jean Aicard a bien fait de ne pas suivre : son *Père Lebonnard* y eût péri tout entier. Non que j'en aime les vers, et j'ai eu soin de le dire d'abord : ce sont ce qu'on appelle des vers d'improvisateur, — comme tous les vers de M. Jean Aicard, d'ailleurs, — et moins lyriques, moins chantans, moins sonores seulement, une prose rimée, qui n'a ni la splendeur du vers, ni la vulgaire probité de la prose. Aussi bien est-ce là le danger que courent tous ceux qui tentent aujourd'hui d'exprimer en vers les détails de la vie commune : l'alexandrin est ainsi fait qu'il leur faut, pour le remplir, y admettre, je ne dis pas des vulgarités, je dis des platitudes que l'on a bannies de la prose.

Je veux du bœuf saignant et des œufs à la coque.

Mais, débarrassé de cette phraséologie, et réduit à ce qu'il a d'essentiel, le *Père Lebonnard* eût apparu à son auteur comme plus vide encore qu'invraisemblable. Où en est l'intérêt? A quoi ou à qui, dans ces quatre actes, M. Jean Aicard a-t-il prétendu que nous nous attachions? L'analyse de la pièce, où je ne crois pas avoir omis aucun détail de quelque importance, — je n'en ai négligé que les plus malencontreux, — a répondu suffisamment pour lui.

On peut juger en même temps si elle valait tout le bruit qu'on a fait autour d'elle, et que je ne déplore, en vérité, pour personne plus que pour M. Aicard. Nous et le public, le public et nous, il nous a plutôt amusés. Mais, non content d'avoir crayonné cette espèce de prologue où les acteurs du Théâtre libre nous ont régalé de la caricature de M. Got et de celle de M. Claretie, M. Jean Aicard, dès le lendemain même de la représentation du *Père Lebonnard*, nous a livré toute sa correspondance, à nous, ou, pour mieux dire, à M. Rodolphe Darzens, qui s'est empressé de la publier dans le premier numéro du *Théâtre libre illustré*. Et, on pensera d'abord que c'est avoir la rancune un peu bien tenace, mais, après lecture, on trouvera que c'est l'avoir plus maladroite encore. Je ne veux pas entrer à ce propos

dans « l'histoire anecdotique de la pièce, » elle est trop claire : les comédiens, qui devraient être pourtant en garde contre de pareilles surprises, ont cru voir dans le *Père Lebonnard* la pièce que M. Aicard, en la déclamant avec « sa voix chaude et comme dorée de soleil, » leur a fait croire qu'il avait faite, jusqu'au jour où, voulant y regarder de plus près, ils se sont aperçus qu'elle n'y était pas. Je comprends leur fureur. Mais, dans toute cette affaire, s'ils ont manqué de flair, pour commencer, et de netteté, par la suite, M. Jean Aicard, lui, a fait preuve d'une confiance en soi-même et d'une naïveté véritablement réjouissantes... Je serais trop cruel si j'en mettais les exemples sous les yeux du lecteur.

Quant à transformer maintenant *le Père Lebonnard* en je ne sais quelle manifestation d'un « art dramatique nouveau, » ce serait vouloir nous faire croire que la « nouveauté » consiste uniquement ou principalement, à ne pas être « ancien; » et cela peut bien être vrai en fait d'habits ou de modes, mais non pas de langue ni d'art. Je ne suis pas fâché de trouver l'occasion de le dire aux auteurs du Théâtre libre. L'originalité serait donc à trop bon marché, s'il suffisait, pour y prétendre, de ne pas ressembler à ceux qui nous ont précédés; et la question est de savoir en quoi, comment, et par où nous en différons. Si, par exemple, ils avaient de l'esprit, nous croirons-nous originaux parce que nous serons plats? S'ils savaient tracer un caractère, nous congratulerons-nous, entre nous, d'en être incapables? Et s'ils étaient habiles à construire une pièce, nous croirons-nous plus habiles parce que nous y serons maladroits? C'est aujourd'hui le défaut des jeunes gens : ils changent les vrais noms des choses, et ils s'imaginent avoir changé les choses. J'en dirais davantage si, l'an dernier surtout, j'avais régulièrement suivi les représentations du Théâtre libre, ou plutôt si j'avais gardé le souvenir fidèle de ce que j'y ai vu, de *la Casserole* ou de la *Fin de Lucie Pellegrin*, mais *le Père Lebonnard* me suffit pour justifier ces réflexions. Ni caractères, ni sujet, ni forme; rien n'y est nouveau que les défauts que j'ai dits; et, de toutes les parties de l'art dramatique, s'il faut décidément qu'on en accorde une à M. Jean Aicard : c'est celle qui consiste à faire autour d'une pièce, dans les journaux et dans les coulisses, avant, pendant et après, tout le bruit qu'on a peur qu'elle ne fasse pas toute seule.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

A mesure qu'on s'éloigne des élections dernières, expression souveraine des sentimens, des instincts ou des vœux du pays, et qu'on approche du jour où se réunira l'assemblée sortie de ce scrutin, il y a visiblement un effort pour dégager la vérité, la moralité de cette grande manifestation publique. Comme après toutes les batailles électorales, on cherche à se reconnaître entre vainqueurs et vaincus, les uns et les autres interprétant à leur façon leur victoire ou leur défaite, au demeurant des résultats encore indistincts.

On tâtonne, c'est bien clair, on se sent sur un terrain nouveau, au milieu de contradictions de toute sorte. On regarde du côté du ministère, dont on ne connaît pas encore les intentions définitives, et du côté de ceux qui ont de l'autorité par leur parole ou par leurs conseils, qui peuvent avoir une influence sur la direction des affaires publiques. On interroge, on recherche ou l'on écoute les confidences; on veut savoir ce que pense M. Léon Say d'une situation où il a accepté de prendre un rôle le jour où il a quitté le sénat pour aller relever dans les Pyrénées le drapeau de la république modérée. On veut avoir l'opinion de M. Henri Germain, qui ne se fait faute de répondre aussi simplement que possible aux questions qu'on lui adresse. M. Ribot, lui, sans être interrogé, se hâte de donner dans un banquet sa consultation, une consultation peut-être assez prématurée, qui pourrait être compromettante si elle n'est pas inutile. Puis viennent les journaux, s'emparant de l'opinion de M. Léon Say, de l'opinion de M. Henri Germain, du discours de M. Ribot, brouillant tout, ravivant les vieilles querelles, remettant en scène l'opportunisme, le radicalisme, le centre gauche, la concentration, la réaction, le cléricalisme. Tant il y a qu'après toutes les explications, les conversations ou les polémiques, on en vient à ne plus s'entendre, et que plus on s'éloigne des élections, plus on semble en obscurcir le caractère et la portée. A la veille du scrutin de septembre, on a vécu

un instant dans une telle atmosphère de violences, d'excitations et d'outrages qu'il était vraiment temps d'en finir par le jugement souverain du pays. Aujourd'hui, il est plus que temps d'arriver à l'ouverture du nouveau parlement, — et cette ouverture est maintenant fixée au 12 novembre, — pour en finir avec les vaines interprétations, pour se retrouver en face de réalités palpables et saisissables, d'une situation où la France puisse se reconnaître.

Au demeurant, quel que soit le dénombrement des partis, dans la chambre nouvelle, quels que soient les artifices des polémiques, s'il y a une chose claire et visible, c'est le caractère de ces élections qui datent d'un mois à peine. Évidemment ce malheureux pays, livré pendant quelques semaines à toutes les excitations, a su en définitive ce qu'il voulait; il a eu sa pensée et il l'a exprimée autant qu'il l'a pu. Il a donné une sanction nouvelle à la république, cela est certain. Il a désavoué tout désir de révolution, même d'une revision qui n'eût été que le prélude d'agitations indéfinies. Il a voté pour la république et pour la constitution. Il a en même temps, c'est tout aussi certain, manifesté le vœu de vivre tranquille, d'avoir un gouvernement sensé et honnête, d'être délivré des délations locales, des persécutions religieuses, de voir reparaître l'ordre et la vigilance dans son administration comme dans ses finances. Il a demandé à être protégé et respecté dans sa liberté, dans ses intérêts comme dans ses croyances. Il a voté le plus souvent, presque sans distinction de parti, pour ceux qui lui parlaient de ces premières garanties d'une société civilisée. Le pays, en un mot, a voté pour un ordre libéral et conservateur dans la république. Voilà qui est clair, et M. Léon Say n'a fait après tout que dégager le sens et la moralité du dernier scrutin, lorsque dans ses conversations il a affirmé la nécessité d'une politique nouvelle répondant à cette situation, bannissant l'esprit de secte de l'administration et des lois, assurant au pays le respect de ses croyances et l'ordre dans ses finances, acceptant ou même recherchant au besoin le concours de toutes les bonnes volontés sincères. M. Léon Say, s'il a tenu en effet le langage qu'on lui a prêté, n'a dit manifestement que la vérité la plus simple. Les élections dernières ont cette signification, ou elles n'ont aucun sens; elles sont un appel à une politique nouvelle, à un esprit nouveau dans la direction des affaires du pays, ou elles ne sont qu'un piétinement dans une impuissance irrémédiable et indéfinie. Qu'est-il arrivé cependant? Il a suffi d'une parole claire et nette dissipant toute équivoque, allant droit au point vif de la situation pour réveiller toutes les colères opportunistes et radicales. Peu s'en faut que M. Léon Say n'ait été excommunié, traité en hérétique ou en transfuge pour avoir manqué de respect à la concentration républicaine toujours vivante, à ce qu'il paraît, pour avoir osé avouer qu'il ne serait peut-être que juste de tenir compte des sentimens conservateurs du pays, d'adoucir ce qu'il y a eu d'exces-

sif dans les laïcisations, dans le régime des écoles ou dans la loi militaire. Et du coup M. Ribot lui-même, en sa qualité de modéré, n'a trouvé rien de mieux que de passer au camp des radicaux pour s'élever avec eux contre toute alliance avec les conservateurs, contre toute concession à la réaction !

Évidemment, une fraction des républicains s'est sentie atteinte par cette simple apparition d'une politique modérée. On dirait, en vérité, qu'opportunistes et radicaux n'ont rien appris ni rien oublié, qu'ils n'ont rien vu dans le scrutin de septembre, et qu'à peine remis de l'émotion des dernières luttes ils ne songent qu'à reprendre une expérience qui a si bien réussi. Il en est peut-être, il est vrai, qui ne se font faute de parler de tolérance, de conciliation, d'apaisement, qui ne refuseraient pas, à l'occasion, le vote des conservateurs. A la rigueur, on ne repousse pas les conservateurs. Qu'ils entrent dans la république, la porte leur est ouverte ! Seulement il est entendu qu'ils n'ont rien à réclamer, qu'ils n'ont aucune condition à faire. On ne traite pas avec eux, on recevra leur soumission, et au besoin on les traitera encore après en ennemis, ou tout au moins en amis suspects. C'est la tradition ! Ces républicains sont de plaisans politiques. Ils nous rappellent toujours une circulaire naïve de M. de Persigny démontrant que l'empire était le plus tolérant et le plus large des gouvernemens, qu'il ne demandait pas mieux que d'accorder toutes les libertés et d'accueillir tout le monde, — à condition que tout le monde commençât par se soumettre et qu'il n'y eût plus d'anciens partis. Les anciens partis, ce sont les conservateurs d'aujourd'hui : on les admettra pourvu qu'ils cessent d'exister ! Seulement les républicains ne s'aperçoivent pas que les situations ne sont pas les mêmes. Ils ne voient pas que ces conservateurs, qui ne sont qu'une minorité dans le parlement, avec lesquels ils affectent de ne pas vouloir traiter, sont, dans le pays, au nombre de trois millions de Français, qui, après tout, ne sont pas tous des ennemis, et que cette masse conservatrice a le droit de faire ses conditions, de réclamer une politique qui respecte ses vœux, ses sentimens, ses croyances, ses intérêts. C'est là toute la question entre M. Léon Say et les républicains qui le poursuivent de leurs violences ou de leurs sarcasmes. M. Léon Say et ceux qui soutiennent avec lui la nécessité d'une politique modérée veulent qu'on tienne compte des manifestations évidentes du pays, des sentimens et des intérêts d'une minorité puissante sous un régime qui est, en définitive, le gouvernement de tout le monde. Les opportunistes et les radicaux, provisoirement coalisés encore une fois, semblent n'avoir d'autre idée que de profiter des élections dernières pour recommencer leurs exclusions et leurs concentrations, pour prolonger une domination de parti, pour jouer, si l'on veut, le même air, en essayant tout au plus de le jouer mieux.

Que sortira-t-il définitivement de tout ceci ? Quel est le système qui

prévaudra? On commencera sans doute à le voir dès la session qui va s'ouvrir, dès l'entrée en scène de cette chambre nouvelle pour qui la vérification des pouvoirs va être une première épreuve peut-être décisive. Pour le moment, il est bien clair qu'il ne s'agit pas de combiner des ministères, de signer des traités entre les partis, de proposer à l'improviste, avec précipitation, des mesures et des réformes dont les passions mal apaisées pourraient compromettre le succès. Il s'agit, avant tout, de remettre un peu de clarté là où tout est encore obscur, de préparer une situation moins tourmentée, de dégager de cette situation une politique qui puisse rallier les bonnes volontés, trouver au besoin une majorité dans le parlement comme dans le pays. Qu'il y ait de singulières difficultés à entreprendre ou à réaliser une œuvre qui consiste à raffermir la constitution, à refaire un gouvernement, à pacifier les esprits, par le respect de tous les droits, à faire rentrer l'ordre et l'impartialité dans l'administration, à reprendre la réorganisation financière, c'est malheureusement trop évident. C'est cependant aujourd'hui le programme nécessaire de toute politique sérieuse. On retombera fatalement dans toutes les confusions, dans des crises nouvelles, ou l'on se mettra à cette œuvre sans esprit de réaction, sans faiblesse et sans crainte. M. Ribot, qui, dans son empressement à désavouer toute pensée d'entente avec les conservateurs et à donner des gages de son orthodoxie républicaine, s'est fait l'allié de M. Barodet, M. Ribot s'est un peu pressé l'autre jour en prétendant qu'on ne pouvait toucher aux lois scolaires et à la loi militaire. C'est une question; mais ce qui n'est pas une question, c'est que ce n'est plus seulement ici une affaire de parti, c'est une affaire d'équité libérale, de paix intérieure, d'intérêt public, même de nécessité. Il s'est échappé de ces élections dernières une sorte de protestation impatiente contre toutes les laïcisations à outrance, les vexations religieuses, les tyrannies d'écoles qui ont fini par fatiguer tout le monde, et le moins qu'on puisse faire, certainement, est de suspendre cette guerre à tout ce qui est religieux, de rendre aux communes un droit sur leurs écoles. A plus forte raison, sera-t-on obligé de revoir cette loi militaire dont l'application devient un danger pour l'éducation intellectuelle du pays et menace dans son organisation, en ce moment même, la première de nos écoles, l'École normale, exposée à perdre une partie de ses élèves.

On ne touchera pas à la loi militaire, aux lois scolaires, dit-on. C'est là justement le point vif; c'est là que les partis vont donner leur mesure, et si c'est en s'obstinant dans leur politique de secte et dans leurs préjugés, en y ajoutant aujourd'hui des répressions contre la presse que les républicains opportunistes et radicaux se flattent de prolonger leur règne, de dérober, comme ils le disent, les masses conservatrices aux chefs qui les conduisent, ils se trompent étrangement. Ce qui

n'est point douteux, c'est que le moment est venu de fixer ses idées, de décider de la direction des affaires du pays, à cette heure où l'Exposition va se clore et où le nouveau parlement va s'ouvrir. Cette Exposition, qui en est à ses derniers jours, elle a été assurément depuis six mois une éclatante merveille. Elle a été le rendez-vous du monde, elle a offert le rassurant et fortifiant spectacle des ressources et de la vitalité d'une nation qui, dans ses épreuves, n'a pas perdu son génie. Par son succès elle a eu certainement une sérieuse influence sur les élections, et peut-être n'a-t-elle pas peu contribué à adoucir la crise dans laquelle les passions avaient entraîné la république. Aujourd'hui, c'est à peu près fini, la toile tombe sur le grand spectacle du Champ de Mars. On se retrouve en face des difficiles, des dures réalités de la politique, et c'est au parlement, aux partis de montrer que la nation qui a fait l'Exposition de 1889 peut aussi trouver en elle-même les élémens essentiels d'un gouvernement fait pour assurer à la France, avec la paix intérieure, la dignité devant le monde.

Le malheur est que ni les splendeurs de l'Exposition ni les excitations de la politique n'interrompent le cours, le triste cours des destinées humaines, et qu'à travers tout, les deuils ne nous sont point épargnés. La mort, l'éternelle destructrice qui poursuit son œuvre à travers tout ce qui vit ou tout ce qui se renouvelle, la mort ne suspend pas ses coups. Elle enlevait hier encore à la France un de ces esprits rares qui sont l'honneur de leur pays et de leur génération. M. Émile Augier vient de s'éteindre dans son aimable résidence de Croissy, vaincu par un mal implacable, dont on s'est déguisé, tant qu'on l'a pu, les progrès et l'irréparable gravité. Comme s'il avait eu lui-même, à travers sa bonne humeur et sa confiance dans la vie, le vague sentiment qu'il ne serait plus longtemps de ce monde, il s'était arrêté depuis quelques années. Il n'avait plus voulu rien ajouter aux ouvrages qui l'avaient illustré, prétendant, avec une modestie enjouée, qu'il ne voulait pas s'exposer à s'entendre dire qu'il se retirait trop tard; il s'était retiré sans avoir connu le déclin du talent et du succès. Il disparaît aujourd'hui dans l'éclat de sa pure renommée, après avoir parcouru une carrière de près d'un demi-siècle qui se confond avec l'histoire des lettres françaises et du théâtre de notre temps. M. Émile Augier était d'une génération qui succédait à celle de la restauration et de 1830. Au temps où il débutait, il y a quarante-cinq ans, par la plus gracieuse et la plus charmante des comédies, on se plaisait à le classer dans ce qu'on appelait alors l'école du bon sens, en mettant l'auteur de *la Ciguë* à côté de l'auteur de *Lucrèce*. En réalité, ces classifications ne sont qu'une illusion du temps. M. Émile Augier n'a été d'aucune école; il a pu subir des influences, il a échappé aux servitudes. Il s'est formé et développé dans la liberté de sa nature, franc et sans contrainte, s'inspirant de son temps sans le diffamer et sans le

flatter, allant de *la Ciguë* à *l'Aventurière* ou à *Gabrielle*, de *l'Aventurière* au *Mariage d'Olympe* et au *Gendre de M. Poirier*, pour arriver enfin à toutes ces œuvres de sa forte maturité, *les Effrontés*, *Maître Guérin*, *la Contagion*, *la Jeunesse*, *les Fourchambault*. Il a commencé par la poésie, il a fini par la comédie de mœurs, où il a pu déployer tous les dons d'un observateur sagace, pénétrant et hardi, habile à saisir les travers, les ridicules, les hypocrisies et les vices de la société où il a vécu.

Les œuvres de M. Émile Augier sont certes singulièrement variées. Elles vont de la fantaisie de *Philiberte* ou du *Joueur de flûte* aux crudités réalistes du bonhomme Guérin ou d'un Giboyer; mais ce qu'il y a de frappant dans toutes ces créations, à travers les diversités du talent, c'est que cet inventeur reste avant tout, entre tous ses contemporains, un esprit de la véritable lignée française. Ce qui fait son originalité, c'est ce tempérament partout sensible d'un écrivain à la fois robuste et sain, vigoureux et mesuré, peu enclin aux subtilités et aux excentricités, railleur et sarcastique sans amertume, libre et hardi de propos sans dépravation, réunissant, en un mot, dans un juste équilibre les qualités et peut-être les défauts de ce qui s'est toujours appelé l'esprit français. M. Émile Augier était visiblement de la race des continuateurs de la vieille comédie française; il en avait l'esprit, il en avait aussi la langue. Et l'homme chez lui n'était pas moins attachant que l'écrivain. Tout dans cette nature respirait la cordialité, la franchise, la droiture et le plaisir de vivre. Il avait été heureux, il avait mérité de l'être, n'ayant jamais connu les mécomptes de l'ambition déçue pas plus que les tourmens de l'envie. Ses succès, qui ne coûtaient rien au bon goût, ni à la dignité morale, suffisaient à ses vœux, et les succès des autres ne l'empêchaient pas de dormir, Ce maître de la scène était le plus bienveillant, le plus simple, le plus loyal des hommes, et si la mort, qui nous l'enlève, semble plus cruelle, c'est que nous vivons dans des temps où la France n'a pas trop de tout ce qui fait sa force et sa noblesse ou même sa parure devant le monde; plus que jamais elle a besoin de tous ceux qui représentent, dans les lettres comme dans la politique, le bon sens, la modération et l'honneur.

Où donc en est maintenant l'Europe après tous les voyages et les entrevues princières de ces derniers temps? Que reste-t-il de ces incidens d'un jour? L'empereur Alexandre III de Russie est rentré à Saint-Pétersbourg. L'empereur Guillaume, laissant son parlement s'ouvrir tout seul à Berlin, discuter tout seul, même en l'absence du chancelier, sur la loi contre les socialistes, sur le budget ou sur les nouveaux armemens, l'empereur Guillaume s'est hâté de partir pour Athènes, où il vient de présider au mariage de sa sœur, et avant peu il sera à Constantinople. L'empereur François-Joseph n'a point quitté son empire; mais son chancelier, le comte Kalnoky, va maintenant à Fried-

richsruhe, sans doute pour remettre au point, comme on dit, la politique de l'Allemagne et de l'Autriche, les affaires de la triple alliance. Au demeurant, en est-on plus avancé? Que sait-on de plus sur la visite de l'empereur Alexandre à Berlin, sur les résultats de l'entrevue, de la conférence de M. de Bismarck avec le tsar? C'est toujours la question qui se débat entre les médecins Tant pis et les médecins Tant mieux de l'Europe, entre ceux qui veulent voir toute sorte de combinaisons et de mystères dans la conversation d'un diplomate avec un souverain, et les sceptiques, à demi optimistes, assez disposés à ne point croire aux mauvais présages. En réalité, on pourrait peut-être soupçonner que la visite du tsar à Berlin et les explications de M. de Bismarck, sans avoir changé sensiblement la situation, ont pu dissiper quelques ombrages, adoucir quelques aspérités et donner quelques chances de plus à la paix, au moins à la paix du moment. Ce serait un effort nouveau pour prolonger la trêve en Orient comme dans l'Occident. Seulement quel serait le prix de cette trêve? Comment M. de Bismarck aurait-il réussi à rassurer l'empereur Alexandre sur les intentions de la triple alliance, sur ce travail qui tend à enlacer l'Europe dans une coalition formidable, sur les affaires des Balkans, de la Bulgarie et de la Serbie? Le comte Kalnoky va sans doute avoir l'occasion d'être fixé à Friedrichsruhe; il pourra savoir ce qui s'est passé réellement à Berlin dans l'entrevue du chancelier avec le tsar, si on s'est entendu à demi ou si l'on ne s'est pas entendu du tout, si l'Autriche n'aurait pas été appelée, par hasard, à payer les frais d'un accord de circonstance, s'il n'y aurait pas eu des concessions dans les affaires d'Orient, en Bulgarie. On semble, pour le moment, n'être plus trop sûr de rien à Vienne et soupçonner que, par des calculs probablement profonds, il pourrait y avoir eu des gages donnés ou promis, ne fût-ce que pour neutraliser aussi longtemps que possible la Russie.

Ce qu'il y a de sensible, c'est que, si rien n'est changé dans le fond depuis le passage du tsar à Berlin, il y a au moins tous les signes, toutes les apparences d'une politique d'expectative et de suspension. On ne veut rien pousser à bout, on s'enveloppe d'une savante stratégie nécessitée sans doute par les circonstances, par l'état général de l'Europe. Le mot d'ordre est donné, et le discours lu tout récemment au nom de Guillaume II à l'ouverture du Reichstag à Berlin ne se borne pas seulement à déclarer que les espérances pacifiques manifestées il y a un an par l'empereur se sont réalisées; il ajoute avec une confiante assurance que toutes les relations permettent de croire au maintien de la paix de l'Europe durant l'année prochaine. Si ce n'est qu'un langage officiel, il prouve du moins qu'on a jugé utile pour le moment de renouveler cette déclaration pacifique. D'un autre côté, on commence à moins parler de la signification et des conséquences possibles du voyage de l'empereur Guillaume à Constantinople. Un instant on aurait dit que

ce voyage n'avait été conçu que dans la pensée d'entraîner la Porte dans des engagemens périlleux, et il est certain que l'entrée de la Porte dans la triple alliance, si elle eût été possible, si elle n'eût rencontré l'invincible résistance du sultan lui-même, eût ressemblé à une manifestation d'hostilité contre la Russie. Aujourd'hui on semble se défendre d'avoir voulu donner une si grave portée à un simple voyage d'agrément. L'empereur Guillaume va à Constantinople, il visitera le sultan, puisque tel est son bon plaisir. On parlera peu de politique sans doute, il est plus que vraisemblable qu'on n'aura ni la tentation ni l'occasion d'étendre la triple alliance jusqu'au Bosphore. Les Turcs sont des diplomates trop avisés pour s'y prêter, et l'habile homme qui dirige la politique allemande sent bien qu'un tel acte serait par trop significatif, qu'il ne pourrait que précipiter une crise inévitable.

Évidemment cette triple alliance, au nom de laquelle on agite l'Europe en prétendant la pacifier, cette alliance, sans être ébranlée, subit une sorte d'arrêt ou d'épreuve; elle ne paraît pas pour le moment destinée à s'étendre, à enrôler de nouveaux alliés, et là même où elle a semblé un instant être vue avec faveur, elle rencontrerait, sans doute, de sérieuses difficultés. Que lord Salisbury ait eu la velléité ou la fantaisie de lier partie avec elle, qu'il se soit laissé aller à s'engager plus ou moins par des paroles, par des promesses, par des déclarations de sympathies, à défaut de traités, c'est possible, puisque des Anglais le croient et le disent; mais il est clair que l'opinion anglaise est loin d'être tout entière avec le premier ministre de la reine et qu'elle ne se livrerait pas sans résistance à une coalition préparée et conçue dans un tout autre intérêt que l'intérêt britannique. On a pu le voir il y a quelques semaines par cet article qui a retenti en Europe, que M. Gladstone, déguisé sous le nom d'*Outidanos*, a publié sur la politique de l'Italie, sur la politique présumée du ministère, et plus récemment encore un homme au langage mesuré, qui a été chef du *Foreign-office*, lord Derby exprimait les mêmes opinions ou les mêmes réserves. Or, à considérer les élections qui se succèdent, la politique de M. Gladstone et de lord Derby n'est point sans avoir quelques chances de succès. De sorte que par le fait, après tous les voyages et toutes les entrevues, il n'y a rien de changé, que la triple alliance reste ce qu'elle est, une alliance restreinte, et que même M. de Bismarck est obligé de la sacrifier quelque peu ou de la limiter s'il veut se rapprocher de la Russie.

Quelle peut être maintenant, dans ces conditions, dans cette phase diplomatique que nous traversons, l'influence des affaires des Balkans, de la Bulgarie ou de la Serbie? Évidemment ces affaires n'ont qu'une importance relative, qui varie selon les circonstances, surtout selon les combinaisons dont le chancelier d'Allemagne peut se faire le puissant promoteur ou le négociateur. C'est là toute la question. Elle a été sans

doute agitée à Berlin; elle se débat aujourd'hui à Friedrichsruhe, dans les entretiens de M. de Kalnoky avec M. de Bismarck, et on ne voit pas bien ce que le prince Ferdinand provisoirement régnant en Bulgarie a cru gagner pour sa cause en mêlant à ces négociations la petite aventure de sa promenade presque clandestine en Europe. Le prince Ferdinand a passé à la dérobée par Vienne, il est allé à Munich et à Genève. Il est venu à Paris, où il a visité l'Exposition et fait l'ascension de la tour Eiffel. Il est allé à Londres; on ne dit pas qu'il soit allé à Berlin ni surtout qu'il ait poussé jusqu'à Pétersbourg. Il est aujourd'hui à Pesth, il ne semble pas pressé de regagner sa principauté. Il rentrera à Sofia comme devant, sans avoir trouvé sur son chemin ce qu'il cherchait, la sanction de sa souveraineté, la reconnaissance de l'Europe, toujours ballotté entre la Russie, qui le traite comme un usurpateur, l'Autriche, qui ne demanderait pas mieux que de le reconnaître, et le chancelier d'Allemagne, occupé à chercher le moyen de tout concilier, de donner raison à l'Autriche sans donner tort à la Russie, — dans l'intérêt de la paix. En attendant que M. de Bismarck ait résolu le problème, voilà la Bulgarie bien garantie, bien assurée du lendemain! Voilà l'Europe bien tranquillisée sur ce qui peut se passer à Sofia ou à Philippopoli, dans ces régions où règne M. Stamboulof au nom du prince Ferdinand, que personne n'a reconnu! S'il n'y a pas en Serbie la même question de souveraineté indécise, si de plus les démêlés conjugaux du roi Milan et de la reine Nathalie ont été quelque peu apaisés par une transaction qui a permis au jeune roi Alexandre de voir sa mère, la situation n'est peut-être pas bien meilleure. Quelques précautions diplomatiques que prenne la régence pour paraître indépendante des influences extérieures, l'assemblée nationale, la Skouptchina récemment réunie, n'a pas moins saisi l'occasion de la réponse au discours de la couronne pour faire une manifestation en faveur de la Russie. Soit, rien de plus simple peut-être que le souvenir des Serbes pour la grande protectrice des Slaves; seulement si les sympathies pour la Russie deviennent trop bruyantes, l'Autriche se sent menacée, — et voilà M. de Bismarck qui a encore un problème à résoudre, sa médiation à exercer!

Décidément ces états des Balkans, dont on avait cru fixer la condition par le traité de Berlin, sont destinés à ménager plus d'une surprise, plus d'un péril à l'Europe; mais si les Balkans ont toujours un aspect un peu sombre, il y a heureusement une autre partie de l'orient qui est aujourd'hui en fête : c'est la Grèce, où vient d'être célébré, au milieu de toutes les pompes, le mariage du duc de Sparte, héritier de la couronne hellénique avec la jeune princesse Sophie, sœur de l'empereur d'Allemagne.

Ici tout se réunit pour offrir sous le plus beau ciel du monde, dans une contrée privilégiée de l'histoire, en présence du Parthénon, le plus

curieux des spectacles, le plus étrange assemblage de grandeurs mondaines attirées par un mariage. On pourrait dire que c'est la fête de cette honnête et digne maison de Danemark, si bien apparentée qu'elle a des princes et des princesses sur tous les trônes ou près de tous les trônes, en Angleterre avec la princesse de Galles, en Russie avec l'impératrice, en Grèce avec le roi George, marié lui-même à une fille du grand-duc Constantin. Aussi tous les princes possibles se sont-ils donné rendez-vous pour un jour à Athènes. Le vieux roi de Danemark a fait le voyage pour présider au mariage de son petit-fils, de même que l'impératrice Frédéric, malgré son deuil, a tenu à accompagner sa fille, appelée à être l'héritière de la couronne de Grèce. On a vu débarquer au Pirée le tsarewitch, le prince et la princesse de Galles, bien d'autres encore, — et entre tous l'empereur Guillaume lui-même, qui a tenu à annoncer son arrivée à M. de Bismarck par un télégramme enthousiaste, où il lui envoie son salut et ses premières paroles « de la ville de Périclès et des colonnes du Parthénon. » Et le mariage s'est fait avec ce cortège de princes, au milieu d'une population flattée de voir tant d'uniformes, tant de grandeurs de la terre. A la vérité, il y avait dans tout cela un contraste qui a été peut-être secrètement senti. Ce jeune duc de Sparte, dont on célébrait l'union, c'est le petit-fils du roi de Danemark, dépouillé par l'Allemagne, et cette jeune princesse Sophie, unie aujourd'hui au duc de Sparte, c'est la petite-fille du souverain qui a dépouillé le Danemark! Il y a eu aussi une particularité au moins bizarre. O vicissitude humaine! la voiture qui a servi au jeune couple grec serait tout simplement le carrosse préparé il y a plus de quinze ans pour l'entrée de M. le comte de Chambord dans sa bonne ville de Paris. Qui aurait dit que le carrosse destiné à l'entrée du roi de France à Paris devait servir quinze ans plus tard au mariage de l'héritier de la couronne hellénique avec une princesse allemande dans « la ville de Périclès? »

Aujourd'hui, ces fêtes grecques sont passées comme un rêve de féerie. Elles ne sont point assurément sans intérêt pour un état nouveau que tant de princes viennent saluer. On sait bien cependant, et ce qui s'est passé à Athènes aurait pu le rappeler une fois de plus, que les alliances de famille ne changent pas la politique des états. Témoin le petit et honnête Danemark si agrandi par les alliances et si mal protégé contre la conquête; témoin le roi George lui-même, qui, malgré l'origine russe de la reine, n'a pas moins vu il y a quelques années la Russie joindre ses navires aux navires de l'Europe pour contenir l'ambition un peu trop impatiente de la Grèce. Rattachée à la Russie, à l'Allemagne, à l'Angleterre par les liens de famille, à la France par de vieilles et irrésistibles sympathies, la Grèce a droit à toutes les espérances sans doute; c'est surtout et avant tout par une bonne politique qu'elle peut préparer avec sécurité l'avenir auquel elle aspire en Orient.

C'est le destin des peuples et des princes. Pour les uns, les fêtes des mariages; pour les autres, l'épreuve des deuils publics. Au moment où le peuple grec s'associait à un événement heureux pour sa dynastie, la nation portugaise était frappée par la mort de son roi dom Luiz, qui vient de succomber peu après son frère enlevé tout récemment. Le roi dom Luiz, qui était marié avec une fille du roi Victor-Emmanuel, Maria-Pia, était encore presque jeune; il avait à peine dépassé cinquante ans. Il était le second fils de la reine dona Maria, si éprouvée autrefois, et du prince Ferdinand de Cobourg, qui, depuis, a vécu longtemps dans la retraite, étranger à toute ambition, adonné à ses goûts de savant et d'artiste. Dom Luiz n'avait pas d'abord semblé fait pour le règne. Il n'était arrivé à la couronne, en 1861, que par la mort prématurée de son frère dom Pedro V, qui a laissé le souvenir mélancolique d'un prince sérieux, sévère pour lui-même, préoccupé de problèmes sociaux, un peu philosophe et frappé pour ainsi dire dans l'accomplissement de ses devoirs. Dom Luiz était en effet devenu roi dans des circonstances tragiques et presque mystérieuses. Son frère, dom Pedro, venait de succomber à vingt-quatre ans, victime d'un mal qu'il avait contracté dans un voyage à travers des provinces envahies par les fièvres, et avec lui coup sur coup deux de ses frères étaient frappés! Dom Luiz héritait de tous ces deuils. Le nouveau souverain, qui différait de son frère par la vivacité de son esprit et sa gaîté expansive, a été aussi plus heureux : il a régné vingt-huit ans. On ne peut pas dire que son règne ait été marqué par des événemens éclatans, il a du moins, pendant ces vingt-huit ans, dirigé avec une intelligence prévoyante et déliée les affaires du Portugal, respectant fidèlement les institutions, laissant toute liberté aux partis, à son parlement, n'intervenant que pour stimuler les travaux, les progrès dont le pays pouvait profiter. Il a eu un jour l'occasion de faire preuve d'une raison éclairée et ferme. C'était au temps où l'Espagne, jetée dans une révolution, rêvait l'union ibérique ou demandait un roi au Portugal. Ni dom Luiz, ni son père, le roi Ferdinand, ne se laissaient tenter par ce rêve, et, dans leur résistance, ils avaient certainement pour complice le bon sens national.

Ce qu'on peut dire de mieux, c'est que le roi dom Luiz laisse le Portugal intact dans son indépendance et guéri des révolutions par la liberté toujours respectée. Il a aujourd'hui pour successeur son fils, le duc de Bragance, qui arrive au trône dans la fleur de l'âge, qui est lui-même marié avec une princesse française, fille de M. le comte de Paris, et ce nouveau règne qui s'ouvre ne peut qu'assurer au Portugal la continuation de la paix intérieure sous la protection et la garantie des institutions libérales.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le mois d'octobre s'achève en laissant une assez forte déception aux optimistes, qui comptaient voir s'ouvrir immédiatement une longue et brillante campagne d'affaires. L'accès d'enthousiasme auquel avait donné lieu, dans certains cercles financiers, le résultat des élections générales, a été de courte durée. Dès le milieu du mois, la rente française, que l'on croyait partie pour des cours inconnus jusqu'ici, était ramenée de 87.90 à 87.37. Dans la quinzaine qui a suivi, les affaires ont été languissantes, et notre 3 pour 100, sur les mouvemens duquel se règle toute la Bourse, a oscillé entre les cours extrêmes de 87.50 et 87.10. Il reste à ce dernier cours, soit à 0 fr. 40 seulement au-dessus du dernier cours de compensation. L'Amortissable, coté il y a deux semaines 90.70, a reculé à 90.55. Le 4 1/2 a été porté de 105.67 à 105.85 par quelques achats de l'épargne.

La spéculation, surprise par le marasme du marché, a cherché de tous côtés des explications à une attitude qu'elle ne comprenait pas tout d'abord et qui dérangeait ses calculs. On a invoqué tour à tour les demandes considérables de crédits présentées au Reichstag allemand pour dépenses militaires, la persistance d'une situation troublée dans l'île de Crète, la disposition présumée de quelques puissances à hâter la reconnaissance officielle du prince de Bulgarie, de prétendus mouvemens de troupes russes sur la frontière autrichienne, l'entrée de l'Angleterre dans la triple alliance ; puis, en ce qui touche nos affaires intérieures, un projet d'emprunt que préparerait le ministre des finances, la prolongation des grèves dans le Nord et dans le Pas-de-Calais, la probabilité d'une crise ministérielle à la rentrée des chambres, de mauvaises nouvelles du Tonkin, une certaine mésintelligence entre quelques-unes de nos sociétés de crédit.

La raison la plus sérieuse, celle qui a pesé pendant toute cette période sur le marché et ralenti l'activité des transactions, est le resserrement de l'argent à Londres, à Berlin et presque sur toutes les places, phénomène économique parfaitement étudié et connu, puisqu'il se reproduit invariablement chaque année à la même période, et qui semble cependant causer toujours une égale surprise au monde de la Bourse. La préoccupation constante de la place a été la question du maintien actuel des taux de l'escompte par les deux Banques d'Angleterre et de France ou de leur élévation d'une unité. De plus, la liquidation mensuelle s'approchant, l'appréhension des reports chers a paralysé toute

initiative. En fait, il n'y a pas eu élévation de l'escompte, mais les acheteurs ont été soumis à des conditions fort dures pour la prorogation de leurs engagemens, surtout à Berlin et à Vienne, à Londres aussi, mais dans une moindre mesure.

Les fonds russes à Berlin sont restés très calmes, le 4 pour 100 1880 à 94 fr. 40, la dernière émission (mai 1889) à 91.90, en hausse de près de 0 fr. 50. La situation budgétaire de la Russie justifie ces cours élevés.

La rente italienne s'est négociée aux environs du cours rond de 94 francs, plus souvent au-dessous qu'au-dessus. Le dernier cours est 93.85. Le gouvernement de M. Crispi a enfin réussi à conclure avec un syndicat italo-anglo-allemand une opération financière portant sur 425,000 obligations de chemins de fer, cédées à 282.50. Il y a un peu moins de deux ans une vente d'obligations de chemins de fer avait été conclue au prix de 285 francs. Il est vrai qu'à cette époque les cours de la rente italienne étaient également plus élevés. Il est probable qu'une partie au moins du nouvel emprunt va être mise en souscription publique en Allemagne dans la première quinzaine de novembre.

L'Extérieure a oscillé autour de 75 francs, le Portugais autour de 68, le Turc autour de 17.20; l'Unifiée a gagné deux unités à 472.50.

Le Hongrois 4 pour 100 or a été porté de 86 à 86 3/4; les marchés du continent ont fait bon accueil au projet de budget du royaume de Hongrie, présenté au Reichstag de Pesth par le ministre des finances, M. de Weckerle. Ce projet accuse un excédent de 17 millions de florins des recettes ordinaires sur les dépenses ordinaires, et un déficit insignifiant de 400,000 florins sur la totalité des dépenses ordinaires et extraordinaires. C'est l'équilibre obtenu enfin pour la première fois depuis 1867, c'est-à-dire depuis l'établissement du dualisme.

L'emprunt du Brésil, émis ce mois-ci à Londres et à Paris, en rente 4 pour 100, au taux de 90 pour 100, a complètement réussi et se négocie en banque avec une prime de 1 à 1/4 pour 100. On sait que le produit de cette opération doit être affecté à la conversion d'anciens emprunts 5 pour 100.

Les fonds argentins se sont assez bien tenus et quelques-uns même ont légèrement repris, bien que la prime sur l'or, après avoir fléchi à 100 pour 100, se soit, depuis, relevée à 115 pour 100.

Les titres des sociétés de crédit ont donné lieu à très peu d'affaires et la plupart ont à peu près conservé leurs cours du milieu du mois.

L'action du Comptoir national d'escompte avait été portée de 665 à 700 francs sur la convocation d'une assemblée générale extraordinaire appelée à statuer sur l'augmentation du capital, rendue nécessaire par l'accroissement rapide des dépôts. Le Conseil d'administration a cru devoir publier une note pour rappeler les actionnaires trop enthousiastes à une appréciation plus modérée de la situation. Les titres ont été aussitôt ramenés aux environs de 660.

Le Crédit mobilier se tient à 480. Cet établissement, de concert avec la Société générale et la Société de Dépôts, a mis en souscription publique le 28 courant, au prix de 290 francs, 96,000 obligations de 500 francs 3 pour 100 d'une compagnie espagnole qui se propose de construire une ligne de chemins de fer de Linarès au port d'Almeria, à l'aide d'une forte subvention du gouvernement espagnol et d'un traité de construction à forfait avec la Compagnie française de Fives-Lille.

Le Crédit foncier a été attaqué par un groupe de spéculateurs et a vu ses titres rétrograder de 1,312.50 à 1,295. Les obligations à lots de cet établissement n'ont pas encore regagné entièrement la faveur du public.

Malgré leurs brillantes recettes, les Omnibus et les Voitures ont reculé de 1,300 à 1,285 et de 790 à 780. L'augmentation de recettes depuis le commencement de l'exercice atteint jusqu'ici 4 millions pour la première de ces sociétés et 4,330,000 francs pour la seconde. La Compagnie transatlantique s'est tenue à 600 francs, le Gaz à 1,423.75, le Suez a reculé de 2,320 à 2,307.50.

La Compagnie de Rio-Tinto distribue à ses actionnaires un acompte de 10 schillings sur le dividende de 1889. L'action s'est tenue entre 305 et 316. Le télégraphe de Paris à New-York, porté brusquement de 120 à 150, reste à 142.50. Un mouvement analogue s'est produit sur les allumettes.

La Lænderbank d'Autriche, qui s'est élevée de 535 à 565 francs, va procéder, à partir du 6 novembre prochain, à la distribution des sommes portées à son bilan au compte réserves, sous la rubrique : agio de l'or sur le capital. Ces sommes s'élèvent à 7,700,000 florins, soit 38 1/2 florins par action, ou, en francs au cours du change actuel, 81.40.

Cette institution a traité définitivement avec le gouvernement du prince Ferdinand de Cobourg pour un emprunt bulgare de 30 millions de florins, à 6 pour 100, dont 25 millions ferme et 5 à option, le service étant garanti par un gage spécial, les lignes de chemins de fer de Zaribrod à Vakarel et de Yamboli à Burgas. L'émission sera lancée en Autriche, en Belgique, en Hollande et probablement aussi en Suisse. Des considérations politiques n'ont pas permis de songer à une émission en France ou en Allemagne.

La faiblesse du marché des rentes a amené des réalisations correspondantes en actions de nos grandes Compagnies de chemins de fer, surtout sur le Nord et le Lyon. Les Chemins étrangers se sont assez bien tenus ; le Saragosse toutefois a reculé à 310 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.